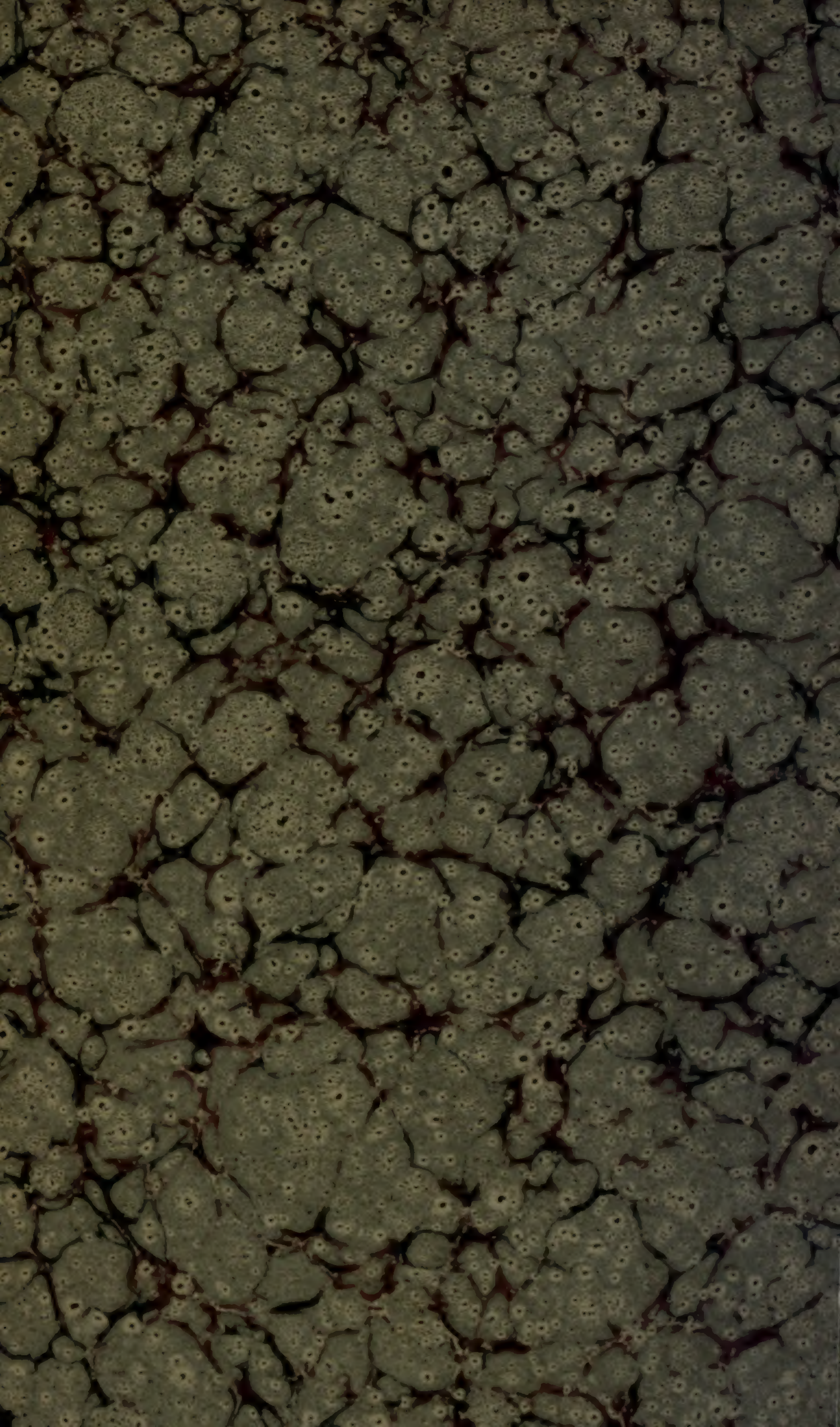
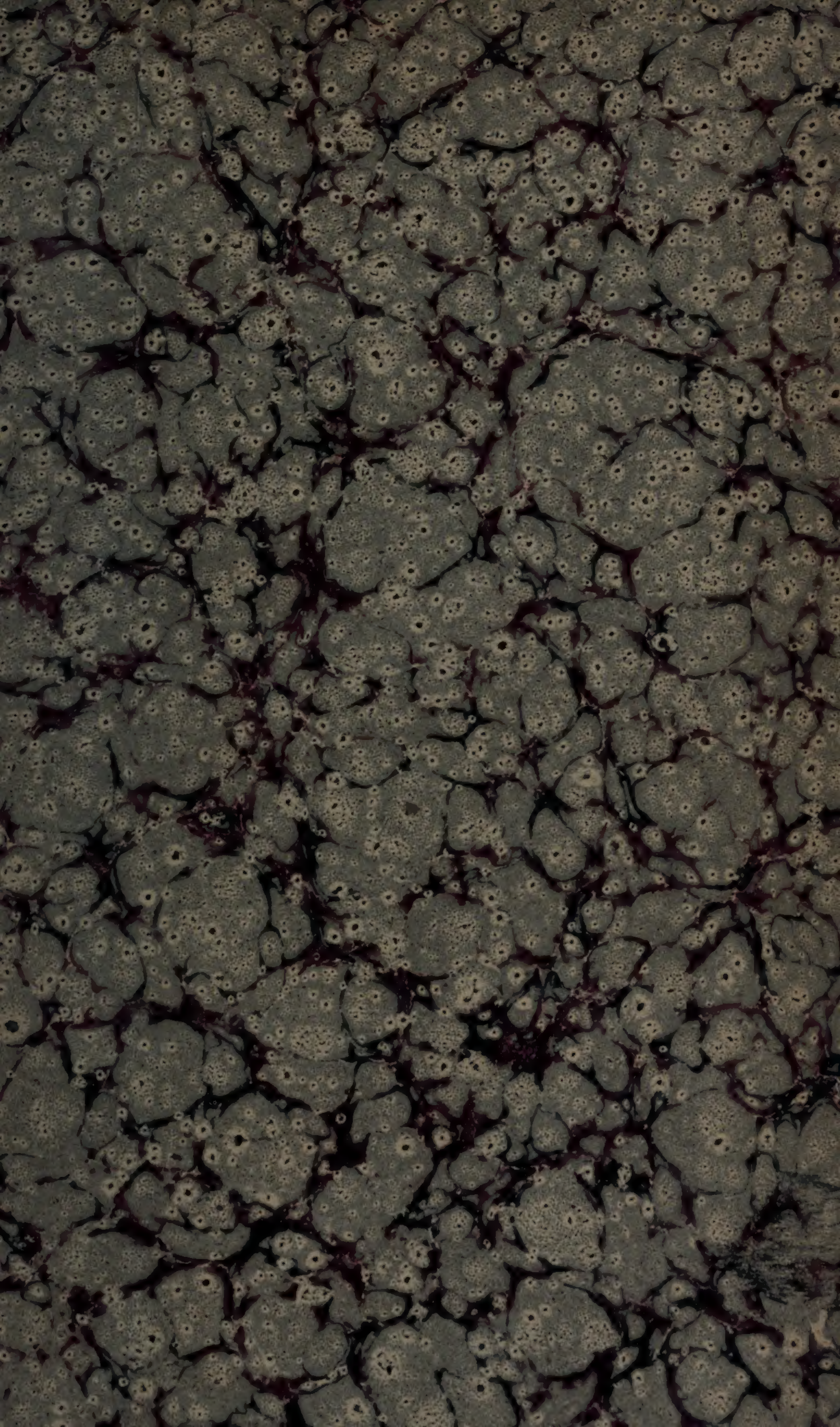

3 1761 08002479 7





LA VOCATION

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Journal de bord d'un aspirant. Un vol. in-16. **3 fr. 50**
(Couronné par l'Académie française, prix Montyon.)

En face du Soleil Levant. (Essai sur l'Extrême-Orient contemporain.) Un volume in-16 ..... 3 fr. 50

Feuilles d'avant la tourmente. (Études, critiques, portraits.) Un volume .... 2 fr.

LIBRAIRIE PERRIN :

Contes pour lire au crépuscule. Un vol. in-16. 3 fr. 50

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 22369.

AVESNES

LA VOCATION

« Crois-moi, pieux enfant,
suis l'antique chemin. »

(J.-M. DE HEREDIA. — *L'Épée.*)

ROMAN



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

A CEUX DES MIENS

QUI ONT PORTÉ, PORTENT OU PORTERONT L'ÉPÉE.

A MES CHERS CAMARADES DE LA MARINE :

LES ANNÉES D'ABSENCE ONT AUGMENTÉ MON ATTACHEMENT,

MON ADMIRATION POUR EUX.

PRÉFACE

A

L'ÉDITION DE 1916

> Les idées du roman *la Vocation* confirmées par les leçons de la guerre.
>
> L'aptitude *militaire* doit compter de plus en plus pour l'admission aux écoles *militaires*.

L'examen d'entrée qui permettait l'accès des écoles militaires, c'est-à-dire en fait sélectionnait pour la plus grande part, parmi toutes les vocations militaires, les officiers de terre et de mer, était, jusqu'à l'année 1916, un examen purement, strictement intellectuel.

On n'y trouvait pas la place, ni même la trace, d'épreuves d'aptitude ou de caractère.

On ne pensait pas à ce que de semblables épreuves eussent révélé d'essentiel.

Cela était particulièrement singulier pour la marine qui, plus que toutes les autres carrières militaires, réclame impérieusement « la Vocation », mais cela était vrai aussi pour toutes les carrières militaires.

En 1916, sous la pression des événements de la

guerre et devant l'évidence de diverses leçons, on se décida, dans une certaine mesure, à admettre le principe que l'on devait tenir compte des aptitudes *militaires* montrées par les candidats aux écoles *militaires*, tenir compte au moins *de leurs services militaires* notés et constatés.

Effectivement, en 1916, parmi ces candidats, plusieurs avaient subi l'épreuve décisive entre toutes et reçu « le baptême du feu ».

A l'École Navale, notamment, les candidats auxquels la médaille militaire ou la croix de guerre avaient été décernées obtinrent pour le concours de 1916 une majoration de points fort légitime.

Il est à souhaiter que cette disposition se perfectionne dans son application, en tous cas se maintienne, qu'à l'avenir son principe demeure acquis, unanimement reconnu et appliqué.

Dans l'appendice du roman *la Vocation*, l'auteur a indiqué quelle solution pratique pouvait intervenir pour l'École Navale.

Dans le roman lui-même, l'auteur s'est proposé, en même temps qu'une peinture partielle de la vie maritime, de composer un tableau de la société contemporaine, d'opposer les réalisations de la vie au classement tout abstrait et souvent saugrenu de l'examen.

Ce qu'est l'examen moderne à l'entrée d'une école militaire, nul ne l'a mieux montré que M. Ernest Lavisse dans deux articles sur l'examen

de Saint-Cyr (voir *Revue de Paris* des 15 avril et 1er juin 1896). Ces articles datent de vingt ans, mais ils n'ont pas vieilli et il semble difficile d'invoquer, au point de vue intellectuel, une autorité plus haute, une compétence plus autorisée, en un mot une référence meilleure que celle de M. Ernest Lavisse.

Au point de vue militaire, l'examen est le point de départ de tout un mandarinat que l'événement a révélé trop souvent néfaste.

« La guerre seule enseigne la guerre », a déclaré le général Galliéni. Il faut inscrire en lettres d'or, au seuil de toutes les écoles de guerre, cette grande parole — et la retenir.

Les profanes parlent à tort et à travers de ce qu'ils nomment la « guerre scientifique ».

Ils abusent de ce terme vague qu'ils se gardent bien de définir.

Plus justement M. Etienne Lamy a qualifié la guerre : « un art et une science ».

Il y a une partie de science qui n'est pas contestable dans la guerre, mais cette science, comme toutes les sciences appliquées, doit procéder avant tout de l'observation rigoureuse, exacte des actions de guerre, des moyens matériels qui y sont employés, — moyens que le progrès humain crée et renouvelle sans cesse, — et non des spéculations, toujours trop abstraites, des théoriciens. Voilà pour la partie de science. Mais là ne se limite pas ce

qu'une désignation séculaire nomme « l'art de la guerre ». Il y a une partie d'art dans la guerre et un grand général, comme Napoléon, Marlborough ou Turenne, un amiral, comme Suffren, Nelson ou Courbet, est, à sa manière, un artiste.

Il y a une partie d'art dans les coups de l'homme de guerre, du chef de guerre, c'est-à-dire une partie de tempérament, de moral, de caractère, partie qui peut aller parfois jusqu'au génie, partie en tout cas certainement prépondérante dans l'action, on doit le reconnaître, et qu'on néglige beaucoup trop en général, comme si elle était un apanage commun et assuré.

La Vocation a eu pour but d'attirer l'attention sur ces éléments jusqu'ici non évalués dans les examens qui permettent l'accès au grade d'officier, puis d'affirmer la nécessité de l'état d'officier dans une nation et la beauté supérieure de cet état.

AVESNES.

1er juillet 1916.

PREMIÈRE PARTIE

LA PORTE DES SONGES

« Les hommes qui ont beaucoup d'esprit et peu de caractère sont les moins propres à la guerre. C'est un navire qui a une mâture disproportionnée à son lest; il vaut mieux beaucoup de caractère et peu d'esprit... il faut dans ce métier autant de base que de hauteur. »

(NAPOLÉON Ier.)

LA VOCATION

I

Jean de Raimondis leva la tête, se frotta les yeux ; il lui semblait être réveillé en sursaut au milieu d'un beau rêve.

Autour de lui, dans la salle du collège de Vaugirard qui avait été affectée aux candidats venus de Jersey à Paris pour passer les examens écrits de l'École navale, ses condisciples se préparaient au départ. Des pupitres s'ouvraient et se fermaient. Des équerres claquaient contre des planches à dessin.

Certains élèves rangeaient méthodiquement dans des serviettes en cuir neuf des encriers perfectionnés, des plumes, des compas, du papier blanc, tout un attirail matériellement utile aux compositions et dont une liste, soigneusement dressée à l'avance par les Pères, avait été remise à chacun des concurrents.

Et la nervosité, le bruit avec lesquels s'accomplissaient ces menues occupations multiples, trahissaient une sorte de fièvre. Des regards, chargés d'angoisse, de supplication ardente, se tendaient, bien qu'on fût sorti de la messe depuis moins d'une heure, vers une Vierge blanche et bleue qui, debout, les mains ouvertes, offrait au fond de la salle un parfait échantillon de l'art grassouillet et fade familier aux statuaires religieux contemporains.

Ce matin même allait se jouer une grosse partie : la composition d'algèbre. C'était la première de toutes, et sans doute, pour beaucoup de candidats, elle déciderait une fraction importante de l'admissibilité à l'examen oral ou l'irrémédiable échec.

Aussi ces pauvres jeunes gens, sentant approcher l'heure de l'effort décisif qui sanctionnerait irrévocablement pour eux de longues et dures années de claustration et d'études, respiraient-ils d'une poitrine oppressée. La plupart, ils repassaient en hâte les « questions de cours » les plus probables ou bien ils feuilletaient nerveusement les formulaires où étaient consignées les propriétés géométriques nécessaires à la « mise en équation » des problèmes.

Allant et venant parmi les groupes, le Père Gesvres, le célèbre professeur de « troisième année », prescrivait de relire attentivement le libellé des questions, énonçait, pour la centième fois, de sa voix sonore et martelée, l'aire totale du tronc de cône ou les particularités insignes du triangle rectangle isocèle. Et il mêlait des conseils quasi maternels à ses spéculations mathématiques.

Mais Jean de Raimondis ne l'écoutait point. A demi levé de son banc, il dévorait par l'entre-bâillement de son pupitre un volume sans doute interdit, acheté la veille en contrebande, pendant la sortie à Paris.

... *En mer, aux environs de deux heures du matin, par une nuit calme, sous un ciel plein d'étoiles... Yves se tenait sur la passerelle auprès de moi, et nous causions du pays, absolument nouveau pour nous deux, où nous conduisaient cette fois les hasards de notre destinée. C'était le lendemain que nous devions atterrir : cette attente nous amusait et nous formions mille projets.*

Il semblait à Jean qu'il les formait aussi, ces projets, qu'il s'envolait loin de la salle où flottait une odeur

d'encre et de poussière : il parvenait miraculeusement au pays des songes véhéments et familiers entretenus depuis l'enfance et dont le séparait, — hélas! — dans le domaine du présent et du réel, une porte de tourments et d'angoisses difficile à franchir; il semblait à Jean, devenu officier, accoudé à la rembarde d'un navire, qu'il rêvait pendant un quart, dans la nuit pâle et fraîche...

Ces émotions, Jean croyait les deviner très bien, mieux peut-être que n'eussent fait la plupart de ses camarades : prescience instinctive, plus ardent désir, imagination plus sensible et plus féconde, hérédité maritime lointaine? Qui peut démêler cela? Le fait était indéniable : tandis que ses condisciples s'abandonnaient à une besogne pressante, utile, lui, quoique élève exemplaire et studieux d'habitude, ne pouvait, malgré un constant remords de gaspiller un temps précieux à ces futilités, ne pouvait s'arracher aux pages grisantes, ni aux visions qu'elles évoquaient, visions qui le ravissaient, qui choquaient aussi parfois, par leur liberté inconsciente et comme naturelle, sa candeur d'adolescent naïf, sorti seulement de sa maison familiale, de sa province, pour entrer dans les collèges rigoristes des Pères, mais que la puberté naissante, l'âge, l'issue imminente dans la vie travaillaient déjà. Au milieu du brouhaha, des préparatifs du départ, Jean de Raimondis poursuivait la lecture de *Madame Chrysanthème*.

... Moi, disait Loti, aussitôt arrivé, je me marie.

— Ah! fit Yves, de son air détaché, en homme que rien ne surprend plus.

— Oui, avec une petite femme à peau jaune, à cheveux noirs, à yeux de chat. Je la choisirai jolie. Elle ne sera pas plus haute qu'une poupée, Tu auras ta chambre chez nous. Ça se passera dans une maison de papier, bien à l'ombre, au

milieu des jardins verts. Je veux que tout soit fleuri alentour. Nous habiterons au milieu des fleurs et, chaque matin, on remplira notre logis de bouquets, de bouquets comme tu tu n'en as jamais vu...

La phrase finale vibrait encore dans la tête de Jean quand la voix du Père Gesvres le fit soudain tressaillir.

— On part. — Eh bien! Raimondis, qu'attendez-vous?

Jean ramassa prestement dans sa serviette l'essentiel : du papier blanc, des plumes, un encrier, un compas, une équerre. Puis, ayant donné un dernier regard de regret au volume enchanteur, il l'enfouit précipitamment dans un coin de son pupitre sous une pile d'autres livres, pour être sûr de le trouver au retour. Il suivit alors la file qui s'échelonnait dans les couloirs sonores et interminables, dans les escaliers de bois aux marches arrondies, polies, usées par des générations de collégiens.

Les candidats débouchèrent près du parloir, à la porte de l'immense maison, dans une petite cour plantée de marronniers. Il était environ six heures du matin. Un arome de feuilles et de fleurs, moite et doux, très caractéristique des premiers jours de juin, flottait dans l'air. Six grands breaks, couverts de tentes en toile, attelés de quatre chevaux, attendaient les concurrents. Ils s'y engouffrèrent en se bousculant. Deux Pères, assis à des angles opposés, surveillaient chaque voiture. Les chevaux s'ébranlèrent en faisant sonner leurs grelots ; les élèves, secoués par les cahots, regardèrent Paris, qui, pour la première fois, se déroulait sous les yeux de certains d'entre eux.

La rue de Vaugirard dura longtemps.

La vieille enseigne d'un hôtel borgne : « A l'oiseau rôtisseur », excita les plaisanteries des futurs marins.

Mais la plupart avaient un rire contraint et les joues pâles. Dans la voiture de Jean, le Père Gesvres, solidement carré, les deux mains sur son parapluie, à la façon dont il se fût appuyé sur un sceptre, relevait les courages par son ton gaillard. Il ne parlait plus mathématiques, mais abordait les sujets les plus variés, et ses plaisanteries cinglaient à droite et à gauche, à la manière d'un conducteur qui tient ses chevaux en haleine par de continuels coups de fouet.

Avisant un grand et gros garçon à mine réjouie qui se trouvait assis presque en face de lui, il lui dit :

— Voyez Tom ; il ne s'inquiète pas pour si peu, lui, hein ? Il est sûr de son affaire.

L'autre, dodelinant des épaules comme un bon chien sans rancune, répondit :

— Sûr de mon affaire ? Sûr d'être recalé, oui... et avec les compliments du jury encore.

Thomas — Tom par abréviation anglaise — du Pontcournai était le plastron ordinaire, la tête de Turc favorite du Père Gesvres. Excellent garçon, paresseux comme un loir, sans aucune chance d'être reçu, ni même probablement d'être admissible, quoiqu'il fût atteint cette année-là par la limite d'âge, les Jésuites l'avaient gardé cependant, contrairement à leurs habitudes en pareil cas, à cause de son nom quasi historique, de son père, le marquis du Pontcournai, très élégante personnalité parisienne, en considération aussi de son parfait caractère. Bien découplé, leste, vigoureux, sans malice ni mauvais esprit par ailleurs, Tom du Pontcournai, réputé dans les jeux, était le favori de tous les surveillants de récréation.

Le Père Gesvres reprit, de sa voix saccadée, gutturale, énigmatique, dont on ne savait si elle raillait ou parlait sérieusement :

— Fâcheux... fâcheux... pauvre garçon à limite...

s'en ira pousser des cailloux sur les routes,... pousse-cailloux... sac au dos.

Pontcournai se rebiffa :

— Fantassin, non, bien sûr..., cavalier, ça, oui, à la bonne heure.

Sans reculer ni hésiter le moins du monde devant la verdeur de l'expression, le Père dit simplement . « Piler du poivre, » ce qui fit rire tout le monde. Un cahot se produisit à ce moment et, précipitant les élèves les uns sur les autres, augmenta encore l'hilarité générale. Bientôt l'on déboucha dans l'avenue Lowendal. Le soleil dorait le faîte des maisons et les verdures des squares. Des voitures d'arrosage passaient et une fraîcheur s'élevait de la terre mouillée.

Près de l'École Militaire, on croisa des officiers à cheval et des ordonnances promenant des montures en main.

C'était le seul mouvement qui animât ces grandes voies vides, allongeant, à l'heure où Paris est encore endormi, des perspectives calmes et nobles, entre deux files d'arbres. Les Invalides ne tardèrent pas à paraître. La dorure de leur dôme, caressée par le soleil matinal, luisait doucement. Devant leur majestueuse façade, les canons évoquaient, par leur rangée impressionnante, les fastes de nos guerres passées. Se détournant un instant de leurs carnets où ils repassaient des formules, quelques candidats levèrent la tête et contemplèrent le monument : il faudrait peut-être le décrire dans la composition française du lendemain. Cependant on approchait. L'angoisse serrait les poitrines de plus en plus fort. Le Père Gesvres sentit qu'il était nécessaire d'intervenir de nouveau. S'adressant à l'extrémité opposée de la voiture où veillait un jeune Père à figure séraphique, il interpella un élève efflanqué, long et mince à faire peur, dont les os

saillaient à tous les mouvements, dans tous les sens : « Voyons, Pierron, pour quelle question pariez-vous? »

Un sourire de crocodile désarticula la mâchoire avancée de Pierron, mais il resta muet. — « Pour aucune? » reprit le vieux religieux. Toutes les têtes se tendirent vers le célèbre professeur. Vingt regards braqués sur sa physionomie gouailleuse cherchèrent à la déchiffrer. Avait-il eu vent de quelque chose?

L'augure sembla s'amuser un instant de cette naïve nervosité, puis posément affirma : « Moi, je parie... pour toutes... pour toutes les questions de cours. Les accroissements finis... possible... les séries... possible... question d'élémentaires, ah! nos pauvres élémenmentaires... possible... »

A mesure qu'il parlait, évoquant l'énorme étendue du programme, l'inquiétude étirait plus douloureusement les visages : sur une pareille surface, qui pouvait répondre de soi?

Le Père Gesvres conclut : « Celui qui sait son cours est sûr d'être reçu... Et vous ne l'apprendrez pas au dernier moment... je le répète depuis le mois d'octobre, c'est toute l'année, c'est chaque jour qu'il faut s'y donner... maintenant, trop tard, trop tard... Raimondis, lui, sait son cours?... N'a pas besoin de le repasser? »

Oui, Jean croyait le savoir, mais son professeur ne voulait-il pas faire allusion aux dernières minutes gaspillées dans une lecture frivole? Jean trembla comme trembleront les Justes, examinant les peccadilles de leurs consciences, au jour du Jugement dernier. Après quatre ans d'ininterrompu labeur, que pouvaient lui coûter quelques minutes gâchées? Bien cher peut-être. Oh! cela, il ne voulait pas y penser. Il ne se résignerait pas, lui, comme Pontcournai, à faire autre chose. La marine ou rien. Et il frémit davantage, en songeant

que lui aussi se trouvait à limite et qu'il lui fallait, à tout prix, cette fois, réussir. Et de nouveau, pour s'évader de ce cauchemar, il se réfugia dans le rêve et la contemplation des alentours.

Les voitures franchissaient le pont de la Concorde au grand trot. La Seine se déroulait, éblouissante, dans la brume matinale. Un bateau-mouche passa, soufflant, fumant, projetant derrière lui un éventail de poussières liquides et lumineuses. Au loin, la Cité, dominée par la flèche perçante de la Sainte-Chapelle, présentait la masse confuse d'un gros navire à l'ancre. Les breaks traversèrent la place de la Concorde et se déchargèrent à l'angle de la terrasse des Tuileries le plus voisin du pont. Beaucoup d'autres voitures analogues les avaient précédées; beaucoup d'autres les suivirent; toutes, bondées de candidats. A mesure qu'elles arrivaient on les nommait : « Voilà Stanislas,... voilà Saint-Louis,... voilà Janson... »

Ces dernières étaient plus animées, plus bruyantes. Des élèves chantaient, affectaient des mises excentriques, des cravates éclatantes, des chevelures désordonnées.

Et à la boutonnière de tous pendait une carte de monôme, sur laquelle était dessinée une petite dame de tenue fort libre enfourchant une ancre.

Aussitôt qu'ils eurent aperçu les élèves de Jersey corrects, prudes, timides, retenus à l'écart sous la houlette des bons Pères, les autres concurrents se mirent à les conspuer en chœur. Au milieu de ces forcenés, un garçon de taille moyenne, coiffé d'un melon noir, impeccable, mais la pipe à la bouche, se tenait debout et, sans prendre part au concert, semblait cependant le diriger. Tous lui témoignaient de la déférence et de la considération.

— Tu vois, celui-là, c'est Bourgandois, le major.

— C'est pas vrai qu'il sera major. Le major, il sera de Stanislas.

— Qui ça?

— Privaz, parbleu. Tiens, regarde-le qui arrive.

Un élégant tonneau débouchait du Cours-la-Reine au grand trot d'un vigoureux poney bien râblé et doué d'actions superbes. En un clin d'œil, il fut au pied du petit escalier placé à l'angle de la terrasse et qu'un lion de pierre dominait de sa tête frisée et bénigne. Un grand jeune homme brun, portant l'uniforme de Stanislas, sauta lestement de la petite voiture et, tandis que le poney tenu à pleines mains par le cocher s'en retournait faisant sonner le sol sous ses larges sabots et tinter le grelot suspendu à son collier, Amédée Privaz gravissait l'escalier d'un air dégagé, affectant l'indifférence, sans paraître prendre garde aux chuchotements qui couraient dans les groupes et dont il ne perdait pas un mot. On ne le conspuait pas, celui-là, bien que tout le monde l'enviât.

— Mâtin! quel luxe : monsieur a sa voiture.

— Rien que ça de gomme!

— Dame! avec les millions de papa.

— Les millions de papa?

— T'as jamais entendu parler du père Privaz?

— A Jersey, ils vivent comme des moines. Ils sont morts au monde.

— Le père Privaz, voyons? C'est vrai qu'on doit pas le connaître au Paradis... le baron Privaz des Chemins de fer transylvaniens, de la Banque franco-péruvienne, des Mines de Yucatan, le fameux Privaz, quoi!

— Que vient faire dans la marine cet oiseau-là?

— Cet oiseau-là, mais c'est notre futur major. Regarde donc Mérinos lui parler.

Le mariste, surnommé Mérinos par ses propres

élèves à cause de sa chevelure crépue, venait d'aborder Privaz. Le futur major répondait poliment à son interlocuteur, mais en se dandinant un peu, très sûr de lui. Les questions étaient bienveillantes, pleines d'une inquiète sollicitude pour ce premier sujet de la maison.

— Pas mal à la tête, ce matin? Frais et dispos pour la bataille?

— Tout à fait.

— Ne vous troublez pas. Si, au premier abord, une question vous étonne...

— Je suis prêt sur toutes.

Son assurance, son évidente supériorité stupéfiaient les groupes qui, à distance, cherchaient à écouter le colloque et restaient édifiés, respectueux.

Privaz, ayant salué presque dédaigneusement Mérinos, poursuivit son chemin vers eux. Aussitôt il fut entouré, acclamé, pressé de toutes parts. Il se défendait des familiarités par quelques paroles, au besoin par des gestes mesurés.

— Crois-tu qu'il reluit?

— Va-t-on avoir le théorème des accroissements finis?

— Quand la dérivée s'annule, la fonction change-t-elle toujours de sens?

— Où est sa carte de monôme? Oh! il a habillé la petite femme.

— Tu ne la trouvais pas assez convenable pour toi, dis?

Il haussait les épaules, répondait brièvement. Le Père Gesvres, qui l'observait de loin, sans en avoir l'air, se promettait de trouver une occasion de se le faire présenter. Des parents, qui avaient accompagné leurs enfants, le regardaient avec jalousie. Il y avait quelques-uns de ces parents, malgré l'heure matinale,

et leurs habits les rangeaient dans une condition modeste.

Un père, correctement cravaté de noir et le linge immaculé, mais trahi par son parapluie et par son chapeau, pouvait bien être un professeur de province :

— Si tu ne comprends pas à première vue, relis. Ne t'affole pas. Refais de plus près le raisonnement, — il disait raison-ne-ment. Avec le raison-ne-ment, impossible de se tromper.

Une mère de mise pauvre, — une veuve, certainement, — s'appuyait au bras d'un petit garçon qui ne paraissait pas plus de quatorze ans, tant il était chétif et pâle. Affectueusement serrés l'un contre l'autre, ils se promenaient. Tout à coup le petit se frappa le front, fouilla toutes ses poches, devint encore plus pâle ; il avait oublié sa montre. La veuve tira la sienne de dessous son châle, — une mignonne montre en or, suspendue à un cordon noir, reste d'opulence des jours heureux sans doute, — et la lui donna.

— Fais-y bien attention à ma pauvre vieille montre. Elle est très bonne, tu sais. Tu peux te fier à elle. Tu me la redonneras ensuite. J'y tiens tant !

Le petit serra la montre dans son gousset avec d'infinies précautions. Jean de Raimondis ne perdait rien de ces diverses scènes. Un mouvement se fit dans les groupes vers les salles de l'Orangerie et le rappela à des préoccupations plus immédiates. Un vieux premier-maître décoré, à favoris blancs, préposé aux examens de temps immémorial, et que les candidats nommaient « Postérité », commençait l'appel. La veuve embrassa le petit garçon pâle comme s'il sagissait d'un grand départ. Le professeur de province serra aussi dans ses bras son grand fils. Celui-ci n'eut que le temps de se dégager, car on criait son nom : « Accour-

gnac... » Il répondit : « Présent ! » et entra dans la grande salle sablée où étaient disposées, isolées les unes des autres, de petites tables en bois noir. Des premiers et des seconds-maîtres de la marine y plaçaient d'imposantes feuilles de papier, jaunes et épaisses, munies d'un en-tête. La lumière blanche et sourde, partout égale, complétait bien la physionomie du local : serre et laboratoire. Les murs étaient sonores, répétaient jusqu'à la toux des officiers surveillants et jusqu'aux froissements de papier que produisait sur la table le capitaine de vaisseau présidant la commission d'examen, un grand homme sec, distingué, dont le nez en bec d'aigle se coiffait d'un binocle à monture d'écaille. Il se tenait debout devant son bureau drapé d'un tapis vert, sous l'arceau séparant les deux salles qui se remplissaient peu à peu.

On appelait maintenant : « Pierron..., du Ponteournai..., Privaz..., de Raimondis... » Les trois premiers se trouvaient garnir la rangée de tables située devant celle de Jean. Chacun s'installait, déballait sa serviette, dévisageait son voisin et, s'il le connaissait déjà, échangeait des signes d'amitié avec lui. L'appel fini, les maîtres surveillants allaient fermer les lourdes portes quand, tout à coup, on vit « Postérité » se pencher au dehors et attendre quelques instants. Les candidats placés dans la travée de droite purent apercevoir, accourant du bout de l'allée qui mène au pavillon de Flore, un malheureux retardataire qui, littéralement, bondissait sur le sol par des enjambées gigantesques. Déjà le commandant avait ordonné de sa voix brève, impérieuse : « Eh bien ! maître, fermez... fermez les portes, qu'attendez-vous ? » Mais le vieux « Postérité », pitoyable, faisait la sourde oreille.

S'il fermait, il savait bien que le pauvre diable serait inexorablement exclu. D'un dernier bond, presque

surhumain, celui-ci réussit enfin à atteindre le seuil de la salle et, tout trempé de sueur, alla s'asseoir à sa table demeurée vide. Son nom courut dans un murmure : « Glajeux... c'est Glajeux. » Mais le commandant rétablit le silence d'un ton sévère : « Si vous voulez entrer dans la marine, messieurs, il faut dès aujourd'hui vous habituer à la plus stricte exactitude. » Puis il redit : « Fermez les portes. » Et les lourdes portes se fermèrent avec un fracas répercuté par les échos des deux salles.

Les concurrents tressaillirent malgré eux : ils se sentaient séparés du monde extérieur, livrés à eux-mêmes, à eux seuls, pour une lutte grave. Le président de la commission, après avoir fait constater que les cachets de deux grandes enveloppes étaient intacts, les fit sauter d'un coup d'ongle, puis il remit une feuille aux deux lieutenants de vaisseau qui attendaient ses ordres et qui commencèrent, chacun dans leur salle, la dictée des questions.

La première, la question de cours, était d'exposer la théorie de la fonction A^x. Jean s'en réjouit, car il la connaissait à fond. Il la traita donc soigneusement, sans s'occuper tout d'abord du problème, qui paraissait difficile, ni du calcul d'erreurs, qu'il réserva pour la fin. Il s'attacha à ne rien négliger, à ne rien oublier, à tout expliquer par le menu, car le pointilleux examinateur d'algèbre l'avait refusé l'année précédente pour avoir omis d'insister sur un détail de démonstration qui paraissait à Jean devoir tomber sous le sens commun.

Le temps de sa rédaction lui sembla un éclair. Quand elle fut terminée, il constata avec satisfaction qu'il lui restait encore deux heures et demie pour le problème et le calcul d'erreurs. S'il les réussissait aussi, c'était pour lui l'admissibilité certaine, car, généralement

doué pour la littérature, une bonne note pour la composition française du lendemain lui paraissait presque assurée. Dès lors, une note, même médiocre, de géométrie, serait balancée par son avance en algèbre. Il s'approcha donc, si l'on peut dire, du problème avec une angoisse mêlée d'espérance et de joie. Il le lut une première fois, essaya quelques calculs qui échouèrent, le relut une seconde fois en tremblant. L'angoisse l'emportait. Jean ne trouvait pas la « mise en équation ». Travailleur, zélé, consciencieux, il ne possédait pas cette ingéniosité, cette perspicacité, cet instinct mathématique qui fait surgir tout à coup, dans un trait de lumière, le rapport caché de deux lignes, imagine, d'après des analogies subtiles et rien moins qu'évidentes, la construction ou l'artifice nécessaires. En un mot, ce n'était qu'un bon élève. A bout de forces, il épongea son front moite, puis, machinalement et aussi pour se reposer un peu, il regarda autour de lui.

Privaz avait trouvé, évidemment, et depuis longtemps, car sa plume courait avec rapidité et sans arrêt. Tom du Pontcournai, se tournant avec une moue, fit signe à Raimondis que lui aussi boudait devant l'obstacle. Quant à Pierron, il avait l'air d'écrire, ma parole; et d'écrire, non pas du cours, mais de longues lignes de calcul, un tableau de discussion. Pierron? Était-ce Dieu possible? L'un des derniers au classement de Pâques.

Alors Jean de Raimondis, compris dans les dix premiers de ce classement, se mit à songer avec amertume à une foule de choses : aux longues années d'études qui avaient consumé, attristé, empoisonné sa jeunesse et qui échouaient là, devant ce triangle isocèle; à sa mère, si bonne, si dévouée, si tendre, qui s'était soumise à l'internat pénible pour lui, plus dur encore pour elle, à cause de son ardent désir de le

voir entrer dans cette marine, vers laquelle, paradoxe étrange, elle l'avait poussé, en vue de laquelle elle avait aidé ses premiers rêves, excité ses premières velléités jusqu'à faire naître en lui une passion invincible. Jean revoyait aussi le vieux et sévère logis où s'était écoulée son enfance, dont les aspects, dont les images, dont les souvenirs avaient contribué à imprimer dans son âme la curiosité du monde et le goût, la soif des aventures.

C'était une bien singulière demeure que ce Vivier, ainsi appelé du nom d'un ancien vaste vivier, aujourd'hui desséché.

Vital de Raimondis, conseiller et maître d'hôtel de René, duc d'Anjou et de Lorraine, comte de Provence, roi de Naples, de Sicile et de Jérusalem, capitaine de ses galères, grand maître de son artillerie, jouissant de l'exclusif privilège de le fournir de « soye et de drap d'escarlatte, » s'étant fixé dans le Maine par son mariage avec Anne Prunier, fille de l'argentier de son seigneur, avait construit cette « maison forte » vers le milieu du quinzième siècle et l'avait fait, sur ses particulières indications, peindre et orner de figures qui lui rappelaient, au sein de la retraite, la diversité prodigieuse, merveilleuse du monde, et le cours de sa propre existence très mouvementée.

Une bretèche, formant galerie, continuant à angle droit le palier couvert qui, aux deux tiers de la hauteur, entaillait de ses baies profondes et surbaissées l'épais mur de la cour intérieure, surmontait une porte d'entrée ogivale, autrefois munie d'un pont-levis, et faisait communiquer le château et l'église par une sorte de couloir fortifié. Une autre petite porte, très étroite, précédée de quelques degrés de pierre qui, jadis, devaient baigner dans l'eau du vivier, donnait accès dans la façade opposée à l'église. Avec deux

fenêtres, à peine ornées d'un arc tréflé et défendues par d'énormes barreaux de fer, c'étaient là toutes les ouvertures percées comme à regret dans la base du solide bloc de maçonnerie. Mais, au premier étage, sitôt qu'on pénétrait dans la galerie, cette mine de rébarbative prison cessait. Quel émerveillement! Tout l'art du quinzième, de cette captivante époque qui unit l'imagination la plus naïve, la plus hardie, la fantaisie la plus folle, à l'observation si imprévue, si juste, si déconcertante, si minutieuse de la nature, s'y était donné libre cours, et pour représenter l'Univers. Aussi, malgré le jour avare qui passait, fort diminué, entre les arches massives et trapues donnant directement sur la cour, ne pouvait-on s'arracher les yeux de ces fresques, sitôt qu'on les y avait jetés, et, ne les eût-on vues qu'une seule fois, leur souvenir ne vous quittait plus. Jean de Raimondis s'était éveillé à la vie au milieu d'elles. On voyait là, en compagnie de légendes en caractères gothiques encore lisibles, Rhodes et ses moulins à vent, Chypre et ses troupeaux de cerfs, la grande Indie. Des Pygméens, montés sur des chèvres et combattant des grues, des dauphins, des singes ou marmotz, des éléphants, des griffons « qui fouissent l'or pour en construire leurs nids », étaient représentés, pour ainsi dire, au naturel. De place en place, des portraits de personnages se mêlaient à des peintures descriptives et didactiques : le soudan d'Égypte, les rois de Nubie et de Libye, les trois Mages, Cléopâtre et ses serpents, Glafer le Zamorin, le prêtre Jean, Bacchus couronné de pampres et Alexandre le Grand, les rois de Narsingue et de Calicuth « qui adorent le dyable et conservent l'ymaige de ce démon en leur oratoire ». Tout cela s'encadrait dans un incroyable entrelacement de vignes, de rinceaux, d'animaux fantastiques, phénix, papegais, licornes,

d'hommes sauvages, de nains montés sur des ours ou sur des buffles et jouant du cor. Et, de temps immémorial, on nommait cette galerie la « galerie aux épices ». La voûte présentait la forme d'une carène renversée. A la clef étaient sculptées les armes de Vital : « D'or à trois fasces d'azur et trois aigles de sable à deux têtes, les ailes étendues, posées entre les deux dernières fasces de l'écu », et celles, plus humbles mais parlantes, de sa femme Anne : un prunier soutenu par deux griffons à la langue flamboyante, aux ongles crispés. Aux arrêts des nervures latérales étaient figurés, en culs-de-lampe, les emblèmes des navires de Vital : saint Denis, en souvenir de la carraque *Notre-Dame-Saint-Denis,* saint Jacques et saint Thomas, patrons des voyageurs, une rose, en mémoire de la galère *la Rose,* une joyeuse commère pour rappeler la nave *Dondaine,* un aigle, une Sirène, sa dernière galère, celle sur laquelle, déjà très âgé et ayant enlevé une belle Aragonaise dont il était épris, Briande d'Almada, il avait cinglé vers le Sud, vers Ormuz, vers le Calicuth mystérieux, pour ne jamais revenir.

Il laissait une postérité, son fils Jean, mari d'Olympe de Chourses, page de Marguerite d'Anjou, ensuite compagnon des corsaires fameux, Coëtanlem, Coulon, Étienne de Thiros, Georges le Grec. Malgré ses nombreuses campagnes et blessures, il mourut nonagénaire au Vivier, chevalier de l'Ordre du Roi, grand maître de l'artillerie de France, capitaine de cent hommes d'armes, maître visiteur des ports et sénéchaussées du Ponant. De lui jusqu'au Jean de Raimondis actuel, candidat à l'École navale, les siens formaient une lignée presque continue d'hommes d'armes, militaires ou marins. Et, en dépit des guerres terribles qui ruinaient la famille, nécessitant des équipements

perpétuels, des batailles qui fauchaient jusqu'à dix ou douze enfants d'une même génération, il en subsistait toujours, par une sorte de miracle, un ou deux qui faisaient souche et qui, somptueux ou misérables, mais le plus souvent misérables, avaient soutenu jusqu'à nos jours le vieux toit édifié au quinzième siècle par Vital de Raimondis, vice-amiral de Provence et maître d'hôtel du roi René. Et cela aboutissait à Jean, dernier et unique rejeton de cette famille prodigue en serviteurs du pays, à Jean dont la plus chère ambition était de « servir », lui aussi, mais qui, par le malheur des temps, se voyait arrêté, faute de connaître ou d'utiliser les propriétés intimes du triangle rectangle isocèle. Ce problème, il fallait cependant le vaincre, sans quoi une grosse chance échappait. Jean recommença à l'étudier, quoique maintenant sans espoir. A côté de lui, Raoul, son voisin, poussa un soupir de joie. Il venait de trouver la clef de l'énigme; regardant sa précieuse petite montre, il put constater qu'il lui restait encore une heure et quart, le temps, bien juste, il est vrai, de terminer les calculs et la discussion. Et Jean l'envia sincèrement; la pauvre veuve allait être contente : lui, Jean, ce soir, qu'écrirait-il à sa mère? A ce moment, les officiers crièrent : « Vous avez encore une heure! » et leur voix fut répétée comme une sentence inexorable par tous les échos des deux salles. Jean éprouvait maintenant une grande fatigue cérébrale, corporelle aussi, avec l'impression qu'il était bien tard, que ses forces se révélaient à bout, et que, à présent, il ne trouverait plus. Bientôt, devant lui, Privaz se leva et, droit, majestueux, s'en fut remettre sa copie sur le bureau du président, puis il sortit de la salle, superbe et satisfait, faisant crier le gravier du sol sous ses talons. Jean réprima l'envie furibonde qu'il ressentit de courir jusqu'au futur major pour le

gifler. Plus sagement il songea à sa dernière ressource, au calcul d'erreurs. Mais comme le temps s'enfuyait! Successivement les officiers, puis après eux les maîtres, crièrent encore : « Une demi-heure », et les échos des salles répétèrent de nouveau leurs voix. Jean écrivait, écrivait, — trop vite, il s'en rendait compte, pour ce calcul, qui réclamait plus d'attention et de minutie que de raisonnement, — mais ne sentait-il pas les minutes gagner en rapidité sa plume? Allons, c'était fini; de toutes parts circulait l'ordre : « Ramassez les copies. »

— Monsieur, donnez-moi votre copie... l'heure est passée, voyons, insistait sans zèle le vieux « Postérité », debout près de Jean, griffonnant encore, à la diable, les dernières lignes et le résultat.

Maintenant il fallait sortir, épuisé comme après une course à fond de train, la bouche pâteuse, la tête lourde, l'esprit mécontent. Pour un peu, Jean tomberait là.

Mais voici, venant à sa rencontre, un parent, un voisin du Vivier, le baron d'Orves. Comme d'habitude, il passait le mois de mai à Paris. Sachant l'examen de Jean, il s'était attardé quelques jours, avait déjà fait sortir son neveu la veille, et continuerait ainsi, jusqu'au départ des candidats, à jouer son rôle d'oncle éloigné, mais bienveillant, suppléant la famille absente. Jean marcha avec joie à sa rencontre.

Elle était plus peuplée que ce matin, la terrasse, plus ensoleillée aussi. Une lumière blanche s'épandait dans l'air lourd. Pendant la composition, il avait dû pleuvoir. Jean ne s'en était pas aperçu, mais la terre mouillée, la teinte plus sombre, plus verte des arbres ne laissait pas de doute. Quel éclat, une fois l'averse passée, sous le coup de jour! Paris semblait sortir de vapeurs poudrées d'or. Quel mouvement sur la place

de la Concorde! Quel flot d'équipages dans l'avenue des Champs-Élysées, tout au bout de laquelle l'Arc de Triomphe, surgissant de nuages de buée, semblait l'ornement de quelque fantastique et soudaine apothéose! Paris s'éveillait, sortait, bourdonnait, commençait sa journée. Le professeur de province s'en allait, confessant son grand fils. La veuve et le petit garçon pâle partaient aussi, toujours au bras l'un de l'autre. Comme ils semblaient heureux! La terrasse restait le domaine d'autres personnes plus élégantes à cette heure moins matinale.

Ce grand vieillard, blanc et maigre, avec des favoris en brosse, c'était le chef d'état-major général de la Marine en personne, l'amiral Pierron.

Jean, qui ne l'avait jamais vu, le reconnaissait, tellement sa mâchoire avancée ressemblait à celle de son fils. Secouant sa tête au regard indéchiffrable et dur, il disait au Père Gesvres :

— Pas de chances, alors?

— Aucune, je le crains, répondait le religieux,

— Ah! — et il se promenait, sans mot dire, accompagné de sa progéniture, accablée de ce sévère silence. Chef d'état-major général, maître du sort de tous les officiers, rigide, inflexible pour lui-même et pour autrui, il voyait se fermer impitoyablement pour un des siens, d'après les règles qu'il avait en partie édictées, le seul état dont il fît cas. Et c'était la plus cruelle souffrance qui pût atteindre cette nature en apparence imperméable à la douleur.

Armand Pierron assurait tout à coup, au grand étonnement du Père Gesvres, avoir trouvé le problème. L'amiral exigeait des précisions et ils discutaient avec passion tous les trois.

Cependant le baron d'Orves, malgré la résistance de Jean, l'entraînait vers un groupe horriblement intimi-

dant : « Allons! viens donc... il faut faire ton entrée dans le monde. »

Au centre de ce groupe se tenait Amédée Privaz, le futur major; près de lui un gros homme brun qui gesticulait, l'air important, le chapeau en arrière, la fleur à la boutonnière; puis Tom du Pontcournai qu'entouraient ses parents, sans doute : un monsieur distingué, décoré, la moustache blanche, la taille fine, les épaules un peu voûtées; une très belle femme, d'une élégance éclatante encore que de bon ton, d'une tournure royale, portant fièrement une tête splendide, dont la coiffure, une petite capote, un rien avec une aigrette, laissait voir d'éblouissants cheveux blonds avec d'admirables reflets; une petite fille, de douze ou treize ans peut-être, habillée plus juvénilement que son âge, dont la trop courte jupe de toile rose découvrait jusqu'au-dessus des genoux les longues et vigoureuses jambes nues, la sœur de Tom, évidemment. Comme elle lui ressemblait peu, malgré ses traits encore indécis. Quelle figure réfléchie, un peu énigmatique, — déjà une figure de jeune fille, — se dessinait sous le grand chapeau en paille d'Italie, à coques de soie cerise, s'encadrait entre les longs cheveux dorés, plus foncés que ceux de la mère, répandus sur les épaules et sur le dos!

Jean de Raimondis se sentait attiré par cette étrange figure de petite femme, qui devait réfléchir profondément certes, fixait longuement hommes et objets, ne parlait guère, mais écoutait tout.

Le baron d'Orves le poussa dans le groupe en disant : « Je vous présente mon neveu, Jean de Raimondis, un campagnard comme moi et qui veut entrer dans la marine. »

— Encore un candidat! s'exclama le gros homme brun, le baron Privaz, père d'Amédée. Ils sont innombrables cette année, ma parole!

— Que voulez-vous? il en faut bien quelques-uns. repartit gaiement la marquise du Pontcournai. S'il n'y avait que de grosses bêtes comme mon fils, le vôtre n'aurait pas de mérite à entrer le premier! Et elle tapota affectueusement l'épaule de Tom, dardant sur lui son fier regard qui, un instant, mais un instant très court, se fit presque tendre pour reprendre ensuite, presque immédiatement, toute sa dureté.

— Monsieur de Raimondis est content? demanda par politesse le baron Privaz.

— Peuh! fit Jean... guère. Le problème surtout était difficile.

— Difficile! protesta Amédée Privaz, toisant d'un rapide coup d'œil ce concurrent assurément inférieur. — Difficile! non, on ne peut pas le dire... La mise en équation un peu délicate peut-être... et encore... il n'y avait qu'à utiliser la puissance du point X par rapport aux cercles.

— Vous avez trouvé cela, vous! s'écria Raimondis, transporté d'admiration.

— Naturellement, répondit le jeune Privaz. Et à sa froideur voulue se mêlait une forte nuance de dédain.

Tout le monde, dans le groupe, se tourna d'un même mouvement favorable vers ce garçon si fort, qui résolvait avec tant d'aisance les plus difficiles problèmes. Il semblait que le dieu des concours fût là, présent, incarné en lui.

La marquise du Pontcournai, d'habitude si réservée dans les égards qu'elle accordait aux gens, et qui jugeait toutes les supériorités du haut de sa propre situation, ne put s'empêcher de considérer cet adolescent. Les termes dont il usait étaient de l'hébreu pour elle. N'importe. Ils constituaient le « Sésame, ouvre-toi, » sans lequel la grande porte donnant accès aux carrières du monde moderne ne s'ouvrait point. Et

devant cette porte, elle stationnait, elle aussi, aux côtés de la pauvre veuve et de l'archaïque professeur de province, animée de la même ambition, seulement moins soutenue qu'eux par l'espoir.

Le baron Privaz, au contraire, était tout gonflé, tout glorieux de cette supériorité de son fils dans les voies contemporaines. Cette supériorité continuait, confirmait la sienne. Impuissant à contenir plus longtemps son orgueil, il éclata :

— Les mathématiques! la Science! Ah! c'est beau... Il faut se le dire : aujourd'hui, tout est là. Le monde entier n'est qu'une vaste usine. Le navire lui-même recèle en ses flancs plus d'inventions, plus de machines que n'importe quelle agglomération industrielle! L'officier qui le commande, en somme, c'est un ingénieur qui dompte les éléments par sa science mécanique...

Il souffla, car il parlait haut, avec ostentation. avec force, comme tout ce qu'il faisait, non sans une certaine séduction vulgaire contre laquelle on se défendait mal au premier abord. Tous les lieux communs ressassés prenaient en passant par sa bouche on ne savait quel air d'argumentation évidente et irrésistible. En l'écoutant, d'Orves se demandait comment cet homme-là n'était pas député.

On l'avait entendu de loin, car un cercle de parents et d'élèves qui ne le connaissaient nullement, s'était formé à distance respectueuse, tandis qu'il pérorait. On murmurait son nom : « C'est Privaz, vous savez, le fameux baron Privaz... celui qui est si riche,... le père du futur major de cette année. »

Le baron raffolait de ces succès faciles, de cette popularité subite au milieu d'inconnus, et, quoique feignant seulement de parler à la marquise du Pontcournai qui l'écoutait d'un air énigmatique, il pour-

suivit sa harangue, à l'intention des assistants, dans le même style de réunion publique.

L'amiral Pierron et le Père Gesvres approchaient à petits pas. Le baron redoubla d'effets. Et, cependant, son fils Amédée expliquait de très haut au marquis du Pontcournai et à d'Orves la mise en équation du problème. Ces messieurs n'y comprenaient goutte, mais ils écoutaient poliment, semblant prendre à cela quelque intérêt.

Les beaux discours de Privaz furent brusquement coupés par le président de la commission qui dégringola lestement, comme un jeune homme, l'escalier de pierre dominé par le lion à tête frisée. Dans deux grandes enveloppes jaunes il emportait au ministère les compositions sous son bras. En passant auprès de l'amiral Pierron, il l'avait salué militairement. Celui-ci, honneur exceptionnel, lui avait tendu la main. Frôlant d'Orves et Pontcournai, qu'il connaissait de longue date, le capitaine de vaisseau eut un clignement d'yeux, un haussement d'épaules dans la direction du financier : « Quel tas de blagues ! » fit-il entre les dents, de façon cependant à être entendu par plusieurs personnes.

Privaz, qui fut de celles-là, lui jeta, accompagné d'un haut-le-corps, un regard foudroyant dont le marin eut l'air de s'amuser beaucoup dans sa barbe grise.

— Quel est cet officier? demanda Privaz à d'Orves d'un ton fort important.

— Le commandant de Saint-Gelais. On ne le voit guère à Paris. C'est un vrai loup de mer, toujours en campagne. Au mois d'octobre, il va commander l'École d'application.

Privaz se borna à soupirer : « Vieille marine... A fait son temps; » puis il fut obligé de se taire, car l'amiral Pierron approchait, causant toujours avec le Père Gesvres. Près du groupe, le chef d'état-major se

sépara du religieux : « Résumons-nous, pas d'espoir, conclut-il.

— On ne sait jamais, concéda le Père Gesvres.

Et le grand homme maigre et dur s'en fut, en compagnie de son fils qu'il admonestait. Mais déjà le Père Gesvres abordait le groupe avec une incomparable aisance.

Saisissant par le bras le marquis, son vieux camarade de la rue des Postes, il s'écriait : « Eh bien ! mon François, nous avions pris l'habitude de nous retrouver ici tous les ans !... Cette année, hélas ! c'est la dernière... Tom est content?... Hum !... Enfin... », puis saluant la marquise, son chapeau à la main : « Madame, je vous présente mes plus respectueux hommages... mais maintenant l'examen de l'École navale est une vraie réunion de famille... à la bonne heure ! ça donne du cœur aux candidats... le père, la mère, la sœur... car je suis sûr que cette grande fille est à vous !

— Oh ! grande fille ! récrimina la marquise.

— Eh oui ! grande fille déjà... il est vrai que les jupes courtes des filles font la jeunesse longue des mères.

Mme du Pontcournai rougit imperceptiblement sous l'épigramme et répliqua : « Je ne vous savais pas si familier avec le théâtre d'Alexandre Dumas, mon révérend Père.

— Bah ! vieux souvenir... nous y allions quand nous étions jeunes, votre mari et moi... voyez si ça remonte loin. Vous jouiez encore au cerceau dans ce temps-là. Car, près de vous, madame, nous sommes deux ancêtres.

Coquettement la marquise éclata de rire, et, se tournant vers le gros Privaz : « Deux ancêtres ! le Père Gesvres veut se rattraper... pour un peu, maintenant, il me ramènerait à l'âge de ma fille May... Au fait,

monsieur Privaz, vous ne connaissez pas le Père Gesvres... Je suis sûre que vous serez mutuellement enchantés de faire connaissance. Mon Père, voulez-vous me permettre de vous présenter le baron Privaz dont vous avez certainement entendu parler.

— Le Père Gesvres a certainement entendu parler de moi, de même que j'ai entendu parler de lui.

— Monsieur le baron, vous étiez à l'École des mines lorsque j'appartenais moi-même comme élève à l'École polytechnique. Nous sommes, vous le voyez, presque des camarades. — Et il tendit à Privaz une main largement ouverte ; ces deux puissances se considérèrent un instant dans les yeux, comme pour sonder leur force. Le Jésuite parla le premier :

— Vous n'avez pas voulu nous confier ce grand garçon, dit-il, désignant Amédée. Je le regrette. Nous ne l'aurions pas empêché d'être reçu le premier.

Et posant la main sur l'épaule d'Amédée, un peu surpris de cette familiarité, mais qui ne se défendit pas autrement, car au fond il était flatté, le Père Gesvres lui demanda :

— Content de notre composition, ce matin?

— Assez, répondit Amédée, d'un ton qu'il ne put parvenir à rendre modeste.

— Mis le problème en équation?... Discuté? Trouvé le maximum et le minimum de la fonction?

— Oui. Ils étaient symétriques.

— Bon cela, fit le Père avec une moue. Et le cours. Plus difficile que ça n'en a l'air, A[1]. — Il s'adressa au baron Privaz : « Le cours, voilà ce qui sauve les miens. Avec moi, quelqu'un qui sait parfaitement son cours est sûr d'être reçu. »

Et, à la suite de cette affirmation péremptoire que le baron enregistra en s'inclinant, le Père Gesvres demanda brusquement, sans autre transition, à Privaz :

— Avez-vous d'autres enfants que ce brillant sujet, monsieur le baron?

— Oui, un fils. Mais celui-là, c'est un cancre. Je crois, ma parole, que je serai obligé d'en faire un saint-cyrien.

Le marquis du Pontcournai, ancien capitaine de hussards, eut un soubresaut : « Diable! sévère pour les pauvres officiers, ce que vous dites là, cher monsieur.

— Ah! pardon, mille pardons, mon cher marquis, excusez-moi. J'ai le cœur sur la main, voyez-vous. Je parle comme je pense, aussi vite que je pense. Je dis tout ce que je pense. C'est absurde, j'en conviens. J'oubliais tout à fait que vous aussi vous avez porté l'uniforme... le brillant uniforme de la cavalerie, de notre héroïque cavalerie. Eh oui! Sedan, les braves gens... charges intrépides... Paris, concours hippiques, bottes vernies, flots de rubans, sourires des dames... pas moderne, voyez-vous tout cela, pas moderne... il faut avoir des loisirs pour risquer ainsi à tout propos de se casser la gueule, — passez-moi cette vilaine expression, madame; elle dit bien ce qu'elle veut dire. Braves gens, les militaires, braves gens certes, mais gens d'un autre temps. Pas grand premier rôle dans le monde d'aujourd'hui... Passe-temps honnête, considéré, élégant, traditions, anciens souvenirs, gloire des batailles, dévouement à la patrie... peut avoir même son utilité à l'occasion... oh! je ne la conteste pas... mais enfin passe-temps pour ceux qui n'ont rien de mieux à faire... Ce que je dis là n'est-il pas la vérité pure... mon Père?... Madame?

— Ah! certes, monsieur Privaz, s'écria la marquise avec un enthousiasme qui aurait trompé le plus subtil confesseur. Que vous m'intéressez donc quand vous analysez votre époque!

— Fichue époque! jeta en manière de bourrade le baron d'Orves. Hélas! il faut bien la vivre puisqu'on y est né.

— N'est plus faite pour nous, mon cher, lui riposta en riant le marquis du Pontcournai.

Jean remarqua qu'il riait tout à fait comme Tom, avec la même bonté nonchalante. Prenant le Père Gesvres sous le bras, le marquis l'emmena à l'écart. Il lui parlait bas, par des petites phrases entrecoupées de bouffées de cigarette qu'il tirait en mâchonnant un long bout d'ambre, du coin de la lèvre, tout en causant. Mme du Pontcournai, Privaz et son fils Amédée, d'Orves continuèrent à échanger leurs vues sur les temps actuels. Et c'était assez amusant, car d'Orves ne manquait pas de riposte, ni la marquise d'esprit. Tom, sa sœur May, Jean de Raimondis formaient un petit groupe à part. Ils avaient l'air d'enfants, d'enfants bien élevés qui écouteraient la conversation des grandes personnes sans oser y prendre part. May du Pontcournai était courbée en deux. Appuyée d'une main sur son ombrelle, elle s'efforçait de l'autre d'enlever, à l'aide d'un petit mouchoir dentelé, les gouttes de boue qui, au passage d'un camion, juste quand elle descendait de voiture, avaient giclé sur ses chaussettes, sa courte robe et ses beaux mollets ronds, hâlés, dorés, un peu duvetés par l'air des diverses saisons. Jean aima ce souci, cette coquetterie de fillette irréprochablement tenue. La boue de Paris, qui n'en recevait les atteintes?

Les paroles du baron Privaz n'étaient-elles pas autant de blasphèmes? Il eût voulu pouvoir essuyer son souvenir comme la petite fille essuyait la boue qui l'avait salie. Quand elle eut terminé sa tâche, méticuleusement accomplie, May se releva et dit à Jean :

— Alors, vous ne l'avez pas fait, vous non plus, monsieur, ce problème si difficile?

Raimondis, ne sachant si elle voulait compatir à son ennui ou s'en moquer, hésita à répondre. Alors elle reprit très gracieusement : « C'est plus gentil pour Tom, vous savez... comme ça, il ne sera pas seul. Pauvre Tom ! Je voudrais tant qu'il fût reçu, moi ! C'est une si belle carrière, cette marine ! »

Les derniers mots furent prononcés, par cette bouche d'enfant, avec une expression amusante de gravité, mais d'une façon si sincère que Jean en demeura touché. Cependant le père de May disait en se promenant avec le religieux :

— Et Tom?... franchement, que penses-tu de ses chances?

— Franchement, je te le répète, il n'en a pas.

— Cependant tu disais que sa composition ne te paraissait pas mauvaise.

— En effet, moins mauvaise que je ne prévoyais... il sera peut-être admissible... reçu, jamais. C'est mon devoir de professeur et d'ami de te prévenir et je te le dis, comme tu me le demandes, franchement.

M. du Pontcournai porta un instant la main à sa tête : « Sacrebleu ! fit-il. Que faire de ce garçon? » Et, s'appuyant au bras du Père Gesvres, confidentiellement, rapidement : « Pas de chance, vois-tu... entraîné par mon train de vie, nos obligations, nos charges... façade nécessaire... Mauvaises spéculations... eh ! eh !... position difficile... il faut cependant bien que l'existence continue... ma petite May qui grandit, dans sept ou huit ans, il faudra lui trouver une dot... Comment faire? encore si Tom se débrouillait... pas bête, pourtant, hein?...

— Non, pas bête, pas bête du tout, même... mais pas travailleur, pas fait pour les examens, vois-tu, pas fait pour moisir sur les livres... il y a des natures comme ça. Elles ont d'autres qualités. Tom est obser-

vateur, assez perspicace sous son apparence de bon terre-neuve, très sensé, énergique, loyal, actif physiquement... Tout cela compte dans la vie, mais pas dans l'examen, hélas! Tel qu'il est, tu devrais tâcher de le fourrer dans une entreprise, au loin, l'embarquer pour une Amérique quelconque.

— Ah! l'Amérique. Ce que je connais de gens qui s'y sont ruinés... ont mangé le peu qu'ils avaient emporté... Tu le sais aussi bien que moi, d'ailleurs.

— Qu'est-ce que ce baron Privaz que ta femme m'a présenté?

— Privaz, c'est le grand financier. Tu en as bien entendu parler?

— Vaguement. Mais, à le voir, il a l'air d'un olibrius. Comment connais-tu ça?

— Mon cher, comme tout le monde. Quand d'Orves était diplomate au Pérou, il a rencontré Privaz là-bas. C'est lui, je crois, qui me l'a présenté. Du reste, on le reçoit chez des gens très bien... Colossalement riche... pas de malpropreté flagrante, honnête même, dit-on... Un peu commun, cela va de soi; mais, à tout prendre, bon homme. Quand il dit des énormités, c'est sans le faire exprès.

— Il t'a prêté de l'argent?

— Oh! non. Je n'en suis pas là.

— Pourrait peut-être t'aider, tiens, trouver quelque chose pour Tom.

— J'y réfléchirai. Nous en recauserons.

Ils rejoignirent le groupe où stationnait depuis quelques instants une dame de haute mine, sévèrement voilée de crêpe, flanquée d'un grand fils aux jolis traits, mais pâlis et tirés comme après une nuit de fête.

La comtesse de Saint-Gelais disait à Mme du Pontcournai :

— Imaginez-vous, chère amie, que je suis dans un état fou. Le Père recteur vient de mettre Pierre à la porte... le matin même de la composition d'algèbre... Mon fils a fait sa composition dans l'état que vous pensez. Il avait des chances; il n'en a plus aucune, si les Pères ne consentent pas à le reprendre... L'avenir de ce malheureux enfant est perdu, j'en ai peur, perdu par leur faute! Ah! mon Dieu, que je suis malheureuse!

Et des larmes qui n'étaient pas feintes coulaient sur son long et sévère visage de veuve.

— Comment, chère madame, à la porte, comme cela, sans raison?...

— Sans raison raisonnable... ou plutôt si, mais d'abord, ma bonne amie, jurez-moi le secret le plus absolu. Les Pères m'avaient donné hier, comme à tout le monde, ce malheureux petit Pierre. Il avait dîné à la maison, très sagement. Et voilà qu'en revenant, — moi, vous comprenez, je ne peux pas, à mon âge, le reconduire dans ces quartiers impossibles, — je l'avais confié à mon bon Prudent, mon vieux maître d'hôtel. Tout à coup, au détour d'une rue, ce petit misérable s'esquive et...

— Et termine la soirée dans la plus joyeuse compagnie, s'écria la marquise du Pontcournai qui ne put retenir un franc éclat de rire. Et dévisageant Pierre d'un regard hardi : — Ça ne m'étonne pas. Il est joli garçon, savez-vous, votre fils.

— Édith! vous me scandalisez. Non! le pauvre enfant n'est allé qu'à l'Opéra. Il me l'a avoué ce matin en pleurant.

— Et vous n'êtes pas rassurée? reprit, riant de plus belle, Édith du Pontcournai. Mais, ma pauvre amie, j'imaginais dix fois pis.

— Le pis, c'est qu'il est renvoyé... Toutes mes ins-

tances près du Père recteur ont été vaines. Et justement, cette année, le président de la commission est Raymond de Saint-Gelais, le commandant, dont j'ai tant connu la pauvre mère, une vraie sainte... Pierre aurait eu en lui un bien bon guide, un bien puissant protecteur. Mais les Pères sont inflexibles!... Tout est fini, Édith! Comprenez-vous qu'on fasse cela, à moi, la mère de toutes les œuvres, moi qu'ils viennent chercher pour tous les patronages, toutes les crèches, toutes les présidences, toutes les ventes de charité... à moi... Vraiment, c'est à douter de la justice de Dieu!

— Voyons, ma bonne amie, voyons, ne vous désolez pas. Avez-vous vu le Père Gesvres?

—J'ai vu le Père recteur... le Père Gesvres, je n'oserais pas...

— Bah! vous savez que je suis au mieux avec lui, moi. Nous sommes en veine de coquetterie l'un pour l'autre, et nous nous disons carrément notre fait.

Au Père Gesvres qui approchait :

— N'est-ce pas, mon Père?

— Ah! madame. Vous me dites carrément le mien. Quant à moi, bien que vieux camarade, je puis dire vieil ami de François, et professeur de Tom, je ne me permettrais pas semblable liberté.

— Avec ça. Vous vous en gênez. Eh bien! vous savez, moi, j'ai une grâce à vous demander. Et je suis sûre que vous allez me l'accorder, là, tout de suite.

— Avant de la connaître?... Dieu veuille que je le puisse!... Quelle est cette grâce?... Mes pouvoirs sont, en l'espèce, je le crains, fort limités.

Tirant le Père Gesvres par sa manche à quelque distance du groupe, la marquise du Pontcournai lui débita à mi-voix : « Cette dame, vous la connaissez?... mais si, voyons... la comtesse de Saint-Gelais, la dame patronnesse de toutes les œuvres, l'ange, — l'ange noir,

— l'ange tutélaire tout de même, des crèches, des patronages, des ventes de charité?

— Nos Pères la connaissent sans doute.

— Ah! certes. Et ils ne se font pas faute de frapper à sa porte, vous pouvez m'en croire. En tout cas, vous connaissez son fils, votre élève.

— Pierre?... ce n'est pas un mauvais enfant... il a fait une petite escapade cette nuit... oui, je sais.

— Une frasque de collégien... tous les jeunes gens en commettent. Cela ne tire pas à conséquence... Votre Père recteur vient cependant de mettre Pierre de Saint-Gelais à la porte, au risque de lui faire manquer son examen,... de lui briser son avenir.

Le Père Gesvres se borna à étendre le bras et à ouvrir la main.

— Vous allez reprendre Pierre de Saint-Gelais. Promettez-le-moi?

— Madame, non seulement je ne puis vous le promettre, mais je vous réponds : Cela ne me regarde pas.

— Comment!

— Non, madame. Je suis un vieux professeur de mathématiques, habitué aux examens de l'École navale et dont les élèves obtiennent quelque succès, voilà tout. Mais en ce qui concerne la discipline, j'y suis soumis moi-même d'une façon absolue. Devant les décisions de mon Supérieur, je baisse la tête comme le plus humble des frères lingers.

— Vous plaisantez... tout le monde ici gravite autour de vous... jusqu'au chef d'état-major lui-même... vous faites le succès de votre maison... après cela, osez me soutenir que vous ne pouvez pas y faire la pluie et le beau temps. Ah! si Pierre de Saint-Gelais était un Amédée Privaz, vous le reprendriez, allez... et tout de suite.

— Madame, ce qui établit la supériorité de nos maisons sur d'autres établissements aussi savants, honnêtes aussi certes, mais d'une correction moins rigide, c'est notre intransigeance absolue en tout ce qui concerne la conduite. J'ajoute : la confiance des familles nous justifie.

— Quoi! toutes les bonnes œuvres de la mère ne peuvent faire oublier, pardonner un enfantillage du fils... car enfin, mon Père, vous êtes trop intelligent pour ne pas voir là un enfantillage, une folie de gamin... et, près de cela, vous avez une vie, une vie entière consacrée aux pauvres et aux bonnes œuvres, à vos bonnes œuvres.

— Madame, toutes les bonnes œuvres de la mère ne sauraient donner au fils les mérites d'une bonne conduite; — puis, dardant sur la marquise un regard pénétrant, qui la fit, malgré elle, tressaillir : « Eh! ce n'est pas une chose si négligeable, la conduite! »

Puis l'ayant profondément saluée, il s'en fut vers une bande d'élèves qui l'attendaient pour lui soumettre leurs compositions. Mme du Pontcournai, sous le trait du prêtre, se redressa de toute sa taille, et de sa voix la plus stridente, la plus hautaine, elle lança au religieux qui s'éloignait : « Merci de ce bon conseil, mon révérend Père. »

Et elle retourna vers son mari, adressant de loin à la comtesse de Saint-Gelais un geste désolé et charmant.

— La voiture est là, François? Partons, car j'ai juré aux Pères de ramener Tom exactement pour le thème anglais, à deux heures et demie. *May, come.* Au revoir, messieurs.

Et les ayant salués, suivie de son mari, de son fils, de sa fille, elle monta en calèche avec l'allure d'une reine.

— L'adorable femme, dit Privaz à d'Orves.

— Croyez-vous qu'elle en a, de la branche, hein? Et lui, quel chic encore?... le beau couple... les chevaux, le cocher, le valet de pied, tout cela est tenu!... il n'y a pas à dire : il y a encore des gens qui savent atteler, à Paris!

Privaz l'interrompit pour lui jeter, avec un gros rire et un regard scrutateur :

— Il n'a plus le sou, voilà le vrai.

— Comment le savez-vous?

— Tout le monde le sait.

Et Jean de Raimondis regardait la calèche s'éloigner au trot de ses deux grands chevaux. Sur la banquette de devant, sous les dos impeccables des deux hommes en livrée, il voyait disparaître un grand chapeau à coques cerise encadrant une figure énigmatique, fine et grave, la figure d'une fillette qui avait dit : « C'est une si belle carrière, cette marine! » et qui avait essuyé la boue de Paris projetée sur sa chair.

Cependant le baron Privaz tirait sa montre et s'écriait : « Bigre! déjà onze heures! il faut que je passe à la Bourse avant midi... mais, mon cher d'Orves, je voudrais vous dire un mot... Sans indiscrétion, où allez-vous de ce pas?

— Moi, j'emmène mon neveu déjeuner... Nous allons faire un bon déjeuner, qu'en dis-tu, Jean? Où veux-tu aller?

Jean hésitait, ignorant tout de Paris.

— Moi, je te conseille le Café Anglais.

Privaz appuya chaudement : « A merveille, je vous accompagnerai à pied jusque-là et je vous abandonnerai ensuite pour courir un instant à la Bourse... Amédée, prends l'auto pour rentrer, tu me la renverras à la Bourse. » En 189., l'automobile était une

rareté, un exceptionnel objet de luxe, à Paris. Le baron financier confia à d'Orves : « Vous savez, je donne dans les nouveautés... les chevaux, j'en ai pour le coup d'œil, le public, la parade... l'auto, pour les affaires, et, je dois dire aussi, pour mon agrément... Crac, en vingt tours de roue ça vous brûle une distance : j'aime ça, moi... toujours à court de temps. Amédée, tu n'oublieras pas de me renvoyer la voiture.

— Tu ne veux pas la prendre pour aller à la Bourse? Tu déposerais M. d'Orves et son neveu en passant.

— Nous n'aurions pas le temps de causer.

— Méfie-toi. Tu vas arriver trop tard. Tu sais que tu as des ordres importants à passer aujourd'hui.

— Bah! je saurai m'arranger... je m'arrange toujours, parbleu! — puis, tandis qu'Amédée s'éloignait, le gros baron s'extasia : — Regardez-moi ça... déjà prévoyant... il aura autant de tête que moi, plus peut-être... Sort d'une composition de mathématiques de trois heures et se souvient encore de mes affaires... C'est un type épatant, je vous dis, d'Orves, que mon fils, épatant. Vous verrez le chemin qu'il fera dans le monde. Ah! monsieur de Raimondis, je vous envie le bonheur d'être peut-être le camarade d'un gaillard pareil.

D'Orves et son neveu échangèrent un regard amusé de tant de bonhomie naïve dans l'orgueil paternel. Privaz saisit le baron d'Orves sous le bras et, sortant des Tuileries, il lui demanda à brûle-pourpoint, sans se soucier de Jean :

— La marquise du Pontcournai, comment est-ce que ça marche avec San Felipe?

D'Orves eut un haut-le-corps, lâcha le bras du gros homme et répondit :

— Mais je n'en sais fichtre rien, moi. Ils ne me prennent pas pour confident.

Privaz s'arrêta, eut son bon rire, et fixant d'Orves dans le blanc des yeux :

— Voyons, mon cher d'Orves, ne me la faites pas, à moi. Je suis un vieux camarade pour vous. Vous rappelez-vous nos parties, jadis, à Lima, quand vous étiez attaché à la Légation de France? Vous ne crachiez pas sur moi dans ce temps-là. Vous disiez que je vous intéressais. Ah! est-ce vrai?... Aujourd'hui, nous voilà à Paris, tous les deux... vous avez l'air de me tenir à distance... On dirait que je vous dégoûte!

— Mais non, mais non, protesta mollement d'Orves, seulement vous y allez un peu vite, voilà tout.

— Mon cher, comprenez bien... je ne m'en froisse nullement... c'est tout naturel... Vous, vous êtes un homme du passé, vous vivez dans votre vieux manoir, terré quelque part, je ne sais où, en province pendant dix mois de l'année... moi je suis un homme sans ancêtres, un homme des temps modernes, des temps nouveaux... que dis-je? des temps futurs... Je conçois très bien qu'au premier abord, ma pensée vous répugne... vous trouvez qu'un gros lourdaud, un vilain rustre comme moi est impudent de prétendre à la plus délicieuse femme de Paris. Eh! je ne suis pas un imbécile. Je sais et je sens tout cela aussi bien que vous.

— Quoi! vous voudriez prendre la succession du prince de San Felipe avec Mme du Pontcournai. Mâtin! vous n'y allez pas de main morte. Puisque vous savez tout, vous savez aussi sans doute qu'en dix ans, elle lui a coûté tout près de trois millions.

— Je le sais si bien que c'est la raison pour laquelle j'y songe. Je n'en suis pas à trois, à quatre, à cinq, même à six millions près. Pour me poser complètement à Paris, il n'y a plus que ça qui me manque, je vous l'avoue confidentiellement, puisque nous causons

là, tous deux, en vrais amis : Être d'un cercle convenable ou bien être l'amant d'une femme très chic, tout ce qu'il y a de mieux posée, un peu « ohé! ohé! » naturellement, mais du vrai « gratin, » contre laquelle il n'y aurait rien à dire. Voilà des jours et des nuits, des années, que je retourne ce problème dans ma tête et je ne parviens pas à trouver d'autres solutions que ces deux-là. Non, vraiment, je crois qu'il n'y en a pas d'autres.

D'Orves s'arrêta. Ils arrivaient en ce moment à la Madeleine. Il dévisagea Privaz une seconde de son œil fin, profond, aux nuances tristes. Puis, tout à coup, il éclata de rire.

— Qu'avez-vous? lui demanda Privaz.

— Ce que j'ai? J'ai que votre psychologie amoureuse me ravit littéralement. Mais laissez-moi vous donner un conseil. Avec une autre, je vous dirais peut-être : Essayez. Avec Mme du Pontcournai, je vous dis : N'essayez même pas. Vous courriez à des déboires sans nombre... je ne parle pas des humiliations... Vous dépenseriez beaucoup d'argent, et, en fin de compte, vous n'auriez rien.

— Pourquoi?

— Pourquoi! mais... parce que... vous êtes trop intelligent pour ne pas le comprendre vous-même... elle est extrêmement difficile, extrêmement hautaine, Édith du Pontcournai.

— Pourtant, une fois San Felipe ruiné, il faudra bien...

— Il faudra bien qu'elle en prenne un autre; c'est entendu. Elle n'y manquera probablement pas. Mais c'est une femme, vous le savez, qui apporte au choix de ses relations des scrupules infinis. Elle redouble d'intransigeance quand il s'agit du choix de ses amants. Ça, c'est de la psychologie élémentaire. Si, dans la

position où elle se trouve actuellement, la marquise du Pontcournai s'oubliait avec un homme comme vous, — je parle brutalement à mon tour, — sa situation dans le monde déclinerait. Et, vous pouvez m'en croire, elle y tient trop pour s'exposer à la perdre, fût-ce au prix de dix millions qui, vous le savez mieux que personne, ne remplaceraient pas cette situation.

— Mais si j'étais d'un grand cercle, ne croyez-vous pas que...

— Voyons, Privaz, en fait de cercle, vous tournez dans un cercle vicieux... il vous est aussi difficile, plus difficile même peut-être, d'entrer dans un cercle tant soit peu coté que de devenir l'amant de Mme du Pontcournai. Membre de l'un des cercles que vous enviez, votre situation serait faite, vous n'auriez plus besoin d'être l'amant de la belle Édith... ce serait pour vous une économie de temps, de fatigue, d'amour-propre, sans parler d'un nombre respectable de millions... car enfin, entre nous, ce n'est pas l'amour qui vous ferait marcher... de tout temps, vous avez dominé cette contingence.

— Ah! certes... du moins, à peu près... Et, s'il ne s'agissait que de ma situation, à moi, j'en ferais mon deuil; mais il y a mes enfants, leur avenir mondain...

Le fou rire reprit d'Orves et le secoua littéralement pendant une minute.

— Non, disait-il à Privaz, non, vous n'avez pas cessé de m'intéresser... père admirable! amant sublime... Dites-moi : est-ce du Pérou que vous avez rapporté cette morale... à tout le moins tirée des Incas? Non, je ne regrette jamais les instants passés avec vous. — Montrant Jean : — Mais vous ouvrez à cet enfant de trop admirables horizons sur la vie et dont en conscience, devant sa famille et devant les bons Pères, je ne saurais assumer la responsabilité. Puis, comme vos

pareils, vous oubliez l'heure, fol amoureux.... et il est déjà onze heures vingt.

— Ah! sapristi... vous avez raison... mais, avant de nous séparer, un bon conseil?

— Oubliez Édith. Oubliez le monde. Il vous méprise. Méprisez-le. Vous avez tout le reste. Vous êtes l'arbitre des affaires, des industries, du trafic. Vous possédez des mines, des chemins de fer, des compagnies de navigation, des banques, un peuple d'actionnaires, des journaux et jusqu'à des théâtres... Vraiment, c'est quelque chose... Si, à toute force, en plus de cela, vous voulez tuer le temps, tenez, faites de la politique... Tout à l'heure, en vous écoutant, savez-vous ce que je me disais : Comment diable Privaz n'est-il pas député?

— Ah çà! d'Orves, ne dites donc pas de bêtises, vous aussi! Député! mais, si je l'avais voulu, je le serais depuis dix ans. Non, mon cher, je ne suis pas député, ni sénateur, mais j'ai des députés et des sénateurs à moi, à mon ordre... je les ai comme j'ai des commis. Ce qu'il me faut à présent, c'est quelque chose de plus que tout cela. C'est... c'est... comment dire?... une sorte de « droit de cité », de consécration. C'est cela : il me manque la consécration, l'indiscutabilité, voilà le mot!

— Vous avez une œuvre qui vous l'apportera tôt ou tard.

— Une œuvre à laquelle il manque le couronnement!

— Renoncez-y.

— Jamais. Ce serait la première fois que je renoncerais à une entreprise... Coquin de sort! je n'ai plus que le temps. Au revoir, cher d'Orves, adieu, jeune homme.

Et le gros baron s'élança sur le boulevard, dans la presse, cherchant une voiture automobile qui pourrait le mener encore à la Bourse en temps voulu. Mais, aux

environs de 189., les voitures automobiles circulant dans Paris n'étaient pas nombreuses et un fiacre à chevaux n'eût pas été assez rapide pour Privaz. Il flaira une seconde dans toutes les directions, et son œil aigu finit par découvrir un magnifique landau automobile attendant à la porte d'un hôtel. Il bondit dedans. « Impossible, je suis pris ! » hurlait, affolé, le conducteur. Sans s'émouvoir, le négrier lui mit deux louis dans la main et lui ordonna tranquillement : « A la Bourse. » L'auto démarra à toute vitesse au nez stupéfié d'un lourd Américain qui, s'apprêtant à monter, allumait son cigare; bientôt le landau fut perdu dans les remous de la cohue.

— Voilà Paris, dit en manière de philosophie le baron d'Orves à son neveu Jean. Mais celui-ci restait abasourdi. Jusqu'ici, dans sa tête, les idées, les opinions avaient procédé par stratifications lentes, solidement fondées. Depuis ce matin, que d'impressions multiples, complexes, étourdissantes l'avaient assailli ! En sortant des prières ardentes de la messe, le livre enchanteur et troublant de Loti, puis la vision de la ville immense, si déconcertante par la variété, par l'opposition de ses spectacles, puis la fièvre, suivie d'accablement, de la composition, la sensation de supériorité, mêlée d'agacement, produite par un Amédée Privaz, les paroles de pourriture tombées avec une sorte de naïveté, d'insconcience, de la bouche du père, le haut baron financier, tout cela se heurtait dans le souvenir de Jean, dansait devant ses yeux comme une ronde infernale et, dominant tout cela, la figure encadrée d'or d'une petite fille, d'une petite fille attentive à effacer la boue sur sa chair exposée, et qui évoquait dans la mémoire de Raimondis une autre confuse image, ressortant de certain vieux vitrail du pays natal.

II

Le train allait sans hâte. Sa machine soufflait comme épuisée par un très pénible effort. Les haltes étaient fréquentes à de petites maisonnettes encloses de haies bien taillées, enguirlandées de rosiers épanouis. D'ordinaire, à chaque arrêt, le chef de gare ou les employés causaient avec des voyageurs de connaissance qui se montraient aux portières; la conversation finie, le convoi reprenait sa route empreinte de bonhomie familiale, de tranquillité. Depuis longtemps, il avait passé Le Mans. Il roulait à travers la campagne, humide de la fraîcheur de l'aube; il roulait entre La Flèche et Angers, en côtoyant le Loir indolent, sinueux, près duquel bruissaient des peupliers.

Dans des fermes, des animaux beuglaient, invisibles. Des écharpes roses se déployèrent bientôt dans le terne ciel gris du matin; déjà, c'était l'heure du réveil. Jean de Raimondis se souleva sur la banquette du wagon; il demeura cependant allongé. Éreinté, écœuré, il avait mal dormi. Des images confuses passaient, repassaient dans sa tête sans qu'il pût démêler si elles appartenaient à la réalité ou ne relevaient que du songe. Somme toute, avec ses compositions indécises, il n'emportait point de Paris la certitude d'une admissibilité, mais au contraire une impression de malaise et de trouble. Des notions nouvelles, des attraits et des dégoûts assaillaient son esprit. Il avait trouvé un livre

où les sensations qu'il désirait étaient exprimées. Les phrases de ce volume vibraient encore en lui, renforçant sa passion de la mer, en même temps que, par réaction, les souvenirs de l'examen s'opposaient dans la réalité aux élans de son rêve. Les Privaz l'avaient exaspéré : le fils, par ses certitudes écrasantes et sa supériorité étalée; le père, par sa puissance quasi universelle, quasi irrésistible, son cynisme, l'inconscience de son néant moral, traversé pourtant des éclairs d'un singulier amour paternel. Il avait heurté Jean dans toutes les habitudes de respect et d'idéalisme qu'une enfance provinciale avait enracinées dans son âme. Le gros baron parlait de jeter des louis à Mme du Pontcournai comme il les avait jetés à l'automobile enlevée sous le nez de l'Américain. « Il les regagnera à la Bourse, et même au delà, » avait dit d'Orves. Jean se sentait plus près des Pontcournai, malgré la distance qu'il constatait encore entre eux et lui. La splendide femme fière, la délicieuse enfant, l'homme, charmant et fin, sourdement triste à la pensée d'une ruine inévitable, plus ou moins éloignée, l'attachaient non seulement parce qu'ils étaient les proches de Tom, son ami, mais parce que mille conceptions de la vie, de la société, du passé, du présent, mille liens enfin leur étaient communs, il le devinait... Et comme il différait d'eux, cependant! Au fond, ce que Jean emportait de Paris, c'était un sentiment de solitude et d'impuissance dans le monde moderne, un accablement qui le rendait triste, angoissé, sauvage.

Ah! comme il comprenait maintenant son oncle d'Orves, sa vie solitaire, hargneuse, retirée onze mois de l'année sur douze dans un logis charmant, tous les ans un peu plus ébranlé par les bourrasques d'hiver, mais chargé, mais hanté par d'ineffables figures d'antan. Le voici justement qui se dressait sur l'ondula-

tion fauve d'un coteau hérissé de vignes, ce Pin ouvragé et ravagé, charmant travail de la Renaissance et du dix-huitième, miné par les siècles. Non loin, c'était le vieux nid des Raimondis, le Vivier. Pourquoi Jean n'osait-il le regarder, celui-ci? Pourquoi éprouvait-il un serrement de cœur à l'approche de la gare, de cette gare de Princé où il faudrait descendre?

Une pensée dominait ses troubles, ses malaises, ses angoisses, ses souvenirs de cauchemar : il allait trouver sa mère malade. On le lui avait dit une fois les compositions finies, « pour ne pas le troubler, » et, depuis lors, un tourment sourd ne le quittait guère, une idée sur laquelle il craignait presque d'appuyer, tant elle lui faisait mal, une idée qui s'obstinait et posait tant de points d'interrogation douloureux. Était-ce grave? Comment était-ce survenu si vite? Dans la dernière lettre reçue d'elle, datant à peine de huit jours, elle parlait seulement d'un gros rhume. Alors, pourquoi l'avoir fait partir en hâte, lui, Jean, tandis que ses camarades regagnaient Jersey, avares des minutes, pour se préparer à la lutte suprême, décisive de l'examen oral? Pourquoi les Pères, sans s'expliquer davantage, avaient-ils pressé ce voyage, avaient-ils obligé presque leur élève, au moyen d'un congé de quelques jours, à courir embrasser sa mère?... Sa mère? Pour Jean de Raimondis, elle était presque tout au monde.

Mme de Raimondis était la fille du colonel d'Aubijoux. Très jeune, elle avait épousé, peu après la guerre, le comte de Raimondis qui, engagé volontaire au début de 1870 dans le régiment de hussards de son futur beau-père, avait, par une série d'actions d'éclat accomplies presque coup sur coup et par une grave blessure reçue à la cuisse, mérité et gagné les galons de sous-lieutenant à la fin de la campagne. Ce jeune

homme était regardé comme le héros du régiment. L'enthousiaste jeune fille s'éprit du lieutenant; ils se marièrent, puis la blessure du mari, mal soignée dans les ambulances, s'aggrava, devint incurable, lui interdit l'usage du cheval. M. de Raimondis donna sa démission, et, leurs fortunes réunies étant convenables, mais modestes, Marthe d'Aubijoux et son époux durent se contenter d'habiter le Vivier toute l'année. Du héros, rien d'apparent ne subsista plus. Brave au feu très simplement, très naturellement, Octave de Raimondis se révéla dans l'ordinaire de la vie comme un excellent gentilhomme campagnard. Rien de moins; rien de plus. La journée entière il vivait dehors : la chasse occupait son automne et son hiver, une chasse solitaire, car il avait l'humeur timide, presque farouche. Durant la belle saison, les travaux de ses fermes, ceux de son domaine qu'il exploitait directement, employaient son temps. Il n'avait point l'esprit inculte. Bon an mal an, il lisait bien, au coin du feu, cinq ou six livres, toujours les mêmes, généralement des mémoires ou des voyages. Il les savait presque par cœur; il les relisait néanmoins et son esprit en retirait toute la moelle, des vues profondes, inattendues, dont personne ne s'avisait. En général, il n'en faisait pas profiter autrui, sauf par accidents, par éclairs. Nonchalant d'apparence, il administrait bien sa fortune, ainsi que la commune dont il était maire depuis près de trente années. Dire qu'il était aimé de la population ne semblerait pas suffisant. La population l'adorait, le révérait, comme le représentant d'une chose qui était la sienne depuis plus de quatre siècles. Elle s'enorgueillissait des Raimondis, comme le Bourg s'enorgueillissait du Château. Octave de Raimondis, plié journellement à de petites besognes administratives ou l'esprit miné par des intérêts terre à terre, parlait

peu parce qu'il craignait d'ennuyer les autres. Donc, taciturne, guère rasé, à moins d'un heureux hasard ou d'un jour de fête, boitillant, vêtu d'un veston de garde-chasse et chaussé de vieilles bottes molles en cuir fauve, il ne rappelait plus en rien le brillant lieutenant de hussards qui, vers 1872, avait séduit la charmante Marthe d'Aubijoux.

Rapidement, les illusions de celle-ci s'en étaient allées une à une; puis, bientôt, il ne resta plus devant elle que la tâche journalière et ingrate de la vie à accomplir courageusement. Ce qu'elle fit. Femme résignée, femme modèle, elle avait refréné ses désirs élégants, ses goûts affinés, les souvenirs de sa jeunesse joyeuse, dépensée dans l'entrain des garnisons. Son père et sa mère moururent. Un seul enfant, un fils, lui naquit. Une amitié très sûre, très dévouée, celle de son cousin d'Orves, l'aida, et, très charitable, lisant beaucoup, s'occupant de son intérieur, de ses pauvres, et par-dessus tout de son fils, elle avait vécu contrainte, assez isolée, pas très malheureuse peut-être. Son grand bonheur, c'était son fils. Elle l'avait nourri, élevé, formé autant que possible à son image. D'elle sans doute il tenait cette âme chevaleresque et ardente, volontiers, trop volontiers inclinée à l'irréel, au rêve, mais aussi cette volonté dominée par l'instinct de la raison, du devoir, cette faculté de s'assujettir sans révolte aux nécessités de l'existence.

C'était Marthe qui avait insufflé à Jean la vocation maritime. Prenant en horreur sa propre vie de recluse, elle avait projeté dans l'âme de son fils le désir des aventures et la curiosité des mondes nouveaux. Ensemble, ils avaient parcouru souvent la galerie où le quinzième siècle merveilleux et naïf, hanté par les premières découvertes et les premiers grands voyages d'outre-mer, avait tenté la représentation d'un fantas-

tique univers. Ensemble, ils avaient, tant bien que mal, déchiffré dans les archives tout ce qui se rapportait à Vital, à son fils Jean et à un autre personnage marquant de la famille, Julien de Raimondis, surnommé « le Magnifique » à cause de son faste et de ses largesses. Capitaine des vaisseaux du Roi, commandant l'*Alcide*, il avait réussi à sauver un galion du désastre de Vigo. Présenté à Louis XIV, nommé par lui chef d'escadre, gratifié par Philippe V d'un tiers des richesses du galion qu'il avait sauvé, il restaura le Vivier, le meubla avec splendeur, en jouit et mourut des suites d'une blessure qu'il reçut quelque quarante ans plus tard devant Toulon.

Les longues et pénibles années d'études avaient moins développé, avaient moins formé l'intelligence et le sentiment de Jean que les conversations de sa mère. Il lui avait pourtant fallu s'en séparer, et cette première séparation n'était rien auprès de celle qui allait suivre. Mais Marthe de Raïmondis, si heureuse à la pensée que son fils réaliserait ses propres aspirations à elle, contenues et refoulées, s'imaginait qu'alors, par des lettres, elle partagerait, jour par jour, escale par escale, l'existence du marin. Puis tout lui semblait préférable à la vie où elle avait vu son mari s'enlizer et où elle-même s'était usée peu à peu.

Aussi, avec l'héroïsme habituel, non apparent des femmes, se taisant sur le chagrin presque constant de l'absence, Marthe encourageait-elle son fils de toute son âme dans la lutte contre le programme : à toute force, il fallait qu'il en sortît victorieux.

Il allait lui raconter ses compositions dans le détail; il aurait voulu pouvoir lui annoncer le triomphe certain. Hélas!... Elle saurait le remonter sans doute, lui faire voir le bon côté des choses. Et la pensée d'être consolé par elle abolissait chez Jean tout autre souvenir.

Mais elle était malade : que pouvait-elle avoir? A la gare, aucune voiture n'attendait. Sans doute le cocher avait préféré demeurer de l'autre côté de l'eau. Jean résolut d'aller à pied jusqu'au bac, car il n'y avait point de pont en cet endroit. On traversait le Loir à l'ancienne manière, en bac. Sa valise à la main, Jean chemina donc dans le matin gris et moite, plein de bouffées odorantes, respirant l'air d'Anjou, qui semble si lourd à ceux qui viennent de Paris ou de la mer. Auprès de la rivière une fraîcheur vive le frappa et lui fit plaisir. L'appontement de bois résonna sous ses souliers humides d'avoir marché dans l'herbe. Utilisant ses mains comme porte-voix, le jeune homme, retrouvant une habitude d'enfance, poussa à pleine poitrine l'appel obligé : « Au port! » Rien ne bougea de suite dans les maisons, sur la rive opposée. Une seconde, une troisième fois, l'impatient répéta : « Au port! » de toute la vigueur de sa gorge. Alors seulement des volets claquèrent. Une vieille femme en camisole apparut à la fenêtre d'un moulin; peu après, une chaîne grinça et une lourde barque en bois coupa en dérivant la route liquide d'acier poli où les nuages roses de l'aurore se reflétaient en scintillements mille fois répétés. Mais Jean avait beau scruter du regard l'autre rive, il n'apercevait pas de voiture : cela lui paraissait insolite, commençait à l'inquiéter. Sa dépêche partie la veille avait dû arriver le soir. Ainsi, comment expliquer cet oubli?... A mesure qu'il réfléchissait, son trouble augmentait, car il savait bien que toujours c'était sa mère qui donnait les ordres, son père s'occupant uniquement des terres et des affaires du village. Pour que la voiture fût absente, il fallait donc que sa mère n'eût pas donné d'ordres, elle si attentive à tout ce qui le concernait? Il fallait donc qu'elle fût bien malade?... Le bac aborda la berge et la passeuse, rude

veuve aux cheveux gris, à qui les épreuves, le dur métier avaient fabriqué une âme aussi rugueuse que la paume de ses mains, s'écria : « C'est vous, monsieur Jean! Allons, vous arriverez *core* à temps. » Elle avait dit « core » pour encore, mais la phrase, dans son laconisme effrayant, ne laissait pas de doutes. Jean tomba assis, accablé, sur le banc du bateau. La passeuse, pourtant si avare de paroles dans l'habitude de la vie, comprit qu'elle avait trop parlé, et, reprenant son mutisme rogue, refusa de dire un mot de plus : embarras plutôt qu'insensibilité, car Jean remarqua qu'elle appuyait très fort sur les avirons pour qu'il fût rendu plus vite à l'autre rive. D'un œil voilé de larmes, dilaté par l'angoisse, l'adolescent interrogeait en vain la masse du Vivier qui se détachait maintenant fort distincte, en haut de la côte, près du Bourg. Sorte de trapèze irrégulier, couché en biais sur la colline, le vieux logis de Vital de Raimondis présentait à l'arrivant sa grande base et sa vue en profondeur. Sur le côté fermé par l'église, des éclairs multicolores s'allumaient au soleil levant. C'étaient les vitraux, d'uniques vitraux du quinzième que Jean connaissait bien et qui représentaient la merveilleuse prédication de saint Vital parmi les courtisanes d'Alexandrie.

L'*Angelus* sonna; ses ondes se répercutèrent allégrement, distinctement sur l'eau. Qu'il eût fait bon vivre ces minutes éclatantes du retour sans l'affreuse pensée qui les corrompait! Qu'avait la mère de Jean? Sa poitrine n'avait jamais été forte?... Le cœur, peut-être? Mais quel coup avait déterminé ce subit accès? Il retournait ces questions dans sa tête en gravissant au pas de course, la sueur au front, la rude montée au bas de laquelle commençaient les premières maisons du Bourg, du vieux « bourg pourri » des Raimondis, comme l'appelait parfois en plaisantant le baron

d'Orves. Certaines maisons de ce Bourg étaient presque aussi anciennes que le château. La plupart avaient un étage et de beaux escaliers de pierre tournant en colimaçon; quelques-unes possédaient des tourelles en encorbellement, à la base desquelles grimaçait un grotesque; plusieurs s'ornaient de hautes fenêtres à meneaux. On devinait que toute une population de petits gentilshommes, de bourgeois aisés, de religieux, de gens de justice, de riches marchands avait élu un gîte là, jadis; à la Révolution, presque tous s'en étaient allés et de plus pauvres les avaient remplacés dans des demeures trop grandes, trop coûteuses d'entretien et dont plusieurs parties restaient aujourd'hui délabrées.

Leurs tuffeaux étaient devenus jaunes comme de l'ambre; des rosiers aux fleurs ouvertes grimpaient dans leurs crevasses. Tout cela sentait bon, semblait sourire à Jean pour lui souhaiter la bienvenue. Il passa devant les piliers monumentaux du jardin entre lesquels le mur d'enceinte avait été démoli sous Raimondis le Magnifique. A la grille en fer ouvragé, arrachée pendant la Terreur, se trouvait substitué un portail de bois à claire-voie et à barreaux, à travers lequel Jean aperçut une vieille servante, Fanchette. Il l'appela, mais elle ne répondit point et s'enfuit en pleurant. De plus en plus inquiet, il se hâta encore. Sous la bretèche du porche fortifié, où des charrettes de foin, en entrant, avaient accroché des brindilles odorantes, Jean croisa son père qui sortait. M. de Raimondis serra mollement la main de son fils, signe d'une émotion extrême. Il dit seulement : « Ah! te voilà... Ça va mal... ça va mal. » Et il cracha de côté pour détourner son petit œil, d'habitude vif et sec, où semblait, ce jour-ci, perler une larme. Jean n'eut pas le temps de l'interroger davantage, car déjà son père s'éloignait, tirant coup sur coup des bouffées de sa pipe, regar-

dant de légers nuages glisser dans le ciel clair et à cause desquels il faudrait presser la rentrée des foins. Jean souffrit peut-être de son attitude, — il avait senti confusément d'autres impressions analogues au cours de son enfance; — mais une pensée, qui dominait toutes les autres, l'animait : revoir sa mère. Il franchit la singulière petite cour intérieure, l'ancien vivier desséché au dix-septième siècle et dont la dépression se creusait encore entre l'église et le château. Le « Magnifique » avait supprimé ce miroir d'eau où se reflétaient les fortes assises de la maison et les incomparables vitraux de l'église figurant le moine Vital au milieu des pécheresses. Le chef d'escadre n'avait épargné que la fontaine médiane où saint Vital bénissait des Sirènes. Jean s'engagea sous une voûte à caissons sculptés qui menait à la galerie du premier étage. Il longea un couloir pavé de curieuses briques émaillées, historiées d'aigles, de V et d'R entrelacés, heurta une porte qu'il connaissait bien. Un faible : « Entrez » lui répondit.

Une chambre vaste, pas très haute, s'étendait sous un plafond à poutres apparentes; deux grandes fenêtres aux nobles lignes, percées dans la façade, donnaient sur la vallée; la rayonnante clarté du matin inondait la pièce. Dans cette clarté, près d'une fenêtre, en pleine lumière, Jean aperçut, sur un lit peu élevé, un cher visage, effroyablement transformé. Une voix dit : « Jean... mon petit Jean... Comme je suis heureuse!... je n'espérais plus te revoir. » Il s'assit près de la malade, et ils restèrent là quelques instants à se regarder en silence, les yeux dans les yeux, comme avant un long exode... Jean, à mesure qu'il contemplait sa mère davantage, restait stupéfait par l'expression égarée des yeux, la bouffissure des traits, la gêne de la respiration, le teint presque violet. Il chercha à

s'informer, mais elle ne voulut rien dire avant qu'il n'eût raconté son examen. Avait-il réussi? Était-il content?

Ignorante en ces matières comme toutes les femmes et comme beaucoup d'hommes, elle n'imaginait pas combien il est difficile au candidat moderne de posséder une certitude. La mémoire elle-même se révèle en défaut quand il s'agit de retourner aux heures enfiévrées, aux heures de délire des compositions. Telle faute qui paraît grave au candidat, et même à son professeur, n'est pas appréciée de la sorte par l'examinateur. Au contraire, tel raisonnement est omis et l'on croit pourtant ne pas l'avoir oublié. Enfin, les raisonnements étant à juste titre plus prisés que les résultats, il s'ensuit de ces diverses causes qu'il est pour ainsi dire impossible au candidat, — à moins qu'il ne possède l'assurance et la supériorité d'un Amédée Privaz, — de se prononcer d'une façon absolue sur la composition qu'il vient de rédiger. Jean peinait à expliquer ce mécanisme si complexe à Mme de Raimondis. Ah! comme il eût voulu pouvoir lui affirmer sans réserve le succès, afin que la pauvre figure bouffie s'illuminât encore une fois, ainsi qu'elle s'était éclairée à son entrée dans la chambre. Mais enfin, qu'avait-elle?

Elle fit signe que cela n'importait guère : peu de chose. Son joli sourire plissa encore sa lèvre, et son charmant visage rayonna de grâce détachée, déjà envahi par l'ombre de la mort. Ce qu'elle avait? Rien, mon Dieu. Cela avait commencé une dizaine de jours auparavant, quand Jean partait pour ses examens, une grippe attrapée au début de juin, subitement froid après des journées très chaudes, de vraies journées d'été. Eux aussi avaient dû jouir d'un beau temps à Jersey? Peut-être, Jean ne s'en souvenait pas, tant on

travaillait à ce moment-là. Les compositions succédaient aux compositions. Les récréations étaient employées à repasser des formules. Beau temps? Oui, Jean croyait qu'il avait dû faire beau. Mais il pressa sa mère de parler d'elle, ce qu'elle eût volontiers évité.

Eh bien! voilà : cette grippe, à laquelle personne d'abord n'avait prêté attention, s'était aggravée, avait causé une forte fièvre, beaucoup de température. La gêne respiratoire, — sa mère, Jean le savait, n'avait jamais été très forte du côté du cœur, — devenait insupportable.

Voisnon, mandé en hâte, avait parlé de pneumonie double.

— Je ne crois pas qu'il y ait grand'chose à faire, ajouta très naturellement Marthe de Raimondis... J'ai fait prier l'abbé Mineau de venir tout à l'heure... Maintenant que tu es là, que je te revois, je suis heureuse, et, si je pouvais penser que tu serais reçu, je mourrais contente... Il faut bien mourir un jour, vois-tu, mon pauvre enfant... maintenant, tu n'as plus besoin de moi.

Jean demeurait au pied du lit, consterné, écrasé, atterré.

Au bord de la tombe, sa mère pensa encore à le soutenir, à le distraire, à l'égayer. Ses compositions ne se trouveraient-elles pas meilleures qu'il ne pensait? Le Père Gesvres n'avait-il pas coutume d'affirmer que seuls les médiocres, ceux qui n'avaient pas conscience de la perfection, se sentaient satisfaits? Et puis Jean avait vu Paris. Comme il y avait longtemps qu'elle-même n'avait pu s'y rendre! C'était si amusant, si intéressant, si joli, ce Paris! Elle voulait que Jean lui racontât tout, et Jean racontait les diverses scènes qui s'étaient déroulées sur la terrasse de l'Orangerie, à ses yeux, les gens, les choses, la veuve et le petit gar-

çon, le professeur de province et son grand fils, l'amiral Pierron, les Privaz, les Pontcournai et leur superbe attelage.

— Pontcournai... Pontcournai... attends... j'en ai connu un, moi, qui était capitaine dans le régiment de papa... — elle dit papa tout à fait comme une petite fille. — C'était un homme charmant. J'ai souvent dansé avec lui, après la guerre. Ton père doit bien se rappeler cela, lui aussi. Tu pourras lui en parler.

— Oui... et ces Pontcournai ont la plus jolie enfant qu'on puisse imaginer... May du Pontcournai, la sœur de Tom.

— Ressemble-t-elle au père?

— Oui et non. Ce n'est pas frappant. Elle a de beaux cheveux blonds comme sa mère, qui est si belle... Non, elle ressemble .. tenez, maman, pour vous faire une idée, elle ressemble... vous savez, dans les vitraux, elle ressemble à Bethsabée.

Mme de Raimondis sourit. L'un des vitraux du chœur représentait en effet, dans l'église du Vivier, parmi d'autres scènes de l'Ancien Testament, le roi David et Bethsabée. Le malicieux artiste du quinzième avait figuré le saint roi assis dans une tribune, l'air paternel et grivois tout ensemble, entouré de ses prud'hommes et de ses pages, contemplant Bethsabée qui se lavait dans une petite cour enclose. Bethsabée se présentait entièrement nue, mais de cette nudité particulière à l'art du moyen âge où les formes semblent insexuées, nudité en partie voilée d'ailleurs par d'éblouissants cheveux d'or qui tombaient jusqu'aux hanches. Une servante tendait un peigne à Bethsabée debout dans une fontaine; une autre servante lui offrait un miroir. Dans le coin du vitrail, on apercevait Urie, mari de Bethsabée, percé d'une flèche, sous les murailles de Rabba.

Mme de Raimondis sourit, car souvent elle avait plaisanté, avec d'Orves, ce sujet tiré de la Bible et au premier abord peu édifiant; mais elle ne pensait pas que Jean l'eût remarqué. Comme les enfants grandissent vite!

Maintenant Marthe, ravie, écoutait Jean lui parler des bontés de Paul d'Orves. « Le bon ami, soupira-t-elle... Pense-t-il revenir bientôt? »

Comme d'habitude. Pas avant huit jours; peut-être quinze, selon qu'il s'amuserait à Paris. Certainement, s'il la savait malade, il reviendrait. Jean pourrait lui écrire.

— C'est cela, tu lui écriras... Je suis bien faible, je ne sais pas si j'irai jusqu'à son retour, et n'oublie pas de le remercier de ma part des bontés qu'il a eues pour toi... oh! oui, je lui suis très reconnaissante. C'est un bien bon ami, celui-là.

Jean crut qu'un léger voile de larmes obscurcissait à ce moment le regard fiévreux de la malade. Elle demanda soudain :

— As-tu vu ton père?

— Je l'ai rencontré sous le porche. Il avait l'air tout drôle et tout soucieux.

— Pauvre homme, reprit-elle, je le crois : la rentrée de ses foins... Dis-moi, Jean, quand sauras-tu si tu es admissible?

— Guère avant quinze jours...

— Ah! je n'irai pas jusque-là... Que la volonté de Dieu soit faite et qu'Il te protège, mon cher, cher enfant!

A ce moment les servantes, Agathe, la femme de chambre, Perpétue, la cuisinière, la vieille Fanchette et sa nièce Ernestine entrèrent dans la chambre portant des brassées de fleurs.

— Monsieur le curé va apporter le bon Dieu... confia

Agathe à Jean, — et elle préparait sur une table une nappe blanche, un vase rempli d'eau, des candélabres dont elle allumait les bougies. Au bout du couloir qui conduisait directement de la chambre à la tribune de l'église, on entendit bientôt les tintements répétés d'une sonnette et le bruit des gros souliers ferrés d'un enfant de chœur.

— Faut tout de même aller quérir Monsieur, dit Perpétue.

— On se passera bien de lui, répondit Agathe.

— Je crois qu'il est parti jusque dans le pré de Morteseaux, ajouta la petite Ernestine. — Sur quoi, l'abbé Mineau entra, portant, entre ses mains élevées, une chose précieuse enfermée dans les plis de son étole en soie violette. D'abord, il bénit la chambre, appelant la paix du Seigneur sur cette maison. Puis l'humble vieux prêtre, ayant entendu la confession de Mme de Raimondis, commença d'une voix recueillie les admirables prières de l'Extrême-Onction. Le modeste vieillard sembla, en cet instant, à Jean, grandir de dix coudées. Auguste gardien, il ouvrait à l'âme prisonnière et souffrante les portes de la demeure éternelle.

— *Introeat domum hanc sub nostræ humilitatis ingressu, æterna felicitas, divina prosperitas, serena lætitia, caritas fructuosa, sanitas sempiterna : effugiat ex hoc loco accessus dæmonum. Adsint Angeli pacis!* Marthe tressaillit, entendant adjurer les Anges de la Paix de veiller à ses côtés.

— *Domum hanc deserat omnis maligna discordia.*

Et les onctions symboliques commencèrent.

— *Extinguetur in te omnis virtus diaboli... Oratio fidei salvabit infirmum.*

Agathe, Perpétue, Fanchette et la petite Ernestine scandaient les sept psaumes de la Pénitence, tandis

que l'appel du ministre de Dieu évoquait le cortège des Anges, des Archanges, des Patriarches et des Prophètes, des Apôtres et des Martyrs, des Confesseurs et des Vierges. On était tenté de croire que cette procession glorieuse se formait dans la chambre même pour venir prendre et conduire au céleste seuil la moribonde dont le visage se pacifiait peu à peu, s'illuminait enfin dans le jour d'or de juin, comme gagné par une aube inconnue.

Les lèvres de Mme de Raimondis s'ouvrirent pour recevoir l'hostie, puis, de nouveau, sa tête revint sur l'oreiller. Son regard était fixé droit devant elle, très pur et définitivement paisible. Ainsi étendue, les mains jointes, les yeux ouverts, remplis d'espérance et de sérénité, elle rappelait à Jean les étonnantes statues d'expression transfigurée, joyeuse, ardente, que le grand treizième siècle sculpta sur les tombeaux.

L'abbé Mineau, les femmes s'en furent. Jean, ne voulant point fatiguer, ni troubler sa mère, s'en fut aussi. Il n'eut pas plus tôt fermé la porte qu'il se heurta au docteur Voisnon, vieil ami de la famille, bourru, mais plein de cœur. Son œil perçant reconnut Jean sans peine dans la demi-obscurité du couloir. Il lui prit les deux mains :

— Vous voilà... tant mieux ! — puis, secouant la tête avec un air navré : Pas de chance... pas de chance... mauvaise grippe attrapée il y a une huitaine, la fièvre... pneumonie se déclare... hier le second poumon se prend... et le pauvre cœur toujours pas brillant. Ah ! j'ai bien peur... enfin, rien n'est perdu !

Ayant déposé sa custode dans le tabernacle, l'abbé Mineau revint vers Jean pour lui dire bonjour. Il semblait marcher dans du velours tant ses pas s'entendaient peu sur le dallage. Lui aussi prit les deux mains de Jean :

— Bonjour, monsieur Jean, bonjour... il faut bénir Dieu de vous avoir permis d'arriver à temps... La pauvre dame eût été si triste de partir sans avoir pu vous revoir, causer avec vous... car, en vérité, monsieur Jean, — et sa vieille voix trembla, — je puis bien vous confier cela : vous êtes toute sa vie, vous... vous le savez du reste... et j'ai été bien content, moi aussi, que vous assistiez à la touchante cérémonie de tout à l'heure, dont j'ai lieu d'espérer...

Il s'interrompit, car le docteur Voisnon venait de lui saisir le bras, subitement, violemment, et le serrait dans sa main de fer :

— Quelle cérémonie?... Quoi!... vous avez..

— Oui, monsieur, administré Mme de Raimondis sur son désir, balbutia le curé, faisant effort sur sa timidité effarouchée.

— Imbécile!

— Monsieur Voisnon! puis d'un ton conciliant : « Vraiment, mon bon monsieur, vous exagérez... Vous exagérez toutes les choses à plaisir. » S'adressant à Jean : « Quel homme, ce docteur! Il n'a pas changé, hein? monsieur Jean. Tel vous l'avez laissé, tel vous le retrouvez. Et quand son tour viendra, lui aussi, il me fera appeler, soyez-en sûr... Tenez, venez donc déjeuner à la cure. Je vais vous régaler d'une omelette aux morilles dont vous me direz des nouvelles...

— C'est cela, jeta Voisnon à Jean, il veut m'empoisonner... pour être plus sûr de m'administrer ses sacrements. Ah! là là. Écoutez, j'accepte... et, s'il se produisait une aggravation dans l'état de Madame, je ne serais pas loin pour accourir... mais voici M. de Raimondis qui rentre.

En effet, le vieux gentilhomme, les épaules courbées sous une préoccupation écrasante, dévalait rapidement la pente, tapissée d'herbe sèche, de l'ancien vivier. Il

arrivait de la prairie de Morteseaux, s'y était agité, gourmandant les faneurs plus que de coutume, puis, n'y tenant plus, dévoré par son souci, il revenait. Ses traits étaient mouillés de sueur et des brins de foin restaient, sous son chapeau de feutre, mêlés à ses cheveux grisonnants. M. de Raimondis serra la main du docteur. Jean remarqua que son regard, tout à l'heure vif et fiévreux, demeurait abattu. Octave de Raimondis interrogea :

— Eh bien?

— Ça ne va pas pis, répondit Voisnon.

— Cela va-t-il mieux?

Voisnon le prit par le bras et l'emmenant à l'écart :

— Oh! mon cher monsieur de Raimondis, que je n'ai guère d'espoir à vous donner!

Le petit homme sec et boitillant n'eut pas un tressaillement, ne donna pas un signe d'émotion en entendant tomber cet arrêt. Son visage sombre exprima une seule pensée. Revenant vers Jean, il lui dit :

— Je voudrais voir ta mère?

— Elle vient de causer longtemps avec moi. Elle est très fatiguée. Elle nous a fait signe qu'elle voulait être seule. Agathe veille non loin d'elle.

— Ça ne fait rien,... je voudrais la voir... Pensez-vous que cela pourrait la fatiguer réellement, docteur? — Voisnon esquissa un geste vague. Il connaissait le caractère obstiné de M. de Raimondis, qui ne marquait pas souvent ses volontés, mais s'y acharnait une fois qu'il les avait exprimées. Le médecin répliqua donc : « Faites comme vous voudrez... Au cas où vous auriez besoin de moi, je ne m'éloigne pas, vous savez... Je déjeune chez le sapristi de curé qui veut m'empoisonner avec ses morilles pour que je ne lui échappe pas, » et, s'adressant à l'abbé Mineau : « Vous ne me tenez pas encore, vous savez, vieux calotin! »

Malgré la tristesse du moment, ils rirent tous quatre de la plaisanterie que du reste Voisnon renouvelait pour les dérider un peu; serrant la main de Jean, il ajouta : « Et nos examens? »

Ancien médecin de marine, il s'intéressait, lui aussi, avec passion à l'avenir de Jean. Jean fit une moue : « Sais pas. » Le docteur haussa les épaules : « Allons donc! ça va bien, alors... Ah! quelle bouteille de vin blanc nous boirons avec le père Mineau le jour où nous apprendrons la nouvelle. Nom d'un petit bonhomme en bois! »

M. de Raimondis ne paraissait même pas se souvenir de l'occurrence : il s'enquit cependant pour la forme : « Au fait... c'est vrai... tes examens?

— On ne peut pas savoir, répéta Jean.

— Parbleu! bien sûr. Attendons, nous verrons. Quand saura-t-on ça?

— Le 25 juin.

— Oui; — puis après un moment de silence : — Mon pauvre enfant, nous serons peut-être bien malheureux d'ici là! — Courbant davantage la tête, il s'enfonça et disparut avec Jean sous la voûte qui montait. Il entra chez sa femme, sans frapper, en maître; mais il marchait sur la pointe de ses bottes et il se passa une main dans les cheveux pour enlever des brindilles de foin. La mourante ne les renvoya point, leur sourit. Ils s'assirent près de son lit et elle leur tendit ses longs doigts fins et blancs.

— Marthe, commença M. de Raimondis, Marthe... mais ce qu'il avait à lui dire était probablement trop difficile, car cela ne franchit point ses lèvres, et la phrase commencée resta en suspens, puis finit par un sanglot rauque.

Sa femme lui serra plus fortement la main, puis, regardant Jean, repartit à son mari d'une voix douce :

« Octave, la seule prière que je vous adresse, c'est de songer à votre fils. »

Et de nouveau tous trois retombèrent dans le mutisme, en se regardant, un mutisme rempli, on le sentait, de pensées agitées en eux-mêmes. Ces pensées, deux des acteurs les lisaient nettement dans leurs souvenirs mutuels; le troisième acteur, Jean, les devinait vaguement, avec une sorte d'intuition douloureuse.

Mais aucune amertume ne passait plus dans le regard de ses parents, ni ne semblait plus troubler leurs esprits. Depuis tout à l'heure, un apaisement étrange, mais certain, s'était répandu dans l'atmosphère de la chambre, rendait meilleurs, décontractait ceux qui se trouvaient réunis là, encore une fois, avant d'être séparés pour si longtemps. Peut-être, en cet instant suprême, M. et Mme de Raimondis retrouvèrent-ils des sentiments que l'un et l'autre ils avaient crus à tout jamais finis, mais ce fut court. Bientôt M. de Raimondis et Jean se retirèrent; Marthe, épuisée, s'assoupit. Agathe s'installa près d'elle. Le père et le fils allèrent déjeuner ensemble : déjeuner frugal, silencieux, coupé de courtes phrases. Ensuite le père retourna à ses soins, le fils revint près de sa mère. La malade s'affaiblissait vite et sa fièvre augmentait toujours. Voisnon déclara dans la soirée à Jean lui-même qu'il ne devait pas conserver d'espoir. Quant au temps que cela pouvait durer encore, le médecin était incapable d'en fixer la limite. Jean recommença alors, au chevet de Marthe et de façon plus cruelle, l'inexorable fuite des minutes et des heures, la course à l'irréparable. Et ce temps qu'il allait passer près de sa mère, à la veille de l'examen oral, ces chères, ces dernières minutes où il pourrait la voir avant qu'elle ne fût définitivement enclose dans sa tombe, seraient autant de chances enlevées à son admission. Mme de Raimondis le comprit avant lui.

Elle fit un dernier et héroïque sacrifice, puis elle sut, par de tendres mais véhéments combats, obtenir ce même sacrifice de son fils. Jean promit de repartir pour Jersey le lendemain matin. Une étreinte passionnée les unit, puis ils se séparèrent... Marthe de Raimondis tomba sans connaissance. Voisnon adjura le jeune homme d'éviter pareilles scènes dont l'émotion violente pouvait, par un choc sur le cœur, très faible, tuer sa mère sur le coup. Il fallait, dans l'intérêt même de la malade, qu'il s'éloignât, à tout prix, de son chevet. D'ailleurs Jean n'aurait pas retrouvé le courage de la voir et de la quitter une seconde fois. Il passa les dernières heures de la journée dans sa chambre, une chambre étroite, disposée en longueur, dont une fenêtre donnait aussi sur la vallée du Loir. On apercevait la rivière rire, claire lame que le soleil rendait resplendissante, entre les houblons et les viornes, encadrement vert et or de la croisée. Mais Jean tourna le dos à cette vision de joie. A l'opposé, une grosse porte à clous de fer et à loquets de prison s'ouvrait sur la galerie aux Épices : Jean alla s'accouder sous les arcades épaisses, au cintre surbaissé, prenant jour sur la cour intérieure. L'enivrante odeur de l'herbe sèche, mêlée au chant des grillons, montait du fond de l'ancien vivier. Le jeune homme endolori, inerte, y suivit d'un œil machinal la tombée du soir. Les ombres s'amassèrent peu à peu entre l'église, le porche et la galerie. Bientôt le reflet des premières étoiles trembla dans la fontaine sous la bénédiction de saint Vital. Les Sirènes versaient de petites gouttelettes d'eau dont le bruit alternait avec l'écho des râles qui arrivait par le couloir. Cela ressemblait au martèlement régulier, impitoyable d'une horloge. La nuit de juin, chaude, frémissante de vie, traversée de souffles embaumés, descendit enfin et couvrit tout de son manteau bleu

sombre et constellé. Les vitraux de la face interne de l'église avaient été ouverts. De la galerie où il s'appuyait, Jean entretenait l'illusion qu'il priait dans la nef, pour sa mère. La fontaine réfléchissait la lampe du chœur et son perpétuel balancement. Soudain une autre lueur, gagnant de proche en proche, blanchit la cour d'une clarté douce, puissante, lunaire, et inonda les verrières de la façade extérieure. Jean tressaillit, car Bethsabée venait d'apparaître dans sa nudité naïve, dans la gloire de sa chevelure d'or. L'image était si vive qu'elle se réverbérait dans la fontaine au-dessous du balancement de la lampe, parmi le tremblement des étoiles, et la bénédiction de saint Vital s'étendait sur elle. Dès lors, Jean ne parvint plus à distraire son regard du cercle d'eau, hanté par Bethsabée.

III

Mme de Raimondis expira le lendemain du départ de son fils; dans la quinzaine qui suivit, parut la liste des candidats déclarés admissibles à l'École navale. Le nom de Jean y figurait, mais l'épreuve définitive, assurément la plus difficile, la plus redoutable, l'élimination suprême, restait encore à subir : l'examen oral.

L'écrit donne au moins la faculté de réfléchir, de fouiller la mémoire, d'assembler des raisonnements. A l'oral, en présence de l'examinateur, l'élève le plus assuré sent la crainte lui refluer au cœur et lui ôter tout ou partie de ses moyens. C'est dans cette quasi-paralysie de l'esprit qu'il doit instantanément, spontanément, fournir des réponses aux questions posées. En vain les examinateurs se piquent-ils de faire appel à la raison plus qu'à la mémoire. En réalité, l'intelligence, hors de son état normal, ne peut plus guère jouir que d'un fonctionnement assez limité; elle fait place à une sorte d'instinct, d'automatisme cérébral où la mémoire joue le principal rôle. De là le prodigieux, l'épuisant et en partie stérile effort nécessité par l'examen moderne. La chance y importe dans la mesure même où la mémoire y contribue.

Cette chance, Jean de Raimondis va la tenter. Un lourd matin de juillet, gris et terne, il stationne, mêlé à d'autres candidats, dans la cour du Collège de France. Triste cour pleine d'herbe, dominée par des

bâtiments sombres, décorée d'un rang de statues mornes. Un petit jardin la sépare de la vivante rue des Écoles, mais elle en semble distante de l'espace d'un monde. Un Dante de bronze, lauré et amer, évoque, dès le seuil, la sentence célèbre que le poète vit écrite à l'entrée de l'enfer : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. » Plus d'un concurrent y songe; il peut, il est vrai, reporter les yeux vers un Claude Bernard qui, le menton dans la main, une bête morte aux pieds, semble méditer la décevante formule qu'il laissait à ses disciples : « Démolissez-moi, » saisissant raccourci de tout un système intellectuel. Les candidats, en général de mine pâle et tirée, causent fébrilement, se groupent, se dispersent à l'appel d'un nom. Un patient va subir son supplice. Peu ou point de parents. Ce matin, la mère de Raoul, la veuve au châle noir. Elle se tient seule, dans un coin, le regard vague, et semble une frappante effigie de l'inquiétude. Son fils passe l'examen d'algèbre. Elle n'ose entrer dans la salle, crainte de le troubler, et l'angoisse au cœur, elle attend... Dans les groupes on peut apercevoir le gros visage réjoui de Tom du Pontcournai, admissible il ne sait lui-même comment; le correct Bourgandois en noir, maître de lui et sa pipe à la bouche; Accourgnac, racontant l'examen de géométrie qu'il vient de subir. Le *frégaton* lui a dit que ça n'était pas mauvais. « Crois-tu, mon vieux, qu'il m'a fait poser un quart d'heure devant la planche, sans dire un mot? Il écrivait des lettres. A la fin, impatienté, je me retourne. J'avais envie de lui dire : Eh bien! quoi? — Vous êtes pressé, qu'y me fait. A votre aise, mon garçon. — Et le voilà qui me fiche un sale problème d'axes radicaux. Je reluque le topo : nom d'un chien! Veine! une idée. Je mène la tangente intérieure : deux triangles semblables. Ça y est, le lieu est

trouvé. Qu'est-ce qui n'en croyait pas ses yeux? C'est le type. Y se lève, y vient près de moi, y me prend l'épaule : — « C'est pas mal, mon p'tit, c'est pas mal. Vous avez plus de raisonnement que de patience. » A présent, section plane d'un cône de révolution? Épatant : « Ah! très bien, très bien, » qu'il me fait. Mais par exemple le voilà qui me colle une de ces questions de triple X : une marmelade de plans tangents à une sphère, mon vieux, mais à n'y voir que du feu. « Je sais que ça n'est pas dans le programme, qu'il dit, mais je veux voir comment vous vous en tirerez. Je vais vous aider. » Nous voilà tous les deux à patauger dans des calculs, mon cher ami! Les deux tableaux étaient pleins d'équations. Je voyais le moment qu'il faudrait écrire sur les murs. — Effacez. En cotée, détermination du contour apparent d'un cône. Chaleur latente de fusion de la glace et l'acide chlorhydrique. Ah! mes enfants, quel soupir!

— Bon examen en somme, conclut Bourgandois d'un ton calme. Une porte s'ouvre en claquant : le petit Raoul s'élance dans la cour, les joues empourprées d'émotion. Son examen d'algèbre a été un triomphe, le 19 assuré. On entoure l'heureux candidat, on le presse de questions; des yeux brillent d'envie. A grand'peine il s'échappe, jetant des bribes de renseignements : on lui a demandé les séries, puis un problème du second degré sur les trapèzes.

— Alors, tu es sûr d'être reçu?

— Je crois; si je ne l'étais pas, après ce qu'il m'a dit!...

— Veinard! en a-t-il de la chance, ce microbe!

Déjà il est dans les bras de sa mère, qui, de pâle, devient rouge et pleure de joie. Dans un concours moins que partout ailleurs, le bonheur d'autrui rend gai. Les autres concurrents se retournent, mal à l'aise,

inquiets. Combien la roue de la Fortune tournera-t-elle encore de fois?

Mais de la porte laissée ouverte par Raoul, voici que tonne une voix. Aux éclats on jurerait une dispute venant de la salle de littérature.

— Que dites-vous? Comment? Je n'y suis pas. Vous plairait-il de recommencer? J'y suis encore moins.

Une dizaine de candidats se précipitent. La même voix plus calme, mais toujours majestueuse, leur fait entendre ces mots rassurants :

« — Vous voulez me dire, Acis, qu'il fait froid. Que ne disiez-vous : Il fait froid. »

Le digne examinateur de français est simplement en train de dicter, en le déclamant, un passage de La Bruyère. Le patient est là, qui tremble devant le tableau. Un réseau de questions, d'une simplicité apparente, mais parfois d'une réelle difficulté, l'enserre.

— *Cela est bien clair, bien uni,* que faut-il entendre par là?

— Que c'est évident.

— Soit, — *cela est bien clair,* mais pourquoi *bien uni?... Diseur de phébus?* Qu'est-ce qu'un *diseur de phébus?*

— C'est... c'est...

— Eh bien! allez...

— C'est... un...

— Un quoi?

— Un blagueur, laisse échapper le candidat devenant cramoisi de confusion. C'est le seul mot qu'il trouve pour rendre sa pensée. Fou rire dans la salle.

— Monsieur, je vous avertis que je ne plaisante pas. Vous vous en apercevrez, du reste. Voyons, lisez le contexte. Votre explication n'a pas le sens commun.

Terrifié, l'élève reste muet; l'examinateur reprend :

— Qu'est-ce qu'un diseur de phébus? N'entendons-nous pas encore aujourd'hui, autour de nous, employer cette expression, d'une façon, sinon familière, au moins occasionnelle? N'avez-vous jamais ouï de quelqu'un : Il, Elle, — si c'est une femme, — ne parle que par phébus? Qu'est-ce donc qu'un phébus?

— C'est... le soleil... Nouveau fou rire dans la salle. Mais l'examinateur ne se départ ni de son sérieux, ni de la majesté qui empreint son accent et ses gestes. Très gravement il congédie le candidat effondré :

— C'est très bien, monsieur, je vous remercie... Monsieur du Pontcournai? — Tom s'avance un peu décontenancé, tout penaud après la douche du précédent. Un texte de Victor Hugo lui échoit. Il a le bonheur de l'écrire au tableau sans fautes d'orthographe, car généralement il en commet, comme la plupart de ceux dont l'enfance est formée par des étrangères. Toutefois, au début, il ne s'aperçoit pas que le morceau qu'on lui dicte est en vers. Tant bien que mal il le remet d'aplomb, mais cette erreur lui attire une foule de questions ennuyeuses sur la versification, auxquelles il répond plus ou moins. Il reste court sur la raison de ce que l'adjectif « joyeux » se termine par un x. On lui demande si c'est une idée familière à Hugo que la vie de la Nature? Il croit devoir répondre que oui, mais il n'est pas quitte : on l'invite aussitôt à énumérer les forces de la nature que Victor Hugo a personnifiées. Il éprouve quelque peine à s'en tirer, mais il est plus heureux sur l'explication du passage : « Donner et recevoir, c'est faire vivre l'âme. » Il mérite même à ce propos un hochement de tête approbatif de l'examinateur. Quand il a fini, ses camarades lui assurent 12 ou 14, c'est-à-dire une note suffisante pour l'admission. Tom reste sceptique : « Et

puis quand même, dit-il, il y aurait les *math*, les fichues *math* que je ne passerai jamais. »

Justement voilà Glajeux qui sort de l'interrogation d'algèbre. Il brandit sa serviette : le commandant Chauvin lui a réclamé une démonstration nouvelle pour la dérivée d'une fonction implicite. Cela se répand à l'instant comme l'annonce d'une calamité. On s'assemble autour de Glajeux. Les professeurs parlent, se concertent : Impossible! Vingt témoins attestent la véracité du fait. C'est positif : Chauvin veut une démonstration nouvelle. Les exclamations, les invectives, les injures pleuvent. Le professeur de Janson veut faire signer une réclamation collective contre l'irrégularité du procédé. Quelques prêtres élèvent timidement la voix. Les Pères Jésuites prennent des notes. Glajeux traverse la cour à grandes enjambées, environné de l'auréole du martyre. Il va rejoindre deux petites femmes du quartier Latin qui l'attendent aux grilles, tout en causant avec Accourgnac. « En voilà des chichis, dit l'une. Qu'est-ce qui t'arrive?

— Parbleu! il y a que Chauvin n'admet pas la démonstration du cours pour la dérivée d'une fonction implicite.

— Ah! le veau! s'écrient tout d'une voix les deux trottins. Exclamation touchante de sincérité, mais où le cœur a certes plus de part que l'esprit.

Glajeux, Accourgnac, leurs petites amies partent bras dessus, bras dessous et, tandis qu'ils s'éloignent, des lambeaux de leur conversation animée arrivent jusque dans la cour : « Le premier membre est forcément une fonction composée *identiquement* et par conséquent *constamment nulle*... y peut pas empêcher ça... idiot de Chauvin... plus profond gâtisme. »

Déjà un nouveau motif d'intérêt, d'agitation a surgi dans les groupes.

— Privaz passe son examen avec Clairac. C'est épatant. Faut voir ça. — Un flot de candidats envahit la salle, une belle salle de conférences ; une fresque y représente l'Archéologie éclairant l'Histoire. Un jeune professeur, mince, élégant, la barbe soignée, passe et repasse devant le tableau noir, avec des allures de lion nerveux en cage. C'est Clairac, le brillant normalien, l'examinateur d'anglais, d'histoire et de géographie. Une série de pointillés à la craie et de profils coralligènes indique comme question la Polynésie. Pour tout autre que Privaz la question eût été néfaste ; pour lui, c'est matière à briller d'un incomparable éclat. En ce moment, il parle du corail, expose la théorie de Darwin sur les attolls, objecte les arguments opposés, laisse poindre des vues personnelles. Clairac, ravi, n'en croit point ses oreilles. Il n'a jamais vu d'élève aussi érudit. De temps à autre, il lui pousse quelques pointes, mais ces difficultés, loin d'arrêter un tel sujet, servent à le hausser davantage dans l'esprit de son juge littéralement stupéfait.

— Où sont les îles Gallapagos ?

— Sous l'Équateur, près de la côte péruvienne.

— Y constate-t-on l'existence de coraux ?

— Non.

— Pourquoi ?

— A cause du courant froid de Humboldt. En revanche, on en trouve aux Bermudes où les eaux sont chauffées par le *Gulf Stream*.

— Parfait. Je vous remercie, monsieur, c'est un très bon examen.

Clairac incline sa taille, griffonne rapidement beaucoup de notes sur un petit calepin, tandis que Privaz, toujours superbe, se rengorge comme un pigeon rassasié sous un chêne, et gagne la porte de l'amphithéâtre. Le garde municipal de service lui demande la

permission de le féliciter. Très dignement Privaz lui serre la main.

Cependant Clairac, de sa voix sèche, distincte, un peu grasseyante, appelle : « Monsieur de Raimondis. » Jean s'avance, il a besoin de toute sa volonté pour dominer son effroi. Clairac consulte d'innombrables carnets de notes couverts d'une écriture serrée. Mais cela demande à peine quelques secondes. Déjà il interroge et dans son accent passe quelque chose d'imperceptiblement agacé. Il n'a pas de faible pour les intelligences moyennes, ni pour les élèves à limite. Il jette distraitement, hautainement :

— Voudriez-vous, monsieur, me parler de Marco Polo et me peindre à grands traits l'histoire des découvertes géographiques du quatorzième au seizième siècle? Puis, tournant le dos au candidat, il marche d'un pas allongé vers la fenêtre et suit attentivement les ébats des mouches sur la vitre dépolie. Heureusement, c'est la question que Jean eût choisie entre mille. Tant de fois sa mère l'a promené durant son enfance au Vivier dans la galerie aux Épices. Chère ombre! Il semble à Jean qu'elle le guide encore, tandis qu'il décrit les premières cartes, les vieux portulans, illustrés de si étranges figures. Voilà Clairac soudain intéressé. Il écoute. Jean veille à ne pas donner prise à son ironie, car Clairac est terriblement moqueur. L'autre jour, à un malheureux qui se débattait dans un exposé de la philosophie de Bacon, n'a-t-il pas dit : « Ainsi d'après vous, monsieur, la méthode d'induction consiste à conclure d'un fait particulier à une règle générale : J'aime les épinards, donc tout le monde aime les épinards. » La salle a éclaté de rire, et le candidat a cherché une trappe pour disparaître sous terre. Clairac ne déteste pas ce genre de succès. Raimondis tremble d'y prêter. Mais non, Clairac,

voyant qu'il sait la question, l'arrête et y substitue le ministère du cardinal Fleury. Le cardinal Fleury n'était-il pas un homme de lettres? N'a-t-il pas laissé des ouvrages? Jean ne peut répondre et il se tire moins brillamment encore du ministère Martignac : un instant, il confond même les ordonnances du 16 juin 1828 avec les célèbres décrets du 26 juillet 1830. — « Ce sont pourtant là des choses élémentaires, des choses fondamentales à savoir. Enfin vous imitez le ministère : vous trébuchez sur les ordonnances. » Clairac a fait un mot : il sourit. Allons! il n'est pas encore de trop méchante humeur.

— Passons à la géographie, parlez-moi du golfe Persique?

Jean se sent devenir pâle. La chance a voulu qu'il commençât par l'histoire. Une pareille question au début de l'examen, et il eût été perdu. Il songe que son histoire a été acceptable, somme toute, qu'elle rachètera peut-être la géographie dont la première question au moins va être très mauvaise. Il trace à la craie, d'une main mal assurée sur le tableau noir, les contours de l'ancienne région du Paradis terrestre. Voici le Tigre, l'Euphrate. Dans la galerie du Vivier on lit sur une banderole :

Assyrie est un païs où les vierges venues en âge d'être mariées sont mises en vente pour que les prix des belles aide les laides à trouver un époux.

Un Maure, orné d'une grande barbe, se promène sur un chameau entre deux villes crénelées, décorées de pennons multicolores, Tharsis et Ophir. Et aux vêpres de l'Épiphanie on récite : *Reges Tharsis et insulæ munera offerent. Reges Arabum et Saba dona adducent.* » Bagdad, Bassorah, Ormuz, syllabes magiques qui, au temps de son enfance, ouvraient aux rêves de Jean les

portes de l'Orient des *Mille et une Nuits,* les portes merveilleuses qui s'étaient refermées sur deux amants en fuite, Briande d'Almada et Vital de Raimondis. Mais quoi? Va-t-il débiter ces folies à Clairac? Que raconter sur une contrée dont il ne sait rien, sinon qu'elle est aride, brûlante et déserte? Après avoir entouré Bagdad, Bassorah, Ormuz et Mascate de gros ronds blancs, oppressé, il parle : « Le golfe Persique s'étend entre l'Arabie et la Perse. Il baigne des régions désolées de sécheresse; il y règne une température accablante... »

Clairac l'interrompt : « Quelle est l'importance du golfe Persique?

— L'importance du golfe Persique... l'importance du golfe Persique...

— Eh bien! oui, l'importance du golfe Persique? Ne prenez pas cet air ahuri, monsieur. » — Un frisson passe dans l'auditoire : l'orage va éclater. Soudain une entrée imprévue change la scène : le commandant de Saint-Gelais, président de la commission d'examen, vient s'asseoir sur un des bancs du fond de l'amphithéâtre. Clairac se rapproche du tableau; sa voix s'adoucit, acquiert des inflexions séductrices. Le pouce dans l'emmanchure du gilet, il s'adresse à Raimondis, mais aussi à la salle entière, au commandant en particulier. Tous devinent qu'une conférence débute :

— L'importance du golfe Persique ne peut vous échapper. Considérez sur une carte les grandes voies de communication du globe. Regardez l'Asie. Elle est, dans son ensemble, massive, épaisse, inaccessible. A l'Ouest, deux pointes d'eau : la mer Rouge et le golfe Persique. Deux index qui montrent l'Europe, le bassin méditerranéen, monsieur, deux index dont la pointe tournée vers la bande continentale la plus faible semble vouloir la perforer, établir la communication

entre deux mondes, entre deux civilisations. Laissons de côté la première de ces voies, la mer Rouge et le canal de Suez, actuellement usitée pour le transit. La seconde ne servait-elle pas autrefois, avant le percement de l'isthme de Suez?

— Si, au moyen âge.

— Quelle date, la création du canal de Suez?

— 1869.

— Oui, mais quand commencèrent les travaux?

. . . .

— 1859, juste dix ans. Poursuivons notre question. Vous venez de me dire que la seconde de ces voies était fréquentée jadis. N'est-il pas question de la reprendre de nos jours? De quelle manière?

. . . .

— Qu'est-ce que le chemin de fer de Bagdad?

Jean de Raimondis, encouragé par le ton bienveillant de l'examinateur, répond à tout hasard, sur de vagues souvenirs :

— C'est un chemin de fer qui relierait Bagdad à la côte d'Asie Mineure et Bagdad au golfe Persique.

— Quelle est la puissance européenne qui voudrait détenir ce chemin de fer?

Jean se trouve de nouveau en défaut. Toutefois il tente un suprême effort de mémoire. Des réminiscences de journaux, — il n'en lit guère, — lui traversent à propos l'esprit.

— Les... Allemands.

— Mais oui, monsieur, les Allemands. Vous vous rappelez bien, j'imagine, le fameux toast de l'empereur à Damas : « Dites aux trois cents millions de musulmans que je suis leur ami. » Qu'est-ce que la *Welt Politik?* Jean serait resté muet. Par bonheur, Clairac ne l'écoute plus. Lancé dans sa conférence, il parle au président de la commission, à la salle devenue comble

en quelques minutes. Il dit la politique officielle et la politique secrète de Guillaume II, le montre continuateur des Hohenstaufen et de Frédéric le Sarrasin. Il explique les agissements de la *Deutsche Bank* et de la Société du chemin de fer d'Anatolie, énumère les projets anglais, l'entreprise française Beyrouth-Damas, puis, pour animer ces détails un peu secs, décrit tour à tour Bagdad, « la ville enchantée des contes arabes, » la plaine d'Assyrie, « cette Chine mésopotamienne, » peint « l'Arabe assoiffé qui tend le cou vers les plaines de l'Euphrate et les fraîches montagnes du Liban ». Entre temps, il interrompt cette brillante harangue par de petites incidentes, qui constituent autant de « colles » poussées à Jean : différences entre l'Arabe et le Turc? Qu'est-ce que les Sémites? Qu'est-ce que les Mongols? Montrez-moi l'emplacement de l'oasis Tadmor? Citez-moi un pays d'Europe situé sous la même latitude que le Taurus? Raimondis ne brille le plus souvent que par son silence. Mais, aujourd'hui, Clairac n'est pas sévère. Il se note lui-même et son appréciation est favorable. L'effet produit sur la salle, sur le commandant de Saint-Gelais est énorme, il le sent. De fait, tous les assistants voient sous un jour nouveau une région de la terre qui, auparavant, évoquait seulement dans leur pensée un espace d'eau ardente et de sables désolés.

— Voilà comment j'entends la géographie, monsieur, termine Clairac. La géographie n'est pas une sèche énumération cartographique. Regardez sur le globe la position, le climat, les moyens de communication, les peuples; les compétitions politiques en dérivent, tout s'enchaîne. Envisagée ainsi, la géographie n'a plus rien de l'absurde exercice de mémoire que l'on mettait en vers pour plus de facilité au temps de ma jeunesse. » Enchanté de son trait final, marqué au coin

de la maturité, Clairac pirouette sur un pied avec une légèreté qui dément encore la vieillesse. L'auditoire se tient à quatre pour ne pas l'applaudir. Des groupes sortent et on les entend exhaler bruyamment leur enthousiasme dans la cour. Le commandant de Saint-Gelais se retire, lui aussi. Il est ébloui; il n'est pas convaincu. Il pense à part lui que l'examinateur de littérature tient les mêmes propos sur les auteurs classiques, le commandant Chauvin sur l'algèbre et le commandant Prosper sur la géométrie. Il se dit que si les candidats possédaient quatre licences, rien ne leur serait si aisé que d'entrer à l'École navale. En vain, à deux ou trois reprises, il a tenté d'insinuer ce que certaines questions lui paraissent avoir d'excessif. On lui a répondu avec un respectueux dédain. Il n'est qu'un ignorant, un vieux loup de mer; on le lui explique à mots couverts, avec une déférence infinie. Et puis, il se moque de ces arguties de pédagogues. Il s'appelle en riant « le roi Soliveau ». Le plus clair de l'affaire, c'est qu'il part au mois d'octobre avec l'École d'application : beau commandement, magnifique campagne. Seule l'habitude de remplir exactement ses missions et d'en rendre compte lui suggère des réflexions sur les singuliers exercices qui servent à choisir des officiers parmi un lot de candidats. S'il possédait autre chose qu'une autorité purement conventionnelle, il ne s'accorderait pas toujours avec la commission, les « quatre savants », comme il les nomme. Le caractère, l'aptitude maritime, où, par qui sont-ils examinés? Si encore les candidats étaient jeunes, comme de son temps, on pourrait les former. Mais, à moins d'être docteur soi-même, quelle influence exercer sur ces intellectuels de vingt ans, plus propres à être répétiteurs de sciences ou de lettres dans une Faculté qu'à commander sur des vaisseaux, rebelles pour la plupart à

l'ascendant de toute intelligence inférieure à la leur en culture livresque?

Enfin, c'est ce qu'il verra l'année prochaine. A la fin de la campagne, il rédigera un rapport : le reste regarde le ministre. Un exemple tourmente le marin, celui du fils de son ancien second du *Chaptal*, le croiseur qu'il commandait en dernier lieu aux Antilles. Cet enfant, ayant effectué une partie de ses études au collège de Pointe-à-Pitre, était venu en France vers quinze ans à bord d'un voilier. Le capitaine s'était intéressé à lui, lui avait appris à manœuvrer, à faire le point. Le troisième officier mourut pendant la traversée. L'adolescent le remplaça parfaitement. Quand Saint-Gelais ramena le *Chaptal* en France, il fut frappé des extraordinaires dispositions maritimes du collégien qui travaillait pour l'École navale au lycée de Brest. Il vient de le voir échouer, à limite, ces jours-ci. Son examen avec Clairac, notamment sur la campagne de Turenne dans les Vosges, lui a valu une note éliminatoire et il a révélé son insuffisance au commandant Chauvin sur le théorème des accroissements finis. Saint-Gelais n'a même pu intervenir en sa faveur. Inconsciemment, il a été plus heureux pour Jean de Raimondis. Maintenant, celui-ci achève son examen avec Clairac, un Clairac satisfait de lui-même, indulgent pour le candidat. Deux courtes questions, l'une sur la région de la Saône, l'autre sur le commerce de la soie, puis la lecture, la traduction de quelques lignes du *Times* et Clairac congédie Jean avec de bonnes paroles. Celui-ci, soulagé du plus redoutable peut-être des examens, tant son champ était vaste, touchait à tout, pouvait s'étendre presque indéfiniment au gré de l'examinateur, va rejoindre dans la cour son ami Tom du Pontcournai. D'un commun accord, pour passer le temps jusqu'à midi, ils entrent dans la salle où siège

le commandant Prosper, respectable figure de l'ancienne marine, savant distingué, mais qui a depuis longtemps délaissé le service actif. Il vit pour la géométrie, les mathématiques et concevrait difficilement qu'une intelligence méritant ce nom pût leur être rebelle. C'est d'ailleurs également l'avis de son excellent collègue, le commandant Chauvin. Toutefois, la mentalité de l'officier, les habitudes militaires ont persisté davantage chez le commandant Prosper. Il attache une extrême importance à la tenue, à la façon de se présenter. Celui qui passe est Bourgandois. Il conserve toujours son attitude calme. A vrai dire, il doit être reçu. Il se tient au tableau, la craie dans la main droite, la main gauche dans la poche, bien d'aplomb, tranquille, sûr de lui. Toutefois, cette main qu'il garde à la poche irrite le commandant Prosper, et il malmène le candidat qui bronche un peu sur la théorie des conjuguées harmoniques. Mais l'examinateur, malgré ses préventions souvent inconscientes, est juste, et Bourgandois est un excellent élève, le major de Saint-Louis. L'analytique les raccommode. Tom et Jean les laissent là-dessus, car ce dissentiment devant le tableau noir a prolongé l'examen au delà de sa durée normale. Voici plus d'une heure qu'il a commencé et l'on approche de midi. Tout le monde part. Devant Pontcournai et Raimondis marchent deux silhouettes bien dissemblables : Clairac, élégant et svelte; Chauvin, grisonnant, le dos voûté, la voix empreinte de bonhomie grognonne. Ils parlent des candidats, — naturellement, — car ces deux arbitres sont très sincèrement, très consciencieusement voués à leur tâche et, s'ils commettent des erreurs d'appréciation, il faut l'imputer à leur science extrême. La branche dont ils assument la charge leur paraît si familière qu'ils n'en sentent plus le poids ni la parti-

cularité dans l'arbre, et, en toute bonne foi, ils appellent manque d'intelligence ou de culture ce qui n'est seulement que lacune de spécialiste. Chauvin s'étonne avec une sorte de naïveté de l'embarras que ses questions provoquent chez les élèves : « Ils ne raisonnent pas... ils récitent leur affaire, souvent ils la savent, mais ils ne raisonnent pas... c'est inconcevable. Imaginez-vous que j'ai demandé ce matin, à un bon sujet, cependant, à un nommé Glajeux dont la composition avait été convenable, de me fournir une nouvelle démonstration de la dérivée d'une fonction implicite. Il a été incapable de me la trouver. Il a fallu que je l'aide... et encore... Quand il est si simple de raisonner! C'est inconcevable! »

Clairac approuve, mais il serait bien plus en peine que le candidat Glajeux d'échafauder la démonstration susdite ou même une démonstration quelconque des dérivées. Mais il cite un fait du même ordre.

— Voilà ce que je leur répétais ce matin même à propos de géographie devant le président de la commission. Inutile, leur disais-je pour la centième fois, de vous bourrer, de vous encombrer la mémoire de noms de fleuves, de villes, de montagnes, de batailles : prenez-moi une carte, regardez-la, réfléchissez : les réponses viendront d'elles-mêmes. Mes questions ressortent du bon sens et non de l'érudition.

— Parbleu! fait Chauvin, qu'on gênerait beaucoup en lui demandant de situer l'oasis de Tadmor et de préciser le toast de Damas. Mais, en parfait logicien, il suit son idée et son esprit n'abandonne pas Glajeux. « Ce garçon, continue-t-il, ne m'a pas paru entièrement dénué d'intelligence. Il est évident qu'il sait son cours et il a parfaitement résolu son problème du deuxième degré... Et puis, il est à limite... » Chauvin attache du prix à cette dernière considération. Clairac

ne partage pas son avis : il réplique avec une certaine vivacité :

— Que diable! mon cher commandant, nous ne distribuons pas des prix de vertu! Notre rôle est de choisir les plus intelligents candidats, car les plus intelligents candidats deviendront sans nul doute les meilleurs officiers.

Chauvin hoche la tête négativement sans répondre. Il ne va pas tout à fait jusque-là, mais il ne peut fixer par un mot exact le point où il s'arrête. Clairac, sans s'occuper de cette réserve muette, poursuit avec véhémence : « Ah! par exemple, j'ai noté ce matin un sujet d'une intelligence exceptionnelle, le jeune Privaz. Ma foi! il serait reçu major que cela ne m'étonnerait pas!

— Vraiment! s'exclama Chauvin... Privaz... oui, effectivement, je me souviens de son excellente composition d'algèbre!

— Vous ne l'avez pas encore interrogé?

— Non, je crois que son tour arrivera demain.

— Je ne sais pas ce qu'il donnera en mathématiques, mais, pour ma partie, il s'est révélé remarquable. Et il est à limite inférieure! Je ne me souviens pas de l'avoir vu l'an passé. Une intelligence aussi universelle tient du prodige : anglais, histoire, géographie, tout à l'unisson. Figurez-vous qu'il m'a parlé vingt minutes sur le corail... vingt minutes!... un naturaliste de profession n'en eût pas su davantage!...

Un élan d'enthousiasme pédagogique transporte Clairac. Il saisit Chauvin par le revers de son veston, fleuri d'une rosette rouge gagnée par trente-cinq ans de laborieux, de consciencieux services :

— Hein! faut-il que nous l'aimions tout de même, cette marine! Dire que nous lui faisons cadeau de sujets pareils! Officier, ce gaillard-là! Quand, en quelques années, il pourrait être capable d'enseigner au Muséum!

IV

En lisant ton nom sur la liste parue ce matin dans les journaux, mon cher Jean, j'ai été plus heureux que je ne puis te l'exprimer. Cette fois, ça y est, et bien : tu es élève à l'École navale. Dans un mois, tu embarqueras en rade de Brest sur le vieux ponton de nos rêves et tu ne regarderas plus que du haut de ta grandeur les vieux copains d'autrefois, du temps où l'on usait ensemble ses culottes sur les bancs. Veinard, va! Mais rassure-toi, je n'ai pas la basse envie du « recalé ». Ça me fait gros cœur tout de même, mais, au fond, je me suis toujours attendu à l'être. Si je continuais à bûcher, — encore est-ce une façon de dire, — c'est bien pour faire plaisir à ma famille, mais je ne conservais aucune illusion. J'ai été admissible, finalement compris dans les cent cinquante premiers, ce qui m'évite de rentrer dès octobre pour potasser le fâcheux bachot. C'est plus que je n'espérais. Mais je suis content pour toi. Vrai, tu le méritais. Après tout, c'est dans l'ordre de voir le vice puni et la vertu récompensée. Crois-tu que je ferais un bon prédicateur, hein?

Cette lettre si foncièrement amicale, si alerte, si bon enfant venait de Tom du Pontcournai. Jean la lisait, n'en croyant pas ses yeux : alors définitivement il était reçu! De temps à autre, une grosse larme de joie tombait de ses paupières et allait s'incruster dans l'épaisseur du papier bleu de la missive, timbré en bleu plus sombre de trois hures de sanglier. Machinalement il tenait cette lettre à la main, ne la lisant même plus, le regard perdu dans le vague, l'esprit dans une sorte

d'extase... Il était assis sur la terrasse du Vivier, sur un vaste perron orienté au Sud-Ouest, construit par le Magnifique et faisant face au Loir. Une radieuse journée de la mi-septembre touchait à sa fin. La ligne blonde des peupliers traçait au loin le cours sinueux de la rivière, et, s'élevant dans l'azur limpide, chantait la splendeur et le début de l'automne. Par instants on pouvait croire encore à l'été. Mais une observation plus attentive révélait un léger voile, une pâleur dans le ciel, une tranquillité dans les animaux occupés à brouter l'herbe abondante, verte et tendre des pâturages de la petite vallée, une mollesse somptueuse dans la caresse du soleil, puis un calme étonnant dans l'air et dans l'eau, à peine troublés par le passage, par le furtif reflet, par le cri bref de corneilles qui volaient en s'appelant. Mais la parure des arbres surpassait tout en richesse. Par leurs feuilles tombées sur le sol, ils semblaient dessiner jusqu'à leur ombre en pourpre et en or. Jean jouissait de tout cela, mais avec inconscience, comme un convalescent qui reprend le goût de vivre dans la belle lumière et dans la sérénité répandue. Jusqu'à ce jour, jusqu'à cette lettre, des cauchemars agitaient son sommeil. Clairac ou Chauvin lui posaient des questions horribles qu'il n'avait pas regardées depuis six mois : le Yukon, l'histoire de la musique au dix-neuvième siècle, un problème sur les arrangements, permutations, combinaisons. Brusquement, il se réveillait en sueur. L'odorat était un premier indice de son illusion. Cela sentait le muscat, le raisin, les épices, comme s'il en fût resté dans la vieille galerie voisine, sous une partie de laquelle se trouvait actuellement aménagé le pressoir. De là montaient, s'infiltraient ces effluves qui duraient toute l'année, d'une vendange à l'autre. Jean se rassurait. Son vieux Vivier l'abritait. Il se rendormait avec la confiance,

l'avidité saine de la jeunesse. Hélas! une nouvelle angoisse hantait ses songes : celle de la chère morte dont l'image se dressait devant lui et lui posait cette question : « Seras-tu reçu? Si tu ne l'es pas, que vas-tu faire? » Désormais ce fantôme serait apaisé. Quel chagrin cependant de ne pouvoir le ranimer pour vivre encore un peu ensemble, pour partager la joie immense, le bonheur que tous deux ils n'osaient espérer!

La vérité était que le système nerveux de Jean venait d'être ébranlé par deux terribles secousses, dont la moindre n'était pas celle de l'examen.

A présent, il se laissait aller à une bienfaisante torpeur générale, à un engourdissement cérébral délicieux, voluptueusement chatouillé par les rayons encore chauds du soleil à son déclin. Les pierres de taille, les balustres de la terrasse, bosselés, craquelés, jaunis, se révélaient tièdes au toucher. Elle arrondissait de chaque côté ses larges et basses marches, sa double courbe élégante et majestueuse. Du salon et de la salle à manger, de plain-pied avec elle, deux hautes portes-fenêtres cintrées y donnaient accès. Une petite tourelle octogonale en briques, du temps de Vital, la dominait à gauche, dans l'angle. Et à la base de cette tourelle était sculpté un cul-de-lampe qu'un inventaire du dix-septième siècle décrivait en ces termes : « Une figure ailée qui, à cause de la largeur de son col, pourroit représenter l'Androgyne des Philosophes. Elle tient dans sa main dextre clous de girofle et grains de poivre et à senestre hermines pour marque de sa dignité. » Les griffes de ses pattes s'accrochaient à un cartouche de pierre sur lequel on pouvait déchiffrer aisément ces deux vers :

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile.

Le Magnifique avait épargné cette sculpture. Peut-être parce qu'elle passait pour un symbole du Génie nautique tutélaire de sa race; peut-être parce que l'argent ou les années lui avaient manqué pour achever la transformation totale du Vivier.

Actuellement, l'Androgyne des Philosophes sortait, avec ses étranges yeux de pierre, son rictus et ses tétons dressés, d'une broussaille de vigne vierge et de houblon qui formait berceau. Retombant sur la tête de Jean, ce feuillage troué, festonné, fleuri d'or par le couchant, semblait un dais triomphal porté sur l'adolescent par le mystérieux protecteur des destinées de sa maison. A son ombre, Jean se décida à poursuivre la lettre, dont il n'avait pu jusqu'ici que lire et relire les premières lignes.

Que veux-tu, moi, de nature, j'aimais la mer et le métier de marin? Je crois que je le regretterai toute ma vie; seulement ces fichus examens, c'est plus fort que moi. J'aurais beau turbiner dix ans, je n'arriverais pas à les surmonter. Et, pourtant, je suis leste, vigoureux, dégourdi. Il me semble que j'apprendrais vite à mener un bateau, à tirer du canon, à commander des hommes. Ça ne doit pas être sorcier, tout ça, au bout du compte.

Seulement, voilà : pour les types comme moi, il faudrait le système d'autrefois. Mon vieux, May et moi, en fouillant l'autre jour dans la bibliothèque, avons découvert un bouquin épatant : « Des entreprinses et autres mémorables faicts du sieur François du Pont-Cournai, marquis dudit lieu, chevalier des Ordres du Roi, gouverneur de la ville et citadelle du Hâvre de Grâce et du Pays de Caux, général des Galères, etc., etc., par Vincent Perrinal, religieux cordelier. » Ce marquis du Pont-Cournai est mon propre arrière, arrière je ne sais combien, grand-père. Ah! mon ami, c'est là qu'il y en a des coups de canon, des surprises, des combats, des abordages. Un voisin corsaire avait d'abord emmené avec lui, en qualité de volontaire, le futur général des Galères : celui-ci n'avait alors guère plus de

douze ans. Ils donnaient la chasse aux Anglais, aux Hollandais, aux Espagnols, aux Barbaresques. Ensuite, quand François du Pont-Cournai a su le métier, sa famille lui a payé un navire. Il était capitaine de vaisseau dans la Marine royale, à vingt ans. Voilà ce qu'il m'aurait fallu. Mais zut! Pour l'heure, ce qu'on demande, c'est des gaillards dans le genre d'Amédée Privaz, votre major de cette année. Penses-tu que cet animal-là, à peine reçu premier, voulait donner sa démission pour préparer Polytechnique et Normale Sciences, y entrer premier aussi, enfin détenir le record des concours? Si c'est pas navrant d'entendre ça? Heureusement, son père y a mis le holà, et je ne lui ai pas caché ma façon de penser... Car, tu sais, nous jouissons de l'inestimable bonheur de posséder les Privaz près de nous cette année. Le gros baron a loué dans notre voisinage le superbe château de Chalandray. Il va peut-être l'acheter, mais on ne sait pas encore. En attendant, ils sont toujours fourrés à la maison; Amédée, comme tu le connais : rien qu'à le voir marcher, on le connaît; pas mauvais diable dans le fond. Il a pris toute l'intelligence pour lui, car l'autre frère, Tito, qui est beaucoup moins poseur, est aussi beaucoup moins malin. Puis il y a Madame leur mère, une belle Chilienne, avec des boucles d'oreilles mirobolantes et des cheveux presque bleus, à force d'être noirs. Le père fait tant d'esbrouffe qu'il en devient rigolo. Au commencement, papa et maman, — papa surtout, — ne leur témoignaient pas une chaude estime. Et puis, ils ont été très adroits, il faut le reconnaître. Papa l'a dit lui-même l'autre jour. Maintenant, on fait des parties ensemble. Hier, on en a organisé une monstre aux ruines de Grimonville. Nous étions installés dans un break du baron, attelé à quatre, — s'il te plaît, — où il y avait les petites Puylaurens, May, Amédée, son frère Tito et moi; des chevaux superbes, des hommes en livrée rouge, galonnés sur toutes les coutures. Papa n'en revenait pas. Le vis-à-vis de la maison où il suivait avec maman, la tante Puylaurens, — celle-ci faisait une tête! — et le Crésus en personne, avait tout de même un autre chic. L'oncle Puylaurens et la belle Chilienne, — l'oncle ne crache point sur les belles femmes, — fermaient la marche en victoria. Aux ruines, pique-nique ébouriffant apporté par les Privaz. Les

maîtres d'hôtel étaient en culotte courte et poudrés. On n'a pas idée de ça pour une partie de campagne. Maman en riait aux larmes. Après le déjeuner, comme on s'endormait un peu, j'ai proposé une partie de cache-cache dans les ruines. Le sort désigna Amédée pour être le loup; May et moi sommes allés nous cacher en haut d'une vieille tour. L'on n'y parvenait que par un très mauvais escalier. Le bel Amédée a fini par nous dénicher. Seulement, il n'a pas pu nous prendre; ce fut même très drôle. Le château était bâti à des niveaux assez différents, si bien qu'à deux ou trois mètres de l'endroit où nous étions cachés se trouvait en contre-bas une petite cour remplie de broussailles. Je m'avise de cette issue. Tandis qu'Amédée s'engage dans l'escalier, je me laisse pendre par les mains au rebord de la fenêtre et je saute. May me suit. Le ténor des concours arrive pour nous voir filer vers le but. Il aurait bien voulu nous imiter, mais il est moins fort en gymnastique qu'en géométrie, et il n'osa ce « rabattement ». Si tu avais vu sa tête! Tout le monde se la payait. Par exemple, la figure, le cou, les bras, les jambes, les cuisses de May avaient passé par une rude épreuve dans les orties et dans les ronces. Leur aspect était indescriptible. Littéralement, ma jolie sœur semblait sortir d'un bain de sang. De gros filets rouges ruisselaient de toutes parts sur ses membres nus, s'écrasaient sur ses chaussettes blanches avachies, sur ses brodequins de toile maculés, salis, terreux, roulaient en gouttes sur l'or du bracelet-montre dont le fermoir était ouvert, — un miracle que cet inestimable bijou ne fût pas perdu! — Au bas de sa robe de dentelles, déchirée, tachée, méconnaissable, — une robe neuve dernier cri! — la pauvre gosse étalait, toute honteuse, ses grands genoux découverts profondément couronnés, devenus deux larges plaques d'un vermeil aussi vif que les lambeaux de soie qui pendaient à sa ceinture.

Aussi fûmes-nous grondés d'importance par maman. Mais ça nous était égal : nous gardions les honneurs de la journée. Le baron Privaz, un peu trop dépité d'abord de la déconvenue d'Amédée, intercéda pour nous. Finalement, on but du champagne à notre courage et à notre triomphe. Le lendemain, le toujours magnifique baron envoya une superbe broche en rubis à May et une très jolie épingle de cravate à moi. On n'est pas plus courtois

La verve de Tom n'entraînait plus Jean. Son esprit restait fixé à cette image : May sanglante poursuivie par Privaz. Cela le troublait, l'attristait, le hantait. Pourquoi? Vaines et stériles pensées, heureusement interrompues par le curé Mineau, qui gravissait les marches du perron. Le digne prêtre brandissait *la Croix*.

— Honneur, criait-il, honneur au jeune bachelier dont il faudra, dès ce soir, arroser les éperons d'or!

A l'autre angle de la terrasse, la protestation d'une voix de stentor, celle du docteur Voisnon, s'éleva aussitôt; le médecin s'avançait, tendant, déplié, son journal, *le Rappel*.

— Mais il n'est pas bachelier, nom d'une pipe! Élève à l'École navale, tonnerre de Dieu! Est-ce que ça ne sonne pas mieux? dix fois mieux! cent fois mieux! Un million de fois mieux! Qu'est-ce que vous chantez, l'abbé, avec votre bachelier et vos éperons d'or? C'est des aiguillettes d'aspirant qu'il faut parler.

Effaré, comme toujours, au premier moment des sorties du docteur Voisnon, le curé Mineau cherchait à s'expliquer : C'est une manière de dire, mon cher docteur, une façon de parler. Les anciens chevaliers...

— Moi, je suis un homme des temps modernes, et c'est en qualité de quoi, prononça le docteur non sans emphase, je salue l'entrée de mon jeune ami Jean de Raimondis dans une élite dont je fis jadis partie...

— Lancette au côté et seringue en main, coupa une troisième voix. De l'intérieur du salon, d'Orves ouvrait la porte-fenêtre. Il pressait *le Figaro* sous son bras.

— Eh bien! monsieur, riposta aigrement Voisnon, je n'en rougis point. Après tout, j'étais officier...

— ...De santé, compléta lestement d'Orves. Mais je ne suis pas venu, docteur, pour me prendre aux cheveux avec vous; du reste, vous n'en avez plus guère. Avant

tout, je veux féliciter ce jeune vainqueur qui a tiré le bon numéro à la loterie. — Et il prit chaleureusement les deux mains de Jean dans les siennes : — Mon Dieu ! si ta pauvre mère était là !

— Chère sainte dame ! elle nous contemple du haut du ciel ! plaça l'abbé Mineau. Et Voisnon haussa les épaules. Une antipathie foncière l'animait contre d'Orves, antipathie réciproque d'ailleurs. Ni l'un ni l'autre ne manquaient les occasions de s'empoigner. Celle-ci parut bonne au médecin :

— Ainsi, monsieur d'Orves, vous qualifiez de loterie un examen conduit par des maîtres réputés, par des juges impartiaux où tous les candidats se présentent sur un pied parfait d'égalité, où le jury ne compte qu'une chose : la science de chacun. Quel procédé meilleur voudriez-vous donc?

D'Orves ne se déroba pas, mais il s'assit tout d'abord commodément dans un des fauteuils de jardin qui traînaient sur la terrasse. Après quoi, souriant, il s'enquit à son tour :

— Croyez-vous, cher docteur, que Pic de la Mirandole eût fait un excellent officier de marine?

— Pourquoi pas? répliqua Voisnon avec intrépidité.

— En effet, pourquoi non? Mais aussi pourquoi oui? La vérité est que, dans l'examen moderne, il n'y a pas de rapport entre le moyen et le but. Pour choisir parmi les candidats, on pourrait aussi bien les faire jouer au piquet, — au bouchon, — comme le proposait pour Saint-Cyr un homme que vous devez révérer, docteur, M. Lavisse (1).

— Aux échecs, insinua l'abbé, qui espérait aplanir

(1) Voir *Revue de Paris*, 15 avril et 1er juin 1896. *L'examen de Saint-Cyr*, par Ernest Lavisse.

la discussion par cet innocent calembour. Il n'eut pas d'effet.

— Ah! vous niez la Science! s'exclama Voisnon, et, marchant sur d'Orves, il se croisait les bras, sondant son contradicteur d'un regard profond de justicier.

Leur dialogue s'arrêta une seconde, car, au bout du jardin, ils venaient d'apercevoir M. de Raimondis en personne. Il montait par une allée la pente du petit coteau que le Magnifique avait fait jadis planter et dessiner à la française, travail que M. Jules de Raimondis, propre arrière-grand-père de Jean, avait anéanti en partie à la fin de la Restauration pour meubler la perspective de massifs d'arbres, selon une mode rapportée d'Angleterre. Aujourd'hui, deux courbes sablées entouraient la colline en dévalant, et, partant du perron, allaient se rejoindre en bas, près du vieux mur d'enceinte et du chemin donnant accès à la rivière. Un majestueux vase, débris d'autrefois, sous de nobles cèdres, marquait ce point final du parc que l'on mesurait tout entier de la terrasse. Près de celle-ci, un cœur de gazon, orné d'un vieux cadran solaire, formait le centre de ce paysage artificiel et si singulièrement composite.

M. de Raimondis rentrait de la chasse, suivi de son garde Sylvain. De loin, on ne les eût pas aisément distingués l'un de l'autre. De près, Sylvain paraissait fort différent du comte : sec, maigre, bronzé, le menton orné d'une barbiche, le garde rappelait à la fois le bouc et le singe. Un front plus vaste, ombragé d'un large chapeau, une légère corpulence habillée d'une sorte de redingote vert bouteille, marquaient le maître. Cette redingote surtout amusait d'Orves. En voyant ces deux silhouettes se détacher sur le fond du parc, avec le vase ornemental et les frondaisons rousses du second plan, l'artiste qui veillait dans le baron évoquait certains tableaux de chasse du dix-huitième

siècle, et il se disait que Sylvain eût figuré à merveille le classique nègre porte-arquebuse. Les têtes de deux perdrix, l'une rouge, l'autre grise, pendaient en ballottant du carnier d'Octave. Aux éclats des voix, il hâta son pas boitillant, et, parvenu à la hauteur du cadran solaire, il cria : « Qu'y a-t-il? »

— Il y a que M. d'Orves nie la Science, jeta le docteur du ton le plus élevé qu'il put.... Le comte haussa les épaules et se tourna vers Sylvain. Il se disposait à passer près du perron sans le gravir, car de telles controverses lui paraissaient oiseuses, quand le curé Mineau supplia :

— Monsieur le comte, monsieur le comte, accourez : savez-vous...

— Non, dit d'Orves. Je parie qu'il ne sait pas. Sais-tu, Octave, que ton fils Jean vient d'être reçu à l'École navale?

— Pas possible! s'exclama le père; et de surprise il laissa choir son fusil.

— Ah! ça, par exemple, c'est pas croyable! laissa échapper Sylvain, qui riait dans sa barbiche en ramassant l'arme par terre.

Octave de Raimondis se frottait les yeux. Il lui semblait être le jouet d'un songe. Il demanda à d'Orves :

— Es-tu sûr? qui t'a dit ça? — Son cousin lui montra *le Figaro*.

— Et c'est sur le journal, encore! proclama Sylvain.

— Ah! Jean! comment, tu es reçu! reprit le père tout ému. Mon cher enfant! Malgré sa jambe boiteuse, il gravit le perron avec une agilité incroyable et serra contre lui sa progéniture. Il n'avait point habitué son fils à ces effusions, et celui-ci, se rappelant l'indifférence paternelle en juin, au moment de l'écrit, éprouvait quelque surprise.

— Eh bien! messieurs, dit Octave de Raimondis au curé, à d'Orves et à Voisnon, vous dînez ici ce soir, n'est-ce pas?

— Naturellement, fit d'Orves.

— Nous y comptions bien un peu, avoua le médecin.

— C'est trop d'honneur, monsieur le comte, protesta l'abbé.

Avec simplicité, le vieil homme ordonna à Sylvain : « Préviens Perpétue, » puis il se mit en devoir d'extraire les deux perdrix de sa carnassière. Il les palpait, les considérait, caressait leur jabot revêtu de plumes soyeuses et délicates, pourpres et bleutées chez la rouge, hachurées de brun chez la grise. Elles avaient été couvées sur sa terre, avaient mangé son grain, becqueté sa vigne. Comme elles lui semblaient attachantes et jolies!

Sylvain souleva son bonnet, tandis que le comte s'asseyait sur la terrasse, et s'épongeant le front, le chapeau à la main, la physionomie empreinte d'une expression avenante peu habituelle chez lui, priait les causeurs de reprendre leur discussion. Il avait l'air d'un juge qui écoute les parties.

— Vous discutiez, messieurs, pardonnez-moi de vous avoir interrompus.

— Nous parlions examens, déclara le docteur, et M. d'Orves considère la Science comme inutile.

— Pas le moins du monde, rétorqua le baron. Je soutiens qu'elle ne suffit pas à l'homme de guerre, voilà tout; et que choisir des officiers par le même moyen qu'on choisit des professeurs et des ronds-de-cuir est l'un des plus plaisants, en même temps qu'un des plus absurdes spectacles que l'âge moderne nous ait réservés.

— L'officier d'aujourd'hui, dogmatisa Voisnon, a besoin d'être un savant.

— A mon tour de vous demander, riposta le baron, en quoi le jeune Privaz, par exemple, le major de cette année, sujet éminent en algèbre, paraît-il, et par ailleurs tout à fait digne quelque jour d'enseigner au Muséum, est plus apte à faire tourner les machines que mon neveu Jean de Raimondis qui est reçu l'avant-dernier, que le fils d'un ami à moi, le petit du Pont-cournai qui, lui, reste sur le carreau?

Voisnon était embarrassé de fournir cette précision technique, et tout autre l'eût été à sa place. D'Orves reprit :

— Je vous le répète : je n'aperçois pas le rapport entre la culture intense, incroyablement raffinée de l'esprit, et la conduite de mécanismes si compliqués, si nombreux soient-ils. Il me semble que l'attention, le travail, la pratique, et par-dessus tout le goût du métier suffisent. Aimez votre tâche et vous l'accomplirez à souhait.

— Il est de fait, intervint M. de Raimondis, — et je l'ai souvent remarqué pendant la guerre, — que les hommes de bon sens et de caractère ferme rendent plus de services que telle ou telle intelligence d'état-major, merveilleuse en chambre, médiocre sur le terrain.

— C'était l'avis de Napoléon, asséna d'Orves.

— Qui lui-même était un savant, objecta Voisnon. Avez-vous lu la jeunesse de Napoléon dans Chuquet? C'est inouï tout ce qu'il emmagasinait dans sa cervelle de jeune homme.

— Tout le monde n'est pas Napoléon, remarqua l'acharné baron. Et puis sa science ne lui eût guère servi sans son caractère. C'est sur le caractère qu'à mon sens devrait s'effectuer l'élimination des candidats et non sur des interrogations encyclopédiques, capables seulement d'aboutir à une assimilation superficielle, factice, et à un mandarinat stérile.

— Que voulez-vous, messieurs, c'est la mode, conclut Octave de Raimondis, et il se leva pour descendre à la cave. Son humeur ne le portait pas à s'attarder dans ces dissertations ardues, qui, en revanche, passionnaient ses hôtes, même le bon curé Mineau.

— Bien que personnellement fort incompétent, avança enfin celui-ci, j'inclinerais à croire ce que dit M. le baron d'Orves. « Ma philosophie est toute du cœur, point de l'esprit », affirmait hier un savant illustre, comme s'il voulait nous indiquer par là une priorité dans ses motifs d'agir.

— Pasteur que vous citez, l'abbé, s'écria Voisnon, est justement l'homme qui a su le plus de choses dans le plus de branches. Votre autorité tombe à pic.

— Comment cela? reprit d'Orves. Il est au contraire difficile de choisir un meilleur exemple, et plus frappant, d'une extraordinaire force morale qui soutient parmi les attaques, les découragements, les controverses; un exemple de la passion professionnelle qui illumine, de la foi dans la découverte pressentie. Personne n'a vivifié davantage la science exacte de l'esprit par la flamme du cœur et de l'enthousiasme. Oui, relisez l'histoire si attachante de sa vie, de ses merveilleuses, de ses incroyables découvertes! Je le fais fréquemment pour ma part, et ma conclusion, la voici : Le génie, chez Pasteur, c'est la mise en œuvre d'une observation vaste, continue, puissante, souvent aussi d'une bonté, d'une pitié sans cesse attentives, par une spéculation de la plus curieuse espèce et qui, s'il fallait la classer absolument dans l'ordre des facultés, procéderait d'une ingéniosité prodigieuse à enchaîner des faits, d'une sorte d'imagination scientifique, de l'imagination enfin, plutôt que du raisonnement pur et simple des esprits uniquement abstraits.

— Peuh! l'imagination, cette folle du logis! méprisa le médecin.

— Oh! docteur, pour une fois combien je vous approuve! jeta avec élan l'abbé Mineau. D'Orves se tourna vers Jean comme pour le prendre à témoin de cette réconciliation imprévue et passagère des deux habituels antagonistes.

— Pour moi, messieurs, vous le savez, affirma-t-il, je tiens l'imagination pour une faculté maîtresse et féconde. Loin de la considérer comme un dissolvant de l'énergie, je pense que, bien employée, elle est le stimulant le plus actif. Par son pouvoir de colorer les actes et les êtres, elle idéalise l'existence la plus banale et les occupations les plus vulgaires: elle donne l'ambition des grandes choses et fournit le courage dans les petites. Elle réalise ce miracle de nous faire aimer les plus insipides tâches. Vois-tu, Jean, ajouta-t-il en s'adressant à son neveu, elle vous fera cruellement défaut à vous autres; non peut-être à toi, car, né et grandi dans cette maison, tes puissances de sentiment demeurent intactes, mais à tes contemporains. Séparé de cette source vive, votre esprit rompu trop tôt à l'analyse, à la critique, à la déduction exacte, à une prétendue et d'ailleurs fort restreinte observation, desséché sans remède, baigné à chaque instant dans un monde hideux de laideur, d'égoïsme, de jouissances et d'appétits, peinera à se créer un idéal, — heureux s'il y parvient jamais! Cela se vérifiera dans tous les états, dans toutes les professions, mais spécialement, je crois, dans celle que tu as choisie. Là il faut plus d'idéal qu'ailleurs; maintenant plus que jamais, à l'heure où il faut lutter contre la lassitude environnante, à l'heure où la concentration des forces navales en Europe a supprimé presque complètement les belles campagnes d'autrefois, où le machinisme

nécessaire imprègne chaque navire d'une atmosphère d'usine. Ah! je me trompe fort si tous ces jeunes savants qui entrent avec toi, avant toi, dans la marine, y font de vieux os. On aura songé à tout vous apprendre, mais point à allumer en vous ce feu sacré que vos aînés entretenaient avec tant de jalouse ferveur, et, faute de quoi, votre Temple de Science ne sera qu'une Babel, monstrueuse, inutile, insensée!

— Ah! ricana Voisnon, que n'a-t-on nommé M. le baron d'Orves examinateur de vocations de l'École navale, d'imagination, de rêveries, de vague à l'âme, de je ne sais quoi? Bientôt, comme Don Quichotte qui prenait des moutons pour des armées, nous aurions des amiraux qui croiraient à des sous-marins en apercevant de simples phoques. Ici, monsieur, souffrez que je reprenne l'avantage. L'examen oblige à se caser dans la tête un certain nombre de notions bien nettes, bien précises. Il force à travailler; il est l'ennemi de l'à peu près. Il exige des provisions de savoir exact, utile. Grâce à lui, enfin, nos jeunes gens, nos jeunes lauréats, j'entends, savent bien ce qu'ils savent.

— Dieu le veuille, accorda d'Orves; leur cervelle est donc devenue quelque dictionnaire effrayant. Pauvres garçons! Mais dans le système qui décide de leur avenir, ne voyez-vous pas que la part du hasard est considérable, hasard dans les questions, hasard dans l'humeur du juge, hasard dans les conditions de la préparation et des mille circonstances entourant l'examen? L'examen me représente à merveille l'une de ces institutions des sociétés modernes, à visage d'égalité et de justice, masque trompeur, vide, cruel, décevant entre tous!

D'Orves avait parlé avec une sorte de fougue qui contrastait avec le ton sceptique et détaché affecté par lui d'habitude. Sa nature réelle reparaissait dans ces

sorties passionnées, s'épanchait sur son apparence convenue à la façon de quelque lave bouillonnant sur la croûte d'un mamelon sec pendant une soudaine éruption.

Voisnon se taisait, mais son auxiliaire momentané, le curé Mineau, crut devoir prononcer une diversion offensive. Il ne pardonnait point à d'Orves cet éloge d'une faculté qu'il estimait très dangereuse.

— Mais enfin, monsieur le baron, — et je vous prie d'avance d'excuser cet argument *ad hominem,* — à quoi vous a servi à vous-même cette fameuse imagination sinon à briser peut-être votre vie, car l'homme, permettez-moi de vous le rappeler, n'est point fait pour vivre seul, sinon à vous tourmenter, et, ce qui est plus grave, à tourmenter autrui?

— Que diable voulez-vous dire par là, monsieur le curé? interrogea l'inculpé.

— Ah! monsieur, que de fois, lorsque l'exercice de mon ministère ou plus simplement la cueillette des champignons me conduisaient sur la route du Pin, vous ai-je rencontré des livres sous le bras, et ces livres étaient de ceux que l'on nomme des romans! Vous les portiez à la pauvre sainte Mme de Raimondis dont Dieu ait l'âme. Elle aimait trop les romans, cette bonne dame; c'était là son seul défaut. Pernicieuses lectures, mon cher monsieur, qui troublent le cœur, nous peignent comme naturels les dérèglements les plus coupables, font fermenter en nous la lie des mauvaises passions! Monsieur d'Orves, que de romans vous avez portés à Mme de Raimondis! Quand je vous voyais passer, parfois l'envie me prenait de vous arrêter. Si j'avais osé, j'aurais jeté dans la rivière, à cet endroit toute voisine, ces livres maudits. Vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir le mal que vous avez fait!

— L'influence de ces sottes fadaises sur son système nerveux était détestable, confirma sèchement Voisnon; et il rougit légèrement, ce qui se remarqua peu, car il avait le teint vif encadré d'une barbe rousse longue et inculte, à la manière d'un forban du Pacifique, ressemblance dont il tirait volontiers vanité.

L'abbé Mineau avait parlé avec un zèle d'apôtre et une innocence entière, mais une pensée moins innocente avait traversé l'esprit du docteur. Elle lui était déjà venue à plusieurs reprises et lui était parfaitement désagréable, car il nourrissait pour Mme de Raimondis une passion platonique, respectueuse, secrète. Bien qu'il fût athée et le criât sur les toits, pour lui aussi elle était une manière de sainte. Il la plaçait, environnée d'une mystique auréole, dans son Panthéon moral entre Danton et Littré. Et son aversion contre d'Orves se fondait sur des soupçons et de la jalousie. Sans cette jalousie, à cause de Jean qui ne perdait pas une de leurs paroles, il eût gardé le silence, mais la jalousie l'emporta sur la délicatesse réelle, quoique cachée, de sa nature. D'Orves devina bien la candeur de l'un et l'amertume de l'autre. Si le trait de Voisnon le blessa, il le rejeta aussitôt comme vulgaire. Il songeait surtout à Jean. Trop maître de lui, trop homme du monde pour trahir quoi que ce fût en présence du fils de Marthe, il se borna à tourner la chose en plaisanterie et répondit en riant :

— Dites-vous bien tout, monsieur le curé? Sont-ce les livres que vous auriez voulu jeter dans le Loir? N'est-ce pas plutôt celui qui les portait?

L'abbé Mineau se défendit avec effroi : « Oh! monsieur... moi, détruire une créature de Dieu! » Voisnon considérait le soir pourpre, ensanglanté de crépuscule. Le soleil, disparu derrière la côte du Pin, n'éclairait plus de bas en haut que des nuages supérieurs, ceux

qui se miraient, incarnats, dans la rivière, et toute la clarté du soir s'était réfugiée là, ainsi que sur les silhouettes d'or, frémissantes, chimériques des peupliers. Le médecin songeait que c'eût été un lit funèbre digne en tous points de ce pendard de baron et fort bien approprié à ses instincts raffinés. Il les enviait aussi, sans se l'avouer.

— Pourquoi en voulez-vous donc tant à l'imagination, monsieur le curé? reprit d'Orves. L'art chrétien du moyen âge a été l'un de ses plus merveilleux fruits et plaidera sa cause, peut-être par la même occasion la nôtre, la mienne tout au moins, devant la justice de Dieu.

— Oh! monsieur, l'art chrétien du moyen âge s'est borné à reproduire, en d'immortels chefs-d'œuvre, je le veux, les principaux épisodes de la vie de Notre Seigneur, de la Sainte Vierge et des Saints, épisodes parfaitement authentiques, que la Tradition et les Pères s'accordent pour nous enseigner. Je n'y reconnais guère les traces de la faculté dont vous parlez.

— Monsieur Mineau, regardez-vous quelquefois vos vitraux?

Cette fois le docteur s'associa à d'Orves pour combattre son allié d'un instant. Il fixait le prêtre narquoisement, dans le blanc des yeux, et semblait lui dire : « Oui, vous avez un trésor; le savez-vous seulement? vous en souciez-vous? » Et il se réjouissait de prendre sur le fait « l'obscurantisme » ecclésiastique. Quant à lui, Voisnon, il n'eût pas, de lui-même, remarqué la différence entre un Raphaël et une image d'Épinal. Il estimait que l'art est une convention.

— Certes, monsieur d'Orves, répliqua l'abbé; chaque fois que dans mon église — et cela m'arrive souvent — je lève les yeux.

— Eh bien! que représentent ces vitraux, à votre gré?

— Mon Dieu, monsieur le baron, pour être franc, je dois vous avouer que je n'ai point là-dessus d'indication bien précise. La majorité d'entre eux ont trait, semble-t-il, à des actes de l'existence de saint Vital. L'église, nos archives paroissiales en font foi, fut construite en même temps que le château dont elle était primitivement une dépendance, une sorte de chapelle privée; l'hospitalité, la bonne grâce et aussi la piété des seigneurs du Vivier la rendirent promptement publique. Vital de Raimondis qui, comme vous savez, l'édifia vers 1450, y plaça, tout naturellement, des images destinées à rappeler son bienheureux patron.

— Monsieur le curé, connaissez-vous l'histoire de saint Vital?

— Mal, monsieur le baron, mal en vérité. Son office dans le bréviaire est des plus brefs. Sa fête tombe, je le sais, le 28 avril.

— Voulez-vous me permettre de vous conter cette histoire, d'après la Légende Dorée?

— Monsieur, il faut se méfier de cette source. Elle est sujette à caution et, quoique inspirée par un esprit édifiant, la naïveté du narrateur, qui écrivait pour des âges de foi encore très grossiers. peut parfois prêter à sourire. Je vous vois venir d'ici.

— Monsieur le curé, je ne défends point et pour cause la Légende Dorée contre l'autorité de vos critiques. Cependant son auteur, Jacques de Voragine, est, je crois, bienheureux. A mon humble sens, à moi, profane, juge indigne, c'est vrai, il l'a certes mérité, car par la perfection, l'enchantement de son art il fait pénétrer jusqu'à de bonnes pensées dans de mauvaises cervelles comme la mienne. Il constitue un exemple admirable de la faculté que vous maudissez, mise au service de Dieu. Ainsi saint François domestiqua le loup-garou. Voici donc, selon le pieux évêque

de Gênes, la légende de saint Vital, celle-là même qui est peinte sur vos vitraux : Un moine, nommé Vital, se rendit à Alexandrie où il se fit donner la liste de toutes les courtisanes. Entrant chez elles tour à tour il leur disait : « Donne-moi cette nuit et, en échange de l'argent que je te donnerai, consens à t'abstenir jusqu'à demain de toute fornication. »

— Oh! monsieur le baron, quels termes! s'exclama le curé ; j'en rougis pour M. Jean.

— D'ici quelques mois, répliqua Voisnon, ce chérubin en entendra bien d'autres.

D'Orves poursuivit : « Et il passait toutes les nuits chez ces courtisanes, mais agenouillé, dans un coin de la chambre et priant pour elles, et le matin il s'en allait leur défendant de révéler ce qu'il avait fait. » Il y eut cependant une de ces femmes qui divulgua la chose et, en punition, un démon s'empara d'elle. Et tous lui disaient : « Tu n'as que ce que tu mérites, menteuse! car ce mauvais moine est allé chez toi pour forniquer! »

— Encore! réitéra l'abbé Mineau. Vous êtes incorrigible!

— Vous conviendrez, monsieur le curé, que je ne puis vraiment être rendu responsable des propos que tenaient alors entre eux les gens d'Alexandrie — « Tous les soirs le moine Vital disait à ceux qui l'entouraient : Il faut maintenant que je m'en aille parce que telle ou telle courtisane m'attend. Et à ceux qui lui faisaient des reproches il répondait : « N'ai-je pas un « corps comme tout le monde? »

— Avouez, père Mineau, qu'il y avait là de quoi scandaliser un brin? interpella le médecin, ravi de l'histoire.

— Mais, s'il vous eût rencontré, docteur, continua d'Orves, il vous serait sans doute arrivé ce qui advint

à un passant qui lui donna un soufflet, disant : « Misérable, ne te corrigeras-tu jamais de ton immondice? »

— Moi, dit Voisnon qui était célèbre dans le pays par sa verdeur galante, je ne serais pas allé jusque-là. Je lui aurais tout bonnement demandé de me céder sa place. Et je m'y serais comporté d'une manière moins héroïque peut-être, mais beaucoup plus naturelle.

— Docteur Voisnon! protesta, scandalisé, l'abbé Mineau.

— Quoi qu'il en soit, reprit le narrateur, Vital répartit à son insulteur : « Mon ami, je te revaudrai ce soufflet. »

— Je reconnais là l'homme d'Église! interrompit Voisnon.

— Taisez-vous et attendez donc. Quelques heures plus tard, voici qu'un diable, sous la forme d'un nègre, appliqua sur la joue de cet homme un terrible soufflet en lui disant : « Reçois ce soufflet de la part de l'abbé Vital. » Et le diable s'empara de lui et le tourmenta si fort que la foule s'amassait à ses cris. Mais Vital, voyant son repentir, pria pour lui et obtint qu'il fût délivré. Puis, sentant approcher la mort, ce bon moine laissa un papier où était écrit : « Gardez-vous de juger trop tôt. » Et quand il fut mort toutes les courtisanes célébrèrent la pureté de sa conduite; une foule d'entre elles se convertirent. Et tous, à cette occasion, glorifièrent Dieu dans Alexandrie. « Je me plais, termina le baron, à méditer cette histoire. Je la mets en parallèle avec tels jugements téméraires que le monde porte avec une facilité si grande et une si incroyable légèreté. » — Les yeux du conteur eurent un éclair malicieux, mais presque imperceptible, dans la direction de Voisnon. — « Reconnaissez-vous maintenant, monsieur le curé, les scènes peintes dans votre église, face sud, s'entend, puisque la face nord est réservée, selon

l'usage, à des sujets tirés de l'Ancien Testament? »

— Il se peut, monsieur, il se peut, convint l'abbé Mineau d'un ton froid, mais je vous ai déjà dit que ces sortes de légendes ne méritaient point le crédit.

La discussion fut momentanément close par M. de Raimondis, qui remontait de la cave, deux bouteilles poudreuses en main.

— Si nous passions à table, messieurs, proposa sans façon le vieux gentilhomme; et il ouvrit la porte-fenêtre donnant accès de la terrasse dans la salle à manger.

La nuit était presque venue. La façade du Vivier découpait ses hauts toits sombres sur le ciel clair et pâle où apparaissaient les premières étoiles. Bombant ses seins à travers les broussailles, avançant la tête avec une étonnante expression humaine, l'Androgyne des Philosophes semblait vouloir happer les convives au passage.

— Vilain oiseau! fit le docteur en lui montrant le poing.

— Eh! eh! murmura le comte, sans qu'on sût s'il protestait contre cette apostrophe ou s'il l'approuvait.

— Perpétue l'appelle le portrait de la maison, assura le curé, mais en cela elle ne flatte pas la maison.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda le docteur.

— Que c'est un symbole, parbleu! expliqua d'Orves. Par ma foi, la bonne femme a raison Je me plais à voir dans cette sculpture étrange, mon cher Octave, la figure du Génie de ta race. Les Lusignans avaient leur fée! Vous possédez ce démon de l'Aventure. De sa main droite, il vous promet la richesse, représentée par des épices, et il vous tend la gloire, les honneurs de sa main gauche. A plusieurs reprises, à deux tout

au moins, la mer vous a donné l'une et l'autre. Il n'est pas jusqu'aux vers :

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile,

où je ne veuille voir un hommage à la générosité de votre sang, et le succès de notre ami Jean confirme par son heureux augure le vieil adage inscrit au seuil de cette maison.

Jean rougit et, confus, baissa le nez vers son potage. M. de Raimondis, quoique satisfait de l'explication et secrètement flatté, ne répondit rien à d'Orves. Il ne l'aimait pas. Les liens de parenté, de voisinage, d'une camaraderie datant de l'enfance ne parvenaient pas à enchaîner son antipathie. Soi-disant, il le trouvait trop raffiné, trop Parisien, trop instruit, trop bien vêtu, trop esclave des belles manières, mais sans doute il le chargeait de griefs intimes plus graves qu'il ne confiait pas. Volontiers il lui lançait des bourrades désagréables. Ainsi, son cousin n'ayant pas réussi à dissimuler une grimace en avalant la première cuillerée du potage, Octave de Raimondis bougonna : « Ah! dame, ça n'est pas la cuisine du Café Anglais. » Jean souffrit de cette allusion aigre. Voisnon et le curé n'en furent point autrement fâchés. D'Orves se révélait trop différent d'eux. Par moments, ils ne pouvaient se défendre de subir son érudition et son charme, mais ils se rebellaient contre cet ascendant d'un esprit s'imposant aux leurs. Le baron goûtait presque cette hostilité qu'il se plaisait à dompter passagèrement par la justesse, l'originalité, parfois l'éloquence de ses saillies. L'ironie lui servait le plus généralement d'arme. Il répondit donc avec amabilité au comte de Raimondis :

— Que veux-tu, mon cher Octave, la perfection n'est

pas de ce monde. Si tu avais la cuisine du Café Anglais dans ce décor, tu jouirais du Paradis terrestre, et tu me verrais toujours chez toi. — Cette perspective n'eut pas l'air d'enchanter M. de Raimondis et la contraction de ses traits décela ses sentiments particuliers à l'égard de son parent. Celui-ci semblait ne rien remarquer et il continuait l'éloge du Vivier.

— Quelle merveille! j'aurais voulu connaître jadis la cour intérieure pleine d'eau, reflétant d'un côté les vitraux de Saint-Vital et de l'autre les arcades de la galerie aux Épices. Nous avions retrouvé avec ta mère, dit-il à Jean, une estampe du dix-septième siècle, antérieure aux ravages du Magnifique et qui la représente ainsi. A la fenêtre de la cuisine, derrière les barreaux, un marmiton pêche des carpes en face de la fontaine aux Sirènes. C'est délicieux. Quel artiste a pu concevoir l'idée de ce miroir d'eau intérieur? Quelque Vénitien, sans doute, ramené par Vital et hanté par la nostalgie des lagunes.

— Bah! poussa M. de Raimondis, qu'en sais-tu? D'abord, cette façade n'est pas l'œuvre de Vital tout seul. Son fils Jean y travailla aussi. C'est à l'époque de Jean plus qu'à celle de Vital que l'influence italienne devient sensible. Regarde par exemple la voûte montante qui part du porche fortifié et conduit à la galerie : elle n'a point les nervures entre-croisées du quinzième, mais des caissons sculptés comme au seizième, et les reliefs figurent un combat de Centaures et de Sagittaires où l'art italien est manifeste.

La science de ce paysan du Danube stupéfia d'Orves. Plusieurs fois il avait constaté chez cet ours replié sur lui-même de surprenants éclairs.

— Eh bien! lui demanda-t-il, puisque tu es si documenté, renseigne-moi donc aussi sur cela : est-elle italienne, cette grossière effigie de Vital creusée dans

cette même cour, au-dessus de la porte de la cuisine, où des degrés de pierre descendent encore dans l'ancien vivier?

— Il y a une inscription à côté et en dessous, monsieur le baron, indiqua l'abbé.

— Hé! je sais bien. Par malheur, elle ne fournit aucun renseignement sur l'origine de l'image. Ce sont des vers. Les voici.

De mémoire, sans hésitation, à l'émerveillement de tous, le baron récita d'une haleine :

Cessez, Grégeois, de vanter le voïage
fait en Colchos pour ravir la Toyson,
car ni la nef, ni tout son équipage,
ni tous les preux compagnons de Jason,
ne valent pas d'en parler. La raison
pour ce qu'au pris de ce grand Cappitaine
leur cours ressemble au voler d'un oyson,
et ce Vital fust un' aigle hautaine.

— Le morceau, ajouta-t-il, est curieux comme document géographique. Il semble indiquer que la vieille Méditerranée des Argonautes n'a plus suffi aux ambitions de Vital. On est à l'aube des grandes découvertes.

— En fit-il? interrogea Jean, sortant soudain du silence où, écoutant les autres, il s'était enseveli dans son bonheur toute la soirée.

— On ne sait trop, répliqua d'Orves. En dehors des temps qu'il passa au Vivier et au service de René d'Anjou, — alors les documents abondent, — les années de sa jeunesse, celles de sa vieillesse, ses voyages, sa fugue finale avec Briande d'Almada restent obscurs. Somme toute, on ne possède là-dessus que des notes manuscrites, rédigées, d'après des traditions orales probablement, par un bénédictin, plus de deux cents ans après la mort de Vital, au moment où Julien de Raimondis,

sur le point d'être chef d'escadre, dut aller à la Cour et s'occuper de ses preuves. Tu as dans ton grenier, Octave, la correspondance de Julien avec ce bon moine. C'est là qu'on peut puiser quelques vagues, bien vagues renseignements.

— C'est possible, accorda M. de Raimondis, qui luttait âprement contre la cuisse d'une vieille poule, mise au pot, à la mode du bon roi Henri, mais trop tardivement, par Perpétue, surprise de trois dîneurs inopinés.

— De ces renseignements il appert, poursuivit d'Orves, que Vital de Raimondis dut combattre à Chypre, dans ces querelles qui mettaient aux prises les derniers Lusignans, le soudan d'Égypte, les chevaliers de Rhodes, les Vénitiens et les Génois. Il navigua aussi sur les « nefs absoutes » de la ville de Narbonne qui, par permission spéciale du Pape, commerçaient deux ou trois fois l'an avec les Infidèles. Les premières années de sa vie, il apparaît comme un habile patron de galère, semi-pirate, semi-marchand.

— Ouah! il n'était point marchand! cracha avec humeur M. de Raimondis. Son père était conseiller au parlement de Provence.

— Je me le représente fort bien, déclara Voisnon : il devait ressembler trait pour trait à ces capitaines de voiliers, que j'ai connus dans le Pacifique, aux îles Marquises, trafiquant de tout avec les naturels, achetant ou échangeant des perles, transportant des Chinois, faisant la traite au besoin et le coup de feu à l'occasion...

— Merci, docteur, grogna M. de Raimondis.

— Pardonnez-moi, monsieur, je n'ai pas voulu vous offenser, s'excusa Voisnon. — Il respectait et estimait M. de Raimondis à cause de son caractère juste et droit. D'ailleurs il figurait sur sa liste municipale; au

conseil, il n'esquissait qu'une opposition de principes. Pour la pratique des affaires communales, il se rangeait toujours à l'avis de son maire.

— Eh! mon Dieu! il faut convenir que l'image du docteur ne manque pas de justesse, appuya d'Orves, car enfin, même avant d'épouser la fille de l'argentier Prunier, Vital était riche. Et je serais tenté de croire que ces richesses provenaient soit de son commerce dans le Levant, soit de ses rapines, courses et butins. Cela n'offre rien d'invraisemblable. Et il a certainement fréquenté des Vénitiens.

— Tu y tiens, fit Octave de Raimondis, qui avait achevé de dépouiller sa carcasse de poule.

— Oui, repartit son cousin; d'ailleurs, je n'en veux pour preuve que le portrait sculpté dont nous parlons. Sur cette image, Vital porte le bonnet usité alors à Venise, une sorte de bonnet phrygien.

— Ce que tu ne sais pas, reprit le comte, c'est que ce détail sauva le château pendant la Révolution.

— Pas possible! s'écrièrent ensemble le médecin et le baron.

— Parfaitement, en 1794. Les bandes républicaines ravageaient le pays, conduites par un nommé Taupier, sorte de misérable, plus brigand que soldat, pourvu néanmoins d'une commission officielle par le district. Mon grand-père Jules avait émigré; son oncle, le frère cadet de son père, le chevalier de Raimondis, vieux dur-à-cuire jadis blessé devant Minorque, avait voulu demeurer au Vivier. Taupier ayant fait fusiller le maire, M. Piot des Vinières, les habitants vinrent supplier mon arrière-grand-oncle d'accepter cette charge pour assurer l'ordre public. Il accepta, et sa main, ferme et prudente, fit régner, effectivement, dans la mesure du possible, la tranquillité. Mais un jour, Taupier traversant le bourg avec ses hommes

entre au château. Mégarde? oubli? on avait négligé de fermer le porche que vous connaissez. Il pénètre dans la cour, hume l'air avant de prendre une décision, quand, tout à coup, son regard rencontre le portrait de Vital coiffé du bonnet phrygien. « Ce bougre-là, hurle-t-il, était républicain avant nous. Je gage que la maison n'est habitée que par de vrais sans-culottes. » Et il repart, suivi de sa bande. Le Vivier l'avait échappé belle.

Un éclat de rire, auquel Voisnon s'associa le premier, salua l'histoire; puis l'abbé Mineau demanda :

— Pensez-vous véritablement, monsieur le comte, que ce scélérat de Taupier fût venu pour mettre le château à feu et à sac. ou n'en fit-il le simulacre que par peur des siens, pour obéir à des ordres reçus?

— Je ne sais pas, monsieur le curé. Le savait-il lui-même? Le plus souvent, vous devez l'avoir entendu dire comme moi, Taupier était ivre. Parfois aussi, dans ces bandes, les chefs marchaient pour satisfaire leurs hommes ou l'opinion du district. A l'époque dont je vous parle, ils commençaient déjà à craindre les représailles populaires des excès qu'ils commettaient envers les petits aussi bien qu'envers les grands. Et mon grand-oncle était très aimé. Dans beaucoup d'occasions enfin, ces tyrannicides ne cherchèrent qu'à exercer des vengeances personnelles.

— Hélas! oui, soupira le curé en pâlissant légèrement.

— Et puis, on les fait volontiers pires qu'ils n'étaient! lança Voisnon avec bonhomie.

— Sacrebleu! protesta d'Orves, c'est pourtant difficile. Ledit Taupier, par exemple, fit brûler vives mes deux grand'tantes devant leur mère, qui devint folle. Que vous faut-il de mieux? — Le médecin regarda d'Orves avec une sorte d'étonnement, car, de lui-

même, il était bon. Seulement, sa profession, sa vie vagabonde lui avaient composé une philosophie de la douleur humaine. Il avala une rasade de vin blanc, après quoi, essuyant ses longues moustaches, il déclara :

— Que voulez-vous? Les guerres civiles offrent partout les mêmes excès. Les sociétés, comme les femmes, n'enfantent que par la douleur.

— Si encore elles enfantaient quelque chose de bon! grommela son contradicteur. Le curé Mineau devina que la conversation allait prendre un tour terrible. D'ailleurs, depuis quelques minutes, il méditait une diversion personnelle.

— Monsieur le comte de Raimondis, commença-t-il timidement, nous disait tout à l'heure que les chefs révolutionnaires satisfaisaient le plus souvent quelque grief personnel, je le crois tout à fait pour ma part.

— Allons donc! cria Voisnon.

— Mais si, docteur, je vous assure. Tenez, vous qui lisez beaucoup, lisez-vous les récits d'un historien de grand mérite, M. Georges Lenôtre?

— Est-ce que je lis vos fariboles, l'abbé? rejeta brutalement le médecin, oubliant tout à fait les emprunts fréquents qu'il pratiquait dans la riche bibliothèque du curé. Cette appréciation injurieuse, doublée d'une vive ingratitude, piqua le bon prêtre et le détermina tout à fait à entamer une histoire devant laquelle, visiblement, il hésitait.

— Il n'y a point là de fariboles, monsieur Voisnon, et si je vous racontais une histoire personnelle à moi, à ma famille, précisément sur ce Taupier dont nous nous entretenons, que diriez-vous?

— Eh bien!... Hé! ma foi... je verrais... Puisque je suis sans doute destiné à griller en enfer quelque jour avec ce brave homme, cela me fournirait une entrée

en matière pour notre plus prochaine rencontre. Le docteur but de nouveau un coup de vin blanc, s'essuya encore les moustaches et dit enfin :

— Parle, curé, je t'écoute !

— Les Taupier, narra le prêtre, étaient une famille de commerçants aisés, établis dans le bourg du Vivier depuis plusieurs générations à l'époque où commence mon histoire. Au bas de la côte Saint-Eutrope, on remarque encore aujourd'hui leur logis. Un escalier aux larges marches de pierre monte en tournant dans un pavillon. Sur le linteau de la porte on distingue une taupe grossièrement sculptée. C'était un commencement d'armoiries. Joseph Taupier, garçon d'une agréable mine et qui se destinait à la judicature, recherchait ma grand'mère lorsqu'elle était jeune fille. Celle-ci lui préféra mon grand-père. Taupier en conçut un vif dépit. Il renonça à ses premiers desseins, quitta le pays, devint soldat, contrebandier, faux saunier. Les troubles de la Révolution le ramenèrent dans notre contrée. Il y reparut en capitaine coiffé d'un chapeau à plumes et ceint de l'écharpe tricolore. Il commandait, muni d'une commisssion régulière, une troupe de ce qu'on appelait alors des « patriotes », c'est-à-dire un ramassis de gens sans aveu qu'il recrutait un peu partout sur les grands chemins. Les crimes épouvantables qu'ils commirent, analogues à celui que nous racontait tout à l'heure M. le baron d'Orves, furent sans nombre. Un soir, mon grand-père rentrait du Mans, sa ceinture pleine d'or. Il fut arrêté par ces misérables qui lui demandèrent son certificat de civisme. Il en possédait bien un ; par malheur il l'avait laissé à la maison. Taupier l'accusa d'entretenir des relations avec les ci-devant émigrés, d'être un émissaire de Pitt. Sans donner à mon grand-père le temps de se défendre, ni même celui de se reconnaître, on le

fusilla dans un fossé, sur le bord de la route. Taupier lui coupa la tête avec son sabre et accourut cette nuit même au Vivier. Il enfonça la fenêtre de ma grand'-mère, jeta la tête sanglante sur le plancher et s'enfuit. Lui et ses hommes se partagèrent l'or, le prétendu or de Pitt, mais je dois reconnaître qu'il protégea ma grand'mère et ses deux enfants, empêchant qu'on leur fît aucun mal pendant toute la durée des troubles. Dans la suite, Taupier fut employé aux armées en qualité de commissaire des guerres. Il vécut et se maria à l'étranger. A la fin de l'Empire, il revint de nouveau dans ce pays qu'il avait terrorisé, pour y vieillir dans sa maison natale où il mourut en 1820 sans être inquiété. Vos parents, monsieur le comte, ne le signalèrent point à la vindicte de l'autorité, par générosité sans doute, peut-être aussi en souvenir de ce qu'il avait sauvé leur château. Il était riche, mais la réprobation publique pesait sur lui. On ne put l'enterrer dans le cimetière du village, mais il reçut les secours de la religion à son lit de mort. Sa veuve a laissé une rente à la fabrique afin que le curé du Vivier célébrât à perpétuité des messes pour le repos de l'âme de Joseph Taupier, le Terroriste.

L'abbé Mineau avait pâli davantage en prononçant les derniers mots. D'Orves questionna :

— Eh!... vous dites ces messes, monsieur le curé?... pour le repos éternel de celui qui assassina votre grand-père?

— Monsieur le baron, dès mon enfance, j'eus la vocation ecclésiastique. Mon père et ma mère le savaient. Loin de m'en détourner, ils m'y encouragèrent. Mais ils ne me racontèrent point cette histoire. Ils me l'apprirent le jour où je fus ordonné prêtre après m'avoir fait jurer de pardonner..., et j'ai pardonné. » Puis l'abbé Mineau ajouta avec une extrême simplicité :

« Que voulez-vous, messieurs, ne suis-je pas le ministre de Celui qui est par excellence le Pardon? Notre Seigneur n'a-t-il pas pardonné lui-même à ses bourreaux? »

Le digne prêtre se remit à finir les restes de sa poule. Il ne semblait pas s'apercevoir qu'il venait d'exprimer là quelque chose de surhumain et d'extraordinaire. Mais, pour les auditeurs, son visage plat, soumis, blafard, battu de rudes mèches grises, s'illuminait d'un jour nouveau, éclatant.

Par-dessus la table, Voisnon, les larmes aux yeux, tendit brusquement la main au curé, car ce positiviste demeurait sensible aux beaux traits de l'âme. La grandeur de la religion catholique lui apparaissait dans cette histoire vécue et tragique, contée avec sincérité.

Il y eut un moment de silence où chacun réfléchissait. D'Orves le rompit par cette réflexion inattendue :

— Que les femmes compliquent donc l'existence!

— Certes! affirma M. de Raimondis comme se parlant à lui-même.

Cependant il songeait au vide incroyable qu'il ressentait autour de lui depuis la mort de son épouse. Soudain il fixa Jean :

— Eh! mais, dit-il, nous oublions de boire au héros de la journée!... Alors il avisa les deux bouteilles poudreuses qu'il avait montées de la cave et placées devant lui.

Justement Gunther, surnommé Cognac dans le Bourg, vieil ordonnance alsacien qui avait suivi son lieutenant dans la retraite, apportait, sur un plat d'étain aux armes du Magnifique, les perdrix de l'après-midi, gonflées, suintantes, dodues, bardées de lard, arrosées de beurre doré.

— Voici qui réhabilite Perpétue, dit d'Orves. Il n'y

a plus guère que chez toi, Octave, et chez moi, qu'on rôtit ainsi à la broche, devant un feu de bois.

— Oui, oui, grommela Octave, les vieilles méthodes ont du bon. — Il versait lui-même, à la ronde, religieusement, le liquide onctueux, d'un or presque brun, que son grand-père Jules avait récolté dans le clos des Fontenelles. Gunther, dit Cognac, se tenait raide, figé derrière son maître, la serviette entre les doigts, et ses yeux, suivant attentivement les verres, luisaient comme des braises ardentes.

— Mâtin! fit le docteur en faisant claquer sa langue.

— Quel nectar, monsieur le comte! prononça le curé avec une sorte de dévotion. Referons-nous le pareil cette année?

— Pas encore, laissa tomber le vieux Raimondis. Ayant fini d'emplir les verres, il regarda de nouveau Jean. Il se rappelait sa naissance. Lui, Octave, n'avait pas quitté depuis longtemps le service et d'Orves voyageait alors au loin. Le grand-père, le colonel d'Aubijoux, rayonnant de joie, avait été parrain; on avait bu du vin semblable; et le regard de l'homme invalide avant l'âge allait du vin de sa vigne à l'unique rejeton de sa race, assis là, devant lui, les yeux baissés, mais l'air heureux et résolu. M. de Raimondis songeait : « C'est mon sang, » et sa pensée remontait à tous les siens, à l'ancêtre Vital, bâtisseur du toit qui les abritait, à son fils Jean, le mari d'Olympe de Chourses, grand maître de l'artillerie de France; à Julien le Magnifique, chef d'escadre après Vigo et qui avait figuré avec dignité à la cour de Louis XIV; au chevalier de Raimondis, blessé devant Minorque et qui avait tenu ferme au Vivier pendant la Révolution; à son père, Auguste, le fils de Jules, le petit neveu du chevalier, que Napoléon avait emmené à quatorze ans en otage, comme garde d'honneur, en Espagne, et

plus tard décoré de sa main, en Russie; à lui-même, à ses propres états de services dans les hussards, durant la guerre allemande. Dans quelques semaines, son fils porterait à son tour le sabre et l'uniforme. Cela, il n'aurait jamais osé l'espérer... avec ces fichus examens, n'est-ce pas?... Il aimait mieux n'y pas penser, paraître indifférent. A quoi bon courir à une déception de plus?... Mais non, c'était bien vrai : Jean de Raimondis était admis à l'École navale. Alors, mû par une émotion extrême qu'il ne put contenir davantage, Octave de Raimondis se souleva péniblement sur sa cuisse endolorie, et, dressant son verre, d'une voix sonore, vibrante, avec un enthousiasme dont on l'eût cru incapable, il s'écria : « A l'épée! »

D'Orves et Voisnon reprirent le toast avec chaleur. Tous deux appartenaient à des opinions différentes, mais ils se ressemblaient en ceci : ils avaient couru le monde.

Et dans ce demi-impotent, usé, cassé, veuf, indifférent à la pensée de demeurer désormais seul, qui vouait avec ce désintéressement, cet élan instinctif, spontané, cette joie en quelque sorte religieuse, l'unique espoir de sa maison au service de l'État, ils saluaient la race de ceux qui, de Bethencourt à Suffren, de Pointis à Montcalm, portèrent le renom de la France si loin sur les mers, sur le globe, lui conquirent un empire de gloire toujours vivant, dont maintes fois ils avaient trouvé les traces et encore bénéficié.

— Qu'est-ce, je te prie, qu'un gentilhomme qui n'a pas porté l'épée? demanda rudement, en se rasseyant, Octave de Raimondis à son cousin d'Orves.

— Un raté comme moi, répondit celui-ci avec une humilité si sincère qu'elle eût touché tout autre que M. de Raimondis. Le curé Mineau sentit de nouveau qu'il fallait charitablement intervenir :

— L'épée de notre nation, enseigna-t-il, c'est le glaive de Dieu, et il est, oserai-je dire, conforme aux vues de la Providence qu'elle soit confiée à de bonnes mains. Aussi est-ce de tout cœur que je remercie Celui qui nous dispense le succès ou l'insuccès à son gré d'avoir béni l'examen de M. Jean et que je prie le Seigneur d'élever un jour notre jeune aspirant, — puisque l'on dit ainsi, paraît-il, — jusqu'au grade d'amiral de France.

— Il n'y en a plus, monsieur le curé, fit d'Orves.

— Mettons vice-amiral; ce serait déjà joli, concéda Voisnon. Mais, sans les écouter, Octave de Raimondis s'adressait à son fils :

— Comment ne m'as-tu pas informé plus tôt de la nouvelle?

— Vous veniez de partir quand le facteur est arrivé. Je ne l'ai su d'ailleurs que par la lettre de Tom, car vous savez bien, papa, que je ne me permettrais pas de décacheter votre journal.

D'Orves avait repris l'avantage. Il riait et haussait les épaules en regardant son cousin. Celui-ci ne lui répondait point et feignait de ne pas voir ces moqueries. Il demanda à Jean :

— Tom?... Connais pas!... Qu'est-ce que Tom?

— Mon ami Tom, Thomas du Pontcournai, voyons.

— Ah! oui, parfaitement... aussi, pourquoi ce nom de chien?... son père et moi avons été lieutenants au même escadron. Pas longtemps, car il est passé capitaine peu de temps après la guerre... Est-ce qu'il est reçu aussi, ton ami?

— Non, le pauvre diable.

— Fâcheux, fâcheux, j'aurais aimé ça. Parbleu! je me souviens bien de son père... et de sa mère... la belle Édith de Châteaumorond, fille d'un officier aux Guides, le comte Agénor de Châteaumorond, frère ca-

det du duc... D'Orves sait ça bien mieux que moi.

— N'avez-vous donc pas conservé des relations, monsieur le comte, avec ces personnes distinguées? s'enquit l'abbé Mineau.

— Moi, monsieur le curé? se récria Octave de Raimondis, jetant un regard de commisération sur le digne ecclésiastique et sur lui-même, sur sa redingote verte, qui le faisait ressembler à un personnage des tableaux champêtres de Joseph Vernet. Mais regardez-moi... Vous ne me voyez pas?... Si par impossible je rencontrais aujourd'hui Mme la marquise du Pontcournai, pensez-vous que je serais assez sot pour me faire reconnaître d'elle et aller la saluer?... Nenni non... Ce serait trop l'humilier... D'ailleurs, elle me prendrait pour un pauvre.

— Vous êtes cependant du même rang, observa aigrement Voisnon qui n'aimait pas les nobles, mais qui, touchant par des rapports quotidiens aux Raimondis, déployait pour eux plus d'orgueil qu'eux-mêmes n'eussent songé à en concevoir.

— Aujourd'hui, docteur, ce ne sont plus les parchemins qui font les relations, ce sont les tailleurs. — Et sur cet aphorisme, le comte, ayant allumé sa pipe, en lança une bouffée comme s'il soufflait avec dédain sur toutes les vanités humaines. Connaître ces gens-là, reprit-il, c'est bon pour des messieurs bien habillés comme mon beau cousin que voici, — et, du bout de son tuyau, il désignait d'Orves.

— Tu as des habits brodés là-haut, dans les coffres du grenier, riposta le baron. Tes ancêtres n'imitaient pas tous Diogène.

— Pouah! fit Raimondis, le seul habit que j'aie aimé, c'est mon uniforme : mon cœur est resté dedans. — Ses yeux se fixèrent sur un petit portrait de pâte bitumeuse, noirâtre, qui représentait le Magnifique en per-

ruque et en armure de parade, ciselée et dorée; le ruban de Saint-Louis fulgurait au centre soutenant la croix d'émail; la figure, comme celle d'une femme, s'ornait d'une mouche, et l'air important, les joues gonflées, Julien de Raimondis, de son œil large, semblait darder un regard étonné sur ce descendant si dissemblable à lui, qui considérait son exemple, sans s'émouvoir, à travers des spirales de fumée bleue.

Le dîner fini, l'abbé Mineau récita les Grâces et l'on fit quelques pas sur la terrasse.

L'Androgyne des Philosophes découpait son profil grimaçant, semi-humain, sur la nuit claire, fraîche, étoilée. En bas, au delà des cèdres confus et argentés, une barre brillante et une écharpe de vapeurs indiquaient le Loir.

On ne s'attarda pas. Le docteur voulait voir un malade; le curé, achever son bréviaire. D'Orves pria Jean de le reconduire un peu sur la route du Pin, qu'il regagnait à pied. Dès qu'ils eurent franchi le porche, le baron demanda à son neveu :

— Ainsi, tu as des nouvelles des Pontcournai. Qu'est-ce qu'ils deviennent?

— Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, Tom est recalé... il ne sait trop ce qu'il va faire... les autres s'amusent... les Privaz sont là-bas... ils ont loué près de Pontcournai un très beau château qui s'appelle Chalandray... ils font tous des parties ensemble.

— Ah! ça, par exemple, c'est impayable!... Non?... Est-ce que par hasard, Privaz?... mais Édith est trop habile, trop dégoûtée pour laisser ce riche lourdaud parvenir à ses fins... Alors?... alors?... Décidément, la vie, vois-tu, Jean, contient bien des énigmes. Que dis-tu de celle-là?

Jean répondait par monosyllabes inintelligibles. Mais une idée, une idée douloureuse, s'implantait dans

son esprit à mesure qu'il réfléchissait; et le germe de cette idée était une image : May du Pontcournai, avec sa courte jupe de dentelles en lambeaux, toute ruisselante de sang, poursuivie dans les ruines de Grimonville par Amédée Privaz... cependant elle lui échappait. Était-ce la symbolique vision d'un avenir? Jean ne voulait pas se l'avouer : cependant, cette pensée lancinante revenait sans cesse gâter son immense bonheur d'être reçu... puis il se souvenait des paroles de son père *que la marquise du Pontcournai eût regardé comme un pauvre,* et la distance entre May et lui-même s'accroissait maintenant sans limites... Il eût bien voulu interroger d'Orves, mais cela Jean ne l'osait pas, de peur que son oncle, fin psychologue, ne devinât ce que son innocence d'adolescent refusait encore de préciser pour lui-même. Tous deux, suivant les pentes d'idées différentes, n'échangèrent plus que peu de paroles. Arrivés au carrefour des Alleuds, où débutait l'avenue menant au Pin, ils se séparèrent. Jean écouta quelques instants, dans le soir calme et transparent, sonner le pas de son compagnon sur le chemin sec et blanchâtre qui disparaissait entre des buissons d'ombre. Le pas s'éloignant, Jean se retourna : il songeait à sa mère morte et à son père, si spécial. Comme il se sentait isolé pour marcher dans la route qui s'ouvrait, toute grande, simultanément tentatrice et inquiétante, devant lui, dans la nuit!...

DEUXIÈME PARTIE

DEUX ROUTES

« Cette route poudreuse absorba bientôt toute son attention... Il lui sembla qu'elle lui faisait les yeux doux : elle l'appelait, elle lui disait : « Suis-moi, nous nous en irons « ensemble dans les pays lointains... Viens ; « je t'attends ; donne-moi ton cœur ; je suis « la fidèle amie des vagabonds, je suis la « divine maîtresse des cœurs hardis et forts « qui traitent la vie comme une aventure. »

(V. CHERBULIEZ, *le Comte Kostia.*)

I

Cinq ans plus tard, un matin d'août, l'escadre du Nord, commandée par le vice-amiral de La Tilouze, put être aperçue à l'horizon par les baigneurs en villégiature sur les côtes avoisinant Dinard et Saint-Malo.

L'escadre émergeait de l'Ouest, en ligne de file. Du rivage on ne vit d'abord qu'une suite de fumées se mouvant vers le phare du Jardin. Les renseignés nommèrent bientôt chacune d'elles. *Le Victorieux*, navire amiral qui marchait en tête, vint à droite pour éviter un plateau rocheux, puis il rangea de près la pointe du Moulinet où la foule l'acclama, enfin il alla mouiller assez loin en Rance, dans les parages de la Vicomté.

A peine la « berloque » permettant de rompre après le mouillage eut-elle retenti que, dégringolant quatre à quatre par les échelles, les aspirants envahirent leur poste et le firent résonner de bruyantes exclamations :

— La communication avec la terre est-elle autorisée, bon Dieu! jeta un grand diable dégingandé, déboutonné, et qui s'affala sur le divan, le dos à la cloison, les pieds battant la table.

— Tu es bien pressé, Glajeux, lui riposta un jeune homme calme, correct dans son veston noir à boutons d'or, et qui, rentrant du quart, ôtait ses jumelles et les rangeait.

— Eh! va donc, Bourgandois! fichu majoritard! On ne sait donc rien, dans votre état-major de malheur!

— Rien, fit posément l'interpellé. Et il s'assit à la table, dépliant *le Journal* : « Tiens, une chronique de Saint-Saëns sur *Parsifal !* Épatant ! » Il s'y plongea.

— Alors, comme ça, à quoi que vous servez, vous autres, si vous ne savez rien? déclara, appuyant la question de Glajeux, un solide garçon taillé en hercule, un peu gauche dans sa carrure de paysan, qui, ajoutant le geste à la parole, bouscula légèrement Bourgandois. Celui-ci, dérangé dans sa lecture, repoussa rudement le bon géant qui l'avait heurté sans malice.

— Laisse-moi donc tranquille, Accourgnac. Sacrebleu ! si nous ne servons à rien, vous servez bougrement à nous embêter, vous autres !

— Les aspirants de majorité, c'est des aristos ! hurla Glajeux de sa voix de gavroche. Sur ce, il exécuta une cabriole sur le divan et vint taper chaleureusement dans le dos d'Accourgnac. L'un et l'autre arrivaient de Chine où ils avaient été embarqués ensemble sur *le Forban*. On les avait mis à bord du *Victorieux* pour terminer leur temps d'aspirant, qui finissait en octobre, et ils apportaient une note tapageuse et bohème dans ce poste calme, rangé, bien élevé, un peu trop grave, qui sentait le bateau amiral et la tranquille escadre du Nord.

Les autres aspirants étaient, pour le service du bord, Raimondis et Raoul, ce dernier attaché à l'officier en second comme aspirant de détail, et, pour l'état-major du vice-amiral de La Tilouze, Privaz, Bourgandois, puis deux de leurs « fistots, » du Gac et Laperche.

— La communication avec la terre ne saurait tarder, annonça le petit Raoul entrant dans le poste. L'amiral vient de donner l'ordre d'armer sa vedette.

— Le veinard, s'écria Glajeux. Des fois qu'il pourrait m'emmener !...

— Bourgandois, tu es de corvée, dit Laperche.

— Hé! je sais bien! soupira celui-ci, de nouveau troublé dans sa lecture.

— Passe-la-moi, mon chéri, je t'en prie, minauda Glajeux contrefaisant une voix de femme.

— Mais, remarqua du Gac, pourquoi semblez-vous donc tous deux si pressés d'aller à terre? N'êtes-vous pas, l'un et l'autre, de service aujourd'hui?

— De service!!! protestèrent d'une seule voix indignée Glajeux et Accourgnac.

Ils furent brusquement interrompus par une exclamation de Glajeux à l'adresse de Privaz. Celui-ci venait d'apparaître dans le poste, sanglé dans sa redingote et faisant négligemment tinter ses aiguillettes avec la main :

— Ah! voici le maître des cérémonies! Quelles dispositions présage Votre Excellence? Votre Excellence a-t-elle eu vent des inspirations de l'autorité supérieure?

Privaz du geste imposa silence à Glajeux.

— Voici, prononça-t-il à la manière d'un oracle : La communication avec la terre vient d'être autorisée...

— Chic!! clama bruyamment le chœur des voix.

— ... Mais l'amiral donne cet après-midi un grand goûter et il espère, messieurs, que vous vous plairez à y assister, afin de faire les honneurs du *Victorieux* aux personnes de distinction qui le viendront visiter.

— Y peut se fouiller, le grand chef, ronronna Accourgnac. Ça, c'est de l'ouvrage pour vous, messieurs les aspirants de majorité...

— Y aura-t-il des femmes? questionna Glajeux.

— Certes, affirma Privaz.

— Du monde?

— Bien entendu... et du meilleur.

— Alors, mon vieux colon, des nèfles!... si encore

c'étaient des femmes du demi-monde, je ne dis pas... mais des femmes du monde... ah! là là!... c'est bon pour toi. Moi, dans ces conditions, je f... le camp à terre.

Privaz haussa les épaules et se tourna vers Bourgandois : « L'amiral part à neuf heures. Tu sais que tu es de corvée.

— C'est bon, c'est bon, grommela Bourgandois, et il activa la lecture de sa chronique. Y a-t-il seulement de la musique dans ce patelin?

— Il y a un excellent orchestre de tziganes au Casino, répondit Privaz. Mais Bourgandois montra une moue; il n'appréciait que la musique sérieuse.

Cependant l'alerte sonnerie du canot-major vibra dans la batterie. Du Gac dit à Laperche :

— Que fais-tu, toi?

— Dame! répliqua Laperche, du moment que nous ne sommes pas de service, il me semble...

Bourgandois objecta par-dessus son journal : « Vous savez, le vieux ne sera pas content.

— Comme vous l'entendrez, concéda Privaz... en droit vous êtes libres... en fait, je reconnais que c'est vissant. Moi, d'ailleurs, je suis de service, ça se trouve bien... sinon, je ne vous cache pas...

— Si encore c'était une question de service, renforça Laperche, mais un goûter...

— Mais c'est votre service, ça, à vous autres, tas de fainéants! rugit Accourgnac.

— Si j'avais l'honneur d'être attaché à l'état-major du vice-amiral de La Tilouze, affirma péremptoirement Glajeux, je n'hésiterais pas; je demeurerais.

Puis se départant du ton solennel, il conclut, fort guilleret :

— Mais comme je n'ai pas cet honneur, je me tire... Filons, ajouta-t-il, clignant de l'œil vers Accourgnac.

Celui-ci confessa un scrupule : « Qui fait le quart là-haut? »

Ce lourd garçon interrogeait pour l'acquit de sa conscience.

— Parbleu! dit Glajeux, c'est Raimondis. Il était de quart à la mer. Ne voyant personne le relever, il a continué, automatiquement, comme le nègre...

— Il en a une santé! exhala Laperche avec un soupir.

— Que voulez-vous? c'est son plaisir à ce gaillard-là, expliqua Glajeux. Aussi agissons en bons compagnons en lui permettant d'exercer notre office à notre place. Au fond, nous sommes désintéressés...

— Dévouez-vous! lança Bourgandois du milieu de sa chronique.

Glajeux fut saisi d'un remords, car il n'était pas mauvais camarade. Il poussait seulement parfois la farce un peu loin. Il avertit Accourgnac :

— Nous rentrerons ce soir au canot-major de huit heures, sans quoi le pauvre diable s'appuierait aussi les quarts de nuit.

— Entendu, accepta Accourgnac. Mais si nous voulons prendre ce canot-ci, changeons-nous. Je n'ai plus de pantalon blanc.

— En voici un, offrit Glajeux puisant dans son armoire. Il sera peut-être un peu juste, par exemple, mais la toile, ça s'étire...

Privaz regarda les deux compères et sourit de pitié. Glajeux releva ce sourire :

— Quoi, c'est pas de la belle toile! Qu'est-ce qu'il te faut, espèce de mylord? Ça vient en droite ligne de chez Li Koui, le plus chic tailleur de la rue Catinat à Saïgon. Tu ne trouverais pas le pareil à la Belle-Jardinière, vieux costaud!

— Est-ce que je m'habille à la Belle-Jardinière? méprisa Privaz.

— Bourgandois, tu me prêtes tes vernos? demanda Accourgnac.

Bourgandois, absorbé par son article, n'entendit pas.

— Accordé, fit Glajeux. et il commenta : « Qui ne dit rien, consent. »

— T'entreras pas dedans, remarqua du Gac, avisant les bottines vernies en question.

— Que si! en forçant un peu. Et puis nous n'allons pas parcourir des kilomètres, hein! Glajeux?

— Mais non, vieux frère. On va se ballader tout le long de la plage, au Casino, dans les rues, histoire de reluquer les petites femmes... Mais voici la sonnerie : « Armez le canot-major... » Messieurs... chers camarades... j'ai bien l'honneur... Il mima un salut à la ronde, endossa hâtivement un veston clair, noua une cravate rose à son col, se coiffa d'un chapeau à larges bords et se précipita vers la porte, suivi d'Accourgnac, enveloppé d'un manteau suédois et craignant de sentir craquer son pantalon sous l'effort de trop brusques enjambées.

— Et s'il y a une corvée? cria le petit Raoul.

— En ce cas, nous te déléguons nos pouvoirs, lui répondit la voix lointaine et aiguë de Glajeux. Déjà il escaladait les marches de l'avant-carré. Les deux compagnons venaient de déguerpir quand Raimondis, descendu par les échelles de la batterie, entra par la porte opposée. Dès le seuil il s'informa : « Ah çà! qui est-ce qui prend le quart? »

Une quadruple exclamation lui révéla son sort : « Vissé! »

— Mais enfin! c'est insensé! Glajeux? Accourgnac?

— Poussent à l'instant avec le canot-major, expliqua du Gac, en se tenant les côtes. Seul l'honneur d'être attachés à l'état-major du vice-amiral commandant en

chef, et la conscience que nous gardons de nos fonctions nous privent, Laperche et moi, d'agir de même.

— Enfin, vous m'avouerez qu'elle est forte, celle-là ! protestait Raimondis. Vachenaire, l'enseigne de quart, m'a envoyé dans le poste pour savoir ce qu'il y avait... C'est un bon type, il ne dira rien. Mais qui va faire midi à quatre? Si Tricoud n'a pas de midship, il va en éclater, une musique ! Ces deux phénomènes-là ont donc envie de rester aux arrêts jusqu'à leur promotion d'enseigne ?

— Que veux-tu? dit Raoul, impossible de raisonner ces deux fous. Raimondis, encore un effort : monte de midi à quatre.

— D'ailleurs il paraît que cela t'amuse, laissa tomber Privaz.

— C'est vrai que ça ne m'ennuie pas. Tout de même, à la longue...

— Et l'amiral t'invite à goûter avec de belles dames à qui tu montreras le bord pour te distraire, sourit Laperche.

— Diable ! c'est pas beaucoup de mon ressort, ces machines-là.

— Il aime mieux faire hisser une embarcation, plaisanta, non sans moquerie, le bel Amédée. Mais Raoul, fort lié avec Raimondis, rétorqua :

— Je parie, Privaz, que malin comme tu l'es, tu ne serais pas capable, toi, de faire hisser proprement une embarcation, une simple baleinière ?

— Ma foi, non !... le bel ouvrage d'officier... c'est du travail de quartier-maître.

— Au mois d'octobre, tu ne sauras pas encore faire le quart ?

— Le ferai pas.

— Tu resteras accroché aux basques des amiraux toute ta vie, alors ?

— D'abord, mon petit, toute ma vie… toute ma vie… c'est bien long… et je commence à en avoir assez de cette boîte où il faut être sur pied du matin au soir et du soir au matin… Heureusement que je possède les moyens de tout envoyer promener. Dès que mes trois ans seront finis, en octobre, vous verrez ça, je vous le prédis !

— Sans même faire campagne une seule fois ? interrogea avec stupeur Raimondis.

— Veinard ! s'écria Bourgandois. Il avait fini son article et il songeait à ce qu'il pourrait entreprendre s'il disposait des ressources de Privaz. Il vivrait à Paris, voyagerait, serait musicien, compositeur peut-être. Un timonier survint et interrompit le cours de ses réflexions amères.

— Lieutenant, dans un quart d'heure, on armera la vedette pour l'amiral.

— Sale galère ! hurla le futur compositeur en frappant furieusement du poing sur la table. Et il se mit en devoir de s'équiper. Soudain il poussa un cri : « Mes bottines, qui m'a pris mes bottines vernies ?

— Mais c'est Accourgnac, parbleu ! dit du Gac, en riant. Il te les a même demandées. Seulement tu ne l'as pas entendu, tellement tu étais captivé par ton article.

— Sacrebleu ! qu'est-ce que je vais devenir ? C'est que je n'en ai pas trente-six paires de rechange, moi, comme Privaz. Il se tourna vers celui-ci : « Tu ne pourrais pas m'en prêter ?

— Si… à la rigueur… fit Amédée, peu engageant.

— Mon cher, je suis confus… crois bien que…

— Oh ! permit Privaz avec un geste somptueux. Et il se dirigea vers son armoire qu'il ouvrit. Non pas trente-six paires, mais une douzaine seulement y étaient alignées, étincelantes, ruisselantes de lumière,

bombées dans leurs formes de plus pur galbe de Hellstern. — « Choisis... je sais que l'amiral tient à ce que ses officiers soient impeccables... Je suis heureux de me conformer à ses désirs. »

Bourgandois hésitait. Toutefois il n'ignorait pas combien le grand chef était sensible à ces détails de tenue. D'autre part, aucun des aspirants du poste, sauf Privaz, ne chaussait un pied égal au sien; aucun, non plus, ne possédait d'aussi beaux souliers. Gêné, Bourgandois se décida pourtant :

— Sois du moins assuré que j'y porterai la plus scrupuleuse attention.

Privaz sourit avec magnificence et il se mit à feuilleter la *Revue du Monde savant*.

Un timonier lui apportait un signal à transmettre de la part du chef d'état-major. « Faites, » ordonna-t-il négligemment. Au bout d'un instant, un autre timonier entra, et, s'adresssant à Bourgandois : « Lieutenant, la vedette de l'amiral est parée; » puis à Privaz : « Lieutenant, M. du Migand vous prie d'aller prévenir l'amiral que sa vedette est parée.

— Encore, soupira Privaz, et il laissa retomber la main, en signe de lassitude : « Un simple second maître de timonerie ne suffit pas. Quel métier! »

Il se leva néanmoins et s'en fut, majestueux.

— Ce Privaz, tout de même! déplora Raimondis... avec un pareil avenir!...

— Un bel avenir? riposta le petit Raoul. Attends Privaz le jour où il lui faudra se débrouiller.

— L'amiral le gobe assez, pourtant, observa Laperche.

— Oh! l'amiral, l'amiral, reprit du Gac, le père de Privaz, par ses relations, son influence, est un homme à ménager.

— Qu'est-ce qu'un vice-amiral de La Tilouze peut

bien avoir à demander à un baron Privaz? interrogea Raimondis avec étonnement.

Du Gac, Laperche, Raoul, simultanément lui éclatèrent de rire au nez :

— Non, ce Raimondis était-il naïf? Ça dépassait vraiment les bornes.

Jean, indigné, reprit avec feu :

— Je vous assure que j'ai connu des chefs qui se moquaient pas mal de toutes ces bonnes gens-là. Il y en a encore, heureusement.

— Qui donc? questionna Raoul.

— Saint-Gelais, par exemple. Je viens de passer seize mois dans l'Atlantique sous ses ordres. Je vous fiche mon billet que les Privaz ne l'empêchent pas de dormir, celui-là.

— Aussi, jugea du Gac, malgré son ancienneté, ses états de service, il demeure capitaine de vaisseau et je veux être pendu si jamais il passe.

— Quel homme! protesta Raimondis avec enthousiasme.

— Qui ça? demanda Privaz qui rentrait.

— Le commandant de Saint-Gelais.

— N'entend rien à la marine moderne, trancha le bel Amédée, répétant un propos qui traînait dans les carrés.

Mais Raimondis refusa d'abandonner ainsi la cause de son ancien commandant : « Il fallait le voir manœuvrer. Un jour, à la Havane, les Anglais nous ont applaudis.

— Saint-Gelais sait se servir de ses officiers. Voilà tout, répondit Privaz.

— Voilà tout! riposta Raoul. Moi je trouve que c'est déjà quelque chose, quelque chose de capital même, pour un chef.

Un timonier, qui entra dans le poste à ce moment,

interrompit de nouveau la discussion. Il s'adressa à Raoul : « Lieutenant, le capitaine de frégate vous fait dire de désigner les armements d'embarcation qu'il faut faire changer en bleu pour cet après-midi.

— Eh bien! dit Raoul à Privaz, l'amiral sortira-t-il cet après-midi?

— Je ne pense pas, émit Privaz : l'amiral aura des invités à bord. Par exemple, ces invités il faudra aller les chercher à terre et les reconduire.

Raoul inscrivit sur l'ardoise que lui tendait le timonier : « L'armement du canot à vapeur et les canotiers de l'amiral prendront la tenue en bleu.

— Sais-tu qui sont ces invités? demanda du Gac à Privaz.

— Mes parents et quelques-uns de leurs amis : les Pontcournai, les Porcieu, le dessus du panier d'ici, confia négligemment Privaz.

Au nom de Pontcournai, Raimondis tressaillit et ne put s'empêcher de regarder Amédée Privaz. Celui-ci, impassible, s'était remis à feuilleter la *Revue du Monde savant* où il envoyait des communications appréciées

Le mot de Pontcournai semblait à Raimondis un subit éclair au travers d'une longue nuit. Tant de choses avaient rempli ces cinq années. D'abord les deux ans de *Borda*, la claustration sévère sous le pluvieux ciel de Brest; le mois de croisière du *Bougainville* en Angleterre et en Hollande coupait d'une trêve joyeuse deux ans d'exercices pénibles, de cours assoupissants, d'examens multipliés, deux ans de vie abrutissante, machinale que l'on passait dans un singulier engourdissement moral; puis l'éclatant réveil, la campagne d'application, la première grande randonnée au large, au soleil, les premières femmes aux Antilles, les premières et si prenantes sensations d'exotisme, d'éloignement, de bercement, la prise de

possession enfin par l'élément mobile auquel on appartenait désormais : la Mer. Puis en débarquant, de nouveau une campagne dans l'Atlantique sur le *Ducasse*, commandé par Saint-Gelais. Ils avaient labouré l'Océan du Canada au cap des Vierges, bourlinguant parfois pendant des semaines sans relâcher, souvent secoués par le mauvais temps, balancés aussi sous les Tropiques par les houles longues et molles, sur les étendues calmes, chaudes, incandescentes, phosphorescentes, jaspées d'or et de saphir, semées çà et là de grandes taches d'un blanc laiteux. De ces seize mois Jean avait aussi retenu l'image de difficiles corvées dans le brouillard, dans la fumée, dans l'encombrement des vastes ports américains du Nord, puis des fêtes géantes, des réceptions énormes d'un luxe étourdissant, d'une profusion de fleurs rares et étranges, des femmes singulières entrevues et qui donnaient l'impression d'inquiétantes orchidées de serre chaude, puis dominant tout cela la haute figure et le nez en bec d'aigle du commandant de Saint-Gelais... Saint-Gelais que la marine rivale avait applaudi à la Havane un jour qu'il appareillait... De ces seize mois Jean était sorti avec l'impression d'être devenu un homme, d'avoir dépouillé toutes les sentimentalités puériles. Et voilà qu'un nom, prononcé par hasard, l'émouvait d'une manière inattendue, remuait au fond de lui-même un monde de sensations oubliées... peut-être parce que ce nom s'exprimait par la bouche de Privaz... Malgré lui, Jean revit la lettre de Tom, May sanglante poursuivie par Amédée dans les ruines de Grimonville. Mon Dieu ! que tout cela semblait distant et enfantin ! Cependant Raimondis se demandait si May serait là et comment il la retrouverait. Une délicatesse le retint d'en parler à Amédée Privaz. D'ailleurs le métier de Jean l'avait déjà empreint de passivité.

L'heure sonna bientôt pour lui de monter au quart. Après avoir parcouru le cahier de service, il commença à arpenter la plage arrière du *Victorieux*. L'équipage ramassait les plats. Quelques hommes venaient griller une cigarette sur le gaillard, flâner, avant qu'on ne les renvoyât au travail. La mer était basse et l'on découvrait, entre une quantité considérable de récifs, le chenal que *le Victorieux* avait suivi. La brise semblait avoir molli, mais nul doute qu'avec le flot elle ne dût reprendre, car là-bas l'écume blanchissait la plage de Cézembre et le rocher fortifié de la Conchée. Certainement il venterait à la marée montante quand l'on ramènerait les invités à terre. Pour l'instant, il fallait les envoyer chercher. Jean s'occupa de faire armer les embarcations. Au moment où il criait un ordre au canot à vapeur, une voix lui murmura à l'oreille :

— Inutile de faire prendre aux hommes leurs cirés... ah ! ce soir, par exemple, ils en auront besoin. Raimondis se retourna et vit Tricoud, le lieutenant de vaisseau de garde.

— Comment diable vous trouvez-vous encore de quart ? s'exclama celui-ci. Ce matin vous faisiez huit à midi à la mer, ensuite je vous ai vu prendre les dispositions de rade, enfin vous revoilà. Et Glajeux ? Et Accourgnac ?

Raimondis désigna la terre d'un geste vague.

— Ah ! les lascars, reprit le lieutenant de vaisseau. Aussitôt la terre en vue, ils ont filé. Jeunesse ! Vous, vous êtes comme moi. Ça ne vous dit pas grand'chose, ce patelin. Moi, vous savez, en dehors de Toulon, je préfère le bord. On est mieux chez soi.

Et Tricoud s'épancha dans le sein de Raimondis. Il faisait montre de cette singulière mentalité, si fréquente chez les officiers de marine d'un certain âge. A

force d'avoir vu défiler des pays, ils n'en affectionnent plus qu'un, mais celui-ci exclusivement. C'est en général celui où vit leur femme ou leur maîtresse. Tricoud avait beaucoup navigué autrefois. Il avait connu les traversées de cent jours de mer, sans relâches, de Brest à la Nouvelle, et la discipline exacte, autoritaire, minutieuse, attentive de l'ancienne marine, et cette formation l'avait inconsciemment, mais intimement imprégné. Plus tard, vieil enseigne et jeune lieutenant de vaisseau, devant les transformations du matériel naval et la routine excessive, obstinée, exaspérante de certains chefs, il s'était adonné à la science avec autant de passion que jadis à la mer. Il avait brillamment figuré aux écoles de spécialité. Réunissant en lui la formation de l'ancienne marine aux qualités scientifiques de la nouvelle, il constituait en quelque sorte avec perfection le type de l'officier nécessaire sur les bâtiments modernes. Il était très marin en même temps que très savant. Chargé à bord du *Victorieux* de l'électricité et des torpilles, son service marchait à merveille et, tant pour la conduite du personnel que pour celle des appareils, méritait d'être cité comme un modèle. Mais Tricoud, bien que foncièrement épris d'un métier contre lequel il murmurait sans cesse, eût fait bon marché de ses dons remarquables de marin contre ses facultés de savant. Avec une modestie sincère et touchante, il ne s'apercevait point, eût-on dit, de sa capacité à manœuvrer, à commander, à naviguer. Il la considérait comme naturelle et, somme toute, d'ordre inférieur. A chaque instant, il répétait qu'il fallait, avant tout, des savants à la marine, et s'exaltait sur l'instruction scientifique très supérieure des promotions futures. Volontiers il s'imaginait qu'il n'y a point d'obstacles insurmontables pour un parfait algébriste, et que des cours suivis

pendant l'adolescence peuvent remplacer le travail réfléchi, éclairé, décuplé par l'expérience, de l'âge mûr. Il disait à Jean :

— Déjà vous en savez beaucoup plus que nous... Nous ne savions pas ce qu'était une machine à vapeur... savions rien... aujourd'hui l'officier doit être un mécanicien... Ainsi, mon midship, ce phénomène d'Accourgnac, il m'épate... littéralement il m'épate par tout ce qu'il sait... il va trop souvent à terre, l'animal... trop souvent à terre... enfin, il faut bien que jeunesse se passe..

Tandis que Raimondis et Tricoud devisaient ainsi sur le pont, ils furent rejoints par le lieutenant de vaisseau du Migand, aide de camp de l'amiral. Il venait veiller au départ des embarcations. Il donna ses instructions à Bourgandois, puis, celui-ci descendu vers les canots, l'aide de camp se mêla à la conversation des deux officiers de quart. D'habitude, comme tout l'état-major, il se tenait un peu à distance, mais c'était un fort bon garçon. Moins intelligent, moins marin que Tricoud, il paraissait beaucoup plus élégant, et, comme lui, il était minutieux et ponctuel. Sa spécialité, assurait-on, était, quand l'amiral recevait, de mettre le couvert. Curieux comme une femme, admirablement au courant des usages mondains, des situations, plein de tact, fort zélé, il plaisait aux chefs par sa bonne humeur, et aussi parce qu'il partageait en toutes choses leur avis. L'amiral l'aimait fort, et Croquard, le terrible chef d'état-major, l'épargnait plus que tout autre dans ses bourrades. Du Migand demanda à Raimondis qu'il supposait bien né et bien apparenté :

— Vous connaissez les personnes que l'amiral reçoit aujourd'hui ?

— Plus que vaguement, répondit Jean ; Privaz nous

en a dit deux mots au poste... Il y a ses parents, je crois, et quelques-uns de leurs amis.

— Amis dont ils ne se sépareraient pas volontiers. Nous allons avoir la belle marquise du Pontcournai, la plus jolie femme de Paris.

— Il y a donc une plus jolie femme à Paris? Moi, comme un sauvage, je me les figurais toutes jolies, avoua Tricaud.

— Il n'y en a pas une, mon cher; il y en a cent, repartit du Migand. Mais la belle Édith, si j'en crois mes informations, est un peu sur le retour. Par exemple sa fille offre, dit-on, tout l'éclat de ses dix-huit ans. Vous ne les connaissez vraiment pas du tout? reprit de nouveau l'aide de camp, s'adressant à Jean. Celui-ci se sentit rougir imperceptiblement. Il répondit :

— Si peu que rien. Mon père s'est trouvé autrefois dans le même régiment que le marquis du Pontcournai. J'ai été au collège le camarade de son fils, Tom du Pontcournai. Je crois me souvenir que mon oncle d'Orves m'a présenté aux parents, à Paris, du temps de mes examens à l'École navale. Vous voyez si ça date... Je me rappelle effectivement la mère, une très belle femme. Quant à la jeune fille, c'était encore une enfant. Je cherche en vain à évoquer ses traits. Et, ce disant, Raimondis mentait effrontément. Du Migand reprit :

— Je vous préviens : vous allez être ébloui. Mes cousins de Raines, qui doivent venir avec toute la bande, m'ont averti. Cependant elle ne sera pas aussi belle que la mère, paraît-il...

— On dit toujours cela des filles, remarqua Tricoud avec philosophie.

— Il paraît que tout Dinard parle de cette jeune vierge, continua du Migand. On songe à la marier...

C'est un parti, conclut le lieutenant de vaisseau gravement, comme s'il énonçait quelque axiome d'importance.

— Je croyais ses parents à demi ruinés, observa Jean de Raimondis.

— Mon cher, affirma avec solennité le lieutenant de vaisseau aide de camp, quand on est Mlle du Pontcournai, fille du marquis du Pontcournai, l'un des premiers seigneurs de France, et qu'on est jolie fille par-dessus le marché, on est toujours un parti, n'eût-on que sa chemise sur le dos.

Le ton de du Migand impressionna Jean, car il avait parlé très haut avec une sincérité, une conviction touchantes. Elles étaient dues à cet idéalisme ineffable, paradoxal, qui subsiste intact chez les marins, en dépit des trivialités journalières et d'une vie qui n'a rien de chaste. Tricoud lui-même, indifférent à la hiérarchie mondaine, fit écho à l'aide de camp. De la phrase d'ailleurs il n'avait retenu qu'une chose : que Mlle du Pontcournai était jolie fille. Il s'exclama :

— D'abord, moi, je ne comprends pas qu'on épouse une femme pour son argent! Et il songea à la jeune amie qu'il entretenait à Toulon avec la presque totalité de sa solde.

— Hé! mais, dit du Migand, appliquant l'œil à ses jumelles, nous allons être bientôt fixés. Voici les embarcations qui reviennent.

Un timonier accourut presque aussitôt : « Capitaine, les embarcations vont accoster.

— Prévenez le chef d'état-major, répondit du Migand. Je vais aller avertir l'amiral.

Le beau Privaz avait paru sur le pont. Bientôt il descendit au bas de l'échelle de coupée pour aider les dames à sortir des canots. L'amiral lui-même quittait son appartement pour recevoir ses invités. Tous ses

subordonnés se rangèrent hâtivement sur son passage et firent silence, figés dans une immobilité frémissante. Tricoud et Raimondis, les talons joints, saluaient militairement.

L'amiral de La Tilouze était un homme de haute taille et de superbe prestance. Sa physionomie bienveillante et couperosée se terminait par une magnifique barbe blanche, une barbe de fleuve, qui se répandait, auguste et soyeuse, sur le drap noir de l'uniforme. L'œil clair et rieur, la souplesse de la taille démentaient pour un observateur attentif la majesté de l'allure générale. Toujours en souliers vernis et en gants blancs, on ne le voyait guère porter que des redingotes neuves et dont les basques s'ornaient, irréglementairement, de six boutons d'or, à l'imitation des Anglais. Il s'avança de quelques pas et adressa un léger geste protecteur aux deux officiers de quart. Sans dire un mot, il examinait tout, d'un air perspicace et inquisiteur. Son chef d'état-major, le capitaine de vaisseau Croquard, surnommé la terreur de l'escadre, ne tarda pas à paraître. C'était un petit homme noir, propre comme un sou neuf, sec comme une allumette, et à sa barbe taillée en pointe se mêlaient quelques fils d'argent. L'amiral échangea quelques mots avec son subalterne immédiat qui, exagérant la raideur militaire de l'attitude, ne semblait pas pour cela facilement renoncer à ses idées personnelles. Du Migand osa se risquer dans ce colloque si fort intimidant. Il le fit avec adresse, glissant quelques mots sur le temps qui paraissait se calmer. Mais le commandant Croquard rabattit sur-le-champ cet optimisme : « Patience, cela ne durera pas... attendez le flot et vous m'en direz des nouvelles. Mauvaise rade... détestable abri ! On n'a pas idée d'envoyer une escadre dans un endroit pareil !

— Il y avait si longtemps que les municipalités nous

demandaient à cor et à cri, lénifia l'amiral, et puis c'est l'ordre du ministre.

— Si les vœux des municipalités sont une raison suffisante pour risquer deux ou trois cuirassés, j'admets la raison, accorda le petit homme sec. J'espère que tous les bateaux sont bien affourchés au moins? questionna-t-il, en jetant à du Migand un regard qui fit trembler celui-ci. — Oui, commandant, presque tous le sont, répondit avec empressement l'aide de camp, sauf deux qui n'ont pas encore terminé la manœuvre. — Bien.

Les canots accostaient. De petits cris d'effroi retentissaient : « Ah ! mon Dieu, que j'ai peur. » — « Fermez les yeux et donnez-moi la main. » — « Mais je ne peux pas, avec cette échelle qui bouge. » — « Attendez le passage de la lame, sans quoi vous allez avoir les jambes trempées. » — « Hop ! c'est le moment. » — « Que sera-ce ce soir? » maugréa Croquard dans sa barbiche. Mais déjà il s'inclinait devant les premiers invités débarqués, à qui l'amiral le présentait. La marquise du Pontcournai, ayant promptement dompté sa furtive émotion, tendait la main, toujours grande dame, à l'aise sur ce pont inaccoutumé comme au milieu de son salon, suivie de son mari, réservé, quoique très poli. Derrière elle survinrent les Privaz et leur fils Tito, en élève de Saint-Cyr. Le gros baron n'avait pas changé, expansif et tout de suite familier : « Enchanté de vous revoir, mon cher amiral, et comment va? Beau temps, belle mer, pas d'avaries? »

Jean reconnut sa femme sans l'avoir jamais aperçue, la Chilienne aux cheveux bleus, décrite dans la lettre de Tom. Puis montèrent le comte et la comtesse de Porcieu : lui, gros, puissant, apoplectique, en casquette de sport et une fleur à la boutonnière; elle fine, frêle, brune, très distinguée, moins cependant que Mme du

Pontcournai; le ménage Raines, snob et gentil, sur lequel du Migand se précipita avec effusion; enfin une grande jeune fille, robuste, bien découplée, le teint frais, un teint de grand air, et dont l'aspect fit battre le cœur de Jean, car il lui semblait bien reconnaître, malgré sa robe longue, ses cheveux plus foncés, et le changement de coiffure, May du Pontcournai. Un instant, par hasard, ses yeux marron rencontrèrent ceux de Raimondis. Évidemment, elle ne le reconnut point, mais le cœur de Jean battit tout de même à se rompre. Comme l'avait dit du Migand, c'était une belle fille. Elle gardait la ligne élégante de la marquise, avec quelque chose de plus vigoureux, de plus direct et de plus franc. Dans son coup d'œil ne palpitait pas la flamme diabolique du regard de sa mère. L'expression du visage de May, incertaine, avait le charme d'une énigme. A la contempler, Jean l'imaginait très sportive, passionnée de tennis, de golf, de chasse, de cheval, de yachting — et il ne se trompait pas. Derrière May s'avançaient sa cousine, Solange de Puylaurens, une petite boulotte brune aux yeux vifs, puis un grand gaillard, basané et fin, que Raimondis devina être le prince de San Felipe. Deux jeunes gens du dernier style fermaient la marche, Pierre Le Houx, le platonique soupirant de Mme de Porcieu, et un bellâtre assez avantageux en qui Jean de Raimondis reconnut son ancien condisciple de Jersey, Pierre de Saint-Gelais. Une fois qu'ils furent entrés dans la batterie, un retardataire y pénétra encore, et cette fois Jean crut réellement rêver : c'était d'Orves en personne.

Cependant l'amiral présentait toujours : « Le commandant Croquard, mon chef d'état-major... M. du Migand, mon aide de camp, » puis plus négligemment : « les officiers de quart. » D'Orves alla vers Jean, la main tendue :

— Parbleu ! dit-il, je crois bien, mon neveu, en chair et en os.

— Quelle bonne surprise, mon oncle ! Vous, ici?

— Mais oui, je suis venu passer quelques jours à l'hôtel. Privaz m'a emmené d'autorité, et puis l'amiral est une de mes vieilles connaissances. Du diable si je m'attendais à te trouver ! D'Orves se retourna vers l'amiral : « Excusez-moi, amiral, mais c'est un neveu que j'aime beaucoup. Vous satisfait-il?

— Mais oui, mais oui, il va bien, il va très bien, assura l'amiral en tapotant la joue de Jean qu'il remarquait pour la première fois, car, par principe, il ignorait les enseignes et les aspirants du bord. Il faut dire que ceux-ci étaient continuellement embarqués et débarqués, et que, l'eût-il désiré, le loisir de les connaître lui eût été refusé. L'amiral de La Tilouze poursuivit avec bonté : « Le jeune neveu va venir goûter avec son oncle, si son chef de quart l'y autorise, bien entendu... Nous le laissez-vous, monsieur? » demanda-t-il à Tricoud, qui s'empressa d'acquiescer. Et Jean suivit les invités tandis que son chef de quart bougonnait : « Me voici donc vissé sur le pont jusqu'à quatre heures ! »

D'Orves avait pris son neveu par le bras : « Eh bien ! mon vieux, comment ça va? Ah ! tu as grandi, tu as bruni, tu t'es fortifié depuis que je ne t'ai vu. C'est ton père qui va être content de recevoir de tes nouvelles. Le bonhomme marche toujours son train, et le Vivier n'a pas changé. Quand viendras-tu nous faire une visite?

— Au mois d'octobre, je pense. Je vais passer enseigne et j'aurai alors une résidence de deux ou trois mois.

— Déjà enseigne ! comme le temps marche ! Ce que ta pauvre mère serait contente ! Je ne peux pas m'empêcher d'y penser chaque fois que je te regarde.

D'Orves s'adressa à Pierre de Saint-Gelais : « Connaissez-vous mon neveu? Jean, je te présente le jeune homme le plus couru de tout Dinard.

— Ah! dit Saint-Gelais, j'ai des rivaux, et il désignait Le Houx. Celui-ci se défendit avec modestie.

— Allons, concilia d'Orves, je vais vous départir. Lui, Le Houx, c'est les jeunes femmes; mais vous, Saint-Gelais, vous régnez sans conteste sur les jeunes filles.

— Nous avons été au collège ensemble, interrompit Jean. — Tu vas bien, Saint-Gelais, depuis le temps?

— Pas mal... et vous-même? répondit Pierre, ne rendant pas le tutoiement. Il entendait par là marquer une distance.

On se rendit dans le salon de l'amiral, tendu d'un épais damas de soie rouge. Le grand chef montrait d'admirables potiches à Mme du Pontcournai.

— Celles-ci, expliquait-il, m'ont été données par le Mikado. Ah! mesdemoiselles, vous regardez ma chatte. C'est un cadeau du pauvre roi de Siam. — Topaze, viens ici, sois aimable, fais honneur à mon éducation.

— Amiral. quel collier! Et à une chatte?

— Le collier accompagnait la chatte. On m'assure en effet que ces pierres ont quelque prix. Mais vous êtes meilleurs juges que moi, mesdames... Voulez-vous que nous allions goûter?

On passa dans la salle à manger où un linoléum frappé et doré imitait sur les murs du cuir de Cordoue. Un goûter magnifiquement servi s'offrait dans une luxueuse argenterie. La table de l'amiral de La Tilouze était à bon droit réputée; il était fort gourmand pour lui-même; il l'était peut-être davantage, et par nécessité de situation, pour autrui. Sur une encognure en bois ciselé, un petit Bouddha, de rare et fine porcelaine chinoise, exposait son ventre énorme et sa face hilare.

« Mon porte-bonheur, » déclara l'amiral. Dans une niche en face, une madone d'ébène usé, vieille statue très curieuse, d'origine espagnole ou portugaise, dominait la salle. « La patronne de mon escadre, » désigna le grand chef, s'inclinant avec dévotion. La baronne Privaz fit le signe de la croix.

— Bouddha à gauche, Sainte Vierge à droite, c'est un panthéon, murmura la maligne Solange de Puylaurens à mi-voix. Est-il catholique bon teint, ce vieux-là?

— C'est un saint, affirma du Migand qui, se faufilant parmi les groupes, avait entendu l'imprudente.

Mais le marquis du Pontcournai était charmé par la vue des maîtres d'hôtel de bonne tournure. Mme du Pontcournai s'associa à son mari pour en complimenter l'amiral à mots couverts et choisis. L'amiral parut sensible aux éloges de ces connaisseurs. — N'est-ce pas? avoua-t-il. La même remarque me fut adressée l'an passé par le roi d'Angleterre quand nous allâmes à Wight. — Le nom de ce juge en élégance produisit une sensation. Le Mikado, le roi de Siam, c'étaient les rastaquouères du Gotha, mais le roi d'Angleterre!... M. du Pontcournai l'avait fort connu du temps qu'il était prince de Galles et l'arbitre des élégances parisiennes. De temps à autre, il venait encore déjeuner à l'hôtel du Pontcournai, lors de ses passages à Paris.

— Quel homme exquis! s'exclama la marquise.

— Exquis! répéta l'amiral.

— Et un souverain d'une intelligence!...

— Comme il y en a peu, compléta La Tilouze.

Le baron Privaz semblait littéralement ravi. D'entendre ainsi parler familièrement de têtes couronnées par des amis à lui le comblait d'aise, et il songeait à son fils, heureux de le sentir dans une pareille atmosphère. Pratique, il pensait aussi au parti éventuel que de telles relations pouvaient offrir. Mais dans la con-

tenance et dans le ton de l'amiral de La Tilouze. rien ne décelait l'enflure de son commerce quasi journalier avec les grands du monde. Il l'accomplissait comme une fonction naturelle de son état et semblait traiter avec des pairs. Il montra encore, parce qu'on l'en pria, des photographies de souverains et de souveraines, dédicacées d'autographes, précieusement encadrées, sommées d'insignes impériaux ou royaux. En vérité lui-même, dans son salon de soie pourpre, encombré de souvenirs incomparables, rapportés de toutes les parties du globe, entouré de son escadre dont les officiers, à chaque instant, venaient lui signaler les mouvements, il apparaissait comme un maître d'une espèce particulière, une sorte de Roi de la mer. plus somptueux que le baron Privaz, plus grand seigneur que le marquis du Pontcournai.

Les deux Pontcournai. le mari et la femme, San Felipe, parfois d'Orves lui donnaient la réplique. Près des jeunes filles, les aspirants et du Migand s'empressaient. Croquard s'était éclipsé. Jean de Raimondis, intimidé, se tenait dans un coin à l'écart. Il observait en silence les soins d'Amédée Privaz auprès de May.

Après le goûter, on visita le bord, visite classique, dont du Gac, Bourgandois et Laperche profitèrent pour filer, sans qu'on les aperçût, par le canot des vaguemestres. Jean de Raimondis resta seul, avec l'amiral, du Migand et Privaz pour répondre aux questions imprévues des visiteurs. Il guidait le groupe le plus délaissé : M. de Porcieu, sa charmante femme, Le Houx, Saint-Gelais, Solange de Puylaurens. Celle-ci ne quittait pas des yeux Amédée Privaz, qui cherchait à s'isoler avec May. Parfois elle se donnait le plaisir d'aller troubler leur tête-à-tête. Le gros baron. les Pontcournai, d'Orves, San Felipe accaparaient l'amiral; les Raines ne lâchaient pas d'une semelle leur

cousin du Migand, qui traînait aussi à sa suite, dans les couloirs étroits, sur les parquets d'acier glissant, coupés de cloisons étanches, la belle et dolente baronne Privaz, soutenue par son fils, Tito, le saint-cyrien, dont le schako se heurtait partout.

Cependant l'heure s'avançait. Les Raines devaient dîner chez les Cokley à Saint-Lunaire. Il fallait partir. L'amiral ordonna qu'on prévînt les embarcations d'accoster. Avec le flot, le clapotis du matin avait doublé; la brise s'était infléchie légèrement vers l'ouest et soufflait assez fraîche. Croquard, debout à la coupée, pria du Migand de placer un aspirant dans le canot à vapeur et un autre dans le canot de l'amiral, qui embarquerait tous ses canotiers. « C'est plus prudent, affirma-t-il. Sait-on jamais ce qui peut arriver? » Mais un timonier vint avertir qu'il n'y avait plus que trois aspirants à bord, dont M. Raoul qui était de quart.

— Et M. Bourgandois? s'enquit du Migand.

— Parti à terre, capitaine, par le canot des vaguemestres, cria de sa plus belle voix le second maître de timonerie qui assurait le quart à la majorité.

— Elle est forte! rugit Croquard, et l'on crut que, de colère, il allait avaler sa barbe.

Pourtant du Migand osa balbutier : « En effet, commandant, par votre ordre n° 578, vous avez autorisé l'aspirant de corvée...

— Pas quand on a besoin de lui, monsieur, pas quand on a besoin de lui, sacrebleu! On est toujours de service quand on a besoin de vous! Qu'est-ce que ces mœurs nouvelles!... Et le petit chef d'état-major, au paroxysme de la fureur, écumait, trépignait... Il dut s'apaiser en apercevant l'amiral s'acheminant vers la coupée, suivi de tous ses invités. La Tilouze pressentit en même temps la scène et ce qu'elle offrait d'intempestif. Du Migand l'en informa en deux mots.

Toujours souriant, le grand chef invita Privaz et Raimondis à descendre dans les canots. « Prenez vos manteaux, messieurs, leur recommanda-t-il, car je crois que vous allez être mouillés... Souffrez, mesdames, que j'en fasse aussi apporter des miens pour vous. » Puis, tandis que chacun s'empressait d'obéir à ses ordres, l'amiral posa paternellement la main sur le bras de May du Pontcournai : « Figurez-vous, mademoiselle, lui confia-t-il, que je possède dans mon état-major un mélomane... un véritable fou de musique... et de quelle musique!... De mon temps, nous aimions également la musique... la musique de *la Belle Hélène,* des *Cloches de Corneville,* de *Madame Angot!* Chacun sortait de là en fredonnant son petit refrain!... C'était le bon temps... Aujourd'hui, avec leur Wagner, ils vous assourdissent les oreilles. On n'a même plus la ressource de dormir. Ils font trop de bruit. Quelle drôle de chose que la mode! » Et il sourit avec indulgence.

Le marquis du Pontcournai approuvait par des hochements de tête, en mâchonnant son porte-cigarette, le baron Privaz plus bruyamment : « Il ne savait fichtre pas pourquoi il gardait une loge à l'Opéra. A la première occasion, il en parlerait au directeur. » La comtesse de Porcieu protesta avec véhémence, car elle était wagnérienne passionnée. Mais on apportait les manteaux requis pour les invités et Privaz, Raimondis, attendaient à la coupée, revêtus de leurs cabans. L'amiral s'approcha de Jean : « Je vous donne une corvée supplémentaire, monsieur de Raimondis. Il est juste que je vous récompense. Ce soir, au lieu de revenir à bord avec les canots, vous resterez dîner avec votre oncle. » Raimondis s'inclina, voulut parler, mais du geste, le grand chef lui imposa silence.

Il sauta dans le canot de l'amiral et Amédée dans le

canot à vapeur, qui prit l'autre à la remorque. Les invités n'embarquèrent pas sans peine tant la houle balançait les canots. Un moment, on crut que Mme de Porcieu serait obligée de coucher à bord. Elle finit par s'élancer, en fermant les yeux, dans les bras de San Felipe. Les embarcations, dûment secouées, poussèrent aussitôt. L'amiral les salua d'un dernier geste courtois, puis rentra dans ses appartements, suivi de Croquard qui désirait l'entretenir de sanctions exemplaires à infliger aux aspirants fautifs. Du Migand et Tricoud reprirent leurs cent pas sur le pont. Fréquemment ils jetaient des regards vers les canots.

— Ah çà! mon cher camarade, attaqua du Migand, vous couchez sur le pont? Et cette fois, ce n'est pas l'amiral qui vous y oblige, car j'aperçois un midship sur les casemates.

— Que voulez-vous? C'est plus fort que moi. Quand la brise se lève, que le clapotis augmente, que la rade n'est pas sûre, j'aime mieux être en haut. C'est si vite fait de se coller à la côte... le temps que le timonier vienne vous chercher... ah! ne croyez pas que ça m'amuse... d'autant que ce sera probablement à recommencer cette nuit; à mon âge, faire le quart sur le pont comme à vingt ans!

— Comment? Vous n'aurez pas encore de midship cette nuit?

— Est-ce que je sais, tonnerre? J'en avais un sérieux, Raimondis. Votre grand chef l'envoie dîner à terre. Dieu sait à quelle heure il rentrera! Raoul, qui fait le quart par complaisance, se lève tous les matins au branle-bas. On ne peut pourtant pas lui demander de passer la nuit sur pied, à ce pauvre gosse... Non, tout ça, c'est la faute de Glajeux et d'Accourgnac... ils aiment trop la terre, les deux chenapans... deux garçons intelligents pourtant... très intelligents, il faut le

reconnaître... en électricité, en physique, en mathématiques, littéralement ils m'épatent...

Le lieutenant de vaisseau s'interrompit brusquement : « Eh! Mais?... Qu'est-ce qui se passe?

Du Migand saisit une jumelle et la dirigea vers les canots. « Saprelotte! » s'écria Tricoud, et il bondit à la coupée où se trouvait déjà le chef d'état-major.

Le canot à vapeur, était stoppé et, pris en travers par la houle, roulait horriblement, dangereusement, car il pouvait chavirer d'un moment à l'autre. A l'avant, les brigadiers multipliaient leurs signaux de détresse. Emmenées par le courant, les deux embarcations dérivaient à toute vitesse vers le rocher de Bizeu. Croquard, du Migand et Tricoud éprouvèrent un court moment d'incertitude; toutefois, ils n'eurent pas même le loisir de donner des ordres. En un clin d'œil, ils aperçurent le canot de l'amiral armer ses avirons, prendre à son tour le canot à vapeur à la remorque, et, sans chercher à remonter le courant, parvenir, forçant de rames, à doubler Bizeu et à conduire le canot à vapeur à l'abri dans l'Anse des Fours à chaux. Croquard l'envoya chercher immédiatement par la vedette de garde, puis suivit la manœuvre de l'autre canot. Il fut fort étonné au bout de quelque temps de le voir réapparaître, ayant mâté, pris un ris, portant bon plein, sous le vent de Bizeu. Il vira de bord une première fois sous la Tour Solidor, une seconde fois sur la pointe du banc de sable qui prolonge Bizeu, une troisième fois à la pointe Béchard, comme s'il voulait gagner Dinard à la voile.

— Ah çà! ils sont fous, s'exclama du Migand. Et Mme de Porcieu qui mourait déjà de peur!

— Tiens, c'est intéressant, fit Croquard.

— Ce que les dames vont être salées! plaisanta Tricoud.

— Pourvu qu'ils ne chavirent pas!

Non, le grand canot blanc ne chavirait pas. Très penché, filant à bonne allure malgré son ris, lourdement chargé à l'arrière, il serrait aisément le plus près. Blotties, entassées dans la chambre, arrosées d'embruns à chaque lame, les femmes avaient perdu jusqu'à la force de crier. Les hommes les protégeaient de leur mieux avec les tapis d'embarcation et les manteaux de l'amiral. Raimondis, la physionomie tendue et décidée, la main sur la barre, veillait aux côtés du patron et le dirigeait. Il avait de suite compris qu'une avarie grave immobilisait le canot à vapeur.

Sans hésiter, avec beaucoup de coup d'œil et de décision, d'instinct, il avait ordonné la seule manœuvre raisonnable et avait emmené le canot à vapeur s'ancrer à l'abri. Là on s'était expliqué. Une tige de piston s'était rompue et rendait l'embarcation inutilisable. Privaz avait perdu la tête et débitait mille folies. Jean de Raimondis l'engagea à demeurer dans son canot jusqu'à ce qu'on vînt le secourir, puis, profitant du calme relatif de l'anse, il avait transbordé les passagers du canot à vapeur dans celui de l'amiral, dont la chambre était vaste. Après quoi, ayant donné quelque repos à ses hommes, soufflant encore du coup de souque qu'ils avaient fourni, il résolut de gagner Dinard à la voile. En vain le marquis du Pontcournai, San Felipe et Privaz le supplièrent-ils de les déposer simplement à la cale voisine de Saint-Servan, d'où, par le bac, ils se rendraient à Dinard. Jean n'y voulut point consentir. Il avait reçu de l'amiral l'ordre de les conduire à Dinard : il les y conduirait coûte que coûte, et là seulement ils quitteraient le canot du *Victorieux*. Il fallut subir sa volonté. Mme de Porcieu, Solange de Puylaurens, Mme de Raines, la baronne Privaz, vertes de peur et de froid, déchiraient l'air de leurs gémis-

sements. Jean les pria de suspendre leurs cris, et, envahies par une sorte de passivité animale, elles lui obéirent. La marquise du Pontcournai, toujours maîtresse d'elle-même, gardait au fond du canot sa pose impassible de déesse. Et sa fille May regardait Jean à la barre avec des yeux enthousiastes. Ce regard, qui ne le quittait pas, exaltait les forces et les facultés de Jean au delà de ce qu'on peut exprimer. Il manœuvra à merveille. La force même de la brise, la vitesse du canot judicieusement gouverné lui permirent de lutter sans trop de désavantage contre le courant. Après avoir doublé la pointe Béchard, une longue bordée le conduisit jusqu'aux premiers rochers de la Vicomté. Ils ne passèrent pas très loin du *Victorieux*. L'amiral, sorti sur son balcon, les salua. A ses côtés se tenait Croquard. Le canot revira de bord une quatrième, une cinquième fois et enfin une dernière bordée le conduisit au port. On débarqua les passagères transies et qui s'étaient crues mortes. Leurs jambes flageolaient. Leurs estomacs s'étaient contractés, la tête leur tournait, et sur la terre ferme, elles se croyaient encore balancées. Une odeur de goudron, de filin, de toile mouillée s'acharnait autour de leurs narines. Littéralement elles défaillaient. Un instant, elles avaient entrevu, dans des proportions ridiculement infimes, la lutte âpre entre les éléments et les hommes où le marin consume sa vie. Ces hommes, elles les regardaient, tranquilles, assis à leurs bancs, et ne paraissant point s'étonner de l'aventure. Le louvoyage leur avait paru délicat et ils l'appréciaient en connaisseurs; le lieutenant montait dans leur estime, voilà tout. Pour ces dames, il était le sauveur qui les avait arrachées à une mer démontée et à une catastrophe. Elles le considéraient d'un air demi-ému, demi-craintif, car, peu habituées à être commandées, l'accent avec

lequel il les avait priées de se taire vibrait encore à leurs oreilles. Et elles hésitaient entre le sentiment de leur reconnaissance et la rancune humiliée de leur propre faiblesse. D'Orves était tout fier de son neveu. Privaz ne soufflait mot, vexé; il eût voulu voir le rôle de Jean rempli par son fils Amédée. M. et Mme du Pontcournai discutaient entre eux : — Mais si, ma chère, je vous assure, il faut inviter ce jeune homme, assurait le marquis. C'est dans les usages.

— Mais nous ne le connaissons pas?

— N'importe... d'ailleurs son nom me fait souvenir d'un vieux camarade de régiment... ils doivent être parents... je demanderai ça à d'Orves.

— Alors, il faut aussi inviter les Privaz, sans quoi ils pourraient s'imaginer que nous changeons d'idée pour May... C'est un dîner à improviser.

Mme du Pontcournai réfléchissait : « Je vais aussi, dit-elle, inviter les Porcieu et Solange.

— N'oubliez pas Le Houx, rappela le marquis avec un sourire qui, sur ses lèvres, prenait une saveur particulière.

— Je n'oublierai personne, assura Édith sans daigner s'apercevoir de la plaisanterie.

Elle se dirigea aussitôt, délibérément, vers le groupe, et proposa très haut :

— Savez-vous ce qu'il faut faire pour terminer cette partie? Il faut que vous veniez tous dîner ce soir à la villa Beau-Soleil. Je ne sais pas ce que je vous donnerai à manger, mais nous boirons du champagne à la santé de M. de Raimondis qui, je l'espère, restera dîner avec nous, ainsi que son oncle d'Orves. Voilà qui est convenu. Je prends les noms de ceux qui veulent. — May battit des mains. « Quelle bonne idée! »

Les Raines, San Felipe et Tito se récusèrent; ils dînaient chez les Cockley pour un tournoi de bridge.

Jean, considérant son manteau trempé, hésitait, mais son oncle accepta pour lui.

Tous les autres agirent de même. Jean, après avoir renvoyé le canot au *Victorieux,* accompagna d'Orves à l'hôtel, et jusqu'au dîner, ils devisèrent :

— Tu verras une des plus jolies villas de Dinard, lui apprit le baron, et tenue à la perfection... on prétend que c'est San Felipe qui paie.

— Je le croyais ruiné.

— Il s'est refait dans des spéculations de terrains. Et puis il a complètement renoncé à Paris. Il vit toute l'année ici pour offrir à son amie une villégiature digne d'elle.

— Et le marquis, comment accepte-t-il cela?

— Mais, mon cher, il ne s'en doute pas. C'est incroyable et c'est pourtant ainsi. Soi-disant San Felipe loue la villa meublée aux Pontcournai pour un prix dérisoire. François n'y voit que du feu... oh! sans cela!... lui, Pontcournai, est le plus honnête homme du monde, et très fier, par-dessus le marché. » D'Orves ajouta avec son inimitable sourire : « Que veux-tu, mon petit? il y a ce que les théologiens appellent « la grâce d'état ». Les paroles du baron attristèrent Jean, car il pensait à May et aux difficultés d'existence qui l'entouraient. L'idée de passer la soirée près d'elle l'émotionnait d'avance considérablement. A huit heures, d'Orves et Raimondis sonnèrent à la grille de la villa Beau-Soleil. La brise s'était calmée, mais on entendait encore la mer déferler fortement sur les roches. La villa dominait la grève de l'Écluse; de son petit jardin de lierres et de géraniums, on pouvait descendre à la plage par un escalier taillé dans la falaise. Mme du Pontcournai reçut ses invités avec sa bonne grâce coutumière. Tout le monde fut exact et l'on se mit à table sans tarder. Jean était placé entre May et Mme de

Porcieu que d'Orves séparait de la marquise. De l'autre côté de May se trouvait Pierre de Saint-Gelais. Jean, fort intimidé par le voisinage de May qu'il n'eût pas osé prévoir si immédiat, crut devoir engager plus aisément la conversation avec son ancien camarade de collège. Il l'informa donc qu'il venait d'accomplir la campagne du *Ducasse* en Amérique, sous les ordres du commandant de Saint-Gelais, parent de Pierre.

— Ah! oui... Raymond de Saint-Gelais... vieux fêtard, hein? Ce ton stupéfia Jean. Des hautes qualités du commandant, voilà donc ce que le monde retenait. Raimondis, irrité, entama un éloge enthousiaste de son ancien chef. Mais Pierre de Saint-Gelais ne prêtait qu'une oreille distraite; il ne se souciait point d'ailleurs de modifier en quoi que ce fût ses jugements codifiés en formules sommaires et définitives. Heureusement May, qui ne perdait pas une des paroles de Jean, le secourut.

— Vous arrivez d'Amérique, monsieur. N'y auriez-vous pas rencontré mon frère?

— Hélas! mademoiselle, l'Amérique est grande. C'eût été pour moi une grande joie, car j'avais pour Tom une sincère amitié; nous avons peu à peu cessé de nous écrire, mais...

— Vous le connaissez?

— Si je le connais!... Quoi! il est en Amérique! Un peu de hasard aidant, j'aurais pu le revoir!... Nous avons passé quatre années de collège ensemble, lorsqu'il se préparait à l'École navale. Je me souviens même, mademoiselle, de vous avoir été présenté aux examens. Voici déjà du temps.

— Tu trouves, dit d'Orves qui avait entendu? Moi, il me semble que c'était hier, et je revois Mlle May en jupes courtes.

D'Orves pensait plaire ainsi à Mme du Pontcournai

qui avait prolongé la mise juvénile de sa fille jusqu'aux plus extrêmes limites permises, dans le but, assurément, d'oublier l'irréparable fuite des années. Mais les femmes nous déconcertent toujours. A la surprise de l'ex-diplomate, la marquise repartit :

— Dire qu'il va falloir bientôt songer au mariage pour elle! Et le regard de la splendide femme ne put éviter celui du baron Privaz. D'Orves le remarqua et Jean le remarqua aussi. Le jeune homme tressaillit, car May lui parlait en ce moment même, et il subissait pleinement son charme. Ce n'était plus l'enfant qu'il avait devant les yeux, mais une belle jeune fille, robuste et fraîche, gardant de la grâce dans sa force, quelque chose d'indécis dans la figure comme le marquis, mais sympathique, séduisante, dans sa simplicité, son élégance et sa santé. La première glace rompue, maintenant elle parlait à Jean avec animation et abondance. Ils causèrent d'abord de Tom, puis d'Amérique, puis de marine. Le marquis du Pontcournai avait possédé un cotre pendant quelques années et May était passionnée de voile. Elle s'exprima en connaisseuse sur la manœuvre de l'après-midi : « Vrai, je vous admirais! s'écria-t-elle. Surtout quand nous avons viré de bord à la pointe Béchard... le courant nous portait sur les roches... à un moment vous avez appuyé sur la barre malgré le patron, le canot s'est penché et l'eau n'était pas à un centimètre des fargues... j'ai eu, malgré moi, un frisson d'émotion; puis, comme vous nous aviez donné de la vitesse, nous avons viré... ah! vous êtes un barreur émérite!

La sincérité de cet hommage se lisait dans ses beaux yeux, et Jean en demeurait ravi et confus. Le maître d'hôtel passa du champagne sur ces entrefaites, et tous, moitié plaisants, moitié sérieux, portèrent un toast à leur « sauveur ». Le baron Privaz éleva la

voix : « Moi, prononça-t-il, je bois à toute la marine française, et je ne puis oublier que j'y suis représenté par une chère partie de moi-même... » Il ajouta, se tournant vers Mme du Pontcournai : Ce pauvre Amédée doit se désoler d'être retenu loin de nous, ce soir, par son service.

— Servitude et Grandeur militaires ! déclara le marquis. Mais les paroles du financier n'éveillèrent que peu d'écho. De l'avis général, le bel Amédée s'était révélé plutôt inférieur aux circonstances.

La soirée s'acheva au salon dont une porte-fenêtre était ouverte sur le jardin. Il faisait frais et un peu humide. Les géraniums paraissaient gris sous le reflet des lumières, et des valses tziganes arrivaient par lambeaux de la terrasse du Casino. Le flot frappait toujours les roches et déchirait l'air en s'abattant sur elles avec sonorité.

— Vous jouissez d'une villa exquise, assura d'Orves au marquis du Pontcournai.

— N'est-ce pas? consentit celui-ci... C'est San Felipe qui nous a déniché ça et dans des conditions étonnantes... tout meublé... tout prêt... Si je vous disais le prix, vous n'en reviendriez pas. Le gros Porcieu et Pierre de Saint-Gelais furent saisis à cet instant par une violente quinte de toux. Ils en rejetèrent la faute sur leur café qui était délicieux, mais brûlant.

— Ce que j'apprécierais surtout, continua d'Orves, impassible, c'est d'entendre, matin et soir, la mer chanter à mes pieds... la mer, grand opéra, musique de Dieu ! rêva-t-il, comme pour lui-même.

Cette finale eut le don de rendre étincelants les étranges yeux verts de Mme de Porcieu.

— C'est ravissant, savez-vous, monsieur d'Orves, ce que vous dites là ! s'exclama la jolie comtesse wagnérienne.

— Ce n'est pas moi qui le dis, madame, c'est un grand poète.

— Qui donc?

— Villiers de l'Isle Adam, si j'ai bonne mémoire.

— Apprenez-moi vite où l'on peut acheter ses œuvres? Et tandis que le baron écrivait sur un bloc les indications nécessaires, Mme du Pontcournai confiait à Privaz : « Ce que je goûte ici surtout, c'est que, chaque matin, je trouve mon bain en bas de cet escalier! »

— Brr!... vous vous trempez comme ça tous les jours dans l'eau froide! frissonna le gros Roger de Porcieu.

— Tous les matins, avec May, jusqu'en fin de septembre.

— L'eau de Jouvence! sourit Privaz, avec une galanterie un peu épaisse, qui ne déplut cependant pas à la marquise. Puis M. de Porcieu se mit à parler avec le marquis et Pierre de Saint-Gelais du prix des chevaux à Pau. La conversation était non moins animée dans le groupe que formaient May du Pontcournai, Solange de Puylaurens, Pierre Le Houx et Jean. Elle roulait sur la société américaine et Raimondis étonnait, par ses aperçus nouveaux, ses interlocuteurs habitués aux rengaines ressassées dans les salons. Pierre Le Houx, par sa désespérante banalité, l'aidait encore davantage à ressortir, et Solange de Puylaurens, très intelligente, très instruite, lui fournissait la riposte et l'obligeait à déployer ses ressources. May écoutait surtout et paraissait ravie. Son écharpe avait glissé et le regard de Jean se reposait à la dérobée sur la ligne harmonieuse et pleine des lisses épaules nues de la jeune fille. A onze heures, son oncle dut l'arracher à ce spectacle charmant.

— Voilà mon neveu apprivoisé. Quel miracle! dit-il

à la marquise en prenant congé. — Celle-ci daigna sourire avec une majesté empreinte d'indulgence.

A peine l'oncle et le neveu furent-ils dehors que le baron demanda :

— Es-tu content?

— Enchanté,... au delà de toute expression.

— Gentilles, ces jeunes filles? Mlle du Pontcournai, surtout, hein?

— Mon cher oncle, faut-il vous confier un secret?

— Diable!

— J'en suis amoureux.

— Ah! non. Pas de ça, D'abord, tu sais qu'elle n'a pas le sou.

— Ça m'est égal. Et Jean pensait aux phrases qu'avaient échangées l'après-midi Tricoud et du Migand. Il les répéta à d'Orves qui s'esclaffa. Mais Jean n'entendait pas plaisanter. Il n'eut de trêve qu'il eût obtenu de son oncle la promesse de transmettre une demande en mariage au marquis et à la marquise du Pontcournai. Celui-ci se défendit d'abord comme un beau diable :

— Tu es fou!... Tu n'y songes pas!... Que dira ton père?... et puis cela ne me regarde pas. — Toutefois il y avait dans le baron un amateur de situations imprévues. Il se divertit à imaginer la tête de la belle Édith, écoutant cette proposition. Cela le tenta. Il ne résista plus que pour la forme : « Mais non, voyons, c'est absurde. » Par ailleurs, il réfléchissait que, comme l'ouverture semblait dénuée de chances d'aboutir, il ne risquait rien et qu'il allait s'amuser beaucoup. A la cale, le baron dit à Jean : « Tu y tiens? »

— Certes! La fermeté de son accent fit sourire le diplomate,

— Eh bien! c'est entendu. Tu peux compter sur moi.

— Je le savais, protesta Jean, serrant les mains de son parent avec effusion.

Un canot de pêche attardé ramena l'aspirant à bord du *Victorieux*.

A la coupée, il trouva Glajeux, de quart, et celui-ci l'avertit que le chef d'état-major l'attendait : « Ce que tu vas prendre, mon pauvre vieux ! Croquard est dans une colère ! Jean se rendit sur la plage arrière, un peu inquiet, mais, d'un autre côté, il était si heureux ! Le linoléum étouffait les pas saccadés du capitaine de vaisseau qui surveillait un signal transmis au *Tonnant* au bout de la ligne. Raimondis s'arrêta à six pas de lui et lui adressa le salut militaire.

— Ah ! c'est vous, monsieur? interrogea Croquard d'une voix coupante qui ne perdit rien de sa sécheresse.

— Oui, commandant.

— Tantôt j'ai suivi votre manœuvre du bord. Vous avez bien manœuvré... Vous pouvez rompre. — Et il reprit ses cent pas un instant suspendus.

Jean de Raimondis resta là, cloué sur place, abasourdi, car le chef d'état-major n'abondait pas en compliments. Jean n'en pouvait croire ses oreilles. Il remonta sur le pont et s'assit sur le banc de l'arrière. Décidément tous les bonheurs à la fois !

Il contemplait les étoiles intermittentes de la fraîche nuit d'août. Les nuages en marche dans le ciel les découvraient par instants, et il cherchait la sienne.

Dormait-il? Était-il éveillé? Il n'eût su le dire, tant semblaient beaux les rêves qui se déployaient devant ses yeux : rêves d'amour, rêves de gloire, lesquels l'emportaient? Il n'avait pas, du reste, à choisir, puisqu'ils se mêlaient délicieusement.

II

D'Orves sortit le lendemain matin vers onze heures, méditant le dessein de rencontrer Mme du Pontcournai. Il songeait à son neveu, et il souriait, solitaire, car lui aussi avait été amoureux...

Il tressaillit soudain d'un mouvement de joie, car il venait d'apercevoir la marquise du Pontcournai. Elle se dirigeait sans nul doute vers le tennis. Grande, admirablement faite, harmonieuse dans tous ses mouvements, elle portait avec une majesté pleine d'aisance un costume en serge blanche. Ses cheveux dorés éclataient au soleil sous un chapeau ample et souple.

« Réellement, se disait d'Orves, c'est la grâce, la beauté, la distinction mêmes. Comment San Felipe n'en serait-il pas éperdument épris? » Et il aborda la marquise :

— Ah! Vous êtes éblouissante, ce matin!

— Je sors de mon bain.

Le bain de Mme du Pontcournai était célèbre à Dinard. A l'heure présumée, quelques messieurs se tenaient sur la terrasse du Casino et, avec des jumelles, épiaient le moment où, enveloppée d'un long peignoir, la marquise descendait les marches taillées dans la falaise sous sa villa. Ils savouraient surtout le court instant où, sur le point de s'élancer dans l'onde, ayant rejeté son peignoir, elle apparaissait moulée dans son court maillot noir s'arrêtant aux épaules et à mi-

cuisses — un maillot de cocotte, déclarait-on — et révélant des bras, des jambes d'une blancheur éclatante. Souvent la belle Édith était accompagnée de sa fille, et on les comparait entre elles. May était plus robuste et sa chair plus ambrée. Les spectateurs — que d'Orves appelait les abonnés — recommençaient chaque fois la même discussion :

— La mère est diantrement plus jolie, plus fine! Quelles attaches! Quelle peau incomparable!

— C'est un cygne! interrompait ironiquement quelqu'un.

— Moi, la fille me plaît mieux, elle est plus saine. La mère a quelque chose de froid, une perversité calculée, quelque chose de diabolique enfin!

— Ces jeunes filles sportives, c'est en bois articulé!

— Vous verrez si la fille manque de tempérament! Vous verrez cette gaillarde-là mariée! D'abord c'est moi qui vous le dis, après Brantôme : les épidermes dorés, duvetés ne trompent pas; riche ou lubrique, prétendait le vieil auteur gaulois.

— Elle sera peut-être l'un et l'autre. On prétend que le gros Privaz veut la faire épouser à son fils.

— Comment est-il, ce petit? Moi, je ne le connais pas.

— Il est officier de marine, attaché à l'amiral qui commande l'escadre.

— Elle ferait là un rude coup de filet, la belle Édith!

— Les Pontcournai en ont besoin, maintenant que San Felipe ne roule plus sur l'or que deux mois par an.

— Le reste de l'année, comment tiennent-ils le coup?

— Mon cher, c'est un problème. Il y a tant de gens comme ça!

— On dit que le vieux Cockley marche... C'est un nabab.

— Le misérable!... Avec une femme jeune et charmante comme la sienne!

— C'est pas une femme, c'est une raquette... Nuit et jour elle ne songe qu'à ses championnats de tennis!

— Alors vous croyez que la marquise se laisse courtiser par notre capitaine de golf?

— Ce sera son sport d'hiver, à cet Anglais!

— Dangereux pour les apoplectiques comme lui!

Et les abonnés suçaient les pailles de leurs cocktails. San Felipe, comme s'il avait eu vent de leurs conversations, avait essayé sans succès de s'opposer à ces exhibitions de son amie. Le marquis, lui, ne se risquait plus dès longtemps à morigéner sa femme. Mme du Pontcournai se plaisait, évidemment, à cette représentation journalière dont elle feignait d'ignorer les spectateurs assidus. C'était comme une affirmation publique, hardie, hautaine de sa triomphante beauté, de sa jeunesse en dépit des années, de la persistante royauté de son corps, ce corps fût-il dépourvu des artifices du vêtement. D'Orves reprit :

— On croit rêver quand on vous entend songer à marier votre fille?

— Hélas! on ne rêve pas!

— Me permettriez-vous alors de vous confier un roman?

— Un roman?... A propos de quoi?... Quel roman?

— Un roman de jeune fille.

— Ah! moi, vous savez... les romans de jeune fille!...

— Il y en a d'exquis... La littérature ne vous chante pas?

— C'est selon.

— En voici de la meilleure : mon neveu Jean de Raimondis est tombé amoureux de Mlle May, et, sans plus d'ambages, m'a chargé de vous demander sa main.

La marquise regarda d'Orves comme si un fou venait de parler à sa place. Puis, devant la mine impassible du diplomate, Mme du Pontcournai prit le parti d'éclater de rire : « Vous aimez beaucoup ces plaisanteries, cher monsieur?

— Mais ce n'est pas une plaisanterie, chère madame. Je vous ai prévenue : c'est un roman.

— Je ne puis croire que vous parliez sérieusement.

— Très sérieusement.

— Qu'a-t-il donc comme fortune, ce jeune neveu?

— Cinq à six tout de suite... une trentaine un jour.

— Non? Mais c'est un Crésus. » Et la marquise se reprit à rire, mais d'un rire un peu forcé. Soudain sa physionomie redevint froide et sèche. « Monsieur d'Orves, déclara-t-elle, vous avez, je le sais, beaucoup d'esprit, mais il n'est pas toujours du meilleur goût. Je vous avertis que je n'aime pas qu'on se moque de moi.

— En quoi vous ai-je offensée, madame? Après tout, mon neveu est bien né.

— Raimondis? personne au monde ne connaît ça. Qui était sa mère?

— Mlle d'Aubijoux. Vous avez certainement dû la connaître. C'était la fille de votre ancien colonel.

— La fille du père d'Aubijoux... Ciel! si j'ai connu ce vieux troupier! Et sa femme? Vous rappelez-vous sa femme? C'étaient les deux bonnes gens les plus solennels, les plus ennuyeux que j'aie rencontrés de ma vie. J'y allais en visite une fois par an, et encore parce que j'y étais obligée.

— C'étaient, il m'en souvient, de fort braves gens.

— Peut-être, mais si ennuyeux!... Dites-moi pourquoi les braves gens sont presque toujours ennuyeux?

— Merci pour moi.

— Mais vous n'êtes pas ennuyeux, vous!

— Deux fois merci. Alors je ne suis pas un brave homme?

— Je ne vous connais pas assez pour le savoir. Ce que je constate, c'est que vous n'êtes pas ennuyeux. Mais puisque vous parlez sérieusement, vous vous rendez bien compte, n'est-ce pas, que ce jeune homme n'est pas le parti qu'il faut à ma fille.

— Et quel parti lui faut-il à votre fille?

— Un parti brillant, tiens!

— Vous comptez sans le coup de foudre.

— Oh! May n'a pas d'imagination... D'ailleurs, sans en avoir l'air, je surveille ses lectures. Ma fille ne lit que des romans anglais.

— Hé, hé!... Croyez-vous qu'ils soient moins inoffensifs que les autres, les romans anglais?... Alors Mlle May n'a pas d'imagination?... Tant mieux pour elle. Elle souffrira moins qu'une autre dans l'existence... Mon neveu en a, lui, voilà le malheur!... Il est d'un emballé sur ce rêve!

— Ça lui passera... Il faut le promener, ce garçon. Tenez, je connais des Américaines charmantes... je le ferai inviter... il est gentil, votre neveu, mais, entre nous, il a besoin d'être déluré... Et puis il a de bien vilains souliers. Vous souriez?... J'attache une grande importance à la façon dont les gens sont chaussés. Les gens comme il faut doivent toujours être bien chaussés.

— Peut-être... Alors, madame, vous vous flattez de marier votre fille selon votre gré?

— Certes.

— Aujourd'hui, ça n'est plus guère dans les mœurs... la jeunesse est d'une indépendance!

— C'est une question de main. Moi, j'ai une très bonne main. Quand je menais, je conduisais des chevaux que mon mari avait de la peine à tenir.

— La main de fer dans un gant de velours!...

M'accorderiez-vous la faveur de la baiser, cette jolie main, tandis qu'elle broie la touchante petite fleur bleue?

— Dieu, que vous êtes fou!... Il ne vous est jamais venu à l'idée de composer des vers?

— Si... en prose.

— Comprends pas.

— Je veux dire par là que j'éprouve souvent des sentiments, des émotions comme doivent en ressentir les poètes, mais que la paresse, l'ignorance, et peut-être aussi le sens commun, m'empêchent de chanter sur la lyre.

— C'est dommage! Ce serait impayable! Je vous ferais venir à mes heures noires.

— Vous connaisez des heures noires? Allons donc? Belle, adulée, entourée, comblée comme vous l'êtes... reine de l'élégance, impératrice des cœurs!

— Ne continuez pas cette litanie qui m'agace.

— Qu'est-ce qui peut bien vous manquer?

— Mon Dieu!... tant de choses que vous ne soupçonnez pas.

Mme du Pontcournai hésita une seconde, puis, surprenant d'Orves par un subit et irrésistible besoin de confidences, elle soupira : « ... En tant que reine, une liste civile d'abord... » D'Orves eut sur les lèvres de lui répondre : « San Felipe et, à son défaut, Cockley ne sont-ils pas là? » Mais il réprima cette réflexion inconvenante. Il était charmé du ton innocent, sincère, candide, confiant de le marquise. « Nous avons à faire face à tant de lourdes charges! » exhala douloureusement l'exquise femme.

— D'où je conclus votre ferme volonté de ne marier Mlle May qu'à un homme riche.

— Je suis sûre que vous m'approuvez maintenant?

— Je ne dis pas cela.

— Comment? tout a triplé depuis dix ans : les couturières, les autos, les chevaux, les domestiques, et vous ne comprenez pas que cela oblige à trouver de l'argent, beaucoup d'argent, à tout prix?

— A tout prix!... permettez...

— A moins de tomber alors dans le trente-sixième dessous, de ne plus voir personne, de n'aller plus nulle part, d'être prise, quand on traverse la rue, pour sa modiste!

D'Orves pensa : « Ne croyez-vous pas qu'il y ait de pires outrages? » Mais il regarda Mme du Pontcournai, la belle Mme du Pontcournai, l'une des reines de l'élégance parisienne, et comprit que pour elle il n'y aurait point de plus cruel sacrifice, fût-ce celui de la vie. Il dit seulement, apitoyé : « Vous m'épouvantez!

— Pourquoi?

— Parce que le désir de la richesse ne va pas sans de grands périls, et que, sans être comme mon neveu, amoureux de votre fille, je la trouve délicieuse... alors, je songe... je crains... La marquise regardait d'Orves avec intensité et il eut l'intuition qu'elle allait lui demander quelque chose. Elle imprima à son regard mobile et fascinant une sorte d'abandon douloureux, de détresse ardente, et confessa enfin :

— Vous devriez m'aider... après ce que vous m'avez dit, ma demande vous paraîtra un peu étrange, comme m'a paru celle que vous m'avez adressée... ah! nous en échangeons des folies, ce matin!... Écoutez, monsieur d'Orves, je ne vous connais pas beaucoup... et pourtant... pourtant, vous m'avez toujours produit l'effet d'une nature un peu à part, peut-être, mais si chevaleresque!

Bien que sceptique, le baron ne put s'empêcher d'être intérieurement caressé par l'opinion flatteuse qu'avait conçue de lui une si jolie femme. Il s'inclina

et elle poursuivit : « Ah! si vous répondiez franchement sans arrière-pensée, sans rancune, à la question que je vais vous poser, vous agiriez en vrai chevalier français. »

D'Orves, ému de cette chaleureuse apostrophe, protesta aussitôt :

— Parlez, madame. Je suis votre serviteur.

— Vous jurez de vous exprimer sans rancune?

— Je le jure. Faut-il lever la main droite?

— Soyez sérieux... Vous connaissez particulièrement les Privaz?

Ce nom fut pour d'Orves un trait de lumière et il se souvint que la veille le regard de la marquise avait croisé celui du financier, lorsque l'idée du mariage de May avait surgi. « Voilà, se dit d'Orves, pas de doute; elle veut unir sa fille à Amédée. » Toutefois il avait promis et, quoique tombé dans un piège, il s'exécuta.

— J'avais noué en effet, quand j'étais jeune secrétaire d'ambassade au Pérou, des relations assez suivies avec le baron Privaz... c'est un camarade de jeunesse... rien de plus.

— Figurez-vous que ce monsieur m'intéresse au suprême degré?

— Il est en effet très intelligent.

— Et sa fortune?

— Immense... colossale.

— Dites-moi un chiffre?

— Ah! je ne sais pas... cinquante, peut-être soixante millions... avec un capital dans les affaires il est difficile de préciser. Cela augmente tous les jours. Oui... il y aura peut-être trente millions pour chaque enfant plus tard.

— Et tout cela très sûr?

— Je le crois. Privaz est un homme très avisé, très prudent. Il ne risque d'ailleurs dans ses entreprises

qu'une partie de sa fortune; il me l'a dit souvent.

— Pas de sales histoires là-dessous?

— Pas que je sache. Non, Privaz était un petit ingénieur des mines qui fit la réflexion, alors que ses camarades ne songeaient qu'à des positions en France, tout au plus en Europe, que l'univers entier serait prochainement mis en valeur. Il partit voici trente ans, fonda des entreprises un peu partout. Certaines échouèrent, mais la plupart réussirent. Et voilà. Il est archi-millionnaire, et son fils Amédée sera votre gendre. Ce sera le couronnement de carrière de mon vieux camarade. Ce qu'il va être heureux!

— Chut! Voulez-vous bien vous taire! Il n'y a encore rien de fait!

— Je suis tranquille. Ça se fera. Vous verrez si je suis bon prophète,

— Ce jeune homme paraît si intelligent!

— Comme vous dites : il le paraît surtout. En réalité, il l'est moins profondément que le père.

— Reçu premier à tous ses examens! Que vous faut-il de plus?

— Ah! voilà le grand cheval de bataille, le suprême argument! » Et d'Orves ricana amèrement. Toutefois, il jugea inutile de déployer devant Mme du Pontcournai les raisons qu'il avait fournies à l'abbé Mineau et au docteur Voisnon. Moins habituée que ces humbles à s'intéresser aux idées, la marquise déroberait aussitôt son attention, tournée vers des utilités plus immédiates et moins abstraites. Son interlocuteur se contenta de lui répondre :

— Si vous voulez.

Elle reprit :

— En somme on serait mal venu à blâmer ce mariage... Physiquement, ce jeune homme est plutôt bien... toujours fort bien mis... tenez, en voilà un qui

est bien chaussé... il a l'usage du monde... il danse pas mal et joue merveilleusement au tennis... au fond, c'est un garçon qu'on peut présenter partout. Par-dessus le marché, reçu premier à tous ses examens. Il est clair que si, au lieu de se nommer Privaz, il s'appelait Montmorency ce serait la perfection, mais elle n'existe pas... Vous venez de m'affirmer qu'il n'y a pas de potins malpropres sur la fortune, — et la belle femme acheva comme s'affirmant une résolution à elle-même : « Ce mariage, à le bien considérer, sera parfait. »

D'Orves ne put s'empêcher de crier :

— Vous me navrez!

Elle leva gentiment le doigt, inclina la tête d'une façon mutine qui ne lui était pas habituelle et ajoutait un charme inédit à ses attitudes . — « Pas de rancune. C'est juré. Allons, ne soyez pas un oncle trop jaloux. Quand ma fille sera casée, je vous aiderai à placer votre neveu »

Le baron secoua tristement la tête : « Oh! ce n'est pas cela? » sourit-il.

— Alors?

Il hésita, puis : « Je songe à tout ce que vous me représentez. »

Elle lui tendit les doigts avec une nuance de dédain : « Gentilhomme de province!

— Ah! je m'en félicite! soupira d'Orves avec une sorte de soulagement.

— Insolent! répliqua-t-elle avec grâce et indulgence. Merci tout de même de vos renseignements... Vous vous en allez?

— Me promener à la Vicomté.

— A cette heure-ci?... Mais vous n'y rencontrerez pas une âme!

— C'est bien pour cela que j'y vais. Il y a des moments où j'ai besoin d'être seul

— Quel original vous faites !

Et tandis que d'Orves s'éloignait après l'avoir saluée, la marquise du Pontcournai remontait vers le tennis, s'ébahissant des goûts singuliers de cet homme. Pour elle, elle n'appréciait les sites qu'à l'heure et dans la mesure où ils étaient bien fréquentés.

L'oncle de Jean s'achemina donc seul vers la Vicomté. Il gagna un sentier qui suivait la côte. Bientôt un paysage reposa ses yeux et son âme. L'eau, frissonnante de soleil, jouait entre les branches des arbres qui dominaient la falaise. On éprouvait un peu la sensation d'être dans le Midi tant il faisait tiède. Mais le ciel d'un bleu plus gris, plus nuancé, le vert profond des arbres, des ajoncs, parfois un souffle âpre qui passait dans la brise, rappelaient qu'on était en Bretagne, le pays des rudes gens de guerre et des rêveurs rebelles, la Bretagne de Duguesclin et de La Mennais.

Sous les hêtres, d'Orves songeait tristement : « La commission de Jean, pensait-il, était absurde. Elle a été accueillie comme elle devait l'être. A cela rien d'étonnant. Mais l'état d'esprit de la marquise m'accable. Est-ce la mésalliance, comme elle le croit, que je blâme en provincial arriéré? Non, parce qu'il suffit d'ouvrir une généalogie consciencieuse pour y découvrir, en tout temps, sous le nom et le titre de terres achetées, le fermier général et le partisan enrichis. Je ne dispense que peu d'égards à la richesse; cependant je conviens qu'on ne s'enrichit point sans quelque mérite, et il serait conforme à ma doctrine que la société s'ouvrît dans une mesure appropriée aux forces qui montent d'en dessous. Ainsi agit l'ancien régime qu'on accuse si perfidement ou si sottement d'avoir été fermé. Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et les deux Napoléon l'imitèrent en cela et n'eurent pas à s'en

plaindre. Alors quoi? Est-ce la personne même du jeune Amédée Privaz?... Il est vrai qu'il ne me plaît point. May du Pontcournai ne se livre guère et son extérieur n'offre qu'une belle personne bien portante s'adonnant au sport. Pourtant quelque sens secret m'avertit qu'en elle dorment des faculté rares et délicates, qui encouragées, développées, mériteraient l'estime et l'affection. Sans doute elle se serait mieux entendue avec mon neveu Jean qu'avec ce bellâtre de concours. Mais quoi? Ils eussent traîné ensemble une médiocre existence jusqu'à l'heure de la retraite. Et alors?...

D'Orves n'acheva pas sa pensée, car l'image de Marthe de Raimondis venait de se dresser devant son souvenir.

— Qui aurait le cœur, continua-t-il, de faire cadeau, en toute connaissance de cause, d'une pareille existence à cette jolie jeune fille? Jean ne songe pas, ne peut songer à cela, mais moi... Vais-je donc donner raison à Mme du Pontcournai? Quoi donc m'a blessé dans son discours?

L'importance qu'elle accorde à l'opinion du monde? Oui, j'aimerais qu'une grande dame comme elle dominât ce vain et insipide croassement.

Mais ce n'est pas tout, il y a encore autre chose qui m'irrite dans ses paroles : la considération inouïe qui l'enchaîne au luxe extérieur, à l'ostentation, misérable défroque que le premier parvenu peut s'offrir s'il a gagné de quoi la payer. C'est cela qui me choque principalement en elle et me fait dévisager cette reine de l'élégance avec une sorte de pitié. Par là elle fut le mauvais génie des siens, l'instrument de leur décadence, peut-être de leur perte. Le joli, le charmant, l'excellent capitaine de hussards que fut François du Pontcournai après la guerre! Je l'ai toujours présent à

l'esprit. Que n'a-t-il continué? Mais non, sa femme s'ennuyait dans les garnisons.

« Dites-moi donc, monsieur d'Orves, pourquoi les braves gens sont si ennuyeux! » Ah!... Pourtant puis-je la blâmer sans retenue? Tout à l'heure je n'osais condamner sa fille à l'existence d'une petite châtelaine campagnarde parce que je la trouve élégante et jolie. Conçois-je bien, moi-même, la marquise du Pontcournai dépourvue de luxe, d'équipages, de toilettes? S'il n'y avait point eu de grands rois, prodigues et galants comme elle, que de merveilles n'existeraient pas! Un François Ier, un Louis XIV, un Louis XV vertueux et économes des deniers publics, ne nous auraient valu ni Versailles, ni Fontainebleau.

Et d'Orves évoqua des Clouet, des Mignard, des Largillière, des Nattier, des La Tour et des Van Loo... Il revoyait des soies, des brocarts, des manteaux de velours et d'hermine, des escaliers, des galeries, des plafonds, des hôtels et des palais, des ferronneries, des statues, des tapisseries et des jardins...

« Le jour, poursuivit-il, où les couturiers, pour créer des modèles, prendraient conseil des confesseurs de leurs clientes serait un jour fatal pour le plaisir de nos yeux. Et ce plaisir a son prix. Je dirai même son importance. Un Privaz serait-il subjugué par un Octave de Raimondis? Peu lui chanteraient un grand maître de l'artillerie de France, un chef d'escadre, un chevalier de l'Ordre du Roi et un Cordon Rouge. Ce sont des termes qu'il ignore. Il mépriserait la tenue de garde-chasse de mon noble cousin. Mais il n'est point insensible au nombre ni à la livrée des valets de pied qui, au vestibule, le débarrassent de son manteau et de sa canne à pomme d'or. Le marquis du Pontcournai attelle mieux que lui, reçoit mieux que lui, cause plus délicatement que lui, vit avec des gens en

compagnie desquels Privaz aspire à vivre. Miroitement tout matériel en partie, je le veux bien, mais mondial. C'est l'action la plus réelle, la plus indéniable qu'exerce encore notre classe sur son temps. Et je l'aperçois durer dans l'avenir autant que la vanité, et aussi, avouons-le, autant que la culture des hommes. » Puis le baron sourit, non sans complaisance, car il examinait ses souliers. « Singuliers effets de la variété dans l'espèce, s'amusait-il : pour mon cousin Octave, un gentilhomme est celui qui porte l'épée; pour Mme du Pontcournai, c'est un monsieur nanti de beaux souliers. Ils ont raison tous deux. Sans leurs tendances réunies, insensiblement nous tournerions au couvent de trappistes ou à une société de quakers, nous serions privés de goût, de prodigalité, de générosité peut-être, probablement d'héroïsme et d'allure. Qu'on ne me réponde point que ces exemples se trouvent dans les autres classes. Cela prouve que l'âme aristocratique a essaimé autour d'elle, voilà tout. La formation ou même la prédominance démocratiques n'embellissent pas — c'est un fait — les gestes des nations. » Rien ne remettait l'ex-diplomate d'aplomb comme ces rêveries solitaires, intimes, dans la campagne, en foulant le sol frais des bois.

« Allons, conclut-il, le monde est fort bien fait et c'est moi qui suis un sot. May du Pontcournai épousera Amédée Privaz et le rendra moins fat; il la rendra riche et elle pourra à son tour exercer le ministère departi en ce bas monde aux belles créatures. Quant à ce brave Jean, en qui j'ai retrouvé hier, non sans plaisir, non sans fierté, le vieux sang des Vital et des Julien de Raimondis, n'a-t-il pas pour le consoler, pour le dédommager, sa carrière, l'une des plus enviables, sinon la plus enviable qui soit? Et l'imbécile allait s'empêtrer d'un boulet!... Un tel spectacle fortifie en

moi l'idée de Dieu. Lui seul peut démêler le sens de ce chaos où nous nous perdons et en diriger le cours. N'usurpons donc point sa tâche. Nous agirions en impies. Laissons la vie se dérouler sous nos yeux sans vouloir prétendre à la conduire. Son jeu n'est-il pas ainsi mille fois plus captivant parce qu'il est plus divers et plus imprévu? »

Tandis que d'Orves s'apaisait par ces réflexions en suivant les chemins ombreux de la Vicomté, Mme du Pontcournai franchissait la porte voûtée du tennis et parvenait à une cour ou plutôt à une série de cours, divisées entre elles par des treillages, ce qui donnait à cet endroit élégant une vague ressemblance avec un poulailler. Des buis taillés et des arbres nains mettaient de chétives et artificielles bordures sur le gravier grisâtre. A l'un des tennis, May, légère, vêtue de blanc, bondissait à la rencontre des balles. Près d'elle se tenait son partenaire Amédée Privaz, descendu à terre ce matin-là par permission spéciale de l'amiral. Contre eux jouaient Pierre Le Houx et une délicieuse Anglaise, à la carnation fraîche, aux yeux bleus, lady Grace Cockley, championne de tennis, et méthodiquement entraînée au sport comme un homme. La marquise embrassa la scène d'un rapide coup d'œil satisfait. Puis elle vit son mari sur le seuil de la cabine en teck vernissé qui servait de salon aux joueurs. M. du Pontcournai causait avec le baron Privaz. Édith aperçut aussi sous les abris en tôle meublés de gradins, où l'on prend place pour regarder les parties, Mme de Porcieu, Solange de Puylaurens, Maggy de Raines. Ces dames étaient assises et, naturellement, parlaient. La marquise n'hésita qu'un instant, et, après avoir adressé de loin un bonjour aux deviseuses, elle rejoignit les deux hommes, car par hasard la cabine était vide. Ils ne tardèrent pas à y entrer tous trois.

— Ça se mijote, dit Solange de Puylaurens, en jetant un coup d'œil malicieux de ce côté.

— Qu'est-ce qui se mijote? demanda Nicole de Porcieu, toujours étrangement ignorante des potins.

— Le mariage P. P., reprit Solange avec enjouement, qui sera bientôt le mariage P. P. C.

— Ma chère Solange, insista Mme de Porcieu, si vous saviez combien je comprends peu vos énigmes! Parlez plus clairement, je vous en conjure.

— Solange, expliqua Maggy de Raines, qui au contraire collectionnait toutes les nouvelles avec une sorte de piété, Solange veut dire le mariage Pontcournai Privaz, et elle le désigne par ses initiales. Mais pourquoi P. P. C.?

Solange laissa tomber sur Mme de Raines un regard où se lisait de la pitié. Cependant elle daigna expliquer : « P. P. C..., pour prendre congé, voyons. Vous constaterez que ce petit ménage-là n'ira pas longtemps.

— C'est le jour et la nuit, acquiesça Mme de Raines, faisant écho à un jugement qui traînait dans Dinard depuis la veille.

— Il est question d'un mariage entre May et le jeune Privaz, ce grand garçon qui joue en ce moment au tennis avec elle? questionna Mme de Porcieu.

— Ma pauvre Nicole, vous vivez donc dans un rêve?... un rêve d'amour? répliqua Solange. Il n'est bruit que de cela.

Mme de Porcieu rougit sous l'insolente insinuation de la jeune fille. Elle balbutia : « Mais non... mais non... je ne savais pas... May ne m'a pas dit... Ce doit être encore bien récent?... » puis, ayant retrouvé son assurance, elle objecta : « D'ailleurs ce n'est sans doute qu'un potin. Rien ne me prouve qu'il soit fondé.

— Tout ce qu'il y a de plus fondé, ma chère, pré-

cisa Solange, d'abord parce que ce potin, comme vous dites, paraît très vraisemblable. Jusque dans votre recueillement d'Yseult le renom de la fortune du baron Privaz a dû vous parvenir et vous n'ignorez pas non plus que mes chers cousins du Pontcournai sont à fond de cale.

— Vous savez, ma petite Solange, avança prudemment Nicole, on dit tant de choses...

— Mais ça, c'est de notoriété publique. Cette année, l'oncle François, qui découple avec nous, a été obligé de demander à papa de prendre complètement l'équipage à sa charge... Oh! ça lui a été très dur... mais il a fallu, et soyez persuadées que si Tom est parti pour l'Amérique...

Nicole de Porcieu jouissait d'une nature rêveuse et bienveillante. De plus, elle aimait May comme une sœur aînée. Les méchancetés de Solange l'atteignirent à travers les Pontcournai. Elle chercha à atténuer ces rumeurs désagréables.

— Les Pontcournai, remarqua-t-elle, ont fort réduit leur train, consenti à bien des sacrifices... l'année dernière Édith a ordonné qu'on vendît ses chevaux de chasse personnels... elle renonce maintenant, m'a-t-elle dit, à monter...

— Mais non à se laisser monter, darda l'impitoyable Solange avec l'audace de langage dont usent les jeunes filles modernes.

— Solange! protesta Mme de Porcieu avec un accent effarouché. Mme de Raines riait gentiment et avouait : « Cette Solange! elle vous en a de raides tout de même! De mon temps, les jeunes filles... »

Mais Solange, sans s'émouvoir de leurs interruptions, continuait à les édifier : « Ce que vous ne savez assurément ni l'une ni l'autre, et ce qui complique l'histoire, c'est que la belle May est amoureuse depuis hier.

— Et de qui? s'écrièrent ensemble, aussi vivement l'une que l'autre, les deux jeunes femmes.

— De son voisin de table, l'aspirant qui nous a ramenées en canot. Vous n'ignorez pas que May adore la voile. Quand son père possédait un cotre, je l'ai vue maintes fois à douze, treize, quatorze ans, à la barre. On eût juré un vrai mousse. Or il paraît que ce petit bonhomme d'hier a merveilleusement manœuvré. Il n'en a pas fallu plus pour emballer May. Vous la connaissez, j'imagine, et n'êtes pas dupes de ce que ses dehors garçonniers cachent de sentimental et d'enfantin... C'est à se tordre.

— Je ne connais même pas le nom de ce jeune homme, révéla Mme de Raines, pour qui c'était un devoir de ne connaître que des gens biens posés et qui, dans l'incertitude, ne se risquait pas. Je le demanderai à mon cousin du Migand, l'aide de camp de l'amiral.

— Il s'appelle Jean de Raimondis et c'est le neveu de M. d'Orves, compléta la bien informée Solange.

— En tout cas, ce ne semble guère un parti pour May, prononça la comtesse de Porcieu. Sans quoi nous l'aurions su d'un côté ou d'un autre. Comment êtes-vous si bien renseignée, Solange? Je vous admire, ma chère.

— Je le sais de source sûre, ma chère Nicole. Puisque vous tenez aux références, je puis vous apprendre que c'est May du Pontcournai elle-même qui me l'a confié.

— Alors, vous avez tort de nous le redire, ma petite, trancha froidement Mme de Porcieu. Secret trahi, tombeau violé, surtout un secret d'amour, murmura-t-elle plus bas et comme pour elle-même.

Solange allait répondre et mordre, selon son habitude. Maggy de Raines, pour prévenir une discussion, lança promptement :

— Je n'aime pas d'Orves. On ne sait jamais s'il plaisante ou s'il parle sérieusement. Il a toujours l'air de se moquer du monde.

— C'est un sadique, jugea Solange de Puylaurens. Elle ignorait le sens de ce terme, mais le plaçait dans la conversation, trouvant qu'il y faisait bien.

— Qu'est-ce que c'est que ça, un sadique? s'enquit Mme de Raines, qui révélait fréquemment une ignorance incroyable des mots français.

— C'est un très vilain monsieur, affirma Nicole de Porcieu, et elle ajouta pour prendre sa revanche de nombreuses piqûres : Je vous vois très bien mariés ensemble, vous, Solange, et M. d'Orves. Vous êtes deux savants. A vous, deux vous auriez des enfants qui diraient « papa » et « maman » en latin.

— Je ne sais pas ce qu'ils diraient, répliqua aigrement Solange. Ce que je sais, c'est que j'en aurais ou que, tout au moins, je chercherais à en avoir.

Et elle regarda si fixement la comtesse de Porcieu que celle-ci, de nouveau, se sentit rougir jusqu'au blanc des yeux. Maggy de Raines intervint à la hâte : « Mon Dieu! que c'est donc agréable d'être savant! L'hiver dernier, je suis allée à une conférence de la Sorbonne... Dans la salle, rien que des gens de connaissance. L'un de ces savants nous a parlé pendant deux heures sur l'évolution de la matière... C'était passionnant... Il y avait un monde! » Mais Mlle de Puylaurens ne prit pas le change et déclara :

— Non, je n'épouserai pas d'Orves. Primo, parce qu'il ne me plaît pas : il est trop vieux. Secundo, parce qu'il n'est pas assez riche. Tertio, parce qu'il habite, dix mois sur douze, à la campagne, dans un trou où il n'y a personne à voir.

— Voyons vos conditions, mademoiselle? interrogea sans bienveillance Nicole de Porcieu.

— Je vais vous les dire, énuméra joyeusement Mme de Raines : Paris, six mois; Deauville, Dinard, Pau, Biarritz, trois mois... campagne, trois mois... naturellement campagne dans une maison bien installée, avec le calorifère, l'électricité, des voisins, des chasses, etc... un prince ou un duc... trois cent mille livres de rentes.

— Il faut pouvoir choisir pour cela, fit sèchement la comtesse de Porcieu.

Elle examinait avec impertinence la petite boulotte noire et revêche, aux yeux prodigieusement intelligents. Solange rappelait ces nains qui courent à la bordure des tapisseries de haute lice, brandissant un perpétuel trait acéré dans la main.

— Soyez tranquille, je choisirai, assura nettement la courtaude.

— Ah! pouvoir épouser qui l'on aime! roucoula la frêle brune aux yeux verts, et son regard étrange alla envelopper Pierre Le Houx.

— Si l'on ne se convient pas, on se plaque! asséna brutalement Solange à la tendre comtesse. Mais leur aimable dialogue fut interrompu par une exclamation de Maggy sur un coup de May : « La belle balle! »

— Naturellement Le Houx la rate, fit remarquer Solange. Quelle chiffe, ce garçon-là! Il va, ma parole, faire perdre lady Cockley. — Nicole ressentit l'injure, mais décidément elle n'était pas de pied avec l'insolente gamine. Une réponse était délicate à tenter. L'approche de Pierre de Saint-Gelais sauva la situation. Il arrivait à elles, la raquette à la main, en pantalon de flanelle blanche, le front ardent et la chemise ouverte. A un tennis voisin il avait successivement gagné quatre parties consécutives. Il s'entraînait pour le match qui le mettrait aux prises avec lady Cockley après-demain. Sa tête chauve, ses traits tirés don-

naient à ce grand garçon l'apparence d'un « moine du sport ». Il s'épongeait : « Croyez-vous, confia-t-il, que ça n'est pas tuant ce métier-là? Depuis neuf heures, je suis ici... et dans vingt minutes, il va falloir que je file au casino pour la leçon de danse... Sacré turbin!

— A la leçon de danse?... Mais vous dansez à merveille? minauda Mme de Raines, étonnée.

— Boston, oui... mais maintenant, fini, boston... à présent tango, et il répéta : « Sacré turbin! »

— Qui vous y oblige? coula, non sans malice, Nicole de Porcieu.

— Comment?... Faut bien... pour pas avoir l'air d'un imbécile!

— Et, tandis qu'il dit cela, ce garçon mérite vraiment qu'on regarde sa tête, murmura Solange sans se soucier qu'il entendît, mais Pierre de Saint-Gelais n'entendit point. Il entra, pour s'y reposer un peu, dans la cabine en teck où le marquis, la marquise du Pontcournai et Privaz conféraient depuis près de trois quarts d'heure.

— Il faut faire ça, je vous assure, affirmait avec une bonhomie pleine d'assurance le baron Privaz. Et son regard unissait May et Amédée : « Le joli couple, fit-il, paternel!

— Hé, hé! toussa M. du Pontcournai, sans qu'on pût savoir s'il marquait par là une approbation ou une réserve.

— May est encore bien jeune, mon cher baron, intervenait la marquise. Savez-vous qu'elle atteint à peine ses dix-huit ans? Les deux jeunes gens ne se connaissent pas encore beaucoup. » Et penchant le visage de côté, comme pour contempler avec chagrin la fille qui allait lui être ravie bientôt, l'adorable Édith murmura : « Je ne suis pas l'ennemie des mariages d'inclination.

— Ni moi non plus, ni moi non plus, certes, appuya chaudement le financier. Toute ma vie, j'ai été l'homme des coups de tête, et, je puis bien l'avouer entre nous, l'homme des coups de cœur.

La marquise considéra un instant ce personnage noir, barbu, ventru, mais grand et puissant. Elle se demandait si un gaillard pareil pouvait procurer du plaisir à une femme et s'imaginait volontiers cette sorte de plaisir. Elle garda pour elle ses réflexions intimes et dit seulement : « Vous avez dû inspirer bien des passions dans votre vie, monsieur Privaz? » Celui-ci se récusa, modeste :

— Je ne sais si j'en ai fait naître; ce que je sais seulement, c'est que j'en ai éprouvé de nombreuses... de fort nombreuses... Mon fils vaudra mieux que moi... c'est un garçon sérieux et qui ne songe qu'au travail... oh! il ne moisira pas dans la marine... il mérite mieux que cela. Je le pousserai. A quarante ans, je veux faire de lui un membre de l'Institut!

— A quarante ans! répéta la marquise éblouie.

— A quarante ans! oui, madame! renouvela péremptoirement Privaz, comme si la chose ne dépendait que de lui seul.

— Vous ne craignez pas un peu le surmenage?

— Non, car avec cela mon fils pratique beaucoup le sport. Vous voyez... ajouta-t-il en montrant Amédée qui ramassait prestement, sans en laisser passer une, les balles raides et rasantes servies par lady Cockley.

— Je ne lui refuse rien, continua le baron, ni chevaux, ni chasses, ni autos... Comme je compte le marier avec une dot de trois cent mille livres de rentes, je juge inutile de lui donner des goûts simples.

Le gros homme pensait que cette phrase, négligemment jetée, ne desservirait pas sa cause. De fait elle produisit une impression considérable sur la marquise

qui, cependant, ne broncha point et se borna à adresser une phrase aimable et vague au manieur d'or :

— Nous ne pouvons naturellement, vous le comprenez, cher monsieur, répondre de suite à votre proposition, si tentante qu'elle soit... il faut que nous y réfléchissions, mon mari et moi... et puis il faut également que nous en parlions à May. Tout ce dont je puis vous assurer aujourd'hui c'est que M. du Pontcournai et moi sommes très sensibles à votre démarche. N'est-ce pas, François?

— Certainement, maugréa le marquis avec un peu de gêne.

La marquise, en souriant, tendit sa main au financier, qui la baisa avec bruit. Les joueurs revenaient, ayant fini leur partie. Lady Cockley avait été battue, ce qui pour May et Amédée constituait un gros triomphe. A la vérité, Le Houx ne se trouvait pas étranger à cette défaite.

Solange de Puylaurens et Maggy de Raines escortaient May, la félicitant.

Mme de Porcieu marchait près de Le Houx et s'employait à le consoler. Lady Cockley arrivait enfin et sa charmante figure, toute cramoisie, révélait à la fois la chaleur de la lutte et la colère de la défaite. Pour elle, il lui semblait qu'un honneur national avait été agité.

Cependant Solange de Puylaurens confiait à Maggy de Raines :

— Un atout dans le jeu d'Amédée, cette partie... Diable! ça se corse!

Mais la marquise, magnanime dans le triomphe, d'autant plus qu'elle se savait dans les bonnes grâces de sir Arthur Cockley, s'avança vers lady Grace, et, très aimablement, lui dit :

— Quelle gloire pour ma fille, madame! cette mati-

née marquera dans sa vie de joueuse. Mais je suis sûre que vous l'avez fait un peu exprès!...

— Oh! oh! no... avoua l'Anglaise sans détour. J'avais seulement de très mauvais souliers, de très glissants souliers, et un partner plus mauvais encore que mes souliers. Et elle désignait Le Houx, qui ne savait plus où se cacher.

— Soyez galant, mon cher, soyez galant, voyons! soufflait à celui-ci Solange. Elle est si heureuse de vous coller sa défaite sur le dos. Eût-elle joué avec Saint-Gelais en personne, elle eût été battue... May passe par une crise de veine ces jours-ci.

Cependant la marquise tâtait le beau col nu de sa fille.

— Tu es en nage, mon enfant... tu ne peux te rendre au Casino en cet état. Quel bébé encore! fit la superbe femme en se tournant vers le baron Privaz comme si elle se complaisait à user de ce mot envers son enfant... Cours te changer... tu as le temps... Ton père et moi allons descendre la rue du Casino, à petits pas, en flânant devant les boutiques... nous t'attendrons chez le pâtissier, en face de l'entrée...

Tous sortirent du tennis. Dès que Mme du Pontcournai et son mari furent seuls dans la rue, la marquise, après un rapide coup d'œil et sûre que personne ne pouvait l'entendre, dit à son compagnon.

— Il le faut absolument, François. Je ne comprends pas vos hésitations.

— Hé! ma chère amie, tergiversait celui-ci, je ne dis pas non. Cependant il y a bien des *mais*.

— Il y en a toujours. Voulez-vous, oui ou non, marier votre fille?

— Oui, parbleu!... vous le savez bien.

— Alors je ne vois pas ce qui peut vous arrêter... vous savez où nous en sommes.

— Effectivement... cependant... cependant... nous pouvons encore vendre notre hôtel de Paris, vivre à Pontcournai. Bien des gens se débarrassent de leurs hôtels aujourd'hui. L'avenir est si effrayant!

— Allons! bon!... vous voilà encore sur le chapitre des folies. L'hôtel, même vendu, — délabré comme il l'est, il ne se vendrait pas cher, — ne liquiderait pas notre passif et notre position se trouverait diminuée. Ah! nous serions dans de jolis draps!

— Hé, hé!... je sais bien... effectivement... le cas est embarrassant!

— Une seule chose est raisonnable... La solution que je vous propose... Je vous le répète : je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Cependant, ma chère, c'est fort compréhensible!

— Non... ce garçon-là est présentable partout. Il joue bien au tennis; il danse bien; il s'habille bien, est entré premier à l'École navale, en est sorti de même; à quarante ans, il sera de l'Institut — et il a trois cent mille livres de rentes le jour de son mariage! François, nous serions coupables d'hésiter plus longtemps. May pourrait nous le reprocher un jour.

Le marquis du Pontcournai s'arrêta et, brusquement, redressant ses épaules toujours courbées, il regarda sa femme dans les yeux et lui dit un peu sèchement :

— Oubliez-vous donc qui nous sommes?

— Mais, mon cher, lui répliqua-t-elle, le dominant par sa hauteur, ne suis-je pas aussi bien née que vous?... Je ne vous demande pas qui nous sommes. Je le sais. Je vous rappelle où nous en sommes.

Le marquis courba de nouveau les épaules, et d'une voix accablée :

— En avez-vous parlé à May, au moins?

— Pas encore... il vient seulement d'en être sérieu-

sement question entre nous. Mais, puisque vous m'y autorisez, je lui en parlerai sans tarder, à la première occasion. — Alors M. du Pontcournai poussa un véritable soupir de père, puis il prononça d'un ton qui eût arraché des larmes à tout autre qu'à l'intraitable marquise :

— Ma chère petite May... Ma pauvre petite May...

— Elle ne sera pas à plaindre... elle sera très heureuse, vous verrez.

— Dieu le veuille! exhala le marquis. Puis il reprit :
— Vous vous chargez de lui en parler, à cette enfant?

— Je m'en charge.

Alors ils marchèrent l'un à côté de l'autre, corrects, élégants, semblant à l'aise, mais muets. Ils ne trouvaient plus rien à se dire et les passants auraient pu les croire exonérés de tout souci. La marquise s'arrêtait de temps à autre devant une vitrine de bijoutier et examinait les écrins. De petites crispations rapides, aussitôt réprimées, traversaient le visage du marquis, tandis que, mâchonnant son porte-cigarettes du coin de la lèvre, il en tirait des bouffées, seule occupation sensible de sa nonchalance.

III

— Non, May, ce n'est pas possible? Tu vas danser avec ce jeune homme?

— Maman, je le lui ai promis.

— Voilà une heure que tu causes avec lui dans un coin... ça finit par devenir compromettant et ridicule. Tu ne t'aperçois pas que déjà on vous regarde?

— Et après?... quand on nous regarderait!... Nous ne faisons pas grand mal. Nous parlons de Tom dont M. de Raimondis était le camarade au collège.

— Je ne suis pas là pour vous entendre... d'ailleurs ce que je t'en dis, naturellement, c'est pour toi... car il n'est pas étonnant, ce petit monsieur... Je t'aurais crue plus difficile.

— Je le trouve gentil, moi.

— Chacun son goût... il n'y a pas besoin de l'examiner longtemps pour constater qu'il n'a pas l'habitude du monde... as-tu remarqué ses souliers? Ils sont grotesques, ses souliers!

May restait silencieuse. La marquise du Pontcournai reprit :

— Songe à la position de ton père et à la mienne, à notre réputation... qu'est-ce qu'on doit penser de toi en te voyant parler aussi longtemps avec un jeune homme aussi mal chaussé?... Pour le reste, il est en uniforme, cela passe, mais de pareils souliers arrêtent

l'œil le moins raffiné et le choquent... Non, tu persistes à vouloir danser avec ce garçon?

May n'ouvrant pas la bouche, sa mère comprit qu'elle se butait. Elle n'insista pas :

— Comme tu voudras... Il doit danser horriblement... mais c'est ton affaire. Moi, je m'amuserai à vous contempler... seulement, ma chérie, tu vas me faire un plaisir?... Écoute, je mérite bien une petite compensation?

La voix de Mme du Pontcournai était devenue caressante, et ses prunelles s'allumaient de leurs irrésistibles chatoiements. May plongea son regard doré et profond dans celui de sa mère, et laissa échapper :

— Que voulez-vous?

— Quand tu auras bien dansé avec ton petit monsieur, promets-moi de danser le cotillon avec Amédée Privaz.

— Oh! maman! D'abord je n'aime pas arrêter mes danseurs de cotillon si longtemps d'avance!

— Avec ce système-là, on court le risque de rester sur sa chaise.

— Ça, par exemple, ce serait bien la première fois.

La mère, malgré elle, éprouva un agréable frisson d'orgueil. Elle se fit encore plus enveloppante : « Allons, sois gentille, May, promets-le-moi? »

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, grand Dieu?...

— Cela me fait que je le trouve charmant, ce jeune homme... ah! celui-là, à la bonne heure! Il est fort bien mis, danse convenablement, joue au tennis à merveille... toutes les jeunes filles tournent autour. Si tu le leur enlevais, ce serait impayable. Quand je songe que ce pauvre garçon n'a d'yeux que pour toi et que tu ne sembles même pas faire attention à lui. Ça n'est pas très gentil de ta part, avoue?

— Que voulez-vous, maman? c'est plus fort que moi; il m'assomme.

— Un garçon qui t'a fait gagner contre lady Cockley.

— Je l'adore au tennis... ailleurs, flûte.

— Il est cependant joliment intelligent... reçu premier à tous ses examens.

— C'est moi qui, probablement, ne suis pas à sa hauteur.

— Sans doute, car il n'y a qu'un cri sur son compte. — Il ne déplaisait pas à Mme du Pontcournai de piquer sa fille. Celle-ci ne se tint pas pour battue. Elle répliqua :

— A quoi sert d'être si intelligent quand on ne peut pas dire trois mots drôles... Il est d'un empesé... d'un correct!

— Cela fait son éloge.

— Il me produit l'effet d'un maître de cérémonies des pompes funèbres!

Elles rirent toutes deux, car la marquise était gaie de son naturel, et cette joie les détendit :

— Dieu! que tu es enfant! May continuait : « Et le père?... en voilà un qui est grotesque! ah! celui-ci, il bat les records? Vous ne trouvez pas?

— Pas tant que cela... non... et puis enfin, il a soixante millions!

— Il les porte sur la figure.

— Il ne faut pas être si ridicule pour les gagner.

— Vous êtes sûre qu'il a soixante millions?

— Sûre. Trente pour chacun de ses fils. Et je suis convaincue que si tu voulais être un peu gentille pour Amédée...

— Eh bien?

— Il t'épouserait, tout simplement.

— Moi, épouser Amédée Privaz! Par exemple!...

— Ne continue pas, tu me dirais des bêtises... Il

faut y réfléchir... et puis, un jour, nous en reparlerons. Allons, va rejoindre ton petit monsieur de Raimondis... qui sèche sur son divan et dévore ses gants en t'attendant... de mon coin, je vous verrai danser ensemble... Ce que je vais m'amuser!... plus que toi, je parie.

Sur ce trait, la belle marquise se leva, alerte, gaie, confiante, et toujours majestueuse, jusque dans son enjouement; tandis que May songeuse retrouvait Raimondis, sa mère allait s'asseoir sur la terrasse, auprès du prince de San Felipe. La scène se passait au Casino de Dinard. Cette soirée était la dernière donnée en faveur de l'escadre qui repartait le lendemain. La salle se présentait fort animée. Les tenues noir et or de la marine voisinaient avec les uniformes bleu et argent, noir et argent des hussards, des dragons de la garnison de Dinan. Les épaulettes, les aiguillettes, les décorations luisaient, mêlées aux habits noirs, aux smokings, aux épaules nues, aux aigrettes, aux chevelures ondées, ceintes de diadèmes, de fleurs ou de rubans. On se montrait trois généraux, deux académiciens, un préfet. L'amiral de La Tilouze n'avait pas encore fait son entrée. Deux très jolies Américaines s'enivraient du triomphe de la leur. A peine débarrassées de leurs manteaux doublés de soie amarante, l'une apparut en rouge, couverte de pierreries, l'autre en noir, extrêmement décolletée, avec une gorge magnifique sur laquelle s'étalait un collier de perles, son seul bijou, mais splendide. Les panaches de plumes d'autruche de leurs grands chapeaux ondoyaient. La note excentrique et tapageuse de leur mise s'oubliait presque, parce qu'elles étaient de haute taille et fort belles. On les regardait. Des jeunes personnes du monde passaient vendant des perroquets en papier et des corbeilles de roses. Car la soirée se doublait d'une

fête de charité organisée par la comtesse de Saint-Gelais.

Au coin de la terrasse, renversé dans un fauteuil, face à la mer, San Felipe tournait le dos au monde et aux lumières. Les yeux vers les étoiles, il aspirait voluptueusement les bouffées odorantes de son cigare. Édith se laissa tomber dans le fauteuil à côté du sien, en murmurant : « Insensé! »

Sans se soulever, indolemment, avec un imperceptible accent étranger, le prince demanda :

— Qu'est-ce qui est insensé?

— Ces Américaines! On leur fait un succès!... aujourd'hui il n'y en a plus que pour elles... bientôt elles nous forceront à nous habiller aussi en Peaux-Rouges. »

— Mais pas encore, ma chère, heureusement... Qu'est-ce que vous avez?... Vous semblez énervée ce soir?...

— Tout devient insensé, Beppo, tout!... les jeunes filles, le croiriez-vous, les jeunes filles elles-mêmes!

— Bah!... est-ce que la gentille May?...

— May comme les autres!... c'est une petite folle. Savez-vous avec qui elle flirte en ce moment? Devinez-le? Je vous le donne en mille.

Beppo esquissa un geste de main pour montrer qu'il ne fournirait point l'effort de cette recherche.

— Non... qui?

— Vous tenez à le savoir : un jeune officier de l'escadre, un M. de Raimondis que ni vous, ni moi, ni personne, ne connaissons... et qui a des souliers... mais des souliers!... et l'agacement de la marquise se traduisit par une fusée de rire qui la soulagea un peu. San Felipe, béatement étendu dans son fauteuil, souriait sans bruit, dans l'ombre, à la pensée de ces deux jeunes gens, presque inconnus l'un à l'autre, attirés

l'un vers l'autre par la puissance mystérieuse de l'amour.

— C'est beau, l'amour! confessa-t-il à mi-voix, en véritable Italien. Et un rien d'ironie se mêlait, semblait-il, à la sincérité de son aveu.

Mme du Pontcournai ne partagea pas cette sérénité. Elle reprit, non sans aigreur :

— Mon cher Beppo, on voit que vous n'êtes pas mère de famille... et surtout que vous n'avez pas de fille à marier. Hélas! c'est mon cas... L'âge de comprendre les folies est passé.

— Oh! dit-il avec son accent énigmatique et toujours calme. Oh! quant à cela, ma chère Édith, vous avez toujours été sage... toujours étrangement maîtresse de vous... » Presque pleurant elle supplia : « Console-moi. » Il lui prit la main dans l'ombre et la serra entre ses doigts nerveux. Il continuait sur le même ton placide et berceur : « Ta fille est amoureuse?... Eh bien, quoi? l'oiseau va s'envoler bientôt... tu seras plus libre encore. »

Mais cette perspective n'apaisait point Édith. Exaspérée de l'incompréhension de son ami, elle s'écria : « Non, ce n'est pas cela... je te l'ai souvent expliqué, pourtant... May ne peut faire n'importe quel mariage! »

Il répondit, sans s'émouvoir davantage : « Oui... eh bien? elle épousera ce petit si riche... un flirt passager est-il un empêchement?... pourquoi veux-tu l'empêcher de s'amuser, cette enfant?

— Tu ne connais pas ma fille. Avec ses goûts de garçon, elle a une nature étonnamment profonde : — elle allait dire, mais elle se retint : May ne me ressemble pas du tout. — Elle paraît n'aimer que le sport, mais gare au réveil! Oh! non, je redoute les amourettes pour elle! Je pressens trop ce qu'il en adviendrait. Je

sais qu'il faut que ce mariage projeté ne traîne pas. Il importe de battre le fer tandis qu'il est chaud !

— Ah !... oui, consentit l'Italien avec indifférence et un peu d'ennui.

— Mais oui... sans quoi c'est pour nous la catastrophe sans phrases et ce Privaz offre une mine d'or qui ne se retrouvera pas.

L'orchestre, qui avait fini de jouer sa valse dans la salle de danse, passa sur la terrasse et attaqua la mélodie un peu fade, mais caressante, intitulée : *Le plus joli rêve*. Un couple frôla San Felipe et la marquise sans les voir. La femme, élégante, fine, frêle, brune, emportée par le rythme de la musique, fredonnait les vers de la partition. Ces vers étaient quelconques, mais la voix était si fraîche, si bien timbrée, si passionnée, qu'elle leur communiquait de l'expression :

Mais le plus joli rêve,
C'est le rêve d'amour,
Que l'on fait sur la grève,
A l'heure où meurt le jour.

San Felipe désigna le couple d'un geste. Édith murmura :

— Le Houx et Nicole de Porcieu. Sont-ils drôles? dit-elle à l'oreille du prince.

Mais il ne répondit pas. Les violons de l'orchestre s'attardaient sur la dernière phrase de la romance et San Felipe songeait à cette phrase :

Et vous, belle, tout bas,
Rêvez cette folie
D'être toujours jolie
En ne vieillissant pas !

Par une association d'idées contre laquelle il ne pouvait se défendre, il évoquait la vieillesse prochaine

de la merveilleuse femme assise à ses côtés, et qui avait été sa maîtresse. Et, rappelant le passé avec la mélancolie païenne des hommes du Sud, il réfléchissait que nulle autre femme ne posséderait ce pouvoir d'exaspérer aussi constamment ses sens pour mieux les satisfaire. Capable d'idéaliser autant que possible la sensation et la matière, mais incapable de rien concevoir au delà, il demeurait accablé d'un désespoir sans remède. Ne sentait-il pas maintenant, heure par heure, grain par grain, l'effritement de la statue qu'il avait adorée? Et il ne parvenait pas à vaincre ses préoccupations égoïstes pour s'intéresser à l'avenir de May. Édith, au lieu de l'ennuyer de ses confidences maternelles, ne devait-elle pas songer, ainsi que lui-même, à bien employer les dernières heures d'amour qui leur restaient? Mme du Pontcournai avait l'intuition de la différence qui allait maintenant s'accentuer tous les jours entre elle et son amant. Puis elle songeait à sa propre fille et s'irritait autant contre le petit officier intrus qui traversait ses projets que contre May elle-même, riche de tous les trésors de la jeunesse et gravissant les premières pentes de la colline enchantée sous les rayons vainqueurs versés par le printemps.

L'orchestre avait fini *Le plus joli rêve*. Nicole de Porcieu et Pierre Le Houx entrèrent dans la salle où l'on dansait. En repassant Pierre désigna à Nicole le prince et la marquise :

— En voilà deux qui ne s'ennuient pas, murmura-t-il en clignant de l'œil.

— Ils se figurent que la nuit les cache... cependant, avec les années, leur liaison est devenue admise, presque touchante...

Mais la marquise se levait à son tour. Elle jugeait que l'aparté avait assez duré, puis elle voulait jeter un coup d'œil sur sa fille. San Felipe resta allongé dans

son fauteuil. Le bout igné de son cigare trouait l'ombre de son feutre, et le prince fixait dans l'obscurité un éclat lumineux — le feu des îles Chausey — qui apparaissait et disparaissait au fond de l'horizon. Voyant son amie invinciblement décidée à partir, il se souleva et, du bout du doigt, feignant d'arranger l'écharpe, il caressa le splendide dos, à demi nu. La marquise sourit, frissonna, et lui tendit sa main à baiser. Puis elle s'en fut, et il resta seul, les yeux dans le vague, guettant machinalement le point lumineux intermittent au fond de l'horizon.

A la porte de la salle, Mme du Pontcournai se heurta presque dans l'honorable sir Arthur Cockley, ex-colonel des « Bengal Lancers » dans l'armée des Indes, présentement capitaine du golf de Dinard, et l'un des personnages les plus considérables de la colonie britannique.

— Aôh! pâdon, fit-il d'une langue un peu épaisse, excuse-me. Aôh! c'était Mme du Pontcournai... Dear Mme du Poncournai!

Elle lui tendit la main.

— Comment va, mon cher colonel?

— Pas très bien... moi, ici, vous savez, je ne dors pas et je mange trop.

Elle le gratifia d'un sourire d'affectueuse pitié. En somme il était d'aspect suffisamment distingué : de taille moyenne, il se présentait serré dans son court smoking dont le revers de soie s'ornait d'un œillet; son teint rouge brique se barrait de courtes moustaches blanches aux pointes roulées; en définitive l'aspect d'un très correct « gentleman ». La belle Édith se pencha vers lui et, s'abritant la figure derrière son éventail, lui glissa cette confidence inopinée chez une femme aussi majestueuse :

— Mon soulier me lâche, cela ne vous scandalisera pas si je le rattache.

Il protesta énergiquement que non. Alors, sans s'émouvoir et comme si elle se trouvait seule, elle posa le pied sur l'un des fauteuils, et, soulevant sa robe somptueuse de satin, elle découvrit sa jambe chaussée de soie rose. Un petit soulier cerise s'attachait sur sa fine cheville par des rubans de même couleur entrecroisés. Elle les resserra, puis se releva avec grâce et prestement.

— C'est une nouvelle mode, avoua-t-elle à sir Arthur, mais c'est bien gênant.

La figure du respectable colonel, de rouge, était devenue écarlate. Il chercha quelque compliment, mais déjà la marquise avait disparu dans la salle. Elle quêtait des yeux sa fille et Jean de Raimondis. Elle les découvrit assis dans un coin et observa, non sans plaisir, que leur conversation ne semblait pas animée. Ils avaient d'abord parlé de Tom, de l'Amérique, et May s'était passionnée, puis, les sujets ayant tari, les causeurs avaient essayé de danser. Mais Jean dansait mal, et la jolie May, se souvenant des moqueries de sa mère, craignait d'être ridicule. Bientôt elle pria son cavalier de la reconduire à sa place. Ils en étaient là quand Mme du Pontcournai les aperçut. Tom et l'Amérique étant épuisés, et des occupations, dissemblables pour la plupart, retenant d'habitude les deux interlocuteurs, leurs phrases traînaient lamentablement. Il y avait bien la voile; ils s'entretinrent un instant de louvoyages; May raconta les régates de Cowes, puis le dialogue s'embourba piteusement sur les occupations, les beautés, les avantages de la vie du marin, généralités dépourvues d'intérêt, que Jean se désespérait de ne pas savoir rendre plus attachantes, car auprès de cette belle jeune fille, il ressentait ce soir plus vivement que jamais le charme physique, sain et robuste, qui s'exhalait de sa chair blonde, bru-

nie au grand air, de ses cheveux d'or, maintenant déjà foncés presque jusqu'au châtain et qu'un simple nœud de tulle blanc, hardiment noué, faisait valoir. Ses épaules, largement découvertes, sortaient, à la fois vigoureuses et gracieusement modelées, des mousselines blanches de la robe. De la pointe de son nœud de tulle à celle de ses souliers d'argent, elle apparaissait exquise à Raimondis et il souffrait de ne pas savoir le lui dire. Peu habitué au monde, Jean ne trouvait pas de mots pour exprimer à May son admiration en termes délicats. Il craignait de l'offenser. Elle, de son côté, habituée à des courtisans plus experts, se trompait sur la cause de son mutisme. Au lieu d'y voir un hommage, et le plus profond des hommages, elle en voulut à son compagnon de sa timidité. Quoi? ne pouvait-il murmurer une phrase qui flattât ses sentiments en même temps que sa coquetterie de femme? Ah! ils étaient loin de la conversation de l'autre soir, à la villa Beau-Soleil, la conversation aux idées neuves, multiples, aux images éclatantes, aux larges horizons ouverts. Un esprit intermédiaire, une Solange de Puylaurens, leur manquait, faute de quoi ils ne pouvaient communiquer entre eux. May commença de songer que sa mère avait eu raison et son regard s'attacha aux souliers de Jean. Il les avait achetés en Amérique, pendant la campagne du *Ducasse*. Leur bout était tréflé, énorme, historié de piqûres, leur semelle lourde, leur vernis épais. Ils évoquaient un art barbare, des mocassins de Peau-Rouge. May fut sensible à leur aspect. Décidément elle pensa que Jean possédait peut-être bien des qualités, mais qu'il devait manquer de goût. Dès lors sa compagnie lui pesa et elle chercha une occasion polie de s'en affranchir. Pierre de Saint-Gelais se trouva à point. Il passait devant eux au moment où l'orchestre attaquait un boston dans la salle de danse.

Il entraîna May ravie, libérée, toute au plaisir de retrouver un bon danseur. Cela se peignit jusque sur sa figure, et Jean l'y lut clairement. Comme il eût tout donné en cet instant pour posséder la science mondaine d'un Saint-Gelais !

Raimondis s'avança jusqu'à l'entrée de la salle de danse. Il contempla May ondoyant dans les bras de Saint-Gelais, presque collée contre lui, au milieu d'un envol de blanches mousselines. On apercevait ses jolies jambes moulées dans des bas de soie d'argent. Le nœud de tulle imprimait à sa tête — d'ordinaire un peu lourde et incertaine — l'expression fine, coquette et hardie qui distinguait sa mère. Les deux danseurs faisaient sensation. Quelqu'un dit près de Jean : « Voilà la belle May ! Qu'elle danse bien ! »

Un voisin répondit : « On dit qu'elle épouse le petit Privaz ! »

Cette phrase atteignit Jean au cœur, car d'Orves lui avait en partie voilé l'insuccès de sa démarche. Il admira cependant Privaz en l'enviant, comme il l'avait admiré et envié à l'entrée à l'École, le jour du problème d'algèbre. Ce monde brillant, cet éclat, ces musiques, ces lumières, ces gestes préparés et distribués avec art, ces passes savantes de conversation, ces mots pervers et cependant décents, tout cela n'appartenait pas à son domaine. Tristement, mais sagement, Raimondis rentra à bord de son bateau...

La marquise du Pontcournai, qui l'avait suivi des yeux, vit ce départ avec un frémissement de joie. A son tour elle glissa jusqu'à la salle de danse, sa fière démarche tout enveloppée d'un murmure de soies. De loin, elle échangeait des bonjours par d'imperceptibles signes de tête avec des gens de connaissance. Quand elle eut vu sa fille ployée dans les bras de Saint-Gelais, elle vint s'asseoir, tranquille, dans le hall, sous un

palmier, près de la vénérable comtesse de Saint-Gelais, la mère de Pierre.

— On s'arrache littéralement Pierre, avoua l'excellente femme à Mme du Pontcournai, il est sur les dents, le pauvre enfant!... Ce soir, il doit encore conduire le cotillon. Je m'y étais tout d'abord opposée : c'était le septième en sept jours... et puis le départ de l'escadre, ce bal de charité organisé pour notre crèche... il a bien fallu... il s'est encore dévoué!

— Sept cotillons en sept jours! souligna Mme du Pontcournai... il en fait plus que le bon Dieu qui, lui, du moins, gardait le septième pour se reposer!

Et, en riant, elle ajouta :

— Il va être obligé de faire le lundi.

Mais l'amiral de La Tilouze entrait au bal, suivi par du Migand. Il resplendissait, avec ses épaulettes, sa ceinture, son épée, sa poitrine couverte de décorations, amplement nappée de sa barbe fleurie. Il s'approcha de Mme du Pontcournai et la pria de le présenter à la comtesse de Saint-Gelais.

— Vous devez être parente, madame, lui dit-il, d'un excellent officier qui a servi sous mes ordres. Je l'aimais beaucoup et aurais voulu le pousser un peu. Malheureusement le résultat n'a pas répondu à mes espérances. Cet officier s'appelle le commandant de Saint-Gelais.

— Je crois bien, amiral, répondit la comtesse enchantée. C'est mon cousin Raymond de Saint-Gelais J'aimais tant sa pauvre mère! » Puis, plus bas, sans réfléchir qu'elle parlait à un chef parvenu au sommet de la hiérarchie : « Il est difficile, aujourd'hui, aux gens bien pensants d'arriver à quelque chose. »

L'amiral ne réprima point un haut-le-corps : « Oh! fit-il, il y a des moments de détente... et puis il y a les services... vous auriez tort de croire, madame, qu'on laisse complètement de côté les services! »

La marquise, plus fine, sentit l'impair que ne soupçonnait pas Mme de Saint-Gelais. Elle se pâma : « Cette marine, quelle splendide carrière! Si j'avais été homme, je n'en aurais pas voulu d'autre! »

L'amiral s'inclina, galant : « Charmante recrue pour nous! »

Mme de Saint-Gelais reprenait : « Oui, c'est une magnifique carrière... bien cruelle pour les mères, par exemple... Mon fils Pierre a voulu se faire marin. Je n'y ai pas mis obstacle, bien qu'il m'en coûtât. Dieu a béni mon sacrifice. La santé du cher enfant ne lui a pas permis de réaliser son vœu. »

Mme du Pontcournai eut, sans doute, un souvenir des plus gais, car elle s'écria dans un élan de franchise joyeuse :

— Hé bien! mon fils aussi a voulu être marin... seulement les examinateurs ne l'ont pas trouvé assez calé... et aujourd'hui, il casse des cailloux en Amérique!

L'amiral et du Migand prirent une part courtoise à cette contagieuse gaieté; cependant ils en ignoraient la cause. Puis l'amiral murmura à la comtesse de Saint-Gelais : « Je sais, madame, que c'est à votre initiative délicate que mes officiers doivent cette jolie fête, dont les pauvres de Dinard doivent bénéficier aussi. Permettez-moi de vous remettre la trop modeste obole du commandant en chef. » Il prit son portefeuille des mains de du Migand et plaça dans celles de la comtesse un important billet bleu qu'elle dissimula aussitôt. Elle parut fort touchée de l'offrande et non moins sensible à son chiffre. Elle se confondit en remerciements.

— S'amusent-ils, au moins, vos officiers, amiral? interrogea la marquise. J'en ai aperçu qui erraient comme des âmes en peine.

— Voyez-les plutôt, madame! protesta du Migand. Il montrait Glajeux, dégingandé et plaisant, entraînant vers le bar les deux rutilantes Américaines empanachées. Bourgandois suivait, correct, et aussi Accourgnac, ses grosses pattes empêtrées dans des gants blancs. Ils paraissaient tous fort excités. Du Migand s'effara : « Je crains que cela ne dégénère un peu, amiral. Je pourrais dire de votre part à ces messieurs...

— Bah! laissez-les donc s'amuser tant qu'ils sont jeunes! implora avec sa grâce incomparable la belle Édith.

L'amiral accorda avec un bienveillant sourire l'indulgence demandée. Puis il s'éloigna avec du Migand pour juger ce qu'on découvrait des illuminations de l'escadre sur la terrasse du Casino.

Quand ils furent partis, Mme de Saint-Gelais confia à sa voisine : « Il est vraiment très bien, cet amiral!

— Mais, ma chère, pourquoi voulez-vous qu'il soit mal? Tous ces marins sont des gens comme il faut. » Et, soudain préoccupée, la marquise se levait, car elle s'inquiétait de savoir si sa fille allait accrocher Privaz pour le cotillon.

May se reposait, sa fringale de danse satisfaite avec Saint-Gelais, en causant avec Maggy de Raines sur une banquette écartée, dans le salon des petits chevaux où le cercle des joueurs n'accordait d'attention qu'au tapis vert.

Maggy de Raines assurait à May : « Vous savez qu'il n'est bruit ce soir que de votre mariage avec Amédée Privaz. Si c'est vrai, tous mes compliments! » May, songeuse et un peu lasse, répliquait :

— Qui est-ce qui raconte ça?

— Un peu tout le monde... et tout le monde dit que c'est très bien.

— Oh! ça n'est pas encore fait.

— On dit pourtant que le bel Amédée ne vous quitte pas des yeux... Le père ne veut pas, peut-être?...

— Non, ce n'est pas de son côté qu'il y a obstacle... c'est du mien.

— Du vôtre? ça, c'est trop fort!... un garçon qui aura un jour trente millions!

— Je sais... ça ne m'emballe pas.

Maggy, stupéfaite, regarda May. May arrangeait le nœud de tulle de ses cheveux. Sa compagne s'exclama :

— Que vous faut-il?... Oh! non, vous êtes trop jeune!

— En quoi suis-je trop jeune?

— Mais vous ne savez donc pas ce qu'est la vie, voyons!... trente millions!... Songez-vous à ce que sont trente millions!... trente millions plus tard!... et assurément une très belle dot tout de suite... assurément plus de cent mille livres de rentes!

— Assurément!... car je ne me marierai pas à moins.

— Et vous aurez raison... c'est le moins qu'il faille pour vivre gentiment. Regardez Jacques et moi... c'est juste!... Nous nous privons d'un tas de choses... Heureusement que nous nous aimons bien!

— Voilà!... ça permet de se passer d'un tas de choses.

Mme de Raines éclata de rire et poursuivit : « Allez-vous parler comme Nicole de Porcieu, maintenant?... L'amour et l'eau claire... une chaumière et un cœur... Ma petite May, ravissante comme vous l'êtes, désireuse de ne rien vous refuser, ce serait un crime!... Qui vous empêche un jour d'imiter Nicole? Elle a épousé son gros Roger et sa ronde galette, et puis elle a pris ensuite un consolateur à son goût. Dans quelques années, qui vous retiendra, vous aussi, de couver un petit Le Houx?

May, fort liée avec Nicole quoique d'âge différent et d'ailleurs très avertie, habituée aux propos du monde, ne se scandalisa pas, mais elle protesta, car elle avait l'âme foncièrement droite et s'insurgea contre cette perspective de la vie en partie double. Elle rougit un peu et riposta, en riant : « Maggy ! voyons !... est-ce que vous trompez Jacques ? »

— Non, quelle idée !... d'abord nous nous aimons trop !

— Et si vous ne vous aimiez pas ?

— Ah dame ! alors... je ne sais pas. Vous êtes trop curieuse, ma gosse... Puis elle reprit : « Non, trente millions !... Avoir ça... n'avoir qu'un signe à faire, à dire oui, à vouloir... avoir des chevaux, des autos, des bijoux, des toilettes, un hôtel à Paris, des châteaux, des villas, des chasses, donner des fêtes, pouvoir amuser non seulement soi, mais encore ses amis, avoir un yacht...

— Oh ! ça, par exemple, j'adorerais ça... un grand yacht blanc, avec des fauteuils et des coussins sur la dunette... je ferais le tour du monde.

— Alors, épousez Amédée.

— C'est que... il n'y a pas que cela dans la vie...

— Bah ! le reste vient toujours... May, croyez-vous que je sois votre amie ?

May leva vers Mme de Raines ses beaux yeux fauves, indécise.

Maggy de Raines revint à la charge : « Quel est mon intérêt, à moi, de vous dire tout cela ?... de vous voir riche à millions ?... Cela n'augmentera pas mes quatre sous, n'est-ce pas ?... Dites ?... Mais voilà, je sais d'où vient votre refus : vous aimez quelqu'un d'autre... ah ! voilà, voilà le beau secret... J'ai mis le doigt dessus, hein ? »

May rougit beaucoup, se récria : « Non, non, pas du

tout... pas le moins du monde... seulement, en vérité, chacun parlait de ce mariage et elle, elle-même, n'en avait pas entendu parler... Tout ça, c'étaient des bruits en l'air. » Maggy n'avait plaidé que par curiosité pure, pour sonder ce qu'il y avait de véritable dans les histoires de Solange. Devant la rougeur de May, elle réfléchit : « Il doit cependant y avoir quelque anguille sous roche... il faut que j'en aie le cœur net. » Et, inlassable, elle assaillit la jeune fille de nouveau :

— Songez ce que c'est : pouvoir ne se refuser aucun désir, ni une robe, ni un bijou; je le veux, je l'ai... Si c'était moi...

May questionna à son tour, hésitante :

— On le dit très intelligent, ce petit Privaz; moi, je ne peux pas en tirer trois mots...

— Je crois bien qu'il est intelligent!... il a été reçu premier à tous ses examens. Son père chante à tout le monde qu'à quarante ans il sera de l'Institut.

— Pourquoi seulement à quarante ans? D'abord, qu'est-ce que c'est que ça : l'Institut?

— Je ne sais pas très bien : quelque chose d'assez important sans doute pour qu'on en fasse un pareil morceau... d'ailleurs, vous verrez bien et vous aurez tout le plaisir de la surprise.

— Je demanderai à Solange. Solange doit savoir cela, elle? Justement Solange passait, fureteuse, en quête d'un danseur de cotillon.

— Solange, qu'est-ce que c'est que ça, l'Institut? Tu sais, toi?

Mlle de Puylaurens cria de sa petite voix aigre : « Des vieux messieurs, des vieux savants. » Déçue et stupéfaite, May soupira : « Quoi? Ce sera un vieux savant à quarante ans? Zut, alors!... Tout ça, c'est des machines bien compliquées et c'est une rude affaire, Maggy, de s'embarquer pour la vie. »

Elle se leva, étirant ses beaux bras nus et brunis, semés d'une poussière d'or par un duvet imperceptible, puis de nouveau entra dans ses gants et les remonta.

Solange de Puylaurens, ayant entendu les derniers mots de sa cousine, se rapprocha vivement : « Quoi? quoi ? qu'est-ce qu'il y a?... des secrets? »

— Rien, fit May, rien du tout. Dépitée, Maggy de Raines se résolut à abandonner May; décidément, elle n'avait pu glaner son petit potin, sa soirée était perdue. D'ailleurs le cotillon commençait. Maggy s'éloigna. May et Solange demeurèrent côte à côte. Pierre de Saint-Gelais, très agité, parcourait toutes les salles, cherchant à grouper des danseurs, réclamant le silence, rétablissant l'ordre qui disparaissait aussitôt après son passage. Dans cette fête de charité qui rassemblait et mêlait tous les mondes, sa tâche n'était pas aisée, mais il s'en acquittait à merveille. Il jetait avec autorité, et parfois de force, dans les bras les uns des autres des gens qui ne s'étaient jamais vus et parvenait ainsi à imprimer une grande animation générale. Il arriva devant Solange et May, debout l'une à côté de l'autre. Il s'arrêta court, suffoqué, et se croisant les bras : « Ah! ça non!... j'aurais jamais cru ça... il faut le voir pour le croire, pas de danseurs de cotillon non plus, celles-là? » Et il se retourna comme pour prendre à témoin ceux qui le suivaient. Il se trouva nez à nez avec Amédée Privaz. Immédiatement Saint-Gelais se dit : « Je vais en pourvoir une, mais laquelle? » Alors il eut ce coup d'œil rapide et profond qui hausse parfois le conducteur de cotillon au rang d'un chef, d'un général sur le champ de bataille des salons. Il savait, comme tout le monde, les potins qui circulaient sur le mariage de May et d'Amédée. Il devinait sans peine les bonnes raisons pour lesquelles, des deux côtés, on souhaitait cette union et il tenait à se concilier deux

puissances telles que le baron Privaz et la marquise du Pontcournai. Perspicace, habitué à discerner les psychologies des jeunes filles à leur visage il démêla la jalousie de Solange pour sa cousine May et sentit qu'elle grillait d'envie d'accaparer Amédée Privaz à qui elle adressait déjà un sourire. Ce sourire émut May, et, autant que les propos de Maggy, la poussa à ne pas se laisser supplanter par Solange. Pierre de Saint-Gelais comprit tout cela dans un éclair. Il poussa Amédée vers May. « Allons! conclut-il, en voilà toujours deux de plus d'assortis! »

May hésita encore, humiliée de céder, sur ce point intime, à sa mère. Elle se tourna de tous côtés et chercha Raimondis. Il avait disparu. A cette heure, sans sommeil, il s'agitait, désespéré, dans son hamac du *Victorieux*. Ah! s'il avait eu conscience de ce regard!...

Saint-Gelais brusqua : « Allons, belle May, vous lui devez bien cela, à votre partenaire de tennis... il vous a valu un triomphe! »

May s'avança alors vers Amédée Privaz : elle était vaincue. Solange, vexée, dut se rabattre sur du Migand qui dansait le cotillon par ordre de l'amiral. Elle le charma par son ironie incisive dont il recueillit avec soin tous les traits.

L'aide de camp était remplacé près de l'amiral de La Tilouze par un groupe composé du baron Privaz, de sa femme, de Nicole de Porcieu, du baron d'Orves, de la marquise du Pontcournai et du prince de San Felipe.

La comtesse de Porcieu disait à l'amiral :

— Nous avons passé une délicieuse après-midi á bord du *Victorieux*. Mais en revenant, nous avons failli nous noyer. J'ai eu une peur... une peur... je n'en suis pas encore remise.

Le grand chef jouissait du cercle qui l'entourait. En

caressant son abondante barbe blanche, il compatit aux tortures de Nicole de Porcieu :

— Je vous avais remises en bonnes mains, mesdames, sourit-il... j'étais sans craintes. Je suis seulement au regret que la mer n'ait pas micux compris ses devoirs envers vous. » Puis s'adressant à d'Orves : « Supérieurement manœuvré, votre neveu... j'ai la meilleure opinion de l'avenir de ce petit garçon. »

D'Orves s'inclina :

— Heureux d'entendre ce présage si flatteur, amiral... mais mon neveu est trop timide avec les dames... ça lui nuira.

On rit. Conquise par ce trait, Mme de Porcieu offrit son bras au baron qui l'emmena où l'on dansait.

L'amiral aquiesça à cette vérité : « Certes... il faut aller dans le monde... aller beaucoup dans le monde; moi, j'y pousse tant que je peux les officiers, et ce soir, ajouta-t-il toujours aimable, je n'y ai pas de mérite. »

Il chercha un bras de femme autour de lui afin de parcourir les salons et déplora que Mme du Pontcournai parût fort occupée à causer avec San Felipe. La marquise exultait : sa fille dansait le cotillon avec Amédée Privaz.

— Je savais bien qu'elle finirait par là. Ah! je connais les jeunes filles!... » puis elle glissa tendrement à l'oreille du prince : « Accompagnez-moi sur la terrasse... je veux aller voir tirer le feu d'artifice. »

L'amiral dut se résigner à la belle Chilienne et ils s'en furent de compagnie par les salons. Tous deux ruisselaient d'éclat aux lumières : lui d'or, elle de pierreries.

IV

Jean se hâta de sortir de l'église Saint-Thomas-d'Aquin, vibrante du tumulte des orgues. Les cierges qu'on allait éteindre scintillaient encore. Raimondis voulut arriver en même temps que les nouveaux mariés à l'hôtel du Pontcournai, rue de Lille, près de la rue de Beaune. Il eut peine à se frayer un passage à travers une foule énorme. Bien qu'on fût au début de novembre les amis avaient afflué. Les hommes avaient lâché les chasses, encouragés par les femmes heureuses de profiter de la circonstance pour visiter les couturières et les modistes.

Jean, promu enseigne de vaisseau depuis un mois et en résidence au Vivier, avait voyagé en compagnie de son oncle d'Orves, qui n'avait pu refuser au baron Privaz d'être le témoin d'Amédée. L'autre témoin était l'amiral de La Tilouze. Tous les camarades du *Victorieux* avaient été invités, mais seuls du Migand, Glajeux et Raoul, en congé à Paris, avaient répondu à l'appel. Jean de Raimondis avait hésité longtemps : le désir de revoir May l'avait emporté sur le reste. Après la déconvenue du Casino de Dinard, ce mariage ne l'avait pas surpris, et puis que de fois il avait tourné autour de cette pensée... Maintenant le sort en était jeté : la chimère s'évanouissait sans espoir. Il avait vu passer May, vraiment ravissante en blanc, grande, élégante, le voile et les dentelles affinant ce que ses

traits pouvaient présenter de trop garçonnier, encadrant, faisant ressortir à souhait son teint chaud de beau fruit doré et vermeil.

Il avait entendu, à côté de lui, tandis que défilait le cortège, des messieurs et des dames livrer leurs appréciations, parfois fort crues :

— Beau brin de fille, la mariée !

— Oui, elle a un corps admirable, mais une figure sans expression.

— Une pouliche qui n'a pas encore fourni son premier galop. Il faudra repasser dans quatre ou cinq ans.

— Bah ! mon cher, les jeunes filles sport, rien à faire. Telle que je la vois, je lui prédis une ribambelle de gosses !

— Le marié a l'air d'un mâle. Il doit avoir du tempérament, ce gaillard-là.

— Savoir ? On n'est jamais sûr de ça qu'à l'usage.

— Regardez la belle Édith. Elle a rajeuni de vingt ans.

— Encore !

— Et Privaz, c'est le plus beau jour de sa vie.

— C'est égal, c'est raide tout de même.

— En quoi, chère madame ? aujourd'hui on voit ces choses-là tous les jours. Je ne comprends même pas votre étonnement.

— Vous savez ?... on raconte des histoires rien moins qu'édifiantes...

— Sur Privaz ?

— Sur sa femme... heu ! heu !... on ne sait pas d'où elle sort, ou plutôt on le sait très bien.

— Allons donc ?

— Je vous le jure.

— La belle Édith trouvera à qui parler, alors ?

— Mon cher, permettez, ce n'est pas la même chose...

— Mais quoi?

— Chut, les voilà qui passent.

— Comment! d'Orves est témoin du petit?

— Oui, ça m'a étonné... mais il est si sceptique.

— Il n'y a pas à dire : avoir comme témoins le vice-amiral de La Tilouze et le baron d'Orves, c'est on ne peut plus convenable.

— Allez! c'est un malin que le gros Privaz!

— Quel est ce grand blond si distingué?

— C'est Châteaumorond, le duc, le cousin germain d'Édith.

— Et l'autre témoin de May, ce vieux satyre de Puylaurens. Il est bien cassé, le pauvre homme!

— Pas si cassé que ça; il a encore bon pied, bon œil.

— Surtout pour suivre les petites femmes.

— Vous exagérez; l'année dernière il a encore fait très gaillardement les chasses.

— Dites donc? ça va reprendre, l'équipage.

— Oui, j'en suis enchanté... moi, j'aime beaucoup Pontcournai; c'est un fin veneur et un brave homme.

— Pauvre François! En voilà un qui n'a pas eu de chance dans la vie.

— Enfin ce mariage-là va toujours les remettre à flot.

— Comment ça?

— Je vais vous expliquer : les parents abandonnent l'hôtel de Paris au jeune ménage contre une rente.

— C'est la dot de May.

— Farceur!... Moi, je vais le voir, cet hôtel. Il paraît qu'il y a là des boiseries uniques dont les Pontcournai auraient refusé deux cent mille francs.

— Ça m'étonne... au point où ils étaient.

— Venez-vous?

— Merci. Je trouve que ça a déjà assez duré. Au fond, je suis là surtout pour acheter un cheval. A

quatre heures, j'ai rendez-vous avec Markett, le marchand, et je vais probablement me décider.

— Et vous, madame?

— Moi, bien certainement... d'abord, je meurs de faim... et je compte sur le buffet.

— Prenez garde : vous courez à une déception. Chez Édith, la table a toujours été très ordinaire.

— Elle avait mieux à offrir.

Sur quoi chacun se séparait, se saluant, cherchant des valets de pied ou des voitures. Jean perça jusqu'au boulevard Saint-Germain où il héla un fiacre : « A l'hôtel du Pontcournai, rue de Lille. »

L'hôtel du Pontcournai, construit à la fin du règne de Louis XIII par François du Pontcournai, général des Galères, tournait sa principale façade, d'ailleurs perdue entre des maisons récentes, des librairies, des boutiques de dessins et d'antiquités, vers le quai Voltaire, mais l'entrée de sa vaste cour carrée et pavée donnait accès sur la rue de Lille par un porche monumental.

A l'instant où Jean arriva, cette cour refluait de monde. Les piaffements des chevaux coupaient les ronflements et les battements des automobiles. Des piétons l'envahissaient aussi, se faufilant entre les valets de pied, armée hautaine et gouailleuse, insolente sous l'impeccable livrée.

Le spectacle valait le coup d'œil dans le jour bas, fumeux, brumeux, jaunâtre d'une terne après-midi d'hiver. Les postières du grand landau de gala — M. du Pontcournai ainsi que sa fille avaient eu la coquetterie des chevaux et l'on avait tiré l'antique véhicule du fond des remises — se cabraient presque devant la porte, difficilement retenues par un cocher grisonnant, et leurs puissantes encolures encensaient, faisaient sonner les mors, les harnais de tête et de

poitrail lourdement plaqués. On vit un éclair blanc, suivi d'une silhouette noir et or, disparaître sous le cintre surmonté de l'écusson aux hures de sanglier, portant le grappin posé en pal et soutenu par deux Victoires assises, sculpture italienne du dix-septième siècle.

Jean de Raimondis gravit à son tour le grandiose escalier de pierre à double évolution rectangulaire et promena ses regards sur les murs et le plafond décorés de caissons ornementés.

En haut, sur le palier des salons, une détestable fresque de la fausse époque gothique où sévit Viollet-le-Duc représentait Jean de Châteaumorond, étendard en main, à la prise de l'Escandelour. Et cette peinture déshonorait le noble escalier. Près de la porte, Mme du Pontcournai, debout aux côtés de sa fille, recevait les invités avec la grâce hautaine qui lui était habituelle. Jean fut des premiers à leur présenter ses compliments : seuls quelques parents et les témoins étaient déjà rendus. La marquise dit bonjour à Jean de l'air le plus aimable et sans paraître se souvenir de rien. Elle se tourna vers d'Orves qui parlait à sa fille : — « A la bonne heure, votre neveu est venu, lui ! Malheureusement trop peu des camarades d'Amédée ont pu répondre à nos invitations. Je n'en ai aperçu que deux ou trois, ajouta-t-elle pour Raimondis, et ceux-là, je les remercie tout particulièrement. »

Jean, très intimidé, balbutia de vagues et incertaines excuses pour les camarades qui n'avaient pu assister au mariage; mais déjà la marquise était absorbée par d'autres arrivants.

La nouvelle baronne Amédée Privaz lui tendit la main, mais d'un air froid et distant, comme si jamais rien de particulier ne les eût un jour rapprochés. Cette indifférence marquée étonna Jean, non qu'il s'attendît

à des effusions, mais il espérait un souvenir plus vivant. Pour le ranimer il demanda des nouvelles de Tom. Ce fut Amédée Privaz qui, s'empressant, lui répondit :

— Il n'a malheureusement pu être là... parti depuis six mois pour les territoires du Nord-Ouest vers le Klondyke... pas de nouvelles depuis quelque temps... sommes cependant pas inquiets... est de cœur avec nous, à coup sûr... mais je te remercie, mon cher Raimondis, d'être venu et tu rediras à ton oncle d'Orves combien je demeure reconnaissant qu'il ait bien voulu être mon témoin.

Et toujours correct, imposant, il serra la main de Jean qui s'éloigna poussé par le flot des invités, porté par ce flot à travers les salons qui, en un clin d'œil, s'étaient remplis. Jamais Raimondis ne s'était trouvé si isolé que dans la foule pourtant très dense qui le pressait. Pas un visage connu ou amical dans ces messieurs en redingote à revers de soie, dans ces dames à mine poudrée, fardée et dédaigneuse. Il était encore plus perdu qu'au bal du Casino de Dinard, rempli au moins de camarades, semblable par son entrain, ses relations faciles aux milieux familiers à l'existence maritime. Jean voyait, émergeant de la foule, la haute taille de l'amiral de La Tilouze, barrée de grands cordons multicolores; dans une embrasure, Glajeux, nullement embarrassé, quoique environné, lui aussi, d'inconnus, — le sang parisien, parbleu! — Raoul avait disparu. Du Migand, piloté par les Raines, s'avançait là-bas, englobé dans le remous humain. Jean aurait voulu rejoindre d'Orves, mais comment le retrouver? La foule entraînait toujours Raimondis, malgré lui, irrésistiblement. Voici le salon des cadeaux. Impossible d'approcher ceux-ci, mais Jean entendait des réflexions qui valaient bien quelques bibelots.

— Une argenterie superbe, un magnifique collier de perles; si après cela ils ne sont pas heureux, qu'est-ce qu'il leur faut?

— On dit que Privaz donne trois cent mille au jeune ménage.

— Oui, et là-dessus, May en aura cinquante pour sa toilette. Édith l'a fait stipuler dans le contrat.

— Et puis il sert une rente de cent aux parents, soi-disant pour la location de l'hôtel.

— On m'avait affirmé plus.

— C'est déjà joli... Moi je ne suis pas revenu ici depuis quinze ans... l'année où ils avaient donné ce bal costumé. Je me souviens d'Édith en nymphe.

— Il faut regarder les boiseries... ils en ont, prétend-on, refusé deux cent mille francs.

Jean regarda les boiseries, de merveilleuses boiseries du dix-huitième siècle, représentant des feuillages et des instruments de musique, blanches et or, mais d'un or patiné, neutralisé, noirci par endroits. Ce qu'il remarquait de non moins exquis et à quoi personne n'accordait d'attention, c'étaient les panneaux qu'elles encadraient, des singeries peintes par Huet, spirituelles et polissonnes, vivantes, délicieuses de dessin, aussi fraîches de couleur que si elles dataient d'hier.

Autour de Raimondis, les appréciations continuaient :

— Il y a ici aujourd'hui un tas de gens impossibles, des têtes que personne ne connaît, le côté Privaz, sans doute. Quel est ce long monsieur à nez en bec d'aigle qui cause avec d'Orves ?

Jean leva les yeux et aperçut enfin son oncle. Il manœuvra pour se faufiler jusqu'à lui et, chemin faisant, cueillit au vol le nom de son interlocuteur : Cornuillac, le directeur de *l'Espoir,* le nouveau grand journal quotidien. Il fallait que ce fût un personnage

d'importance, car la marquise s'était dérangée pour lui faire les honneurs du salon. Elle lui montrait son propre portrait à elle, par Dagnan-Bouveret, belle peinture, mais froide dans son attitude d'apparat et où l'éclair diabolique des yeux bleus n'était pas rendu; puis un portrait du marquis en tenue de chasse, par Carolus Duran. M. du Pontcournai s'appuyait debout à son cheval Archiduc, un bel irlandais noir, et il portait l'habit à la française, vert bouteille, les bas de vénerie en laine blanche dépassant les hautes bottes, le tricorne, car le rallye Pontcournai, fidèle aux traditions, gardait le tricorne. La toile ne manquait pas d'allure, mais ces deux productions d'un art distingué étaient surpassées par deux autres qui leur étaient opposées; la première était un Nattier représentant une grand'mère des Pontcournai en Diane, un croissant dans les cheveux, un arc à la main, une peau de léopard autour des reins, chaussée à l'antique, fort retroussée et décolletée. Par ses membres musclés, sa carnation dorée, l'expression indécise de ses traits, elle rappelait May; elle semblait inconsciente de son extérieur hardi et s'avançait d'un air fort naturel dans un lumineux paysage d'été, étonnante de relief, de coloris à la fois velouté et puissant. La seconde était un magnifique Sargent, cadeau de San Felipe à la marquise, et offrait un souvenir de May dans son dernier costume d'enfant; la fillette, déjà adolescente, paraissait un fantaisiste valet d'équipage avec sa veste vert bouteille aux boutons blancs à hures de sanglier, sa jupe courte et plissée à la manière d'un kilt écossais, blanche et verte, s'arrêtant au-dessus des jarrets, ses bas verts à grosses côtes roulés à mi-mollet sur de petites guêtres en cuir fauve, ses manches en botte, ses gants à crispin, son catogan et son tricorne. Elle faisait ainsi songer à un page. Sa main droite portait

un fouet de chasse; sa main gauche contenait en laisse deux énormes chiens français; l'un de ses genoux, fléchi, frôlait de sa rondeur parfaite le poil blanc et noir des animaux, contre lesquels s'appuyaient les jambes nues, nerveuses, élégantes, aux chairs marbrées, bleuies, rougies par l'hiver qui flottait, argenté, sur des lointains de forêts. La touche était crue, brutale, vigoureuse, mais les valeurs si exactes que rien ne heurtait l'œil, séduit par l'éclat et le jeu habilement ménagé des blancs, des noirs et des verts de différents tons. Le motif était amusant, la ressemblance criante; la vigueur de la toile vous saisissait. Jean y retrouvait, fantôme poignant en ce jour, l'enfant fraîche et avenante, déjà énigmatique, mais séduisante, de la terrasse des Tuileries, la May d'il y avait seulement cinq ans... Était-ce croyable qu'il se fût écoulé si peu d'années, qu'il se fût creusé un abîme entre cette May-là et l'actuelle baronne Amédée Privaz?... Cornuillac et d'Orves s'extasiaient :

— Hein! fit le journaliste, l'art moderne quand il est traduit par de vrais tempéraments! et il s'absorbait dans la contemplation du Sargent.

— Oui, consentit le baron avec une sorte de regret, — et il ne quittait point le Nattier des yeux. — Oui, au fond il n'y a pas d'écoles; il n'y a que des artistes, et vouloir resteindre l'art à une formule, c'est l'atrophier et c'est s'atrophier soi-même.

— Cette toile possède une bien amusante histoire, intervint la marquise à qui ces aperçus semblaient obscurs, et elle désignait le Nattier.

— Quelle histoire donc? s'enquirent ensemble d'Orves et Cornuillac.

— Figurez-vous, messieurs, que ce portrait se trouvait à Pontcournai; et l'on prétendait qu'en punition

d'avoir permis qu'on la peignît aussi légèrement vêtue, ce qui donnait des tentations aux hommes, — les prunelles bleues de la narratrice s'éclairèrent d'une flamme involontaire, — notre grand'mère était condamnée à revenir toutes les nuits en ce monde, et c'était un sujet de terreurs effroyables. On exorcisa le château. Peine perdue. On assurait qu'il fallait brûler le portrait. Avouez que c'eût été dommage?

— Certes! s'exclama Cornuillac. D'Orves ne dessina qu'un geste, mais il était éloquent.

— Alors, tout simplement, j'ai imaginé de transporter ce portrait ici. A Paris il ne donne plus de tentations à personne et les apparitions de la belle dame court vêtue ont cessé à Pontcournai. — Et la marquise éclata de rire.

— Voilà qui est tout à l'honneur de la province! conclut d'Orves.

— Croyez-vous? interrogea la maîtresse de maison avec un accent où perçaient des réticences. Mais déjà, avant qu'il pût lui répondre, elle était accaparée par d'autres invités.

— Elle est charmante, la marquise du Pontcournai! confia Cornuillac au baron.

— Charmante n'est pas assez dire, riposta celui-ci; elle est incomparable! En lui-même, il pensa tout bas : « et d'une rosserie! » puis l'ex-diplomate aperçut son neveu : « Tiens, te voilà, toi!... allons faire un tour au buffet ensemble! » En sortant du salon, ils passèrent sous le portrait de François du Pontcournai, général des Galères, peint par Philippe de Champaigne, image grave et fine; l'armure noire se rehaussait d'or, d'un col de dentelle et d'un large ruban de moire bleue où pendait la croix du Saint-Esprit. La royale, les cheveux grisonnants et ramenés sur le front corrigeaient ce que le visage suggérait d'efféminé avec sa perle à l'oreille.

Cornuillac désigna la toile d'un signe, mais d'Orves l'entraînait : « Oui, affirmait le baron, cet hôtel est rempli d'admirables choses, répandues au hasard, simplement conservées avec une exemplaire piété familiale, mais sans grand discernement. Car à ces chefs-d'œuvre sont mêlées d'incroyables horreurs... Avez-vous remarqué en entrant « Jean de Châteaumorond sous les murs de l'Escandelour? »

— Ah! oui, convint Cornuillac, la grande machine murale. Oh! oui, c'est une franche croûte. — Il sourit, mais il se sentait mal à l'aise dans ce milieu inaccoutumé où il avait l'impression d'être épié par chacun. Il surveillait attentivement le pli, pourtant irréprochable, de son pantalon.

Sur les premières marches de l'escalier, comme ils luttaient contre le flot montant pour descendre eux-mêmes vers la salle à manger, ils se heurtèrent dans San Felipe et dans le vieux Puylaurens. Celui-ci avait entrepris l'Italien :

— Mon cher, vous devriez bien recommander à Édith de surveiller son maître d'hôtel. Les petits fours d'aujourd'hui étaient tout simplement détestables et les foies gras très quelconques. Voici pourtant la saison où l'on peut s'en procurer. Le jour où l'on marie sa fille, que diable! on pense à ces choses-là! J'ai entendu tout à l'heure des réflexions très désobligeantes sur ma belle-sœur à ce sujet. Voilà comment, dans le monde, on se fait mal juger!

Le prince cherchait, sans y réussir, à calmer le vieillard irrité.

Cependant d'Orves, Cornuillac et Jean parvenaient à descendre les marches et pénétraient dans la salle à manger. Elle était située au rez-de-chaussée et ses fenêtres donnaient sur la cour. Elle se présentait longue et large, élégante de proportions, mais obscure et humide.

— Tu vois, dit le baron à son neveu, elle est dallée, comme celle du Pin.

— Il doit y faire bon… en été, plaisanta Cornuillac que la compagnie du baron diplomate mettait en train.

Du Migand s'approchait d'eux : « Brr ! on gèle ici, loin de la cheminée, » confia-t-il.

Cornouillac l'observait attentivement et curieusement, à la façon dont il usait envers tout le monde. L'aide de camp, après s'être informé de sa qualité, pria d'Orves de le présenter au journaliste.

— Regardons pour nous réchauffer, conseilla celui-ci, ces admirables panneaux des murs qui reproduisent des fleurs, des fruits, un fusil, du gibier et des chiens. » Il s'en approcha. « Ils sont d'Oudry, ma parole ! » s'écria-t-il avec un mélange de ravissement et de respect. « Ah ! qu'ils sont beaux ! Aimez-vous Oudry, monsieur le lieutenant de vaisseau ? »

Du Migand se précipita contre le panneau.

— Je vois que vous goûtez la peinture, observa d'Orves.

— Je crois bien !… la peinture dont on parle ! assura l'officier d'état-major.

— Voici un tableau dont on parlera longtemps à Paris… huit jours peut-être, indiqua le baron en montrant la salle. De fait, la scène méritait l'attention. On venait d'allumer les bougies des lustres dans la longue et vaste pièce. Du feu flambait dans une charmante cheminée Louis XV en marbre veiné. Autour des tables, les maîtres d'hôtel poudrés, en jabot, culotte courte et cravate de dentelle, servaient toute une cohue élégante, empressée devant les pyramides de sandwiches, de fruits et de gâteaux ; cohue de gens bien habillés, de somptueuses femmes, de grands chapeaux, de plumes ondoyantes.

D'Orves surprenait des bribes de conversation dont le décousu et l'enchevêtrement l'amusaient.

— J'ai examiné les boiseries... elles sont très ordinaires.

— Ils en ont, paraît-il, refusé deux cent mille francs.

— Dans leur position?... Je n'en crois rien.

— Positivement, il l'embrassait dans le cou... ça, je l'ai vu.

— Mariage orthodoxe... en Russie, on a le droit, vous savez.

— Trois cent mille livres de rentes le jour de son mariage et cent mille aux parents!

— L'argenterie est admirable!

— Je préfère le collier de perles.

— Ismaïlia ou le Caire... vous devriez nous rejoindre.

— Pas moyen... tir aux pigeons!

— Un ruban aux bons locataires... un ruban et une petite médaille.

— Sera pas heureuse, vous verrez ça. C'est moi qui vous le prédis.

— Le foie gras est quelconque.

— Il est encore meilleur que les petits fours... décidément, voilà une maison où je ne reviendrai pas.

— Avec le jeune ménage, ça sera curieux.

— Oh! ils vont faire des transformations... d'abord une vieille bicoque comme celle-ci ne tient plus.

— Vous me trouverez dans le livre des téléphones... je suis dans le livre des téléphones.

Du Migand et Cornuillac conversaient ensemble. L'oncle de Jean discerna soudain dans la foule un haut profil en bec d'aigle, ressemblant à celui du journaliste, mais, à le bien considérer, plus fin, plus autoritaire, plus énergique. « Tiens, fit le baron, voici Saint-Gelais.

Allons lui dire bonjour. » Jean sursauta, au nom de son ancien commandant : il allait le revoir. L'oncle et le neveu fendirent la foule et se dirigèrent vers l'officier en civil, que rien ne distinguait de ses voisins, sinon sa mine et sa rosette rouge. Le commandant protégeait sa cousine, la comtesse de Saint-Gelais, et s'efforçait d'atteindre pour elle une coupe sur l'une des tables.

— Bonjour, cher commandant, dit d'Orves : Vous venez au ministère pour décrocher vos étoiles?

Le fier regard de Saint-Gelais se voila d'ironie derrière son binocle d'écaille.

— Non, répondit-il simplement... J'ai tenu à venir serrer la main de François en ce grand jour. » Puis il se pencha vers l'oreille de d'Orves : « Triste mariage! » confia-t-il.

D'Orves eut un geste évasif. Mais la vénérable comtesse de Saint-Gelais insista : — « On m'a dit des choses sur la mère de ce jeune homme... des choses qui ne sont pas à répéter... et qui font frémir. »

— Deux raisons pour que nous les écoutions et que, dans le plus bref délai, nous en fassions profiter nos connaissances, jeta d'Orves.

Mais, pour punir le baron de son insolente ironie, la bonne personne murmura pour son cousin seulement « les choses incroyables qu'on disait. »

— On me l'a affirmé de bonne source, acheva-t-elle très haut, de manière à être entendue par tous ses voisins.

— Il ne faut pas croire tout ce qu'on dit, ma chère Berthe, répliqua le commandant, et il se redressa. Il blâmait cette union, mais méprisait encore plus les papotages.

D'Orves, qui avait été exclu de celui-ci, en eut cependant comme l'intuition.

— Cette sainte femme, pensa-t-il, a donc des accointances avec tous les mondes. Mais il jugea préférable de se taire et de ne point encourir la redoutable rancune de la mère des œuvres. Il parla au commandant de Jean de Raimondis qui, non sans peine, suivant de loin son oncle, arrivait à eux.

— Qu'est-ce que vous avez fait, mon cher, à ce garçon-là? s'enquit le baron. Il ne se possède plus à la pensée de vous revoir.

— Mais rien de particulier que je sache, riposta le marin... Raimondis a été placé sous mes ordres et nous avons fait ensemble la campagne du *Ducasse* dans l'Atlantique... C'est un brave garçon que j'apprécie... et qui sert bien... Qu'est-ce que vous allez devenir maintenant, mon ami? Les yeux de Jean brillaient, fixés sur le commandant. Il répondit :

— Je ne sais pas, commandant : la liste, au petit bonheur. Il oubliait la froideur de May; ne revoyait-il pas son autre idole?

Le commandant de Saint-Gelais reprit :

— C'est vrai... la liste... et il s'attarda sur ce mot, un peu rêveur. Il songeait à cette expression, vaste d'horizon sur tous les chemins de la mer...

— Le plus sage, conseilla-t-il, est de s'en remettre à la chance, de ne pas essayer des démarches qui aboutissent souvent au résultat inverse de celui qu'on s'était proposé... au fait, vous n'avez pas eu vos dix-huit mois sur le *Ducasse*; nous sommes rentrés auparavant; vous êtes « a », bon pour campagne lointaine... je vous envie.

Ce célibataire eut quelque chose de si sincère dans la voix que Jean tressaillit et que d'Orves fut ému.

— Le mieux, proposa le baron, serait que mon neveu se retrouvât sous vos ordres, mon cher commandant.

Le visage du commandant se rembrunit.

— Pour ma part, avoua-t-il, je le souhaiterais... mais je ne sais pas ce qu'*ils* vont faire de moi... je ne *leur* demande jamais rien... aussi, volontiers *ils* m'oublient...

Une idée traversa la cervelle du baron d'Orves. Montrant Cornuillac, qui causait toujours dans le coin avec du Migand :

— Vous voyez ce monsieur?

— Oui, eh bien?

— Eh bien! c'est Cornuillac.

— Le journaliste?

— Lui-même. Je le connais. Si vous voulez, je puis... Saint-Gelais se dérida du même sourire que tout à l'heure quand on lui parlait d'une visite pour décrocher ses étoiles d'amiral. Aimablement, mais irrévocablement, il déclara :

— Je vous remercie, mon cher ami, de l'obligeante intervention que vous me proposez, mais vous n'ignorez pas ma ligne de conduite : des services, des propositions par la voie hiérarchique... en dehors de là, rien.

D'Orves, sensible à ce noble accent, se permit d'insister encore :

— Oui, je sais, vous êtes une belle âme, mais permettez à vos amis de déplorer parfois...

— Que je sois une belle âme! sourit-il. Non, je préfère que mes amis nourrissent une bonne opinion de moi.

Cependant le mot de journaliste avait sonné aux oreilles de sa cousine. En femme d'œuvres, Mme de Saint-Gelais soupçonnait la puissance de la presse.

— Ce M. Cornuillac, s'enquit-elle, est-il bien pensant?

— Ma foi, madame, renseigna d'Orves, je serais

bien embarrassé pour vous définir le fond de sa pensée. Peut-être le serait-il lui-même…

— S'il n'est pas bien pensant, poursuivit la vénérable comtesse, est-il croyable qu'il soit ici, un pareil jour, à nos côtés?…

— C'est le bras droit de Privaz, expliqua l'ancien diplomate. D'un trait de plume il abaisse ou élève les ministres, dirige ou retient le flot de l'épargne, exalte ou arrête les entreprises… il passe en pouvoir le président du Conseil.

Mme de Saint-Gelais réfléchissait profondément. Elle conclut en conseillant à son cousin :

— Cependant, Raymond, si ce monsieur est omnipotent, vous pourriez peut-être réellement tenter…

Le commandant coupa court, fort net :

— Inutile, ma chère Berthe. Je viens de dire devant vous pourquoi.

La bonne dame baissa le nez, déconfite, et s'absorba dans la dégustation de son café glacé. D'Orves, qui ne l'aimait pourtant point, en eut pitié. Pour la remettre d'aplomb, il lui assura :

— On chuchote que c'est votre fils qui a fait le mariage.

Agréablement flattée, Mme de Saint-Gelais convint :

— On exagère… la vérité est qu'il y a contribué, simplement…

— Bel ouvrage! laissa tomber sèchement le commandant, et il tourna les talons.

A ce mot, Raimondis sentit doubler encore son attachement pour son ancien chef, mais la respectable douairière pâlit sous la brusque douche. D'Orves en souffrit pour elle, quoique lui étant hostile. Il n'eût point été capable de cette dureté, ni, pour parler franc, de ce courage. Et puis, secrètement, il s'accusait d'avoir été un peu coupable aussi : avait-il fouillé tous

les replis de sa mémoire quand la marquise lui avait demandé des renseignements ? Maintenant, il craignait que non.

Il se trouva soudain gêné d'être associé à la fête et il avertit Jean :

— Voici que l'heure s'avance... il faut nous en aller... Si tu n'as rien de mieux dans tes projets... viens dîner ce soir à l'Union avec moi, tu retrouveras le commandant de ton cœur.

L'oncle et le neveu prirent congé de la digne Mme de Saint-Gelais.

Dans le vestibule, attendant leurs manteaux, ils entendaient encore :

— Pensez-vous qu'ils aient réellement refusé deux cent mille francs des boiseries. Dans leur position, cela n'est pas croyable !

— Oh ! ma chère, aujourd'hui, tout est hors de prix !

— Le foie gras était quelconque !

— Et les petits fours pas mangeables !

— Trois cent mille livres de rentes ! Cinquante pour sa toilette, cent aux parents pour la location de l'hôtel.

— Dans ces conditions-là, je me marierais demain !

Cela tournait à la scie. Dans un angle, le baron et Jean aperçurent Cornuillac et du Migand qui causaient toujours. L'amiral de La Tilouze s'était joint à eux.

— Que peut désirer ce vieillard ? rêva d'Orves à mi-voix. Il est entièrement chamarré de dorures et de grands cordons. Son neveu lui répondit chaleureusement :

— Ils ne sont pas tous comme cela : voyez Saint-Gelais. Alors la figure du baron s'éclaira de son inimitable sourire :

— Deux écoles, fit-il. Mais cette concession n'apaisa point Jean.

— De quel droit, s'enquit-il, jugez-vous les mobiles

de l'amiral de La Tilouze? Ils sont sans doute fort honorables. Et puis, ajouta-t-il un peu dédaigneusement, vous ne savez pas ce que c'est : vous n'avez pas servi! Et, ayant reçu sa pèlerine des mains du valet de pied en livrée vert bouteille, il s'éloigna, non sans raideur, tout comme avait fait Saint-Gelais.

— Sans rancune... à ce soir, lui cria le baron qui jugeait son chatouilleux neveu avec la sympathie, avec l'indulgence de l'âge mûr pour les excès et pour les illusions de la jeunesse. Et d'Orves devinait aussi que Jean, aujourd'hui, souffrait.

— Il ne se jettera cependant pas dans la Seine, réfléchit-il, puisque, tous les jours, il voit la mer à sa portée. Et dans son for intérieur, il se réjouit de procurer à Jean le seul plaisir qui pût lui être secourable : celui de dîner avec le commandant de Saint-Gelais. Puis, ayant endossé sa pelisse, il sortit à son tour.

Devant le baron, Jean marchait, sans se douter que son oncle suivait confusément sa noire silhouette dans le brouillard. Il ne pensait pas à son oncle, d'ailleurs, ni à sa parfaite, à sa constante bonté pour lui. Il souffrait, et cette souffrance s'extériorisait, si l'on peut dire, par l'accord du paysage avec elle.

Un temps de novembre régnait, gris, suintant, humide, un temps qui pleurait, rendait le pavé gras, les aspects maussades. Il semblait que la nature entière s'enfonçât pour toujours dans une mélancolie sans fin.

Sur le Pont-Royal, Raimondis contempla la Seine perdue dans la brume : sur les berges de tristes rangées d'arbres se profilaient vaguement, et aussi le Louvre avec ses clochetons, sa longue façade ouvragée, eût-on pu croire, dans de l'argent bruni. Le jeune homme resta là quelques minutes : machinalement sa

vue s'attachait à des chalands lentement amenés au fil du fleuve, luisants d'eau et comme vernis; leurs ferrures, récemment peintes au minium, éclataient comme d'étranges lueurs ardentes dans cette atmosphère fumeuse. Il se souvenait de certains aspects pareils, mais où? Dans l'arsenal de Brest? en Amérique, à Baltimore, à Philadelphie, quand il y avait passé avec le *Ducasse*? en Hollande, peut-être, tout simplement lors de son premier voyage de bordachien? A vingt-trois ans, il éprouvait déjà cette impression qui constate une stupéfiante similitude entre des régions très éloignées les unes des autres, et qui cause parfois une sorte d'hallucination aux marins et aux voyageurs. Ils se demandent alors s'ils ne sont pas les jouets d'incroyables mirages, et si l'univers entier, la réalité des apparences, n'est pas un vain songe?...

Oui, Jean de Raimondis ressentait l'impression de déambuler dans un rêve, un douloureux rêve... Il revoyait ce même paysage — le même, certainement — un matin de juin, il y avait de cela des années, la terrasse des Tuileries — celle-ci qu'il contemplait justement en cette minute présente, l'infernal cauchemar des compositions — celui-là effacé, lointain, presque oublié; et puis une séduisante adolescente, fraîche et grave, un peu énigmatique, la silhouette même que l'admirable toile de Sargent venait de lui représenter, et cette silhouette essuyant la boue de Paris projetée sur sa chair, et encore cette silhouette poursuivie, sanglante, par Amédée Privaz dans les ruines de Grimonville, puis un intervalle trouble et, soudain, un nouvel éclair : le même visage, plus formé, plus doré par l'air marin, le sport, le grand air, dans un canot, dans le salon clair d'une villa, à Dinard, puis plus rien, plus rien que la désespérante brume d'hiver où s'enfuyait un insaisissable, un irréel fantôme que Jean poursui-

vit longtemps sous les gouttelettes froides du brouillard, parmi les arbres spectres de la terrasse des Tuileries...

Cependant, le baron d'Orves marchait derrière son neveu à petits pas, et, pour être plus lucide, sa pensée n'était pas moins absorbée.

« Ah çà! qu'est-ce que j'ai? se disait l'ancien diplomate, comme le jour de sa promenade à la Vicomté. Est-ce parce que ces braves gens m'ont tous agacé avec leur foie gras, leurs boiseries, leurs cent mille francs, leur étonnante aptitude à tout dénigrer, à donner aux actions, indubitablement, les motifs les plus intéressés et les plus vils? Oui, j'étais exaspéré. certes, d'entendre, dans ce glorieux, dans ce suggestif décor, d'entendre tout rapporter à la qualité des sandwiches et des petits fours, et un Cornuillac en a été, lui-même, froissé.

« Ah! l'admirable Nattier! l'incomparable Sargent! Oui, l'art se survit jusque dans cette époque de hideur, puisque du pays des usines et du « business », nous arrive ce magicien de la lumière! Chantent-ils assez, ces noirs, ces verts si exacts, graves de ton, si magistralement distribués, avivés soudain par des blancs, presque des argents, aussi perçants, aussi subtils que l'éther, et qui semblent tracés par la main d'un Ariel échappé à Shakespeare! Et, près de ce portrait d'aujourd'hui, celui d'hier, chaud et doré dans sa patine, naturel dans sa corruption, harmonieux, fini, parfait dans son exécution, symbole d'une société et d'une époque! Le Crépuscule auprès du Matin! Voilà des impressions que je ne glanerais pas au Pin, ni au Vivier, ni en remontant la côte Saint-Eutrope, ni en suivant les bords du Loir. Pourtant j'ai hâte d'y rentrer, d'y lire mes livres, d'y reposer mon esprit sur des paysages calmes, des souvenirs anciens, apaisants

et charmeurs, d'y oublier, d'y mépriser, en pleine possession de moi-même, l'effréné désir d'argent, le fiévreux, l'insatiable besoin de luxe et de plaisir, l'envie jalouse, la médisance perfide, l'hypocrisie des façades !... Que chuchotait cette bonne femme? Des mariages comme celui-là se voient sans cesse. Pourtant, Dieu sait si j'en ai été partisan ! Non, mais ce qui est plus grave, j'en ai été le complice : j'ai fourni les meilleurs renseignements sur le père et j'ai accepté d'être le témoin du fils. Ah ! voilà mon remords ! L'éprouverais-je si ce financier appartenait à la saine et vigoureuse bourgeoisie où nos administrations, nos industries, nos assemblées, parfois notre armée et notre marine ont puisé, sous l'ancien régime comme de nos jours, tant d'essentiels éléments? Non, certes. Non, mille fois non. Mais dans la vie, dans le caractère, dans les manières, dans les moyens de Privaz, il y a quelque chose de trouble et de profondément corrupteur. Quoi? Je ne puis au juste le définir... Les louis jetés au conducteur d'automobile sous le nez de l'Américain ! Dire que ce jour-là, il y a cinq ans, presque en ce lieu, je lui ai prédit l'échec ! Il a été plus fort que moi. Les besoins de luxe d'une femme lui ont ouvert la brèche. Il a réussi. Et, moi-même, je l'ai aidé à réussir ! Amère et vaine constatation ! Là encore une sotte générosité m'a dupé. J'ai voulu être trop beau joueur et, aussi, dilettante trop sceptique, que l'assaut obstiné de cet aventurier amusait, passionnait en quelque sorte. J'entends d'ici tous les comparses de salon attribuer à mon acte des motifs honteux. Parbleu ! ces gaillards-là me mesurent à leur aune. Ils sont aussi incapables de comprendre mes actions que mes paroles. Ah ! s'ils pouvaient soupçonner mon existence : j'ai vécu pour des idées ! Mais ils croient que c'est impossible... Les idées, après avoir brisé jadis en moi

un amour de jeunesse [1], m'ont-elles donc encore une fois égaré? Ai-je vécu trop éloigné, trop insouciant des insipides bruits du monde, trop peu curieux des gestes privés d'autrui? Le cas de Privaz m'a amusé, mais que sais-je de l'homme?... Et de la femme?... Encore moins. J'ai cru deviner que c'était là-dessus qu'on glosait.

« Tout invraisemblable que cela puisse paraître, j'avoue ne m'en être jamais préoccupé avant ce jour, avant ces malveillantes insinuations. Seraient-elles fondées? Assemblons des souvenirs... Que c'est vieux!... A Lima, effectivement, je crois me rappeler que Privaz vivait avec une Chilienne, ramassée je ne sais où, qu'on ne voyait d'ailleurs jamais, et qui n'était pas encore sa femme... Serait-elle devenue son épouse?... L'aurait-il peu à peu éduquée, puis présentée?... Mystère? Mais, après tout, c'est possible. Voilà ce que glissait la vénérable comtesse de Saint-Gelais à l'oreille de son cousin et ce que demain tout Paris chantera sur les toits. Rien n'échappe à la police des pieuses confréries. Et le fils de cette Chilienne est le mari de May... Misérable insensé que je suis! »

Haletant, d'Orves s'arrêta. Il était rendu au Pont-Royal. Il crispa ses deux mains sur le parapet de pierre. La brume humide couvrant la Seine montait vers lui, noyant de plus en plus la noble perspective de sa tristesse sans bornes.

« Ah! soupira d'Orves, qui m'eût dit cela il y a cinq ans!... » Puis il réfléchit encore : « Si j'avais confié ce scrupule à la belle Édith, cela eût-il empêché?... Allons! fit-il en se redressant, il vaut mieux que je porte ce péché qu'une si jolie femme... somme toute, j'agis encore en galant homme et, au moins,

[1] Voir les *Contes pour lire au crépuscule*, Vesper.

vis-à-vis de moi-même, je bénéficie des circonstances atténuantes. » Et le baron reprit sa marche. Il évoquait simultanément l'image de Jean, vrai pilote de légende, à la barre du canot du *Victorieux*, conduisant au port, malgré la brise et la mer inclémentes, la fiancée de ses rêves, et d'autre part l'image d'Amédée Privaz, moulé dans sa grande tenue, reluisant d'or, descendant au bras de May l'allée centrale de Saint-Thomas-d'Aquin, soutenu par la voix des orgues, au milieu du Tout-Paris assemblé.

Et il songeait aussi aux mères de chacun des rivaux. Alors, de la même manière, narquoise et mélancolique, qu'il avait, à propos de Saint-Gelais et de La Tilouze, prononcé : « Deux écoles », il dit tout haut : « Deux routes ».

« Tout de même, » médita-t-il. Mais le souvenir de la charmante Marthe ayant surgi dans ses réminiscences, d'Orves aussi, sous les gouttelettes froides et parmi les arbres noirs des Tuileries, marcha longtemps, hanté par un fantôme.

TROISIÈME PARTIE

LE CHEMIN DES IDOLES

« Le plus précieux de tous les biens est l'amour de son état. »

(Président D'AGUESSEAU.)

I

Jean de Raimondis, le fusil sous le bras, gravissait péniblement, dans la boue, le chemin creux qui montait, encaissé à la façon d'une douve, entre deux hauts talus couronnés de haies, garnis de souches. L'un bornait le clos des Fontenelles ; l'autre, le premier champ des Gennetières. Un ciel gris voilé de brume légère, ciel de l'ultime novembre, couvrait le chemin d'une voûte morne. Aux branches des troncs tordus, recroquevillés, crevassés, tremblaient encore quelques rares feuilles sèches, roussies, mordues, mais épargnées par les premières bourrasques d'hiver. Jean tirait péniblement ses pieds, l'un après l'autre, hors de la boue grasse où ils menaçaient à chaque instant de s'enlizer. Il songeait... voici déjà quelques jours qu'il était revenu de Paris au Vivier. Sa « résidence » se prolongerait encore pour une période indéterminée. Puis un ordre le rappellerait dans un port pour un service temporaire. Enfin luirait le matin, le matin si impatiemment attendu, où son tour sur la liste de départ lui ouvrirait l'un des chemins multiples de la mer : Atlantique, Gabon, Extrême-Orient, Pacifique, océan Indien.

Jean ignorerait son lot jusqu'au dernier moment, jusqu'à l'heure où l'*Officiel* lui apporterait sa désignation. « Tâchez d'aller en Chine, » lui avait recom-

mandé Saint-Gelais le soir où ils avaient dîné ensemble à l' « Union », conviés par d'Orves.

La Chine des soieries, des paravents, des magots lui trottait par l'esprit, et aussi le Japon, le Japon de Mme Chrysanthème : « *C'était le lendemain que nous devions atterrir... cette attente nous amusait et nous formions mille projets.* » Il retrouvait, intacte dans sa mémoire, la phrase qui l'exaltait, le possédait, le ravissait par delà les réalités immédiates, les transes de l'examen écrit, à Vaugirard, aux Tuileries, et l'expérience n'avait point affaibli, au contraire, le sortilège des mots enchanteurs. Oh! oui, partir, partir à tout prix, le plus loin possible, le plus tôt possible, s'évader des chagrins, des déceptions, des rancœurs, fuir ce monde plat, si borné dans ses idées, dans ses ambitions, dans ses désirs, si monotone dans ses joies... marcher à l'imprévu, à l'aventure, au mirage tentateur qui appelle, là-bas, au bout de l'horizon.

Les camarades ne semblent pas pressés. Privaz, le premier sur la liste, vient de donner sa démission. Il a fini les années qu'il doit à l'État. D'autres, Jean le sait, cherchent à permuter, s'ingénient à trouver des stratagèmes pour demeurer en France... Si seulement l'un de ceux-ci écrivait à Raimondis pour lui proposer le poste redouté ou dédaigné?... Peut-être cela arrivera-t-il? Tout arrive. En tout cas, rapidement ou lentement, dans trois ou six mois, dans un an au plus, — car Jean n'a pas été classé dans les premiers de sa promotion, tant s'en manque, — quoi qu'on puisse faire, il partira, avec joie!... Il a revu son père, qui vieillit. Le fils éprouve bien une vague tristesse à la pensée de laisser seul, aux soins de Perpétue, ce géniteur grisonnant... Mais, la campagne du *Ducasse*, celle de l'École d'application ont déjà familiarisé Jean avec cette constante séparation. En six ans, c'est la troi-

sième fois qu'il revient passer un peu de temps au Vivier. Si sa mère vivait, nul doute que cette séparation ne lui coûtât davantage. Mais elle est morte, et lui s'est habitué à fréquenter seulement par la pensée des êtres chers.

D'ailleurs le lien qui l'unit à son père n'a jamais été aussi vibrant, aussi net, aussi essentiellement vital que l'attache maternelle.

Ces jours derniers, Jean de Raimondis avait cependant senti ce lien se renforcer, se préciser, se révéler, d'une espèce différente, plus tardif, plus obscur, moins spontané, moins instinctif, mais singulièrement puissant, aussi fort que l'autre peut-être... Le vieux gentilhomme, si indifférent en apparence à son fils durant l'enfance de celui-ci, lui lançait maintenant à la dérobée des regards furtifs, attendris, que Jean surprenait à l'insu de son auteur qui s'en fût voulu de l'amollir. Le comte Octave, assez parcimonieux de nature, l'avait même gratifié d'un cadeau, *les Caractères* de La Bruyère, petit volume relié en maroquin rouge, où le chiffre de Philibert de Raimondis, P et R entrelacés dans un joli dessin Louis XV, se lisait au dos, frappé en or, un peu effacé. C'était l'exemplaire du Chevalier, de ce Philibert qui avait sauvé le Vivier pendant la Révolution.

Jean se promit de le lire quand il serait au loin, en campagne, par manière de piété familiale et pour se rappeler le Vivier, car, de l'œuvre elle-même, il ne gardait que des souvenirs confus d'examen, d'explications étymologiques et grammaticales, en un mot de détestables souvenirs.

Sans se décourager, sans se lasser, obstinément, Jean gravissait cependant la côte encaissée... Soudain, des souches de droite, un véritable tourbillon de perdrix effarées traversa le chemin en vol serré, à grands

fracas d'ailes, à crissements précipités de becs et de plumes. Jean, surpris, n'eut que le temps d'épauler et de lâcher ses deux coups de fusil, au jugé. A travers la fumée, il crut apercevoir tomber quelque chose, et il lui sembla entendre le bruit mat de corps rebondissant, se débattant, voletant sur la terre, de l'autre côté du talus, dans la vigne des Fontenelles. Aussitôt, saisi, fouetté par l'âpre et violent plaisir de la chasse, Raimondis oublia la boue, ses tristes pensées, gravit le talus d'un bond, tout à la joie de son butin. Ses victimes, au nombre de trois, palpitaient en effet dans de hautes herbes qui bordaient la vigne, tiges souples et folles, humides et brillantes, saturées, emperlées de brume. Les trois perdrix étaient des perdrix grises, de celles qui sont si farouches en cette saison, et, pour ainsi dire, impossibles, à moins d'un hasard, à approcher et à atteindre. Jean s'élança vers elles, se baissa, mit la main sur leur col, car, bien que criblées, elles se débattaient vivement, encore pleines de vie, de nerf, grasses comme des poules, et cette chair délicate, chaude, qui ne pouvait échapper à son étreinte, évoquait en lui de cruelles pensées : Pourquoi May l'avait-elle repoussé? Pourquoi semblait-elle même ne pas vouloir le reconnaître, accorder un pauvre souvenir à son sentiment? Actuellement Jean la détestait plus encore que Privaz... il eût voulu la tenir, là, sous sa serre, impuissante et éplorée, incapable de fuir et de l'exaspérer plus longtemps, vaincue en dépit de la vigilance, de la fertilité de sa ruse, de la vigueur, de la rapidité de son essor... machinalement ses doigts se crispaient davantage sur la gorge soyeuse des trois oiseaux qui sursautaient, étranglés, hâtés dans leur agonie par cette pression inexorable... Jean voyait rouge... puis les tressaillements cessèrent, et les corps des trois bêtes devinrent trois boules de plumes, au

toucher douces et inertes, avec une goutte de sang au bout du bec... et Jean, à les contempler, fut envahi par une tristesse infinie qui, brusquement, remplaça chez lui la colère... Si May, par aventure, allait se trouver malheureuse...

Il s'assit près des trois perdrix mortes. Machinalement il les caressait, se refusait à les regarder plus longtemps, reportait ses yeux sur le paysage. Il faisait doux et humide. Une petite brume flottait par places; la pourpre des feuilles dominait encore, mais cette pourpre s'enfonçait, s'immergeait dans des floconnements blanchâtres et bleuâtres qui montaient du sol. Dans les déchirures de cette ouate en suspens, on apercevait les bandes d'innombrables corbeaux posés à terre. Leur croassement se répondait de loin en loin, affaibli ou proche, plaintif, monotone, scandé comme une psalmodie. Par ailleurs les bruits étaient rares. L'essieu d'une charrette très distante grinçait, mais on ne l'eût point entendu normalement, sans cet étonnant silence. Le Loir se révélait, flaque jaunâtre, miroir terni, en bas de la côte, entre des peupliers nus. C'était le grand repos de l'hiver.

Sa contagion gagnait Jean. Une résignation, un calme stoïque, un nouveau courage l'envahissaient. Il se leva, ramassa son gibier et se mit à redescendre la vigne du côté opposé au chemin creux. Bientôt il remarqua une femme en haillons qui l'observait. Il s'approcha d'elle. Elle paraissait méfiante et hardie, tout à la fois. Jadis elle avait dû être belle, mais la saleté, la misère, les maternités nombreuses avaient avili ses formes. Jean la reconnut bien. On la nommait la Houaron et elle était célèbre dans le pays à cause de sa mauvaise conduite; ses enfants, au nombre de cinq ou six, en haillons eux aussi, ayant eu pour pères des passants, ramassaient des pommes à

demi pourries, laissées sous l'arbre. Jean rapprochait l'étrange éclat du regard de cette louve impudique et affamée d'un autre éclat d'yeux, les yeux de la belle marquise du Pontcournai. Positivement, il y avait quelque ressemblance, mais peut-être la rancune de Jean l'accentuait-elle plus que de raison. D'abord renfrognée, hargneuse, presque agressive, car on la chassait de partout, la figure de la Houaron se détendit quand elle eut identifié Jean. Il lui dit paisiblement : « Bonjour, la Houaron. » Elle expliqua, adoucissant sa voix rauque :

— Boujour, monsieur Jean... de loin, comme ça je ne vous remettais pas.... les petits y ramassent des pommes, pas vrai... des pommes qui ne sont plus bonnes à grand'chose, allez .. nous, ça nous fait encore ben plaisir. » La Houaron vint presque contre Jean et lui murmura, d'un ton confidentiel : « Votre mère a été ben bonne pour moi dans les temps. N'en voilà d'une bonne dame... parlez-moi de ça!... Et penser que le bon Dieu l'a rappelée... En' n'peut être que dans le paradis, ben sûr! » Et tout en parlant du paradis, elle frôlait Jean, lui adressant des clignements d'yeux sur le sens desquels il n'y avait pas à se tromper. Mais l'enseigne s'éloignait, riant et haussant les épaules, après avoir distribué quelques sous aux enfants. Il se promit de conter l'anecdote à d'Orves; mais, en sortant du clos des Fontenelles, il trouva l'abbé Mineau. Il fit immédiatement part de sa rencontre au digne ecclésiastique. « Mauvaise engeance, monsieur Jean, triste engeance, » confia le prêtre. « C'est grand'pitié, je vous assure... à chaque nouvel enfant qui lui arrive, à peine relevée, croiriez-vous qu'elle vient me trouver pour que je baptise le fruit de son vice... Je le fais... il le faut pourtant... parfois je pense : Quel diable de chrétien je fais là! Mais,

n'est-ce pas, monsieur Jean, on ne sait jamais! Dieu a des voies insondables, des miséricordes infinies qui nous demeurent mystérieuses, incompréhensibles pour la pauvre raison humaine. Ah! monsieur Jean, que la miséricorde divine est grande et belle! » Le curé s'arrêta et saisit le jeune homme par le bras. Comme le soir où il avait raconté l'histoire de Taupier, l'émotion, la foi ardente, une extraordinaire noblesse rayonnaient de sa figure plate, battue de mèches grises sous le chapeau à larges bords, l'environnaient d'une auréole. L'abbé Mineau reprit :

— Ainsi Joseph Taupier... Joseph Taupier qui a traqué les prêtres, brûlé, volé, pillé, profané les églises, poursuivi, massacré, torturé les innocents..., Joseph Taupier bénéficie de nos prières plus que certaines de ses victimes qui n'ont pu se préparer chrétiennement à la mort... c'est qu'il y a dans la vie des faits cachés que nous ignorons... Nous ne voyons presque rien et Dieu voit tout... c'est le secret de grâces ou de châtiments qui parfois nous déconcertent. » Il se passa la main sur le front et continua : « Voilà pourquoi, moi, ministre de l'Église, petit-fils de l'homme qu'a misérablement assassiné Taupier, je prie une fois le mois pour le repos de l'âme de ce terroriste... Il y a eu sans doute dans son existence des bonnes actions obscures, peut-être une seule, dont Dieu s'est souvenu. Qui peut nous donner une idée plus grande de la miséricorde de notre Créateur?... Elle est infinie, voilà! » Et le prêtre abaissa son doigt, levé en un geste d'enseignement. Jean de Raimondis objecta : « Mais, monsieur le curé, les fondations de messes vont vous être prises l'an prochain, lors de la séparation. En conscience vous ne serez plus tenu à rien vis-à-vis de Joseph Taupier? »

Le curé Mineau fixa sur Jean un regard ferme et lui répliqua d'un ton pénétré : « C'est ce qui vous trompe,

monsieur Jean. Je m'y considérerai comme tenu autant qu'autrefois. Les véritables continuateurs de Taupier, ses fils spirituels, vont en effet nous prendre l'argent des fondations. En vérité, que cela changera-t-il? Ce ne sera, pour eux, qu'un sacrilège de plus. Mais, pour nous?... Voyons, était-ce pour quelques misérables pièces d'argent que, m'unissant dans une infime mesure au sacrifice inouï de mon Divin Maître, je surmontais ma répugnance à prier pour le repos de l'âme d'un scélérat dont les mains avaient été teintes par le sang des miens?... Je puis vous l'avouer, monsieur Jean, au début, quand je revins, jeune prêtre dans cette paroisse, et qu'il me fallait célébrer ces messes, je défaillais presque à l'instant de consacrer l'Hostie... un brouillard rouge passait devant mes yeux; alors je priais, je priais plus fort... et Dieu m'accordait la grâce de célébrer la Messe. En vérité, serait-ce pour quelques misérables pièces d'argent de plus ou de moins que...? ...Oh! non... Taupier, selon notre chétif entendement humain, fut un bandit. Cela n'est pas douteux. Mais Dieu lui a permis de se repentir et lui a pardonné. Taupier a eu foi dans ce pardon. Il s'est endormi dans la confiance que l'Église faisait prier pour son âme qui, certes, en a grand besoin. Les fils spirituels de Taupier peuvent déchirer le contrat; moi, pas. C'est ce qui me différencie d'eux. Je suis Prêtre. »

L'abbé Mineau avait prononcé la dernière phrase avec majesté. Il s'arrêta de nouveau, dévisagea Jean et le saisit par le bras :

— C'était si vivant, voyez-vous, monsieur Jean, ce sentiment de foi, de confiance absolue dans l'Église chez nos ancêtres. Leur vie et leur mort en étaient, pour ainsi dire, imprégnées. Je ne sais si vous avez remarqué tout le long des murs de notre sanctuaire du Vivier des plaques, parfois de pierre, plus souvent

d'argile durci, où sont gravés de vieux caractères. Ce sont des testaments, monsieur Jean, des testaments de bourgeois, d'artisans, de laboureurs. Ils sentaient, dans ces âges de brutalité, mais de foi vive, que la force leur manquerait, à eux bien entendu puisqu'ils ne seraient plus là, mais aussi aux leurs, pour faire exécuter leurs volontés dernières. Alors ils les faisaient sceller dans le mur bénit, et les ayant confiées à la garde de Dieu, ils s'en allaient tranquilles dans l'autre monde.

Jean regarda à son tour l'abbé Mineau : celui qu'il contemplait n'était plus un pauvre vieillard tout blanchi, tout crotté, avec des sabots, une soutane retroussée, un panier de champignons, un parapluie bleu vert, mais un Être auguste, immense, éternel, vénérable, qui s'était déjà deux fois révélé à lui. Le curé du Vivier poursuivit :

— Ces testaments-là, monsieur Jean, savez-vous ce qu'ils expriment, ce qu'ils crient du fond des siècles? Ils attestent le sentiment populaire que nous ne trompons point, que nous ne pouvons tromper. Non, nous ne pouvons tromper. Nous ne pouvons manquer à la confiance que les âmes, même les plus misérables, les plus souillées, les plus indignes, mettent instinctivement en nous :

Qui Mariam absolvisti
et latronem exaudisti
mihi quoque spem dedisti.

Voilà pourquoi, en dépit des vautours sacrilèges, je continuerai à célébrer des messes pour le repos de l'âme de Joseph Taupier le terroriste.

Jean et l'abbé Mineau marchèrent quelque temps, côte à côte, en silence, livrés chacun à leurs pensées. Ils atteignirent ainsi le bord de la rivière où le chemin tournait et se continuait, à peine tracé, dans une prai-

rie. Ils aperçurent d'Orves, debout, parmi les touffes des osiers. Il se promenait, un livre sous le bras, selon sa coutume; il récitait tout haut des vers, le buste infléchi vers le Loir :

Faunes, qui habitez ma terre paternelle,
Qui menez sur le Loir vos dances et vos tours,
Favorisez la plante et lui donnez secours,
Que l'esté ne la brusle et l'hyver ne la gelle.

— Est-il drôle, votre oncle, monsieur le baron d'Orves? dit l'abbé Mineau à Jean. Ceux qui ne le connaîtraient pas pourraient le prendre pour un fou. Et le bon curé rit de toute l'innocence de son cœur.

D'Orves, s'étant avisé de leur présence, venait à eux sans embarras :

— Vous avez bon visage aujourd'hui, monsieur le curé. Est-ce ma vue qui vous rend souriant ou la trouvaille de quelque succulent champignon?

— Oh! monsieur le baron, ma cueillette est des plus modestes, mais, vous distinguant de loin, je murmurais à votre neveu : Qu'est-ce que monsieur le baron d'Orves peut bien se raconter à lui seul?

— Cela vous intrigue, monsieur le curé? Eh! voilà : Je récitais du Ronsard. Je cherchais en moi-même l'origine possible du nom de ma demeure, le Pin. Or, le pin fut un arbre très à la mode au temps de la Renaissance. J'en trouve précisément une preuve dans le troisième sonnet à Hélène que je récitais, tout en réfléchissant à mon explication :

Je plante en ta faveur cet arbre de Cybelle,
Ce Pin, où tes honneurs se liront tous les jours;
J'ay gravé sur le tronc nos noms et nos amours,
Qui croistront à l'envy de l'escorce nouvelle.

Aimez-vous Ronsard, monsieur Mineau?

— Mon Dieu, monsieur le baron, modérément, je vous le confesse. Ce fut un païen : *Cueillez dès aujourd'huy les roses de la vie,* trompeur conseil.

Car le curé Mineau n'ignorait pas ses auteurs. D'Orves sourit :

— Un païen? Êtes-vous sûr, monsieur le curé? L'un de vos confrères, M. l'abbé Froger, a publié un livre, *Ronsard ecclésiastique,* d'où il semble ressortir que Ronsard était prêtre.

— Prêtre! s'écria l'abbé Mineau, et il ne réprima point un sursaut d'horreur. Ah! monsieur, c'est là une opinion au moins aventurée. Que Ronsard fût pourvu de bénéfices ecclésiastiques selon une habitude abusive et assurément fâcheuse du temps, je le veux bien, mais prêtre! Prêtre, songez-y, monsieur le baron?

— L'abbé Froger cite un document qui paraît probant... Après tout, quel inconvénient majeur voyez-vous, monsieur le curé, à ce que l'Église ait donné à Ronsard une stalle au chœur? Ce fut un très grand poète. J'entends bien que le caractère d'une partie de son œuvre n'est peut-être pas aussi édifiant que vous pourriez le souhaiter, mais vous souvient-il, monsieur le curé, d'une fresque murale du château du Vivier, à demi effacée et fort curieuse : elle est peinte dans le couloir qui mène à la tribune de l'Église, fermé par la porte où sont sculptés Adam et Ève conversant avec le serpent enroulé à l'arbre du Bien et du Mal? Cette fresque représente la procession du Saint-Sacrement, telle qu'elle se pratiquait à Angers, assure-t-on, sous le bon roi René. En tête s'avance le Père Éternel, la barbe longue et la tête éblouissante de rayons; les deux autres personnages de la Sainte Trinité l'encadrent; derrière marchent les Saints, les Martyrs, les Confesseurs, les Docteurs de l'Église; après quoi l'on

contemple avec surprise Pan jouant de la flûte en compagnie d'Hercule, d'Orphée, d'Apollon, et même de Bacchus et de Silène, environnés de Faunes, de Satyres et d'Indiens. Mêlés à eux l'on reconnaît les Rois Mages et les Anges.

Évidemment ces dieux païens semblent prisonniers parmi de pieux figurants. Cependant ils contribuent à l'agrément, à l'ornement du cortège. Cette fresque, bien qu'antérieure à Ronsard, m'aide à comprendre son état d'esprit et celui de la Renaissance. Notre poète, après avoir avoué :

J'ayme le bal, la danse, et les masques aussy
La musique et le luth, ennemis du soucy

nous a affirmé sincèrement son zèle :

Je ne perds un moment des prières divines.
Dès la pointe du jour je m'en vais à matines.
J'ai mon bréviaire au poing ; je chante quelquefois,
Mais c'est bien rarement, car j'ay mauvais' voix

L'Église catholique attesta la largeur de son hospitalité, sa sollicitude pour les artistes, en accueillant Ronsard. Saint Pie V, l'austère moine, l'ancien inquisiteur, bénit Ronsard et lui adressa un bref. Pourquoi l'Église secouerait-elle du manteau qui les a abritées les fleurs de l'esprit humain? Je ne comprends pas, monsieur le curé, votre obstination ombrageuse à repousser Rònsard de parmi vos confrères... L'abbé Mineau réfléchissait. Un bon sourire éclaira sa face, quand, après une minute, il eut trouvé une réponse :

— Je ne repousse point votre poète favori, monsieur le baron. Des théologiens du moyen âge ont agité la question de savoir si Virgile fut damné ou non, preuve que l'Église ne demeure pas sourde, ni

insensible à l'Art profane. Mais j'accueille Ronsard avec réserve. Je vérifierai les documents que vous me signalez, et je penserai, si vous le permettez, que le curé d'Ars honora davantage le sacerdoce.

Et l'abbé Mineau prit congé, sous le prétexte de pousser avant la nuit jusqu'à un moulin dont le meunier se trouvait au plus mal. Jean revint vers le Vivier en causant avec son oncle :

— Il accueille Ronsard avec réserve! continuait d'Orves indigné. Avec réserve... un pareil poète... et il ignorait la légende de saint Vital, le sujet de ses propres vitraux... Les regarde-t-il seulement quelquefois, ses merveilleux, ses uniques vitraux?

— Que lui importent ses vitraux? interrompit Jean. Il voit le ciel.

Le baron considéra son neveu une seconde, puis acquiesça :

— Tu as raison... c'est un saint, un véritable saint... on prend même idée d'une certaine beauté spirituelle en le considérant, en lui parlant.

D'Orves se tut quelques minutes, suivant le cours d'intimes pensées, puis il retourna tout haut à Ronsard :

— Avec La Fontaine et Verlaine, c'est un de mes poètes préférés. Il est naturel, il est ému, il est vivant. Son vers fluide, d'un rythme si varié, s'adapte, pour ainsi dire, au contour de ce qu'il peint. Selon les rencontres vif ou langoureux, enjoué ou solennel, somptueux, naïf ou recherché, mythologique ou rustique, lascif, édifiant même à l'occasion... Parfois je m'étonne en songeant à la souche dont sortait l'auteur... Ces Ronsard étaient des forestiers, des louvetiers, des guerriers, des hommes des bois, pour l'ordinaire des gens de meurtre, de pillage, de rapacité. Je viens de lire leurs déportements dans un délicieux volume où

M. André Hallays, l'un des contemporains que je goûte le plus vivement, nous convie aux visages et aux aspects de la vieille France. Le baron frappait de sa main droite le livre qu'il portait sous le bras gauche, puis il poursuivait... « Et voilà que dans le hallier de ces bêtes fauves s'épanouit soudain cette plante exquise, vraie fleur de notre sol. Pour moi je ne puis parcourir ces paysages-ci sans les sentir profondément imprégnés de son parfum.

Le Loir, tard à la fuite,
En soy s'esbanoyant,
D'eau lentement conduite
Tes champs va tournoyant.

Et le baron répéta avec enthousiasme : « Tes champs va tournoyant ! » Mais il s'aperçut que son neveu, absorbé, sombre, marchait tête basse et ne l'écoutait point. Alors du cœur de cet humaniste, fervent et perspicace, jaillit la strophe :

Il ne faut s'esbahir, disoient ces bons vieillars
Dessus le mur Troyen voyans passer Helene,
Si pour telle beauté nous souffrons tant de peine,
Nostre mal ne vaut pas un seul de ses regars.

Ces « bons vieillards », expliquait le commentateur, ne sont-ils pas admirables de jeunesse, de candeur, de simplicité? Et d'Orves arrêta Jean par le bras pour forcer son attention. Ils étaient parvenus au pied de la côte Saint-Eutrope, et, non loin d'eux, se dressait le pignon de pierre des Taupier avec sa taupe sculptée et son escalier tournant. Le baron en désigna le seuil d'un geste : « Non, conclut-il, le regard d'Hélène ne vaut pas qu'on s'entr'égorge, ni même qu'on s'empoisonne la vie. » Il ajouta plus bas, comme pour lui-même : « Tout au plus est-ce bon pour des imaginatifs comme moi. »

Puis il reprit énergiquement, vigoureusement : « Mais non pour des hommes d'action comme toi. Tu vas partir... »

Son exhortation fut coupée par un cavalier en habit rouge qui descendait la côte au galop allongé de son cheval. Il l'arrêta brusquement, durement, sur les jarrets, devant les deux promeneurs. Le cavalier s'enquit, fort affairé : « L'avez-vous vu? »

— Hé! c'est La Galmellière! fit d'Orves reconnaissant un de ses voisins, veneur passionné. Mais celui-ci ne répondit pas à cette constatation cordiale, et de nouveau cria : « L'avez-vous vu? » plus impatiemment encore que la première fois.

— Quoi donc? interrogea d'Orves, prévenant et étonné. Qui cherchez-vous, mon ami?

— L'animal, parbleu! Ne voyez-vous donc pas que nous sommes en défaut? » Et M. Nicolas de La Galmellière considéra d'Orves avec une stupeur où se mêlait aussi de la pitié.

Du moins Jean qui avait écouté d'une oreille distraite les commentaires de son oncle sur Ronsard, marchant la tête basse, croyait avoir relevé le vaulcelet du lièvre tout le long du chemin de Saint-Europe. Il en informa aussitôt M. de La Galmellière qui ne perdit point un mot du renseignement et crut devoir en témoigner sa reconnaissance par quelques paroles obligeantes :

— Eh bien! jeune homme, que me dit-on? de nouveau, vous partez?

— Oui, monsieur, d'ici peu. Pour une campagne...

— Bigre! ce n'est pas là...! Mais déjà le vieux veneur dressait l'oreille. Des notes de pibole résonnaient au bout du chemin de Saint-Eutrope : — Gilles sonne le bien-aller... les chiens reprennent la voie... Ventre-saint-gris! Voilà qui vaut chopine! car le digne

homme était plein de jovialité et ne méprisait pas le bon vin. En s'éloignant, toujours au galop, il jeta à Jean :

— Ah! vous partez en campagne, mon jeune ami. Eh bien! moi, je fais comme vous.

Et l'habit rouge de M. de La Galmellière ne tarda pas à disparaître dans le chemin. D'Orves et son neveu suivaient encore du regard la direction qu'il avait prise quand une voix méprisante murmura derrière eux : « Plaisir de noble! » Ils se retournèrent et se trouvèrent vis-à-vis du docteur Voisnon flanqué d'un inconnu. Le médecin présenta ce compagnon :

— Mon ami Lampoix, avoué à Paris. Et, s'avançant vers d'Orves, le docteur, la main tendue, les doigts écartés, détailla le personnage corpulent et de mine satisfaite qui se tenait à ses côtés : « Un monsieur qui connaît son Paris dans les coins... dans les dessous... il vous apprendra à quoi passent leur temps les auteurs, les actrices, les clubmen, les journalistes, les femmes du monde, les députés et les ministres... je vous dis qu'il les connaît toutes, les ficelles... il est absolument épatant! » Et il administra une claque retentissante à l'épaule de Lampoix.

Cette énumération divertit d'Orves qui demanda à Voisnon :

— Vraiment?... Monsieur doit en connaître de belles, alors?

— Ah! certes, répliqua le docteur, je vous dis qu'il les connaît toutes; et il cligna de l'œil, comme pour signifier au baron : « Il vous en remontrerait. »

Mais il se borna à nommer les deux promeneurs à l'avoué.

— Monsieur le baron d'Orves qui, à ses heures, se pique, lui aussi, de parisianisme... Et monsieur Jean

de Raimondis, enseigne de vaisseau, pour quelques semaines parmi nous, mais qui s'apprête à repartir bientôt pour courir le monde.

L'avoué dépeçait l'oncle et le neveu, si l'on peut exprimer ainsi ses coups d'œil aiguisés et rapides. Désignant Jean, il s'informa sans plus d'apprêts :

— Monsieur a du bien?

— Eh! certes, cautionna Voisnon, indiquant le Vivier au haut de la côte. Monsieur est le fils de notre maire.

— Quelle idée de courir le monde quand on pourrait vivre chez soi si tranquille! remarqua M. Lampoix avec politesse, mais une ironie voilée. L'ambition, sans doute?

Jean demeurait confondu de cette inquisition conduite avec tant de naturel et de tranquillité.

D'Orves répondit à sa place : « Non, pas l'ambition. La tradition, simplement. »

Et à son tour il fixa sur Lampoix son regard un peu hautain et si pénétrant.

L'avoué, gêné, légèrement humilié, ricana : « Ah! ah!... parfaitement. »

Voisnon, avec la franchise de sa voix bourrue, concilia : « Les voyages forment la jeunesse... c'est que, nous autres, voilà : nous cherchons à acheter une propriété. Mon ami Lampoix veut placer ses économies... » Il lui frappa sur le ventre : « Eh! eh!... c'est un bon métier que celui d'avoué... pas vrai, compère? »

Lampoix ne répliqua que par un sourire de béatitude discrète. D'Orves plaça de son ton énigmatique :

— C'est un meilleur métier que celui d'officier, n'est-ce pas?

— Je vous accorde, monsieur, que je ne gagnerais pas au change, ceci soit dit sans mépriser personne, assura le petit homme gras, qui considérait Jean avec une sorte d'indulgence.

— Le fait est, continua le baron, qu'on ne voit guère de capitaines, et même de généraux en retraite, en quête de capitaux à placer et de propriétés à acquérir.

L'avoué dévisagea d'Orves d'une manière hostile, et il lui accorda :

— C'est un fait... aussi je me demande ce qui leur reste quand on leur a fendu l'oreille.

Voisnon protesta : « Ah ! tout de même... l'honneur... la gloire d'avoir servi le pays... un bout de ruban rouge... cela ne dépare pas. »

— Parbleu ! s'exclama Jean avec force. Ce fut le seul mot que découvrit sa timidité indignée. Mais l'avoué ricana comme tout à l'heure, quand d'Orves avait parlé de tradition : « Viandes creuses ! professa-t-il, et qui ne nourrissent pas leur propriétaire. » Et il exhala, avec une sincérité amusante : « C'est une si belle chose, le Bien ! »

D'Orves ne contint pas l'expression de son plaisir :

— Ne consentiriez-vous pas, monsieur, proposa-t-il, à refaire à votre façon le livre d'un philosophe : du Vrai, du Beau, et du Bien. Sous sa plume ces expressions ne prenaient pas le même sens, ni peut-être la même force que leur imprimerait la vôtre, tant il est véritable que des locutions identiques ont parfois des sens divers. Je lirais passionnément ce volume.

Mais Lampoix ne goûtait point le persiflage du baron. Il rétorqua :

— Si je gaspillais mon temps à noircir du papier, soyez sûr, monsieur, que j'écrirais des livres d'une philosophie vécue et pratique. Les exemples à citer ne me manqueraient pas.

— Et la conclusion du bouquin, ajouta Voisnon, serait l'achat d'une propriété. Courons-y. Car nous perdons des minutes à bavarder comme de vulgaires idéologues... Allons, bonsoir, messieurs, au plaisir...

M. Lampoix salua avec un maintien professionnel, et il disparut bientôt, aux côtés du médecin, entre les haies du chemin de Saint-Eutrope. Le petit homme gras haussait les épaules et levait son regard torve, sa bouche amère vers le grand diable à barbe rousse qui riait à gorge déployée.

— Ils se moquent de nous... de moi, veux-je dire, communiqua Jean à son oncle.

— Sans doute, riposta celui-ci. C'est dans l'ordre. Un Lampoix ne comprend pas plus la vocation de l'officier que le plaisir du veneur... L'un et l'autre sont des goûts de noble, des plaisirs de noble, ainsi qu'une voix haineuse le murmurait à l'instant dans notre dos... forcer un animal qu'on ne mange pas, recevoir la pluie, rester à cheval des heures, risquer vingt fois de se rompre le col, pour l'art, pour le plaisir,... goût de noble; user sa vie au loin, obscurément pour la plupart, l'exposer, se ruiner la santé, tandis qu'il serait si simple et si aisé de demeurer chez soi, tout cela pour une maigre retraite, un ruban décrié, métier de noble, plaisir de noble.

Le baron resta quelques instants silencieux. Le ciel gris, à l'approche et à l'entour du couchant, se vêtait de lambeaux pourpres. Des notes de pibole montaient encore du chemin de Saint-Eutrope. D'Orves reprit :

— N'ayant point été officier, je regrette de n'être pas veneur. Je ne puis comprendre les déclamations des âmes sensibles contre la chasse. La vie entière est-elle autre chose qu'une âpre poursuite où les plus adroits, les plus rusés, les plus forts, les plus persévérants s'imposent? Il faut savoir gré à la chasse, et spécialement à la chasse à courre, de nous offrir cette saisissante image, et de maintenir en nous certains instincts primitifs nécessaires, sans lesquels trop de civilisation nous débiliterait fâcheusement. Et la véne-

rie est un art, un art noble, un bel art. Certains ignorants s'imaginent qu'il suffit de découpler les chiens aux trousses d'un animal pour le prendre, et que l'infériorité de celui-ci est manifeste. Pitoyable erreur! Inconsciente vanité de la supériorité de l'homme qui ne vainc jamais l'instinct animal qu'après de difficiles combats! J'éprouve vraiment du plaisir à considérer cet art qui fut plus qu'un délassement, presque une fonction, une prérogative pour les seigneurs et pour les rois. La chasse possède un protecteur, un saint attitré au ciel, et, sur la terre, une liturgie, la Messe de Saint-Hubert. Tiens, je lisais l'autre jour, dans un vieux recueil, que, lorsque le grand veneur de France désirait marier sa fille, le soupirant devait, auparavant d'adresser sa demande, forcer un lièvre au vu et au su d'une brillante assistance réunie pour juger la chasse. On choisissait le lièvre parce qu'il constitue, paraît-il, la vénerie la plus délicate... Je songe à ce trait quand je vois ce brave La Galmellière prendre tant de soin à former son fils Gilles au « déduict » ancestral. Il a raison. Ainsi nous furent fournies dans d'autres branches ces dynasties savoureuses d'artistes dont les Van Loo et les Vernet nous révèlent l'exemple dans la peinture. Sans doute certaines individualités priment tout. Mais elles sont l'exception. Le milieu, dès l'enfance, vous inculque le sens profond, les disciplines, l'amour, l'instinct de la profession suivie par vos parents, vous aide à pénétrer ses plus secrets replis. Ce système avait ses inconvénients, je l'admets. Mais y en a-t-il de pire que de faire recruter les métiers par des examinateurs étrangers à tout point de vue professionnel? On joue trop ainsi avec le hasard qui, jusqu'à présent, il faut le reconnaître, ne s'est pas montré mauvais prince. Mais cela est dû à des raisons d'ordre général et social qui vont s'amoindrissant et tendent à disparaître.

— Privaz, interrompit Jean, obsédé par une idée fixe, vient de donner sa démission.

— Tu vois, triompha le baron, c'était fatal. Je l'aurais prédit.

— Pourtant, mon oncle, objecta l'enseigne un instant arraché à ses réflexions personnelles, pourtant il est impossible de nos jours, dans les carrières, de se passer d'instruction et de travail. Mettez demain Gilles de La Galmellière à la tête d'une section ou d'un peloton, et je le défie de s'en tirer. D'ailleurs les armées à recrutement démocratique ont fait leurs preuves. Toutes les classes de la nation doivent concourir à enrichir l'armée de leurs qualités propres. Que de serviteurs d'élite enlevés à l'État si vous attribuez ce service comme privilège à une caste! C'était déjà abusif autrefois. Que serait-ce maintenant?

— Ne me fais pas dire, répliqua d'Orves, des absurdités que je ne dis pas, que je ne pense pas. Un Gilles de La Galmellière paresseux, inculte, casanier ne répond pas plus à mon type d'officier qu'un Amédée Privaz, mandarin à boutons d'or. Mais j'affirme qu'il est insensé que l'effroi et la difficulté réelle, excessive de l'examen moderne relèguent l'un dans le chemin Saint-Eutrope à la poursuite des lièvres, inutilisant ainsi certaines de ses qualités précieuses, tandis que cet examen élève sur le pavois un fort en thème dont les aptitudes, et même les intentions professionnelles sont nulles. Quels services a rendus Privaz à la marine pendant ces cinq ans, je te le demande?

Jean se taisait. Le baron poursuivit.

— Aujourd'hui, il s'en va. Le métier l'ennuie et il est riche. Mais, s'il était pauvre, il attendrait un peu davantage et s'en irait tout de même plus tard. La vérité est qu'il a voulu entrer à l'École navale comme il serait entré à l'École polytechnique ou à l'École nor-

male. C'était un virtuose de concours, rien de plus. Le goût de sa profession future n'a pas déterminé son choix et les influences de son milieu, de son origine devaient le détourner logiquement de la carrière maritime un jour. Aujourd'hui, pour persévérer dans son état, avec des avantages infimes en comparaison de ce qu'il sait et de la somme de travail qu'il donne, l'officier a besoin d'une trempe de caractère, d'un dévouement au bien public exceptionnels. L'examen, placé à l'entrée des carrières militaires, y a créé une élite intellectuelle. L'officier actuel n'est pas un bon à rien, impropre à toute autre existence, c'est un cerveau développé dans une infinité de branches. Quitte-t-il la marine ou l'armée? Le voici industriel, artiste, ingénieur, savant, musicien, journaliste, littérateur. Eh bien, je dis, moi, que l'homme qui, au milieu de toutes les tentations de la vie moderne, consent à ne gagner que le tiers de ce qu'il pourrait gagner ailleurs, qui fait profiter son pays de ses efforts incessants et de sa culture, je dis que cet homme-là constitue un Être à part, un Être d'âme spéciale, haute, désintéressée. L'Ancien Régime avait senti que ce problème du recrutement des officiers offrait un fond avant tout psychologique. C'est pourquoi il réservait ce privilège à une caste. Solution sommaire, primitive, évidemment incomplète. Il faut intervertir l'ancienne formule pour rester dans le vrai, ne plus dire comme autrefois : l'officier doit être noble, mais bien : le noble moderne, c'est l'officier. »

— Il est de fait, approuva Jean, que Tricoud me paraît un aristocrate aussi bien que Saint-Gelais.

— Mais oui, parbleu ! renforça d'Orves. Et nos gouvernants me font rire quand ils prétendent démocratiser l'armée. Ils se débattent dans un dilemme, puisqu'ils ne peuvent compenser par la solde — même accrue —

les traitements des professions libérales : s'ils invoquent l'intérêt personnel, un Lampoix leur fermera la bouche. S'ils invoquent l'intérêt supérieur de la Patrie et de l'État, seule une élite répondra à leur appel. Et cette élite ne peut raisonnablement consentir à être traitée sur le même pied que la foule. Les épurations les plus draconiennes se trouveront impuissantes contre cela.

Jean regardait son oncle avec enthousiasme. Une lumière pénétrait l'âme du jeune homme, l'échauffait, l'éclairait de toutes parts, l'exaltait. En écoutant d'Orves l'enseigne prenait conscience de lui-même et de la beauté supérieure de son état. Jusqu'à ce jour il ne l'avait que confusément, obscurément ressentie. D'Orves continuait :

— Notre société moderne dont, tu le sais, je contemple les tentatives sans haine, mais aussi sans aveuglement, me plonge parfois dans la stupeur. Par ses théories elle élève des carnassiers pourvus du plus magnifique appétit; par les examens qu'elle place à l'entrée des carrières, elle oblige ces carnassiers à se munir de griffes et de dents du meilleur aloi; puis, une fois la porte franchie, elle renferme ses serviteurs, ainsi animés et armés, dans des cages où elle les rend faméliques et les occupe à tourner des roues analogues à celles que font mouvoir certains écureuils captifs. De garantie morale, l'État n'exige pas l'ombre. Et l'on m'assure que des ministres s'étonnent du résultat, des démissions nombreuses. Ce sont ces ministres qui m'étonnent, qui m'étonnent jusqu'à en sourire. La société ancienne, je le reconnais nettement, portait en elle bien des abus, bien des injustices, — certaines étaient criantes, insupportables, — mais elle était logique. Elle se basait sur une exacte connaissance du cœur humain. Au pied travaillaient ces classes coura-

geuses, patientes, économes, en général honnêtes, rapaces, âpres au gain, dont un Lampoix nous offre aujourd'hui l'image. D'elles montait notre vigoureuse et saine bourgeoisie où se recrutaient la noblesse de robe, les Parlements, les grandes organisations commerciales, industrielles, financières, administratives de l'État, beaucoup de propriétaires terriens plus ou moins considérables. Au sommet, la noblesse d'épée, — l'épée, comme l'affirmait un soir ton père, est encore son meilleur symbole, — classe généreuse, désintéressée, prodigue de son sang et de ses biens — ceux-ci étaient généralement grevés d'hypothèques par la guerre, souvent aussi par des dépenses somptuaires, car cette classe aimait paraître et s'y trouvait d'ailleurs fréquemment obligée par situation. Mais, différence avec l'officier moderne, l'ancien noble d'épée possédait des privilèges, des ressources, une considération immense. Il n'était pas une inconséquence vivante comme l'officier de maintenant. Les premiers des parlementaires s'inclinaient devant lui et s'estimaient flattés quand il épousait leur fille. Au-dessus de tous, le Roi. Admirable organe régulateur et distributeur! On n'inventera probablement jamais mieux.

Dieu s'étant réservé le privilège de faire naître les gentilshommes, le Roi sanctionnait et excitait les mérites en créant les nobles, en élevant ceux-ci, en contenant, parfois en abaissant ceux-là. Par le Roi la paix régnait et le mur était solide, le mur où toutes les classes concouraient et se pénétraient, d'après des règles habiles, sûres, éprouvées. Ce mur me fait penser aux coraux où les cellules nouvelles s'édifient lentement dans les profondeurs, puis peu à peu montent, se durcissent, remplacent les cellules mortes et, finalement, toujours en travail, forment un puissant rempart. S'imaginer l'Ancien Régime, comme se le figurent cer-

tains, ainsi qu'une série de cellules placées côte à côte, immobiles, figées, imperméables les unes aux autres, témoigne d'une étude inattentive, superficielle, ou volontairement perfide, contre laquelle nos amis n'ont pas assez lutté et dont nos ennemis ont abusé. Mais s'il eût été tel, il n'eût pas vécu, car la circulation c'est la vie, et la stagnation. la mort. Et il a duré des siècles. S'il a péri, c'est à cause de détails, en somme, qu'il n'a pas su modifier à temps. Mais son principe se révèle à nous chaque jour plus rationnel et chaque jour meilleur, à mesure que des expériences nouvelles sont tentées et n'aboutissent qu'à la stérilité et au désordre.

D'Orves avait parlé avec enthousiasme, malgré la côte qu'ils gravissaient. Aussi ses joues s'étaient-elles enflammées en dépit de l'humidité froide qui régnait dans l'air. Sur son front perlaient des gouttes de sueur. Il s'arrêta pour les essuyer à l'aide de son mouchoir de fine batiste parfumée. Jean de Raimondis profita du moment où il soufflait, reprenant haleine, pour poser un obstacle devant ses théories. La même idée fixe tenaillait toujours Jean, et les considérations générales du baron, si intéressantes qu'elles fussent, ne parvenaient pas à écarter cette idée : « Comment, questionna l'enseigne, la marquise du Pontcournai rentre-t-elle dans votre conception de la noblesse? Visiblement n'est-elle pas dominée par le souci de l'argent, c'est-à-dire précisément par celui que vous jugez le plus opposé au sentiment aristocratique? »

La question parut embarrasser le baron. Il réfléchit pendant un temps appréciable, puis répondit :

— D'abord je n'approuve pas Mme du Pontcournai qui juge surtout du moine par l'habit qu'il porte, et eût regardé de fort mauvais œil ces gentilhommes bûcherons qui se rendaient jadis aux États de leur pro-

vince, la cognée sur l'épaule et l'épée bouclée sur leur sarrau de bure. Mais ensuite la belle Édith n'est pas, à proprement parler, dominée par le souci de l'argent; elle l'est par celui du luxe, d'une élégance nécessaire, devenue pour ainsi dire instinctive, par suite d'un affinement matériel provenant de l'hérédité. Les seigneurs qui engagèrent leur bien pour paraître au Camp du drap d'or, et plus tard à la Cour, avec les vignes et les moulins paternels sur les épaules, n'agissaient pas très différemment d'elle. Mobile très distinct de celui qui pousse, par exemple, un Lampoix à thésauriser. Je ne blâme ni les Pontcournai, ni les Lampoix. Les deux me paraissent utiles à une bonne marche des affaires. Il serait insuffisant pour une nation qu'elle fût uniquement composée de Pontcournai, mais il serait peut-être non moins regrettable qu'elle ne comptât que des Lampoix. Mme du Pontcournai ne convoite pas l'or de Privaz pour en remplir sa cave, ni celle de sa fille, et l'aller contempler ensuite secrètement, mais pour s'en faire honneur et parure. Elle pense, elle est convaincue que l'élégance est la fonction primordiale de son rang — Idéal restreint, et, à mon sens, inférieur à son rôle, encore qu'il ne soit pas plus facile d'être le maréchal de Richelieu que le banquier Laffitte, de dépenser magnifiquement que de gagner laborieusement — Idéal secondaire, idéal cependant encore! »

— Et vous admettez, vous justifiez qu'ainsi elle vende sa fille?

Le baron regarda son neveu avec compassion. Il semblait lui dire : « Que tu es jeune et absolu! » Jean poursuivit avec véhémence : « J'ai rencontré aujourd'hui une pauvre femme, la Houaron. Vous la connaissez peut-être? » D'Orves fit un signe affirmatif.

— Hé bien! reprit son neveu, elle m'a rappelé

Mme du Pontcournai. La Houaron est plus misérable, mais mérite-t-elle plus le blâme?

Son oncle haussa les épaules, et, riant :

— Là, là... voilà bien l'intransigeante droiture des enfants. Tu parles comme le font les socialistes. Concevrais-tu donc le monde sans la Beauté, sans une certaine perfection dans les usages, dans les manières et dans l'éclat?

Jean de Raimondis ne répondait pas. A vrai dire, il se fût plus facilement résigné à cette extrémité que son oncle. Celui-ci acheva :

— Veux-tu des exemples? Je ne te citerai pas celui de Mme de Saint-Gelais. Cette femme d'œuvres me gâte trop le bien considérable qu'elle opère — je reconnais ce bien volontiers — par son infernale médisance et par une gloriole mondaine, non exempte de frivolité. Mais je te prends la propre belle-sœur d'Édith, la sœur aînée du marquis, la vicomtesse de Puylaurens, femme de ce petit vieillard grivois et gourmand que nous avons rencontré dans l'escalier. Mme de Puylaurens donne aux sceptiques comme moi l'idée de ce que peut être une sainte. Femme, mère exemplaire, l'argent de sa toilette passe aux pauvres, et sa distraction consiste à visiter ceux-ci et à fréquenter les offices. On l'a trouvée par hasard balayant de ses petites mains blanches une mansarde dont l'occupant ne pouvait plus se lever. On a su cela, je le répète, par hasard, car, quant à elle, personne n'est plus modeste, plus discret, plus effacé. La remarquais-tu au contrat, l'autre jour, cette perle obscure que Dieu garde pour son trésor? Assise dans un coin, décemment mais médiocrement vêtue, elle semblait une dame de compagnie. Serait-ce elle, je te le demande, qui aurait subjugué un Privaz! Il faut redire encore ce que nous constations ensemble tout à l'heure à propos des offi-

ciers. Une très faible élite dans le monde est sensible à la Beauté morale; instinctivement les autres luttent contre son ascendant et s'efforcent de la décrier. Quand ils ne peuvent y parvenir, ils tâchent de l'oublier. Cette Beauté-là se dresse comme un reproche, une leçon, un ennui. Aussi ne vois-tu point les journaux, les romans, le théâtre s'en faire l'écho Les auteurs savent trop ce qui les attend. Ils pourraient prêcher. Ils ne seraient pas écoutés, même par ceux qui réclament d'être édifiés. Aussi pendant que le type de la marquise du Pontcournai est connu de l'univers, celui de la vicomtesse de Puylaurens demeure le secret d'un petit nombre. Suppose la Société austère, charitable, recueillie à son exemple, fascinerait-elle ceux qui montent et dont les premières aspirations sont forcément matérielles et vaniteuses? C'est très douteux... Or la Société a intérêt dans une certaine mesure à enrôler ces personnalités nouvelles venues qui constituent les puissances modernes. L'excuse de Privaz, c'est qu'il a Pascal pour lui : « Il a quatre laquais, raisonnait ce philosophe; je n'en ai qu'un; cela est visible, il n'y a qu'à compter : c'est à moi à céder et je suis un sot si je conteste. » L'excuse de Mme du Pontcournai, c'est la raison d'État, c'est de continuer à dominer, à conduire le monde et de nous présenter un échantillon accompli des mirages humains. » Jean, abasourdi des théories du baron, s'écria :

— Mais tout cela, c'est abominable. Et la vertu? Et la morale? Et Dieu? Et les commandements qu'Il nous a donnés? Qu'est-ce que vous en faites? Êtes-vous donc un païen comme le prétend l'abbé Mineau?

D'Orves regarda son neveu avec affection et lui répondit doucement :

— Voyons, Jean : je t'explique la marche du monde et tu me demandes ce qu'on en pense au paradis.

Cela sort de mon domaine pour rentrer dans celui de l'abbé Mineau. Interroge-le là-dessus. Quant à moi, je ne doute pas que Dieu, auquel je crois fermement, nous jugera selon les commandements de l'Église catholique et selon nos mérites. Seulement a-t-il jamais promis que la vertu et la morale seraient récompensées dès ici-bas?

Jean redevint sombre et silencieux. Soudain, sortant de son silence, il s'exclama :

— Alors Tom a raison!

— Pourquoi, demanda le baron, pourquoi Tom a-t-il raison?

— Parce que si le luxe, et par conséquent l'argent qui le fournit, sont les derniers mots de toutes choses, il a raison de vouloir gagner. Supposons qu'il revienne riche, aussi puissant que Privaz lui-même, le voilà redevenu féodal dans les temps modernes comme ses pères l'ont été dans les siècles passés.

— Peut-être, si la chance lui sourit, accorda le baron. C'est à souhaiter. Je préfère le savoir au Klondike plutôt qu'à courir le lièvre dans le chemin Saint-Eutrope ou même le sanglier à Pontcournai. Quoi qu'il lui arrive, il agit, il lutte, et par conséquent il se développe. Toutefois ce développement peut comporter un écueil : il ne faut pas oublier en effet que l'aristocratie est surtout un état d'esprit, une certaine manière de penser et de concevoir les choses, qui peut se perdre comme elle peut s'acquérir. Le sang transmet en général cet instinct par hérédité. Mais le milieu qu'on fréquente contribue à user cette disposition ou bien à l'affermir. Ma seule crainte à l'égard de la démocratie qui nous entoure, la voici : c'est qu'elle ne nous infuse peu à peu son esprit, et lorsque, par le caractère, nous serons devenus semblables à elle, qu'elle ne nous absorbe sans obstacle. Cette crainte

est extrême en ce qui concerne l'Amérique, car enfin, puisqu'on y va, il faut y vivre, et, s'il se peut, y réussir, conditions difficiles à réaliser sans une certaine identification.

Tu es plus sûr de ressembler aux tiens en persévérant dans la voie que tu as choisie.

Ils avaient atteint le sommet de la côte et leurs yeux plongeaient sur le Vivier pris en travers. Les vitraux de l'église rougeoyaient comme un buisson de roses incendiées par les flèches basses d'un couchant d'hiver irradiant d'un nuage confus et lumineux. Au delà du chœur s'étendait le cimetière avec ses ifs et ses tombes disséminées. Les vitraux embrasés suscitaient chez Jean le souvenir des vêpres et des complies où, enfant, il accompagnait sa mère, et une antienne de la vigile de Noël chantait dans sa mémoire : *Oriens, veni et illumina me in tenebris et umbra mortis*. Il se la répétait ardemment, comme une invocation, comme une prière, en songeant au départ. Mais d'Orves, le prenant par le bras, le força de fixer ailleurs son attention. Le baron assembla du geste le cimetière et le contour polygonal du château voisin.

— Vois, dit-il à son neveu, la demeure des vivants et la demeure des morts. Combien sont-ils, couchés là, ceux des tiens qui échappèrent au tumulte des océans et à l'acier des batailles ? Combien d'autres comme Vital ne sont jamais revenus et n'existèrent pour nous que par leur contribution à l'œuvre commune ? Depuis Jean de Raimondis, ton glorieux homonyme, grand maître de l'artillerie de France, chevalier de l'Ordre du Roi, et dont la pierre tombale informe ne laisse plus lire d'inscriptions tant elle est polie par les âges, depuis la large et somptueuse dalle armoriée du Magnifique, jusqu'à la simple croix en tuffeau de Philibert, combien sont couchés là sous ce sol qu'ils

bossuent de leurs os? Combien d'obscurs dont nous ne savons pas l'histoire et qui pourtant accomplirent leur ouvrage! Vital, Jean, Julien, Philibert, voilà ceux qui percent pour nous, illustrations bien relatives! Qu'est-ce que quatre noms au regard de quatre siècles? Combien d'autres des tiens travaillèrent d'une façon peut-être aussi utile et beaucoup plus cachée? J'aperçois d'ici le pignon de la cuisine, surmonté d'une singulière petite coupole. Il fut construit par Jacques, père de Julien, capitaine au régiment de Navarre, lorsqu'il revint de la campagne de Flandre. Le potager fut créé par Claude, grand-père de Jacques, à son retour des guerres d'Italie. Qui se souvient de Claude et de Jacques, courageux, durs soldats, qui une fois la tâche traditionnelle remplie se complurent dans la retraite à ces humbles embellissements domestiques? Nous les oublions en nous délectant dans les fantastiques peintures de Vital, les sculptures de Jean, les meubles, le perron du Magnifique, en écoutant narrer l'intrépidité et la merveilleuse chance de Philibert. Ils n'en ont pas moins existé, peiné selon leur mesure. Leur exemple est peut-être plus profitable à méditer, préférable à proposer, car l'éclat est exceptionnel, accidentel, et l'effort vers l'œuvre de tous doit être général. Voici ton tour. Voilà leur synthèse à eux — le baron montrait le Vivier — et en voilà la chronique — d'Orves désigna le cimetière. — Pas de meilleure leçon pour vivre et persévérer dans ta voie que de réfléchir sur ces deux spectacles en les unissant dans un même coup d'œil. Un jour aussi peut-être tu goûteras la consolation de vieillir ici, après avoir satisfait au devoir héréditaire et pérégriné par le monde.

Jean regardait le Vivier : les hautes fenêtres inférieures, les lucarnes du grenier à capuchons d'ardoise brillaient comme du clinquant, frappées par la lueur

adverse, subitement aveuglante de l'astre qui saignait, à l'instant de s'éteindre dans le soir. Un point sombre formait saillie sous une tourelle, dans un angle de la terrasse. Jean devinait l'Androgyne des Philosophes :

On a beau de vos seins épuiser et tirer
Plus votre vive source abondamment distile.

Il lui semblait vraiment qu'il communiquait à cette heure avec les âmes éparses des siens, réunies là, en ce lieu, en ce moment pour le ranimer et l'inspirer de leur modèle. Oui, comme eux, il trouverait le salut dans l'effort. Il saurait gravir la côte âpre, harassante, fangeuse, attristée, calme, souriant, un peu dédaigneux, et fort. Qu'étaient les petites agitations, les blessures du sentiment près des tâches véritables qu'assignait la tradition et que recélait la vie?... Jean de Raimondis était devenu un homme.

D'Orves ne se distrayait pas du Vivier. Il reprit :

— L'une des accusations que nos contemporains renouvellent le plus volontiers et le plus injustement contre ces hommes, c'est qu'ils furent des hobereaux bornés et ignorants, soudards à l'armée, rustres dans leurs terres. Point de grief moins fondé. On se tromperait en composant leur image selon celle d'un La Galmellière, par exemple, notre digne voisin, que j'apprécie pour la sûreté de ses relations, son honnêteté, son pittoresque aimable, mais en qui je déplore le défaut de culture et de curiosité. Leurs campagnes les menaient dans une foule de pays d'où ils rapportaient des idées. S'ils avaient été ignares, inattentifs, peu sensibles aux belles choses, leur demeure s'en ressentirait. Elle proclame le contraire. Le Magnifique se reposait en lisant Horace qu'il savait, dit-on, par cœur. Preuve qu'entrés jouvenceaux dans les carrières, et souvent sans examens, ils n'en étaient pas pour

cela moins instruits. D'ailleurs leurs lettres, leurs mémoires font foi de leur savoir solide, si admirablement assimilé. Connais-tu la relation du Magnifique sur son voyage à Versailles pour servir à l'instruction de ses enfants?

— Non, répondit Jean, mais mon père m'a donné ces jours-ci un La Bruyère marqué au chiffre du chevalier.

— Comment? s'écria le baron, ce célibataire jaune et sec, dont il me semble voir le portrait d'ici, — une croûte d'ailleurs, — cette petite tête poudrée et volontaire partie en « caravanes » à douze ans, lisait La Bruyère. L'a-t-il annoté? Je serais curieux de le savoir.

Jean dut avouer n'avoir point encore ouvert le livre.

— Il me rappelle, expliqua-t-il, les cruelles heures passées devant le tableau noir à l'examen. Depuis je n'ai jamais été tenté d'y revenir.

Le baron éclata :

— Parfait résultat du système, en vérité!... Écoute, Jean, promets-moi de lire ce volume. Vois-tu, les classiques sont moins ennuyeux que leur réputation, surtout quand ils nous ont été commentés par la vie.

Jean promit, et, satisfait, d'Orves regagna son gîte.

II

Après déjeuner, en sortant de table, la jeune baronne Amédée Privaz traversant le salon des Singes d'un glissement précipité, alla tomber sur une chaise longue placée au fond du second salon, entre la cheminée et une haute fenêtre, sous son propre portrait d'enfant par Sargent. Son mari la suivit. Elle semblait nerveuse et lui, soucieux. Il y avait trois mois qu'ils étaient mariés et un mois qu'ils étaient revenus de leur voyage de noces aux lacs italiens. Ils s'étaient immédiatement installés dans l'hôtel du quai Voltaire. Le baron Privaz le louait pour eux, avec les tableaux, les meubles, aux Pontcournai, conformément à ce qui avait été stipulé. Amédée trouvait cet hôtel vieux jeu, vraiment loin de tout, mais sa femme y était profondément attachée. Elle s'y complaisait dans ses souvenirs d'enfance et dans ses habitudes.

En ce moment assise et à demi couchée sur la chaise longue, son buste flexible renversé en arrière, enfoncé dans des coussins à volants de dentelle, un pied avancé hors de la jupe, elle montrait au-dessus de son petit soulier verni l'une de ses fines chevilles dont on apercevait la chair à travers les mailles de soie tendues du bas à jours. Sa poitrine se bombait agréablement sous la chemisette de linon. Le jour se jouait en reflets dorés dans ses cheveux plus foncés. Elle y passait le doigt comme pour rectifier un détail de coiffure et son

visage paraissait empreint du plus morne ennui. Malgré son attitude nonchalante, il y avait en elle quelque chose de souple et de fort contracté dans le jeu journalier des exercices physiques. Brusquement elle se souleva et écarta de la main les rideaux de tulle qui lui voilaient le paysage. La fenêtre donnait sur le quai. Les derniers jours de janvier s'accusaient par le vermeil usé du ciel, déjà une éclaircie, presque la caresse d'un soleil encore lointain. La fumée des bateaux qui passaient sur le fleuve s'illuminait parfois de volutes blanches, immaculées, et les arbres à la sépia, le Louvre en argent ancien participaient à la tonalité générale qui était celle d'un éveil lent, à peine sensible, et cependant plein d'espérance et de douceur. May bâilla, puis rejetant le rideau, étendit le bras pour prendre sur la cheminée une cigarette d'Orient dans une boîte en thuya sertie d'or. Elle alluma sa cigarette, puis, de nouveau, écarta le rideau et se remit à contempler le paysage. Elle exhalait lentement les bouffées de tabac parfumé et tournait le dos à son mari. Celui-ci fumait également une cigarette, silencieusement assis sur une chaise. Amédée hésitait à engager la conversation et à commencer les frais. Il s'y décida au moment où le maître d'hôtel, majestueux et discret, apporta le café et les liqueurs.

— Êtes montée à cheval ce matin?... Contente de votre promenade?

Elle fit un geste vague et laissa tomber, boudeusement :

— Comme ça... toujours la même chose...

Le maître d'hôtel s'était éclipsé après avoir servi Amédée. Ce dernier reprit, non sans quelque aigreur :

— Avec votre cavalier servant ordinaire, Pierre de Saint-Gelais, naturellement...?

Sans bouger rien d'autre que la tête, elle jeta vers son mari un coup d'œil railleur.

— Jaloux?... Il galope, au moins, lui. On ne reste pas à s'assommer en tournicotant aux allures lentes dans de sempiternelles allées que je connais depuis dix ans... Pas dangereux, allez...

Amédée prit la pointe pour lui et, vexé, répliqua :

— Que voulez-vous, ma chère, tout le monde ne peut pas vous suivre. Après tout, je ne suis pas un professionnel du cheval.

Elle lança, moqueuse :

— Non, certes...

Il observa :

— Il fallait savoir ce que vous vouliez. J'étais marin.

— Pourquoi ne l'êtes-vous pas resté ?

Il éclata : « Pourquoi ?... mais, ma chère amie, parce que c'était impossible. D'abord la marine, en tant que métier, me rasait... là, entendez-vous ?... me rasait. »

Elle se retourna et, sans rien dire, le fixa avec insolence. Il la regarda aussi un instant, puis haussa les épaules; il se mit à marcher dans le salon en vitupérant :

— ... Savez pas ce que c'est... gosse sans expérience... ah ! ça ne consiste pas rêver sous le beau ciel bleu comme l'imaginent les jeunes filles... Et encore si on faisait quelque chose d'intéressant, mais c'est un métier de manœuvre, de quartier-maître, de caporal, de commis, de pion... hisser des embarcations, surveiller des appels, des exercices de canon, de fusil, raconter des théories à des idiots, vérifier des livrets, inspecter des sacs... Vrai ! si j'avais su que c'était pour ça, ce que j'aurais filé sur Polytechnique ou sur Normale sciences ! J'en avais envie d'ailleurs. C'est votre frère qui m'en a dissuadé. Fichu conseil !... J'ai gâché ma jeunesse ! »

May prêtait à son mari une oreille distraite. Elle suivait le grouillement des passants et des voitures sur les ponts. Quand Amédée se fut arrêté pour reprendre haleine, elle plaça, avec une ironie tranquille :

— Vous n'aviez qu'à voyager… Pas la peine d'être marin pour rester en escadre. On part en campagne, mon cher. Voilà ce que j'aurais aimé à la folie, si j'avais été un homme : voyager.

Elle aspira sa cigarette avec véhémence et suivit, rêveuse, l'envol des spirales parfumées comme si elles l'emportaient en quelque pays mystérieux.

Ce fut au tour d'Amédée de ricaner amèrement :

— Non, sont-elles impayables, ces jeunes femmes? Elles se figurent que la campagne sur un bateau de guerre, c'est un voyage à bord d'un yacht de plaisance, confortablement installé, avec toutes ses aises, dans des contrées enchanteresses que l'on visite à loisir. Eh bien! chère amie, apprenez que la campagne sur un navire de l'État est la chose du monde la plus odieuse, faut-il vous le répéter? la plus odieuse!

Le rire aigu de May s'éleva. Son mari poursuivit avec chaleur :

— Oh! je n'ai pas la prétention d'avoir une âme de navigateur, moi!… Seulement, vous, vous ne savez pas ce que c'est de vivre dans des pays de nègres, dans des cabines où l'on cuit, où l'on est dévoré par les insectes et par les rats, de manger une cuisine rance, et les trois quarts du temps d'être privé d'aller à terre parce que cela ne chante pas à votre commandant ou que le service ne le permet pas… Oh! non, vous ne savez pas…, vous ne savez pas… c'est pourquoi il est comique…

Elle l'interrompit avec une sorte de mépris :

— D'abord il y a la mer. Quand papa avait son petit cotre à voiles, la *Miranda*, je ne me fatiguais pas de

regarder. Je passais des journées accroupie sur le pont, et même des nuits de mauvais temps quand on ne pouvait pas dormir en bas. Parfois il ventait à faire peur et j'étais obligée de me faire attacher au panneau pour ne pas être emportée par les lames qui déferlaient. Les rafales, les embruns, me fouettaient les bras, les jambes, le visage, me faisaient affluer le sang à la peau. J'avais les nerfs tendus. C'était « sport », « exciting » au plus haut point!

Et les yeux dorés de May, aux souvenirs passionnants qu'elle évoquait, s'éclairèrent d'une lueur ardente.

Amédée se taisait. Elle continua, exaspérée :

— Ah çà! Est-ce que la vie est faite uniquement pour se gaver, se chauffer, se dorloter, mettre son bonheur à aligner des chiffres comme un vieux savant?

Elle s'était carrée dans ses coussins, et son beau regard enflammé interrogeait le portrait de François du Pontcournai, général des Galères, debout, dans son armure noire et dorée, avec sa tête fine, sa « royale » grise et sa perle à l'oreille. Elle eut sur les lèvres de demander à son mari : « Croyez-vous qu'il pensait à votre manière, celui-là? » Mais elle réfléchit que Privaz sortait d'un sang très différent du sien, et, soudain humiliée, elle songea qu'elle était son inférieure, sa femme. Des larmes lui montèrent aux paupières. Par fierté elle les contint et cessa de parler. Amédée riposta :

— Il est vrai qu'au point de vue du confort, ici, on est si bien servi!... Ce qu'il faudrait, c'est fiche en bas toute cette vieille masure qui ne tient plus, rebâtir, ripoliner tout ça, y coller le calorifère et l'électricité. Alors ce serait possible! tandis que maintenant...

Il se dirigea vers le salon des Singes, sur le seuil duquel il s'arrêta, les bras croisés. May, les mains

crispées, suppliante, presque tendre, l'implora : « Amédée ! »

Mais il était furieux : elle l'avait blessé dans son amour-propre. Il renchérit :

— Et pour commencer, je gratterai ces machines-là... la peinture est écaillée... la dorure est noire... c'est infect.

Littéralement, elle glapit :

— Gratter les panneaux ! malheureux !... les singes de Huet !

Il concéda : « Non, pas les panneaux : ils sont gentils. Les boiseries seulement. » Elle plaida, espérant le toucher : « Vous ne savez donc pas qu'elles ont été estimées deux cent mille francs. Et si elles sont un peu sales, c'est la preuve qu'elles sont authentiques, qu'elles sont vieilles, c'est ce qui fait leur prix ! »

Il établit : « C'est possible. N'empêche qu'à les voir comme ça, les gens qui entrent dans votre salon vous jugent tout de suite dans la purée. Vous n'y êtes plus, que diable ! Grattées, redorées, repeintes, vous verrez si elles prendront un autre chic. Elles gagneront cent pour cent. C'est moi qui vous le dis ! »

Ils discutèrent alors âprement, aucun ne voulant céder à l'autre. Plus ils discutaient, moins ils parvenaient à s'entendre, tant ils étaient dissemblables.

Amédée Privaz était remarquablement intelligent, mais très peu artiste. Le sang de son père se combinait en lui avec le sang américain de sa mère et son cerveau ressemblait à ces terres vierges où la semence lève en moisson rapide et extraordinairement féconde, en un mot au sol du Nouveau Monde. La facilité de son assimilation était prodigieuse, ainsi que sa vivacité à capter une explication et à l'appliquer ingénieusement; son raisonnement surprenait par sa vigueur tranchante, exacte, inexorable comme le couperet

d'une guillotine mû avec force dans une rainure. Mais point de profonde pensée personnelle, point d'intuition, d'imagination, de fantaisie, peu de curiosité, peu de souplesse, peu d'attrait pour les inclinations différentes des siennes. Ses facultés, parmi lesquelles une étonnante mémoire, le rendaient merveilleusement propre aux examens, aux concours où le temps est mesuré, le but indiqué, encadré d'une façon rigide et exige, pour être atteint, un effort brillant, docile et prématuré plutôt qu'original.

Sa femme, tant par éducation que par nature, se trouvait aux antipodes de lui. Abandonnée durant son enfance et son adolescence à des gouvernantes anglaises, à Paris elle suivait des cours. A Pontcournai, elle partageait parfois les études de Tom, et, soi-disant confiée au précepteur de celui-ci, elle ne travaillait guère, attrapant quelques bribes cependant, au vol. Son enseignement le plus profitable, elle le dut aux jours de pluie et à une vieille bibliothèque peu fréquentée. Échappant à une surveillance d'ailleurs assez relâchée, le frère et la sœur montaient dans cette pièce isolée et y découvraient une foule de livres analogues aux « Mémoires et entreprinses de François du Pontcournai » et s'y délectaient. Grimpant aux rayons d'où s'enfuyaient les rats, rampant sur des planches vermoulues, meurtrissant, noircissant ses coudes et ses genoux rosés de gamine dans d'épaisses couches de poussière, May fouillait passionnément l'amas de productions infiniment diverses qui s'étaient entassées là du seizième au dix-neuvième siècle. Et tandis que la marquise, en repos, imaginait sa fille suffisamment occupée et distraite par des romans anglais, celle-ci s'adonnait aux récits plus alléchants des dix-septième et dix-huitième siècles, dans des volumes souvent ornés de gravures fort suggestives. May apprit là

beaucoup, beaucoup plus qu'il n'était nécessaire. Toutefois comme elle possédait un caractère très droit et un tempérament très sportif, elle ne se dévergonda point et se tint seulement pour avertie. Tom parti au loin, une vive amitié développa encore la culture, la sensibilité, la curiosité de sa sœur. Ce fut celle de Nicole de Porcieu. Pontcournai et la Roche-Panse voisinaient presque. M. de Porcieu chassait à l'équipage du marquis. Nicole s'éprit de cette ravissante fillette déjà grande, que la coquetterie maternelle s'efforçait de rajeunir outre mesure. May était toujours vêtue comme une enfant. Ses robes très décolletées, aux manches arrêtées fort au-dessus des coudes, effleuraient à peine ses jarrets et ses genoux brunis à l'air. La masse opulente de ses cheveux blonds, mousseux, annelés, ondoyait sur ses épaules avec de magnifiques reflets et atteignait presque sa ceinture. Les vieilles dames des environs critiquaient ses allures garçonnières, désinvoltes et son costume trop puéril. Nicole en souriait avec indulgence. Elle aimait May comme une sœur, l'invitait chez elle et la retenait en de longs séjours. L'hiver, la compagnie de May consolait Nicole, à Roche-Panse, de l'absence de Pierre Le Houx.

Le matin, elles se visitaient dans leurs chambres. L'après-midi, elles se promenaient à pied, interminablement, dans le parc ou les bois étendus des alentours, ou bien ensemble elles recevaient et rendaient des visites. Le soir, elles s'asseyaient côte à côte, sur une banquette basse, près du feu, dans le vaste salon faiblement éclairé. Nicole se penchait tendrement sur sa cadette. Ses doigts minces, chargés de bagues aux pierres rares, s'amusaient à effiler les longs cheveux fins et épars de l'adolescente ou se plaisaient à errer sur la peau fraîche, satinée, abondamment offerte de son cou, de ses bras, de ses jambes. Mme de Porcieu

mêlait parfois la taquinerie aux caresses, plaisantant May sur son sempiternel costume de gamine :

« Voulez-vous bien cacher vos grandes jambes nues, mademoiselle... Tu n'es plus une mioche, voyons, dear. »

May rougissait et riait, rabattant ses jupes, étirant ses chaussettes : « Tu es bête, Niniche... pas moyen, ma vieille ; regarde : j'arrive même pas à couvrir mes genoux tellement mes robes sont courtes... j'y peux rien, moi... Maman veut pas m'habiller autrement... Quoi, ça te gêne? comme les douairières alors? tu trouves ça laid? »

Nicole se récriait. Non, May était délicieuse ainsi. C'était un peu bébé pour son âge, voilà tout. « Allons, viens sur moi, poupée, comme une vraie gosse. » May obéissait et elles jouaient toutes les deux. Au bout de peu d'instants, elles se mettaient à rire de cette comédie, puis soudain s'embrassaient à pleines lèvres, avec une singulière violence. Un jour Nicole mordit jusqu'au sang la langue de May.

Nicole de Porcieu ne nourrissait cependant aucune perversité volontaire : mais une sentimentalité profonde cherchant un emploi, une manière d'idéalisme passionné. Son influence ne fut pas précisément vicieuse ou le fut inconsciemment. En tout cas May lui fut redevable de beaucoup d'aperçus artistiques, intellectuels et même moraux. Entre autres elle en reçut la notion fervente d'un Idéal, Idéal artificiel et puéril, Idéal néanmoins.

Par malheur Amédée Privaz ne correspondait point à cette notion. Il abondait en matériaux solides, précis, pédantesques, rigoureusement ordonnés, arides, sans légèreté, sans séduction. May ne procédait que par impressions multiples, volages, variées, continuelles, avides de l'univers. Il n'obéissait qu'à des raisonnements, et elle, qu'à des intuitions. Quels abîmes séparent ces deux formes de l'intelligence! Pourtant chacune

d'elles est précieuse, mais, sauf chez de rares sujets d'élite, elles veulent s'exclure l'une l'autre.

Aussi, depuis trois mois qu'ils étaient mariés, May et Amédée discutaient et s'exaspéraient un peu plus tous les jours. Amédée jeta bientôt rageusement sa cigarette dans la cheminée et se préparait à sortir quand un valet de pied introduisit le marquis du Pontcournai.

Grand, mince, la moustache et les cheveux blancs, M. du Pontcournai offrait un parfait modèle d'élégance. Impossible de trouver un homme plus distingué et plus poli.

Il ressemblait beaucoup au portrait de son ancêtre, le général des Galères, avec, en plus, quelque chose d'indécis dans la physionomie, qu'il avait transmis à sa fille.

Il serra légèrement les doigts de son gendre, puis alla vers May à qui il baisa la main. Le visage de la jeune femme s'éclaira de bonheur, avec une merveilleuse et soudaine mobilité d'expression :

— En voilà d'une bonne surprise! Papa! Qui peut vous amener ici, en janvier, en pleine saison de chasse?... Vous allez vous asseoir, bavarder un peu avec nous, nous donner des nouvelles de Pontcournai, de maman, des Puylaurens, des Porcieu, de tout le monde enfin!

Le marquis, un instant adossé à la cheminée pour se chauffer, prit le siège que lui désignait sa fille. A petits coups d'œil, discrets, furtifs, à peine posés, il inventoriait le salon et parut heureux de constater que rien n'était encore changé. Son portrait par Carolus Duran, en tenue de chasse, près de son cheval « Archiduc » était là, et le portrait de sa femme par Dagnan-Bouveret, et son arrière-grand'mère en Diane par Nattier, et son homonyme, le général des Galères par

Philippe de Champaigne, et le portrait de May, enfant, par Sargent. Il attarda son regard sur ce dernier, puis, après un court moment, le posa au-dessous sur l'original, sur sa fille. Il la contemplait avec joie, mais une joie contenue, une joie d'homme du monde, habitué à refréner, à masquer ses impulsions.

May s'inquiéta : — Avait-il déjeuné?

Oui, il avait déjeuné dans le wagon-restaurant, en voyageant. Il arrivait de Pontcournai, naturellement, et, en sortant de la gare, vite il avait sauté dans un fiacre et était accouru quai Voltaire. Il avait hâte de les voir. Il ne pourrait malheureusement pas rester longtemps.

— Nous le regrettons, fit son gendre avec politesse.

— Trop aimable, cher ami. D'abord, je ne veux pas être indiscret. Et le marquis esquissa un sourire.

— Voyons, papa! protesta May... Par exemple, je donnerais ma main à couper pour savoir ce qui peut bien vous amener à Paris en cette saison?

Mystérieux, M. du Pontcournai confia : — Des affaires.

Curieuse, May insistait : — Quelles affaires?

— Grosses affaires!

— Quoi! l'équipage ne marche pas?

— Effectivement... oui et non... lundi nous avons pris une superbe laie après une jolie chasse... Mais voilà,... gros, vilain ennui, pan, nous tombe sur le nez.

— Lequel?

Le marquis enveloppa sa fille d'un regard particulièrement tendre. Il ne se défendait pas contre elle. Enfin, baissant la voix, il se déchargea de son secret :

— La Branche s'en va!

— Ah! s'écria May, frappée de compassion. Pauvre papa!

— Qu'y a-t-il? demanda Amédée avec intérêt.

— La Branche, c'est mon piqueur, expliqua le marquis. Il y a quinze ans qu'il chasse avec moi. Puis, brusquement, un beau matin, il me déclare qu'il s'en va, qu'il se retire, qu'il en a assez... et notez qu'il se porte comme vous et moi et monte encore très vigoureusement à cheval... comme si on ne chassait pas jusqu'à son dernier jour!... *Il a de quoi*, comme il dit, de quoi vivre tranquille, dans ses pantoufles, au coin de son feu. Ah! son père n'aurait pas fait ça : je le lui ai fait remarquer... mais voilà les gens d'aujourd'hui.

Et le maître d'équipage, accablé, répéta : — Grosse affaire! Où retrouverai-je un homme comme celui-là?

Amédée ne put s'empêcher de sourire, étonné, supérieur :

— Ah! ce n'est que cela! soupira-t-il avec soulagement. Mais vous allez en trouver des masses sur le pavé de Paris... des masses... et qui seront enchantés de sauter sur une bonne place.

— Oh! des masses... des masses!... c'est une façon de s'exprimer! rectifia le marquis, hochant la tête avec un triste scepticisme. Mais en homme de bonne compagnie il ne voulut pas ennuyer plus longtemps ce jeune ménage avec ses soucils personnels. Il reprit, sur un ton volontairement alerte : — Et vous, cher ami, que devenez-vous?... Montez toujours votre beau cheval, Balthazar?... et toi, May, ta jument Mascotte? ... toujours contente de Mascotte?

— Oui, répondit May sans enthousiasme.

— Si j'avais été moins paresseux, j'aurais pris le train du matin et je serais arrivé à onze heures pour aller vous voir passer au Bois tous les deux... ça m'aurait fait plaisir... je me reproche surtout ma paresse.

— Vous auriez pris une peine bien inutile, mon

père, observa Amédée Privaz fort amèrement. Mieux valait rester deux heures de plus dans votre lit. May ne veut plus monter avec moi. Elle prétend que je ne marche pas assez vite.

— May? reprocha le vieux gentilhomme. Comment?...

— Ah! ça, papa, c'est positif... avec Amédée on s'encroûte au pas dans les allées... j'ai horreur de ça... d'ailleurs au galop son cheval l'emmène.

— C'est pas vrai! dénia Amédée avec un emportement juvénile.

— Voyons, mes enfants, voyons... calmez-vous, intervint le marquis de nouveau assombri. Ton mari a raison, ma chère enfant... au pas on peut faire des choses très intéressantes, travailler son cheval, lui assouplir l'encolure, lui améliorer la bouche... les allures vives pour la chasse, l'extérieur, rien de mieux... mais, mon Dieu, à la promenade, pour un tout jeune ménage, le pas est peut-être en effet de meilleur ton qu'une allure désordonnée, ébouriffée, écervelée!

— Ah! May, vous entendez! triompha Amédée. Voilà pourtant comment vous vous produisez avec Saint-Gelais!

— Saint-Gelais? interrogea M. du Pontcournai, inquiet et de plus en plus sombre.

— Mais oui : Pierre de Saint-Gelais, affirma sèchement May. On s'amuse, au moins, avec lui. On galope. Hier, nous avons sauté ensemble les obstacles du tir aux pigeons... C'était délirant.

— Les obstacles du tir au pigeon? C'est de la folie! sursauta le père, effrayé, atterré par ce qu'il apprenait peu à peu. Écoute, ma chère enfant, reprit-il, ce que tu as fait là était dangereux... et puis enfin, il n'est pas convenable qu'après trois mois de mariage, une toute jeune femme...

May ne laissa pas s'achever les paroles du blâme paternel. Impuissante à se contenir plus longtemps, elle fondit en larmes. Et pour se disculper :

— Oh!... papa... si vous saviez... non, je suis trop malheureuse!... il veut tout changer ici... tout... gratter les panneaux... démolir l'hôtel... Elle sanglotait. Par-dessus ses mains fines appliquées contre son visage, on ne voyait plus que ses beaux cheveux à reflets dorés. Consterné, le marquis se tourna vers son gendre :

— En vérité, mon cher Amédée, commença-t-il...

— Mais pas du tout, mon père, pas du tout, protesta celui-ci avec force. Je veux mettre le calorifère et l'électricité, reblanchir, éclairer un peu tout ça. Des jeunes gens comme nous, dans notre position, ne peuvent pas vivre non plus dans une vieille baraque!

M. du Pontcournai ne releva pas le mot de « vieille baraque » qui l'atteignit durement. Il se retourna vers sa fille :

— Écoute ce que dit ton mari, ma chérie. Il faut bien le calorifère, l'électricité, la lumière. Il faut savoir marcher avec son temps. On nous a assez reproché de n'avoir pas su, que diable!... J'approuve Amédée.

— Ah! papa, ça, c'est trop fort!... Vous entendre dire ça!... A vous!... ah! non... ah!... Et May, bondissant hors du divan, se sauva en pleurs dans sa chambre.

Le marquis, très pâle, fixait son gendre. Le bel Amédée Privaz frémissait de colère sourde. Il maugréa : — Et ça dure comme ça depuis trois mois!... Si vous croyez que c'est un métier!

Le charmant vieil homme lui prit affectueusement les mains :

— Mon pauvre ami... les femmes, vous savez... May est très nerveuse... il faut avoir de la patience.

Puis, tendrement, considérant ce grand garçon carré, noir, robuste et d'une beauté commune, il le supplia, les yeux dans les yeux : « Ma pauvre petite May, ne la brusquez pas trop... je l'ai tant aimée... peut-être gâtée... tant aimée. » Puis il sentit, lui aussi, ses paupières humides, et se refusant à étaler devant Amédée le spectacle de sa faiblesse, il gagna la porte.

Comme il descendait le sonore escalier de pierre, il rencontra le baron Privaz.

— Té! mon cher marquis!... Par quel hasard?... Hé! Comment va?

« Comment va » était une locution qu'il avait recueillie de M. du Pontcournai, mais dans la bouche puissante du financier, elle ne produisait pas le même effet de charme détaché, négligent. Le marquis serra en silence la main du beau-père de sa fille. Privaz remarqua son air triste :

— Qu'avez-vous, mon bon? Vous paraissez porter le diable en terre!

Le marquis leva le doigt :

— Ça ne va pas, là-haut! murmura-t-il.

— Quoi? s'inquiéta le nabab. Ils sont malades?

Le gentilhomme secoua la tête et, après avoir hésité, mâchonna : « Discussions. »

A sa surprise, le baron éclata de rire :

— Ils se querellent?... eh! je reconnais bien là des amoureux... Ça vous peine, mon cher ami?... Mais ça n'est pas grave : il doit y avoir un remède.

M. du Pontcournai secoua encore négativement la tête.

— Mais si, affirma Privaz, il y a toujours un remède. Le tout est de le trouver. Puis, après un temps, il annonça avec résolution : « Je trouverai le remède. »

M. du Pontcournai contempla, surpris, ce gaillard que rien n'embarrassait ni n'effarait.

— Dieu le veuille! soupira le marquis.

— Mais oui, assura l'aventurier. Avant peu, je gage vous offrir des dragées, en qualité de parrain d'un mioche qui ressemblera à sa jolie maman.

Le marquis du Pontcournai s'en fut, haussant les épaules. Il ne pouvait, malgré son chagrin, s'empêcher de rire en s'éloignant. Privaz gravit lestement l'escalier sculpté.

Sur le palier, sous « la prise de l'Escandelour par Jean de Châteaumorond », il se heurta dans Amédée :

— Tu sortais?... Rentre une seconde, j'ai besoin de te parler.

— C'est sérieux?

— Suffisamment... mais d'abord, comment va ta femme?

— Pas mal. Seulement, je te préviens qu'aujourd'hui elle est d'une humeur de dogue.

— A cause?

— Parbleu, je n'en sais rien. A cause qu'elle a ses nerfs... qu'elle prétend s'ennuyer. Figure-toi qu'elle s'est mise en tête de ne pas moderniser cette vieille boutique qui en a pourtant fichtrement besoin!

Ils s'acheminaient vers le salon des Singes, à petits pas, tout en causant. Le baron considérait les plafonds, les murs, les planchers, supputait les réparations.

— C'est une merveille, sais-tu, cet hôtel! dit-il enfin à Amédée. Il ne faut toucher à ça qu'avec précaution... des machines comme ça on n'en refait plus... et puis il y a ici un ensemble unique... Pèse bien tout cela avant de te décider.

— Enfin, admets-tu qu'on puisse vivre en plein vingtième siècle comme au dix-septième, sans calorifère, sans téléphone, sans électricité? Ça offusque même mon marquis de beau-père. Ainsi, tu vois!

— D'accord... mais enfin il y a moyen de tout concilier. Tu le sais, Amédée, je suis l'homme du Présent

et même de l'Avenir... j'ai toujours lu assez juste dans l'Avenir... oh ! je ne pose pas au prophète, mais en observant certains indices on peut conclure aux choses possibles, probables : c'est là-dessus que j'ai édifié ma fortune. Ne te figure pas que je méprise pour cela le Passé... le Passé est une grande richesse, peut-être la plus grande des richesses... dans tous les cas c'est la plus coûteuse à acquérir. Il m'a fallu arriver au sommet de ma carrière, de mon expérience, de mes millions, il m'a fallu plusieurs années d'habiles manœuvres, et encore l'amitié sûre, exceptionnelle d'un baron d'Orves, les besoins de luxe d'une dame très élégante, la déconfiture de son mari pour que je puisse te parer de ce fleuron-là. Cet hôtel en est comme le symbole, le signe matériel, extérieur. Réfléchis donc avant d'y porter la pioche... Sarpejeu ! on peut installer ici le calorifère, l'électricité, le téléphone, sans jeter bas l'hôtel !

— Ça te coûtera plus cher.

— Oui, mais ça m'est égal : j'ai toujours été large pour mes frais de représentation. Ce n'est pas de l'argent perdu... Sérieusement, là, entre nous, je crois que ça vaudrait mieux. As-tu confiance dans ton vieux bonhomme de père ?

— Mais oui, accorda Amédée, pensif. Comme toutes les idées qu'on lui suggérait, celle-ci le pénétrait rapidement. Le gros financier attira son fils dans ses bras et le pressa sur son cœur. Cette âme de tigre devenait balsamique quand il s'agissait de ses rejetons, surtout de son aîné. A ce moment, May poussa une porte et, sans voir personne, fit deux pas dans le salon des Singes. Elle se croyait seule et tamponnait ses yeux rouges avec son mouchoir. Quand elle aperçut soudain les deux hommes, elle recula, surprise, effarée. Déjà le baron, lâchant Amédée, s'élançait vers elle :

— Ma chère fille, permettez-moi de vous présenter mes plus humbles hommages.

— Je croyais Amédée sorti, fit simplement May. Et elle alla s'asseoir à contre-jour, offrant un siège à son beau-père. « Vous désirez quelque chose? » s'enquit-elle.

— Je ne puis rien désirer mieux que de vous voir, répondit le baron, épanouissant sa face de son plus gracieux sourire. « Vous voir et me mettre à votre service. Amédée me parlait de certains arrangements que vous projetiez ensemble. J'ai justement, du côté du Yang Tsé, une affaire qui marche à merveille et mes petits profits...

— Amédée est chez lui, interrompit May. Il peut faire ici ce qu'il veut sans me consulter.

— Tra la la, riposta le baron, on ne fait jamais rien contre la volonté de sa femme. Et d'abord ici, ma belle enfant, vous êtes chez vous, dans un ancien, dans un magnifique hôtel de famille qu'il faut scrupuleusement respecter. C'est un bijou que cet hôtel du Pontcournai. Il y en a, ma foi, qui sont classés monuments historiques et qui ne le valent pas...

Adoucie, May murmura : — Vous trouvez?

Le financier répliqua : — Si je trouve?... eh! je serais un rude imbécile de ne pas le trouver. Et même — ça peut vous paraître drôle, mais c'est véritable — il me semble que j'y suis un peu chez moi, dans cette demeure familiale construite par le marquis François du Pontcournai, général des Galères, dont je vois le portrait en face de moi, pas vrai?

May marqua un simple geste affirmatif. Privaz poursuivit :

— Je préférerais être écorché vif plutôt que d'en laisser toucher une pierre. Seulement Amédée me dit avec raison — et je suis sûr que vous êtes de son

avis : — Papa, l'hiver il règne ici un froid de canard. Les tableaux s'abîment; les boiseries s'abîment; les tapisseries s'abîment. Et l'on ne voit pas assez toutes les merveilles dont nos ancêtres ont rempli ces salons. Nous ne pouvons pas causer quand nous le voulons, avec nos amis, avec nos cousins de Châteaumorond qui habitent avenue des Champs-Élysées. Et moi, je lui dis : Bêta! que ne mets-tu le calorifère, la lumière électrique? Que n'installes-tu le téléphone? May tressaillit. Son mouvement n'échappa point au baron qui continua :

— Tout cela peut être exécuté sans rien gâter, sans rien abîmer, rien de rien. Que dis-je? Bien mieux, en consolidant ces vieux, ces respectables murs! Ah! ils en ont vu passer, des générations! S'ils pouvaient parler! En ont-ils assez vu de toutes les couleurs! Et ils ont beau être de la bonne sorte, si on ne les visite pas, si on ne les visite jamais, ils finiraient par nous tomber sur la tête, comme une mosquée que je vis un jour en Égypte... car en Orient non plus, on ne répare jamais rien... Imaginez-vous cela? Je ne m'en consolerais pas... vous non plus.

Son verbiage coula longtemps encore, comme un fleuve venant de loin et entraînant toutes sortes de lambeaux. Il mêlait les pires lieux communs à d'intéressants, à de curieux souvenirs personnels, à des réminiscences empruntées à des ventes célèbres ou à ses conversations avec d'Orves. Tour à tour il était ému, jovial, grandiloquent, familier, volontiers scabreux, si naturellement comédien qu'on l'écoutait malgré soi. May et Amédée, distraits, sentaient l'amertume de leur querelle se dissiper. Le baron avait roulé dans tant de pays, exploité tant de gens, remarqué, par nécessité d'état, tant de choses, que c'était comme une séance cinématographique qui se déroulait. De

son frottement avec d'Orves il avait retenu certaines notions d'art. Entre eux pourtant, quelle différence! Un bel objet excitait chez le propriétaire du Pin un frémissement intense, naturel, voluptueux, cet objet provînt-il d'un artiste inconnu. Les ventes très courues l'éloignaient plutôt. Un sentiment, ou plutôt un mécanisme inverse, animait Privaz. Il était parti du fait qu'une toile barbouillée d'une certaine façon se vendait cent mille francs et qu'un autre carré, de la même dimension, parfois même plus grand, ne valait pas cent sous. A force d'étude, en mathématicien, en observateur, il avait découvert certaines raisons, certaines lois et il n'en était plus à l'époque où il jugeait Bouguereau très supérieur à Rembrandt. Ses collections exotiques et ses bibelots du dix-huitième étaient prisés des amateurs, et d'Orves lui-même ne les dédaignait pas. On s'y promenait du Yucatan au Japon, de la Perse à la Saxe, de Sèvres à l'Angleterre.

Entendant son beau-père évoquer les circonstances caractéristiques de ses achats universels, — il les lui énumérait pour la centième fois avec complaisance, — May éprouva que la fringale des voyages la mordait de nouveau. Elle s'écria, avec une ferveur accrue par son énervement :

— Ah! voyager!... que c'est beau!... je voudrais voyager!

— Quoi de plus simple? offrit l'obligeant baron.

— Mais nous arrivons de voyage, intervint Amédée. Allons-nous donc reprendre sans répit cette vie d'auberge et de sleeping-car?

Ils restèrent un instant à se regarder tous les trois. La discussion recommencerait-elle? May sentit les larmes remonter à ses paupières. Le baron appelait, rassemblait toutes ses ressources. Soudain une idée géniale traversa son cerveau :

— Mes enfants, s'exclama-t-il, je vous offre, moi, de voyager tout en restant chez vous.

— Comment cela? interrogèrent ensemble, stupéfaits, May et Amédée.

— Par un moyen bien simple... voyons..., devinez?

Ils palpitaient de curiosité et leurs yeux dilatés cherchaient à déchiffrer ceux de Privaz.

Il reprit : « Vous ne trouvez pas? » puis, après un court moment de silence, il prononça, accentuant allégrement les syllabes : « Que diriez-vous d'un yacht, mes petits amis? »

— Bravo! cria May, battant des mains, sautant de joie sur son siège.

— Cela demande réflexion, tempéra Amédée.

— Comment, réflexion? tonna le père. « Je lance un poisson d'or dans ton filet et tu le rejettes à la mer... Réflexion? Au lieu d'obéir comme tu faisais sur le bateau des autres, tu commanderas sur le tien. Eh! je comprends, parbleu, qu'un garçon comme toi ait jugé indigne de lui de s'asservir, des années durant, à des besognes subalternes pour arriver en fin de compte à passer après un sous-préfet. Au bout de vingt ans d'esclavage, la République t'aurait-elle confié un commandement comme celui que je te propose, mon ami?... Tu devrais être ébloui... littéralement... je dis : ébloui. Hé! Bon Dieu! quelle perspective, pas moins? Maître après Dieu à bord! Et là, pas d'amiral! pas de ministre! personne pour te fixer des relâches, des itinéraires. Tu vas où tu veux... tu t'arrêtes où tu veux... le temps que tu veux... La Méditerranée, la Grèce, la Sicile, l'Égypte, la côte d'Azur vous tendent les bras... et si le cœur vous en dit, qui vous empêche de franchir le canal de Suez? » Le financier globe-trotter se pencha sur sa belle-fille : « Je suis sûr que vous seriez heureuse de vous promener dans l'Inde? »

— Ah! certes, acquiesça May avec élan.

— Tu vois, Amédée, appuya le baron. Et tes études? As-tu le droit d'abandonner tes études? Tes études d'océanographie. Clairac m'en reparlait l'autre jour, quand nous avons déjeuné ensemble chez le ministre. Voici que je t'offre le moyen le plus sûr, le plus pratique, le moyen le plus indispensable pour les continuer. Vas-tu le refuser? Malheureux! Mais tu ne veux donc pas être de l'Institut?

Amédée fut ébranlé. May, d'autre part, le pressait, suppliante : « Voyons, Amédée, mon petit Amédée, dites oui. Qu'est-ce qui peut vous retenir d'accepter? »

L'enseigne démissionnaire éleva des objections pour la forme : Des yachts ne s'achetaient pas au Bon Marché ou au Louvre comme des jouets d'enfant. Il fallait le temps d'en construire un, tout au moins d'en acquérir ou d'en louer un, de l'aménager, de l'armer.

Le baron résolvait une à une ces difficultés. Justement, l'un de ses amis, en mauvaise posture d'affaires, l'avait chargé de vendre son bateau. On l'aurait pour une bouchée de pain : un yacht de deux mille tonneaux, tout neuf, admirablement aménagé, une machine excellente, des dynamos, une coque de premier ordre, un jardin d'hiver sur la dunette.

— Et nous l'appellerons la *Miranda,* déclara May, ivre de joie.

— Vous l'appellerez comme vous voudrez, certifia le baron. « Eh bien? mes enfants, cela va-t-il?... Tope là. Marché conclu. »

Amédée hésitait encore : c'était une bien grosse responsabilité pour lui seul. Il n'avait jamais conduit de navire de cette importance.

— Qu'à cela ne tienne, arrangea encore le baron. « Mon ami m'a désigné un vieux praticien du long

cours qui t'épargnera toute la bricole embêtante. Tu te réserveras le commandement supérieur. »

Les derniers scrupules d'Amédée tombèrent. Il accepta, plus satisfait d'entrevoir l'Institut que les grands horizons marins. Au contraire, ils enchantaient sa femme. Elle se voyait, allongée sur son rocking-chair, parmi les fleurs de son jardin d'hiver, contemplant, au crépuscule, l'eau calme et sanglante d'une baie de Grèce ou d'Asie. « Cela va être exquis, frissonna-t-elle. Quand pourra-t-on partir? »

— Quand vous voudrez, assura Privaz. Le temps d'envoyer une dépêche au Havre, d'acheter des provisions, de retenir un cuisinier, car vous ne pouvez songer à emmener le vôtre. Je m'en charge. Dans huit jours vous pourrez voguer.

— Dans huit jours, répéta May, ravie en extase. Et le baron noir, barbu, ventripotent lui apparut sous les espèces de la plus grâcieuse fée : « Ah! mon petit beau-père, vous êtes un ange! »

Alors, sans plus se gêner, le gros homme déposa deux baisers sur les joues de sa charmante belle-fille. « En fait d'ange, lui murmura-t-il à l'oreille, tâchez de m'en ramener un. Vous partez deux. Revenez trois. » May rougit beaucoup, et dans ses yeux marron et dorés se mêlèrent une foule de pensées. Toutefois elle était si joyeuse de partir!

— Nous pourrons finir l'hiver en Égypte, retrouver tous nos amis, exhala-t-elle avec bonheur.

— Voici le programme que je vous propose, traça l'obligeant baron : Février, l'Égypte. Mars, avril : la mer Ionienne, la Grèce, la Dalmatie, l'Adriatique. Mai : retour à Paris pour la saison. Cela va-t-il?

— Je crois bien! souscrivit May, d'enthousiasme.

— Et toi, mon garçon, tâche de nous rapporter un mémoire soigné sur les mousses marines, les nouvelles

espèces d'algues, est-ce que je sais, moi?... La Coupole, il ne faut pas oublier ça!

Et le financier, montrant le quai, pointait la direction fascinatrice avec son gros doigt, et un geste de magnétiseur.

Alors Amédée dit pour la première fois, profondément : « Merci, papa, » et se laissa encore attirer sur la poitrine paternelle, ce dont le baron profita pour lui glisser sans détour : « Aime bien ta femme. » Puis il les laissa seuls.

Le chapeau sur l'oreille, la canne au port d'arme, le puissant baron redescendit l'escalier en fredonnant, et le refrain léger, grivois, voltigeait dans la cage où de lourds reliefs célébraient les amours d'Hercule et d'Omphale.

— Voilà, pensait Privaz. Voilà. Ça n'est pas plus difficile que ça... Eh! ce bon marquis!... Ce brave d'Orves... tous les mêmes... Pourtant il n'y a guère d'entreprises irréalisables en ce monde. Le tout est de trouver le joint... Ne jamais perdre courage, ni la tête, chercher, puis trouver le joint, tout est là.

A présent, sorti dans la cour, il exécutait un moulinet avec sa canne à pomme d'or. Et devant le portier, galonné, courbé, respectueux, le baron Privaz sortit triomphant, par le porche qu'avait édifié sous Louis XIII François du Pontcournai, général des Galères.

III

Jean de Raimondis, ayant permuté avec son camarade Bourgandois désigné pour se rendre en Extrême-Orient à bord du contre-torpilleur *Hache*, traversa Paris à la fin d'avril.

Attendant le train du soir, il flânait vers midi sur le boulevard des Capucines quand il se trouva face à face avec un grand garçon au visage complètement rasé et d'expression ouverte, les yeux bleus, le tube luisant et posé en arrière, la cravate en belle soie rouge lie de vin, d'un riche ton éclatant, mais sans vulgarité, et sertie d'un coulant d'or orné d'une magnifique émeraude. Les épaules étaient larges; la taille bien prise dans une élégante jaquette noire; les jambes longues et vigoureuses dans le pantalon gris perle tombant impeccable sur des bottines vernies.

Jean hésitait devant un souvenir lointain, mais l'inconnu lui tendit la main :

— Ah! c'est trop fort!... M. Jean de Raimondis en personne!

Jean, ahuri, le fixa attentivement; les yeux bleus, semés de striures sombres, — les yeux de la marquise du Pontcournai, — lui marquèrent une indication. Tout heureux, il s'écria :

— Tom... Tom du Pontcournai!

— Lui-même. Que deviens-tu, vieux camarade?

— Ah! Tom... Mon cher Tom... comme je suis heu-

reux de te revoir!... Et quelle guigne! Voilà qu'au moment où je te retrouve je suis obligé de partir pour deux ans... Je vais en Chine... J'embarque après-demain à Toulon sur un contre-torpilleur, la *Hache*.

— Diable!... Deux ans... moi qui ne peux pas rester en France plus de deux mois!... ça ne nous donnera pas beaucoup d'occasions de nous rencontrer, tout ça.

— Je le crains... et il faut absolument que je file ce soir, par le train de dix heures!

— Déjeunons toujours ensemble... Tu comprends que j'ai des tas de choses à te dire, depuis le temps qu'on ne s'est vus...

— Et moi donc!... mais que je suis heureux de te revoir!

Jean ne se rassasiait pas de répéter sa joie. Il ne se lassait pas de contempler son ami. Tom avait beaucoup plus changé que Raimondis. C'est pourquoi il l'avait reconnu le premier. Maintenant il s'était dégagé de sa bouffissure d'adolescent joufflu et ressemblait étonnamment à sa mère : mêmes yeux, même fière allure de lignes, même élégance éclatante qui, à l'un comme à l'autre, ne leur permettait pas de demeurer nulle part inaperçus, élégance restant distinguée dans sa hardiesse, et qui les différenciait par des nuances, des essais similaires du baron Privaz et d'Amédée; plus de bonhomie, plus de rondeur, d'expansion, de franchise néanmoins que chez la belle Édith. Bref, un magnifique échantillon humain. Cependant la trop belle émeraude intriguait Jean. Il le fut encore davantage quand Tom l'entraîna pour déjeuner vers l'hôtel Ritz. L'enseigne se récusa, alléguant la modicité de sa bourse.

— Bah! laisse-moi t'inviter, insista Tom, à présent je suis riche : j'ai trouvé une mine d'or.

— Une mine d'or! souffla Jean abasourdi... Une mine d'or, comment as-tu fait?

— Je te raconterai cela en déjeunant... Malheureusement c'est un peu tard, mon pauvre vieux. Du moins pourrai-je sauver Pontcournai.

Raimondis comprit que Tom faisait allusion au mariage Privaz et qu'il ne l'approuvait point. Le sujet était délicat et Jean ne savait trop quoi répondre. Tous deux marchaient sur le boulevard encombré et leurs phrases étaient coupées par des rencontres qui les séparaient. Ils se rapprochaient de nouveau. Tom confiait à Jean :

— Oui, le mariage s'est fait au début de novembre... quinze jours après, rentrant tardivement, trop tardivement d'une vaine exploration vers le Mackenzie, — un miracle qu'en cette saison je m'en sois tiré, — un soir, par hasard, en campant, je suis tombé sur mon « claim »... le temps de le délimiter malgré l'hiver, des démarches, du retour, me voilà... débarqué au Havre il y a huit jours, embrassé papa et maman au passage à Pontcournai, arrivé d'hier ici... Crois-tu, hein?... Ce que c'est que la chance... Trois mois, deux mois seulement plus tôt, le temps de gagner un télégraphe et ça empêchait peut-être... enfin ça, c'est la vie! » Et l'heureux prospecteur des mines conclut :

— L'existence a de bons côtés tout de même!

Jean constatait qu'au moral il n'avait pas changé et professait la même philosophie réjouie qu'autrefois.

Le Paris printanier, le plus brillant, le plus enivrant qui soit, les entourait. Des petites charrettes à bras, des kiosques débordaient les roses, les œillets, les fleurs diverses dont l'odeur douce se mêlait à l'air. Des vitrines resplendissantes, remplies des multiples produits que nécessite un luxe raffiné, s'offraient à eux. Chemisiers, confiseurs, bijoutiers étalaient leurs plus

récentes séductions. Des femmes, prestes et gracieuses dans leur costume tailleur du matin, se penchaient, tentées, à ces devantures. Certaines, et non des moins jolies, se retournaient et, du coin de l'œil, approuvaient la silhouette de Tom. Celui-ci humait avec bonheur ces capiteuses émanations. Et Jean songeait que son ami, puisant à poignée dans sa mine, serait, quand il lui plairait, le Roi de ce monde de luxe, de trépidation, de fièvre, où le nombre des automobiles, croissant tous les jours, obstruait la vie, nécessitait toujours plus d'or. Oui, Tom serait le maître incontesté de ce monde, il le mènerait, il le dominerait, le régenterait encore plus que Privaz, car aux forces du baron il en ajouterait d'autres, empruntées à sa situation, à son milieu, à son caractère, à son hérédité. Il occuperait une situation vraiment unique. Mais Jean ne l'enviait pas, de même que Tom n'avait pas jalousé Jean et s'était réjoui de son succès à l'École navale. Leurs natures, par ailleurs dissemblables, s'appariaient dans cette amitié profonde, sincère, désintéressée, si rare. Ils se retrouvaient; ils étaient heureux. Ils se revoyaient dans ce Paris six années auparavant, tous deux candidats. Jean avait franchi cette « Porte des Songes ». Tom avait réalisé un autre rêve. Mais si fantastique que fût ce rêve, Raimondis n'eût pas changé.

A un kiosque, Pontcournai acheta un œillet et caressa du regard la figure agréablement chiffonnée de la vendeuse. Jean remarqua la mine pâle et tirée de la bouquetière : deux façons d'interpréter la vie. Et, brusquement, ce rappel féminin évoqua chez Raimondis une autre image, celle d'une petite fille à cheveux d'or qui ressemblait à la Bethsabée du vitrail. Hélas! aujourd'hui elle était mariée. Et à qui, grand Dieu!

— Comment va ta sœur? demanda Jean.

— Pas mal. Elle est partie avec son mari faire une croisière en Méditerranée sur un yacht que leur a payé le baron et que May a voulu appeler la *Miranda,* comme l'ancien bateau de papa. Ils doivent revenir le mois prochain et, d'ici là, il n'est pas impossible que j'aille les rejoindre. Je voudrais revoir May..., par exemple, je suis moins pressé de renouer connaissance avec son mari... Après tout, maintenant qu'il est mon beau-frère, il ne faut pas que j'en médise. »

Cela confirma Jean dans la certitude que cette union n'agréait pas à Tom, et il lui parut aussi ressentir de ce fait encore plus d'amitié pour lui. Par générosité Raimondis crut cependant devoir témoigner en faveur d'Amédée Privaz :

— Ce n'est pas un mauvais garçon, assura-t-il. J'ai été embarqué avec lui quelque temps sur le *Victorieux*.

— Moi, répliqua Tom, je ne l'ai pas vu depuis l'époque où nous jouions à cache-cache ensemble et où May, encore en robe courte, se déchirait les bras et les mollets, poursuivie par lui, dans les ronces de Grimonville. Je dois avouer qu'alors il ne me plaisait pas énormément : c'était tout à fait l'animal de concours, et, tout cocasse qu'il fût, je préférais le père. Après tout il ne faut pas être le premier venu pour ramasser une semblable fortune.

Et Tom développa cette idée en homme qui a eu lui-même à gagner sa vie. Il étonnait Jean par la largeur, la justesse de ses vues. Ce garçon qu'il avait quitté si nonchalant et si balourd était devenu, au contact des réalités et des nécessités, actif, vigilant, pénétrant, sagace. Comme d'Orves, il ne reprochait point au baron Privaz son origine modeste mais ses moyens volontiers équivoques, et quelque chose — sans qu'on pût démêler au juste quoi — de trouble dans les

allures, dans les façons, dans le verbiage intarissable et suspect, décelant un complet néant moral. Ce qui ravissait Raimondis c'était de constater combien peu avaient varié, parmi les redoutables influences américaines, les qualités foncières de son ami : il était demeuré droit, honnête, généreux. Rien en lui ne justifiait les craintes émises par d'Orves. Il n'affichait pas la froideur méprisante et ridicule d'un Pierre de Saint-Gelais. Il révélait seulement une passion naïve, un peu trop exclusive au gré de Jean, pour les solutions sommaires, la force brutale, le succès. Mais quelle vigueur, quelle énergie, quelle lucidité saines! Les deux amis éprouvaient la sensation de s'être quittés seulement la veille. Après avoir mené deux existences si dissemblables, ils cherchaient encore vainement en quoi résidait l'incompatibilité — certaine cependant — de leurs natures. Profondes amitiés de l'enfance, instinctives, spontanées que rien plus tard ne reforme plus, où se révèle une certaine parenté incontestable de l'être et où les intérêts, les habitudes, les vanités n'ont pas, à beaucoup près, la part qu'ils prennent dans les rapports de la maturité. Quand ils furent attablés l'un en face de l'autre dans la luxueuse salle à manger du Ritz, ils jouissaient véritablement de leur tête-à-tête. Un tiers eût désagréablement troublé l'intimité où ils s'épanchaient si librement, sans la moindre contrainte. Heureusement des étrangers, particulièrement des dames extrêmement empanachées, parfumées sans discrétion, caquetant en cinq ou six dialectes différents, les entouraient. Ils pouvaient s'abandonner sans craindre d'être épiés Tom, au sortir de plusieurs années de vie rudimentaire et barbare, s'extasiait sans trêve sur la blancheur damassée des nappes, la finesse des cristaux, l'élégance des fleurs, la bonté du pain. Un maître d'hôtel attentif

vint près d'eux s'enquérir de leurs ordres et se prépara à les inscrire. Tom interrogea les désirs de Jean, mais celui-ci était frugal : n'importe quoi lui suffirait. Pontcournai, plus gourmand, travailla consciencieusement à ne pas trahir ce blanc-seing. Il consulta lentement, attentivement la carte et se résolut enfin à un menu de connaisseur. Et, pour s'excuser des exigences raffinées de son appétit, il conta à Raimondis ses années de misère dans l'extrême Nord Canadien, l'été en proie aux moustiques, subissant l'hiver des froids de quarante, de cinquante degrés au-dessous de zéro, l'haleine sortant en jets de vapeur blanche, pétillante, des narines et de la bouche, la tristesse aveuglante de la neige, l'effroyable isolement.

Et ce dernier retour! Personne là-bas ne comprend encore comment ils n'y sont pas restés mille fois, lui, Tom, et l'Indien qui l'accompagnait, morts de faim, de froid, de misère, disparus dans les tourmentes de la mauvaise saison. Ils avaient commis l'imprudence de s'attarder entre la Pelly River et le Mackenzie, cherchant des gisements d'or sur des indications vagues et incertaines.

Au milieu d'octobre ils n'avaient encore rien trouvé. Il avait été alors nécessaire de se décider à revenir, car les provisions s'épuisaient et l'hiver redoutable commençait. Cruelles, désolantes journées où il fallait, découragé, éreinté, « traquer », sur la neige, sur la glace, butant à chaque minute dans des fondrières, dans des escarpements, dans des troncs d'arbres gelés, tenaillé par l'angoisse de manquer bientôt de vivres, d'être à la merci de la plus légère bourrasque. On se nourrissait comme on pouvait, le plus possible de sa chasse; parfois on se décidait, non sans combat, à tirer des sacs de cuir lard et farine que l'on pétrissait en boulettes.

— Maigre chère ! flétrissait le joyeux Tom en dégustant une noisette de pré-salé qu'il arrosait copieusement de margaux. Je ne peux te peindre l'horreur de cette contrée. Dix Indiens pour une étendue grande comme la France. De la neige partout, souvent glacée et alors dure comme de la pierre; des forêts de sapins brûlés pendant l'été et dont les squelettes se dressent comme des mâts, comme des spectres. Et puis cette solitude... un seul Indien rencontré en quinze jours de marche... on sent bien que si par hasard un jour, un seul jour on cessait d'avancer, votre compagnon n'aurait plus qu'à vous abandonner — et vous abandonnerait — pour ne pas mourir avec vous dans ce pays de cauchemar.

— Et ta mine? interrompait Jean.

— Un soir nous avions dressé notre tente dans l'une de ces forêts-fantômes. Le temps menaçait. Nous étions plus inquiets et plus découragés que jamais, plus lassés aussi. Nous nous endormons, — la nature, n'est-ce pas? n'abandonne pas ses droits. Tout à coup une grande lueur me réveille. Je ne sais comment un bidon de pétrole avait été laissé par mon imbécile — non, par mon providentiel Indien — auprès de notre foyer encore chaud et avait pris feu. Tout était embrasé. Je nous crus flambés — c'était le cas de le dire — et, alors, mon cher, prodigieuse hallucination; sous la neige qui fondait, le quartz apparut fourmillant de points d'or qui scintillaient comme des yeux de kobolds, de malins esprits des neiges, sous la grande lueur. Nous dormions sur le gisement que nous avions, pendant des mois, si vainement cherché. Hein! crois-tu? Soudain tout s'éteignit. Nous avions à demi abrité notre tente dans une sorte d'anfractuosité, de ravin, et une masse de neige qui nous surplombait, détachée par la chaleur, tomba, nous engloutissant

presque et éteignant l'incendie. Mon Indien s'était réveillé et tant bien que mal réinstalla le campement. Mais je ne dormis guère. Et dès le lendemain nous délimitâmes le « claim » avec quatre sapins; je repérai soigneusement sa position. Puis, pour comble de bonheur, nous eûmes la chance de tuer un ours, ce qui, ménageant nos provisions, nous permit de rester quelques jours pour recueillir de l'or séance tenante. Le gisement est particulièrement riche; nous nous chargeâmes de tout ce que nous pûmes ramasser et emporter, environ deux cent mille francs, et abandonnant par ailleurs, pour nous alléger, tout ce dont, à la rigueur, nous étions capables de nous passer, nous reprîmes notre route et fûmes assez favorisés pour atteindre l'un des forts d'une compagnie de fourrures, poste extrême de la civilisation...

Tom s'arrêta pour commander au sommelier une bouteille de champagne extra-dry. Il emplit la coupe de Jean, la sienne, et la vida aussitôt, sans difficulté, d'un trait, comme pour effacer le souvenir de ces privations passées. Raimondis considérait avec admiration cette énergie, cette abondance, cette puissance de vie physique qui avaient permis à Tom de triompher. Car sa chance inouïe mise à part, il avait fallu vivre dans des conditions pareilles, et vivre ainsi c'est véritablement vaincre. Plus Jean regardait ce grand garçon blond, hardi, vigoureux, aux clairs yeux rieurs, plus il se convainquait de sa ressemblance avec sa mère, l'indomptable marquise. Il se souvenait que, dans le canot du *Victorieux*, elle et May avaient été les seules femmes qui fussent demeurées impassibles. C'était bien la même volonté, presque cruelle à force de fermeté inexorable dans le but poursuivi, et aussi le même goût voluptueux, la même étonnante capacité, la même avidité à se satisfaire matériellement, mer-

veilleuse richesse de tempérament qui pousse à jouir avec excès dans l'oisiveté, mais précieuse dans l'action, faiblesse ici, supériorité là-bas, la furie de Jean de Châteaumorond sous les murs de l'Escandelour... Jean trempa ses lèvres dans le champagne, mais ne put en avaler qu'une gorgée tant il le trouva fort. Et une bouffée capiteuse lui montant au cerveau, il revit les scènes peintes dans la galerie aux Épices, la recherche de l'or au temps de Vital; les bandes de trois ou quatre mille Indiens qui allaient l'arracher aux griffons, bêtes effrayantes par les yeux, les griffes, les ailes, et qui « le fouyssent en terre pour faire leurs nids »; les Minéens, « qui s'abstiennent de femmes et de funérailles », vont le récolter à Saba, avec l'encens, sur de hautes montagnes, parmi des précipices, où il gît dans le sol « gros comme glands »... Perpétuel songe de l'homme à travers les âges et toujours combattu par la nature, dragon des vieux mythes qui garde les trésors... Tom reprenait : Le plus difficile n'avait peut-être pas été la découverte, mais bien son organisation, son exploitation. Il avait d'abord fallu la tenir secrète jusqu'à ce que la possession légale en eût été reconnue, — heureusement l'hiver en interdisait l'accès mieux que n'eût su faire une brigade de « rough-riders »; — puis sa tâche avait consisté à rassembler des capitaux, à organiser une compagnie. Que de démarches, de visites! Les grandes sociétés financières avaient exigé des intérêts si usuraires que Jean avait dû recourir à des particuliers. Des restaurateurs, des bottiers, des fermiers, après avoir écouté ses explications, lui avaient immédiatement confié des capitaux. Et il s'était embarqué pour la France afin de parachever son œuvre. Mais quelle différence avec là-bas! En Amérique, on faisait volontiers crédit à un jeune homme; en France, il n'excitait que la méfiance

et une secrete jalousie; en plus il devait constater une certaine inaptitude à sortir d'un habituel horizon; il déroutait la formule admise pour conduire la vie, cela inquiétait et en même temps provoquait un sourire sceptique.

— Va trouver Privaz, conseilla Jean. Je gage qu'il te croirait, celui-là.

Mais Tom fit la moue. « Il me répugne, avoua-t-il. Non, je m'arrangerai autrement, mais je me débrouillerai, sois tranquille. » Et Raimondis, une fois de plus, s'émerveilla de l'audace décidée, fière, de la foi dans son habileté, dans sa chance que témoignait Pontcournai. Quel dommage pour la marine qu'un homme pareil n'y fût pas entré! Et ils rappelèrent leurs souvenirs d'examen. Tom s'écria : « Je m'y vois encore. Chauvin m'avait coulé sur les logarithmes népériens et à mon examen de littérature on m'a demandé les forces de la nature que Victor Hugo avait personnifiées... Tu sais cela, toi?

— Ma foi, si je l'ai su, répondit Jean, je l'ai diantrement oublié! Et ils rirent de bon cœur.

— C'était ton beau-frère Amédée qui possédait toutes ces colles-là à fond, remarqua Jean.

— Oui, répliqua Tom : aussi a-t-il démissionné. Et le « prospecteur » remplit de nouveau sa coupe d'un champagne vigoureux.

A ce moment Jean poussa un cri de surprise :

— Qu'y-a-t-il? s'informa Tom.

— Bourgandois, ici!... C'est le camarade avec qui j'ai permuté pour embarquer sur la *Hache*... l'ancien major de Saint-Louis, toujours en noir, une pipe à la bouche... fouille ta mémoire? Pontcournai avait oublié, assura-t-il, cette silhouette pourtant caractéristique. et pour tenter un essai de fidélité au passé, il fixa Bourgandois. Celui-ci passait à côté d'eux, entouré

d'Américaines empanachées, parmi lesquelles Raimondis reconnut les deux dont l'entrée au bal avait ému le Casino de Dinard. Sur leur demande, Bourgandois se préparait à jouer du piano dans un salon voisin, car elles étaient les ferventes admiratrices de son talent. Ayant reconnu Jean, il quitta un instant ses compagnes et vint remercier Raimondis d'avoir bien voulu permuter avec lui. C'était lui rendre un véritable service : depuis Dinard il demeurait en relations avec ces Américaines qui l'avaient supplié de venir à Paris et l'emmenaient chaque jour avec elles pour écouter ou exécuter de la musique. Ce soir tous en bande allaient à l'Opéra, assister à une répétition générale. Bourgandois ne dissimula pas son bonheur. « Seulement, ajouta-t-il, il faudra malheureusement que ça finisse. Le départ en campagne est ajourné grâce à toi. mon cher Raimondis, mais il me pend toujours sur la tête. Ah ! si j'avais seulement quatre sous, je démissionnerais comme ce dindon de Privaz ! »

— Pas si haut, sourit Jean. Tu parles devant son beau-frère, candidat à Navale en même temps que nous, et qui vient de découvrir une mine d'or.

— Oh ! je vous demande pardon, monsieur, s'excusa le correct Bourgandois.

— Ça ne fait rien, dit Tom en riant. Nous sommes entre camarades.

Mais Bourgandois, littéralement, suffoquait :

— Une mine d'or, répétait-il, vraiment vous avez trouvé une mine d'or?

Tom, amusé de cet ébahissement, fit un signe affirmatif. Alors Bourgandois, comme se parlant à lui-même plutôt qu'à eux, énuméra tout haut les rêves qu'il entretenait déjà dans le poste du *Victorieux* en songeant à la fortune d'Amédée Privaz. Il construirait un théâtre, commanditerait des revues d'art, compo-

serait des drames lyriques, parcourrait l'Europe à la tête d'une troupe de musiciens et de chanteurs.

— Et de chanteuses? jeta Tom, l'œil allumé.

— Des voix de femme sont en effet nécessaires, convint le mélomane, puis, de ces féeries, il retomba douloureusement dans la réalité. Il conclut : « Si au moins je parvenais à rencontrer un impresario qui m'engagerait comme pianiste! » Et, sur cette réflexion, il s'en fut rejoindre ses Américaines, après avoir encore une fois remercié Raimondis.

— Pauvre diable! s'exclama Tom du Pontcournai, dès que Bourgandois eut disparu.

Mais Jean s'indignait :

— Il est officier et il souhaite de devenir pianiste!

Tom, se renversant sur sa chaise, alluma un cigare et fit apporter de la fine champagne de 1825. Jean le scrutait, épanoui dans le bien-être après ce somptueux repas.

— Et toi, interrogea-t-il, que feras-tu quand tu auras organisé ta société, quand tu seras devenu riche comme feu Crésus?

— Moi, annonça Tom, je reviendrai vivre à Pontcournai, j'aiderai papa et maman, et puis j'aurai un yacht, comme les Américains et comme les Anglais, encore plus beau et plus grand que la *Miranda*, et, sur ce yacht, je ferai le tour du monde.

— Bravo! approuva Jean.

— Oui, continua Tom, j'adore la mer. En mer jamais je ne m'ennuie. Je voudrais naviguer réellement, commander moi-même, passer Suez, visiter les mers tropicales, l'Inde, la Chine, le Japon, l'Australie. Mes affaires une fois réglées, au fond je reprendrai la vie que je rêvais pendant mon enfance. J'avais, il faut croire, la Vocation.

— C'est possible, accorda Jean, et il songea qu'un

tel exemple intéresserait d'Orves, qui saurait le sonder à fond, discerner ce devant quoi hésitait son neveu. Tom du Pontcournai s'informa à son tour près de Jean :

— Dans combien d'années commanderas-tu un bateau, vieux camarade?

— Avec de la veine, dans une quinzaine d'années environ.

— Bigre! mais alors les examinateurs qui m'ont recalé m'ont rendu un fier service. Par le chemin des écoliers, des mauvais écoliers, j'aurai. avant toi, atteint le but.

— C'est vrai! fit Jean, rêveur, et il succomba à un mouvement de mélancolie, de doute sur sa propre voie. Heureusement une réflexion de son oncle lui traversa à propos l'esprit : « Ainsi, lui avait affirmé d'Orves, tu es plus sûr de ressembler aux tiens. » Il la médita tandis que Tom, avec un naïf bonheur, continuait d'exprimer la supériorité de sa manière :

— Commander son bateau, être son seul maître, aller où l'on veut... Le commandant d'un navire de guerre va-t-il où il veut?

— Hélas! dut avouer Jean, il y a le télégraphe et le ministre, sans compter l'amiral.

— Et je suis sûr, poursuivait Jean, que vous ne pouvez descendre à terre quand vous voulez?

— Non, expliqua encore Jean. Il y a les jours de quart, de garde, le tableau de service, les dispositions du commandant.

— Une boîte, en somme... Je vous plains. Et Tom, ayant avalé une gorgée d'eau-de-vie, tiré une bouffée de son cigare, se renversa en arrière.

Sous cette pitié Jean se révolta et essaya d'exposer pourquoi on était heureux sous le harnais de l'État. Tout d'abord il décrivit et magnifia Saint-Gelais, conta

la campagne du *Ducasse*, l'appareillage de la Havane que les Anglais avaient applaudi.

— On s'élève à côté d'hommes pareils, et à son tour on cherche à élever l'équipage. On part avec des éléments quelconques; au bout de trois mois le bateau n'a plus qu'une âme, celle de son commandant, et cette âme il la promène par le monde comme l'expression de la France. Voilà ce que tu ne connaîtras jamais, Tom, avec ton yacht. Après tout, tu ne seras qu'un richard voyageant pour son plaisir.

Pontcournai rit avec bonhomie : « Dame! c'est bien déjà quelque chose!... Tout le reste, c'est des boniments de littérateur. » Et de nouveau il lampa de l'eau-de-vie et aspira de la fumée odorante. Jean lui lança un coup d'œil triste : soudain il se sentait à mille lieues de son ami. Il se rappelait le geste de son oncle assemblant le Vivier et son cimetière, évoquant l'œuvre et l'existence des siens. La parole de cet homme de rêve avait déterminé chez son neveu, accablé, le sens de l'action : servir, agir, être l'artisan obscur et utile d'une grande œuvre collective, nationale, puis, la vieillesse arrivée, revenir, s'il se pouvait, au Vivier, comme Jacques ou Claude de Raimondis et là, l'esprit embelli d'actes et de souvenirs, procréer des fils, ajouter sa tâche profitable et modeste — fût-ce un potager, une cuisine — à l'effort séculaire, continu et patient, de la race. Jean n'osa pas exposer ces motifs à Tom, trop doué pour jouir du monde et y briller, mais il goûtait un courageux et ascétique orgueil. Il dit seulement à son ami :

— Tu ne feras jamais la guerre.

— Mon vieux, répliqua l'autre, je vis dans un pays où la police s'effectue à coups de fusil. Je guerroie sans cesse avec mes gens, — mes associés, veux-je dire, puisque c'est le terme américain, — je guerroie comme

guerroyaient mes ancêtres il y a plus de trois siècles.

— D'accord, tu la fais pour toi, pas pour ton pays.

— La feras-tu jamais, toi, pour ton pays? Et si tu la fais, je la ferai aussi, car, alors, je reviendrai me battre.

— A la bonne heure! Tom, je te retrouve. Tu es un brave garçon et je n'ai jamais douté de toi. Seulement tu ne connaîtras pas l'ardeur passionnante de la préparer, d'y aspirer à chaque moment, de s'embarquer en songeant à l'aventure possible, et, ne possédant au monde que sa peau et sa malle, de confier gaiement son sort au fil de l'imprévu, sans autre souci que de bien accomplir son service. Comme on dort bien, Tom, en rentrant du quart! Pour toi tu subiras la domination du pire des maîtres : tu seras asservi au Monde. C'est moi qui te plains. La servitude de l'officier n'est qu'apparente. Elle s'encadre de devoirs précis, de joies austères, mais hautes, que nulle part ailleurs on ne rencontre.

Tom riait toujours à gorge déployée : « Mais enfin, objecta-t-il, tout ça, c'est des mots. A quoi toutes ces histoires-là te mèneront-elles? Mourras-tu amiral? »

Jean devina bien qu'il allait sembler un peu niais et gobeur à son ami en répondant sincèrement, gravement. Il s'exécuta néanmoins parce qu'il estimait devoir parler.

— La question, trancha-t-il, n'est pas de savoir si je mourrai amiral. La question est de savoir si je mourrai en paix avec ma conscience, d'accord avec moi-même et les exemples des miens.

Et, levant les yeux, il évoqua la mort rayonnante de sa mère.

Pontcournai contint à grand'peine un sourire, mais il n'insista plus, ne voulant pas peiner Jean, et, remarquant qu'il ne fumait pas, il lui offrit un magnifique

cigare et remplit son verre du cognac de 1825. Jean prit le cigare et, regardant monter la liqueur dorée dans la panse trapue du cristal, il réfléchit que les craintes de son oncle d'Orves n'étaient pas dénuées de tout fondement. Pour faire diversion, il s'enquit :

— Amédée et ta sœur sont contents de leur croisière?

— Assez, fit Tom. May écrit de temps en temps. Ils font un charmant voyage : l'Égypte, la mer Ionienne, l'Adriatique. May, comme moi, adore la mer; heureusement, car, entre nous, je ne la crois pas folle de son mari.

— Ah! poussa Jean, qui se reprocha aussitôt l'involontaire accent de plaisir dont il avait revêtu cette exclamation. Tom n'y prit pas garde et continua :

— Mais oui. Puisque tu as été embarqué avec lui, tu dois savoir que c'est un assez drôle de citoyen. Ainsi, devine à quoi il passe son temps pendant sa croisière?

— Je n'imagine pas. Moi, je ne suis pas fort pour deviner, tu sais?

— Il collectionne des mousses marines pour le Muséum. Son ambition, son rêve, c'est d'entrer à l'Institut... avec ça, pas le caractère très commode. Je ne sais pas si May a la vie rose tous les jours.

Le visage de Raimondis s'était assombri et une crispation de douleur l'avait contracté. Il revoyait la May sanglante de Grimonville poursuivie par Privaz.

— Qu'as-tu? interrogea Tom, remarquant la tension des traits de son convive.

— Ce n'est rien... tu m'as offert un trop bon déjeuner et cette fameuse eau-de-vie me porte à la tête. Puis, après un court silence, Jean reprit :

— C'est dommage... ta sœur paraît si gentille.

— Oh! tu sais, rectifia Tom, moi, en somme, je ne sais rien de précis. J'ai cru comprendre cela dans deux ou trois allusions à mots couverts de papa... D'ailleurs,

depuis mon retour, j'ai passé en tout trois jours à Pontcournai, alors... Maman a l'air enchantée, elle.

— Ta mère est si jolie! prononça Jean.

— N'est-ce pas? acquiesça Tom avec élan, sans soupçonner ce que l'appréciation de son ami contenait d'ironique et d'amer. « Elle ne prend pas un jour. Elle est d'une vaillance, d'une énergie. Je crois que je tiens ça d'elle. C'est ce qui m'a sauvé là-bas. »

Pontcournai ayant réglé l'addition, ils se dressèrent et Raimondis, une dernière fois, regarda Tom. Bien d'aplomb, la taille serrée dans sa jaquette, le tube en arrière et luisant, la soie pourpre de sa cravate étranglée d'une émeraude, Tom du Pontcournai en cet instant incarnait la joie, la beauté, la puissance de vivre. Sur la place Vendôme, il déclara :

— Il faut que je lève une petite femme... un emploi de soirée, quoi!

Et il alluma un nouveau cigare.

— Bonne chance! lui souhaita Jean, en lui serrant la main. Bonne chance et merci, cher, bien cher ami tout de même!

— Pourquoi « tout de même? » demanda Tom avec bonne humeur.

— Parce que... parce que je te l'ai déjà dit : maintenant tu vas être trop riche pour moi.

— Ça, répliqua Tom en riant, ça n'est pas une raison. Allons, vieux camarade, au revoir. Bien content de t'avoir rencontré. La prochaine fois, — qui sait? — tu seras peut-être amiral... Ah! puisque tu ne pars que ce soir, veux-tu venir avec moi à cinq heures au thé de la princesse Foggiano, une cousine de San Felipe... Tu y verras tout Paris.

— Grand merci! cria Jean qui, déjà, s'éloignait... D'ici ce soir j'ai trop besoin de prendre l'air Au revoir encore, vieil ami.

Ils allaient vers des directions opposées.

Jean confessait son véritable désir : respirer l'air, mais non celui-ci, l'air du large. Une lourde après-midi d'avril pesait sur Paris, soleil voilé, ciel de plomb, pas de brise. Les beaux attelages qui, de leur trot cadencé, martelaient la rue de Castiglione, ruisselaient de sueur sous leur poil lustré et luisant. Une odeur d'asphalte chaude montait des trottoirs. Jean, les membres languides, le cerveau épais, l'estomac surchargé, la bouche pâteuse du cigare trop fort, songeait combien il serait peu approprié à cette existence si elle devait continuer pour lui. Il éprouvait un besoin intense de s'évader hors de ce bien-être, de ces appétits fiévreux et frivoles. Il se sentait prêt à déployer son énergie dans des tâches utiles et, par un âpre et délicat raffinement, il ne lui déplaisait pas que ces tâches fussent obscures. Il pensa à Saint-Gelais, et cette pensée accrut encore son courage. Peut-être sur la *Hache* retrouverait-il un autre Saint-Gelais? Il évoquait aussi tous ses camarades, si beaux, si désintéressés, si dévoués dans l'effort quotidien de leur vie rude et saine. Et les enchantements de la campagne nouvelle, les mirages infinis de la mer surgirent devant son esprit.

En marchant, il était parvenu aux Tuileries. Il s'arrêta pour contempler le vaste jardin, plein de pépiements d'oiseaux et de cris d'enfants s'ébattant autour des statues de marbre : au delà, sous le ciel bleu ardoise où couvait un orage, la place de la Concorde dominée par l'aiguille quadrangulaire de l'Obélisque; plus loin encore l'Arc de Triomphe qui semblait tracé à l'encre de Chine, au bout des Champs-Élysées, aux confins de l'horizon. Des masses d'arbres encadraient, limitaient cette perspective immense qui sous le ciel lourd et bas s'allongeait, s'aplatissait, s'écrasait, comme

un aspect d'épure, de lavis. C'était évidemment énorme, mais borné. Et le grouillement, le pullulement des voitures, des gens, dans ce cadre produisait l'effet d'une rumeur confuse, continue, monotone, lassante...

Jean réfléchissait avec ivresse que demain des horizons sans limites se renouvelleraient à chaque heure, chaque jour, devant son regard, et aspirait au souffle vivifiant qui, demain, emplirait sa poitrine, nourrirait, dilaterait, contenterait son cœur.

IV

Sur le pont arrière du contre-torpilleur *Hache*, Jean de Raimondis regardait les hauteurs cendrées de la côte provençale disparaître dans des fumées roses et bistres, dans des vapeurs lilas et dorées. La pointe de Cépet ne fut bientôt plus qu'une ombre indistincte. On était en mer, parti pour deux ans... Dans quelques mois — car la traversée de ces torpilleurs s'annonçait longue — on relâcherait en Arabie, aux Indes, en Cochinchine, dans le Cathay mystérieux à peine figuré dans la galerie aux Épices.

Jean savourait son bonheur et se surprenait à murmurer l'antienne : *Oriens, veni et illumina me in tenebris et umbra mortis*. Voici que s'avançaient, du fond de son enfance, en file processionnelle, les Mages de l'Épiphanie et les Rois à longue barbe des fresques de Vital, seigneurs d'Ophir, de Saba, de Tharsis, des Iles odorantes embaumées d'aromates, souverains mystérieux et magnifiques, aux mains chargées de promesses... plus tard, magique sortilège, incantation, ivresse d'un livre de Loti, à l'instant même de franchir la porte redoutable barrant la destinée... examen de Clairac : Malfaisant pour tant d'autres intelligences plus poussées, plus ambitieusement avides de renom personnel, il a été bienfaisant pour celle-ci : en phrases sommaires, mais éclatantes, le professeur subtil a indiqué à cet esprit plus réfléchi que prompt certaines

des hypothèses que le monde moderne caresse sur le léthargique et trompeur Orient...

Aussi à peine une fibre tressaillait-elle en Raimondis, la fibre qui s'émouvait, par instinct, un instant, à la pensée qu'il laissait pour deux ans un père vieilli et solitaire.

Tristesse bientôt dissipée au souffle de l'Aventure qui se levait, souffle embrasé, fanatique, irrésistible, exhalé par le vaste inconnu sommeillant, tentateur... Sang de Vital, cinglant, sexagénaire, sur la *Sirène*, vers les gouffres fascinateurs d'Ormuz...

Un homme vigoureux s'était réveillé en Jean de Raimondis, en pleine possession de sa jeunesse, de son idéal, de sa force, et dont le cœur, ayant rejeté les autres passions après les avoir éprouvées, n'en contenait plus que deux qui s'associaient : celle de son métier et celle de la mer.

« Prince de la Fortune », titre symbolique, prodigieux emblème conféré par Clément VI à Béthencourt, revendiqué par tout marin qui se rue dans une campagne nouvelle, investi d'espérance !....

La houle du grand large commençait à soulever la *Hache*, mais comme en se jouant de cette coque trop frêle, dirigée vers la lointaine Asie par des volontés intrépides. Le pont arrière vibrait, secoué par les puissantes impulsions de l'hélice. Jean avait l'impression d'une étreinte où l'énergie du mâle dompte un enlacement voluptueux et parfois traître. Les lames onduleuses, d'une mollesse feinte, d'une surface luisante, évoquaient les seins des femmes de là-bas, qui sont émaillés d'or. La *Hache* les labourait sans pitié.

Mais, de l'autre côté de l'étrave, qu'elles avaient penchée jusqu'à compromettre l'équilibre du navire, les lames déferlaient, bouillonnaient, écume lumineuse, aussitôt reformées que traversées, toujours vivantes,

toujours grondantes... Jean jouissait de cette lutte. Ainsi pendant deux ans l'élément auquel il s'était adonné allait multiplier autour de lui ses assauts et ses prestiges. Pour le moment il s'étalait loin, dans la calme matinée de mai, avec une indolence féline, comme une immense nappe de soie. Et les six torpilleurs, que guidait un petit croiseur dans leur marche, semblaient perdus sur cette étendue seulement limitée par la voûte circulaire de l'horizon. Cette surface brillait au loin d'un éclat vitrifié, presque blanc, parcourue par d'imperceptibles tressaillements d'azur, mirant un ciel décoloré à force d'être lumineux. La houle qui travaillait si durement la *Hache* paraissait à peine émouvoir cette masse énorme, recelant la réalisation des plus splendides rêves :

On a beau de vos seins épuiser et tirer,
Plus votre vive source abondamment distile.

Jean se répétait le distique de l'Androgyne, mais il ne l'appliquait plus, comme d'Orves, à sa maison, à sa race, mais à la mer elle-même. Il se rappelait sa première campagne d'aspirant, sa campagne du *Ducasse*. Un hymne chantait dans son cœur pour célébrer les ivresses passées et implorer celles de l'Avenir.

Aujourd'hui il recueillait la compensation des trois longues semaines employées dans le port de Toulon à armer la *Hache*, dans le bassin étouffant, sous une réverbération ardente, avec tous les ennuis de son métier de second. Car Jean se trouvait second, à huit mois de grade, irréglementairement d'ailleurs. L'autre officier, un aspirant, Latullère, embarqué par faveur et un tour de main des bureaux du ministère, ne passerait enseigne qu'en octobre prochain. Au contraire, le mécanicien principal à deux galons, vieux serviteur, grisonnait. Le commandant, le lieutenant de vaisseau

Lefort, brave homme mais très bourru, pestait sans cesse contre ces subalternes qui, soit par inexpérience, soit par éducation et instruction trop rudimentaires, ne le secondaient pas suffisamment. Au début Lefort avait fâcheusement impressionné Raimondis : violent, brutal, méticuleux, assommant pour tout ce qui concernait le service ou les demandes à l'arsenal. Jean, excédé, pour ne pas lui sauter à la gorge avait dû faire appel à tout son caractère et à ses notions, heureusement profondes, de discipline. Tout lui incombait : les vivres, les montres, les soutes, l'ordinaire de l'équipage, la propreté du bateau. Par moments il croyait devenir fou. Les ateliers ne mettaient aucune bonne volonté. Il fallait retourner dix fois chez les ingénieurs ou même chez les contremaîtres pour des babioles. Jean manquait d'usage plutôt que de savoir. Fût-il, en effet, sorti dans les premiers de l'École navale, son bagage scolaire ne lui eût été guère utile. Il était surtout nécessaire de ne pas craindre sa peine, de fouiller sans relâche dans une pile de dépêches ministérielles et d'Ordres généraux, souvent contradictoires, de savoir argumenter, interroger, pousser, supplier, parfois bousculer hardiment, soit des inférieurs ou des égaux, soit même des supérieurs. Hors deux ou trois formules de calculs nautiques, d'astronomie, de compas, d'artillerie et de machines, l'amas indigeste des cours de l'École navale et de l'École d'application se révélait superflu. Quant à l'esprit infiniment délié d'algébristes, de géomètres distingués comme Bourgandois, Privaz, Accourgnac, il n'eût guère servi davantage. Le matériel ne souffrait pas par manque d'inventions nouvelles, de dispositifs plus ou moins ingénieux, divers et compliqués. Seigneur! Il en regorgeait.

Ce qu'il exigeait c'était une compréhension suffisante

et une pleine utilisation, ce qui s'acquérait en somme assez vite par une fervente, une patiente application, une constante attention. Jean de Raimondis riait parfois en lui-même à se représenter Privaz ou Bourgandois comptant des sacs de pommes de terre, inventoriant des rechanges, réglant des exercices ou des corvées. Et songeant à Tom le recalé, il se disait qu'après tout, si le métier l'avait emballé, il se serait aussi bien qu'un autre acquitté de ces besognes. Pour organiser sa société minière il devait mettre en œuvre des ressources aussi laborieuses et certainement plus profondes.

En commençant, les machines, les tuyautages, les noyages, les épuisements embarrassaient Jean. Lefort, très à cheval sur les prérogatives, les devoirs de l'officier en second, imposait à Raimondis une surveillance très active, mais Rabateau était volontiers obligeant et ne refusait point les explications. Vieux second maître, ne sortant pas des écoles d'Arts et Métiers, médaillé jadis pour action d'éclat, il s'était élevé lui-même, avait gardé les manières de l'ouvrier et en affectionnait le costume, insouciant des attitudes militaires, menant paternellement ses hommes, en « compagnons », ce que ne pouvait souffrir, et avec raison, Lefort. D'autre part, pour se conformer à de récentes instructions ministérielles inspirées par le souci démocratique, le commandant voulait un « cahier de punitions » vierge. Et il exposait ainsi sa méthode à Raimondis : « Des punitions, je n'en donne pas, jamais... quand un homme ne fait pas son affaire, je l'empoigne par la peau du c... et je lui dis : « Cochon, attends voir un peu si je ne vas pas te f... à l'eau. » Méthode en fait inapplicable et qu'il n'appliquait pas, mais son aspect, sa carrure d'hercule, sa voix tonnante en imposaient aux « rouilles » qu'une récente circulaire de la rue Royale enjoignait de réserver spécialement aux campagnes lointaines :

hommes aux livrets chargés, aux faces sinistres, aux corps et aux membres tatoués d'inscriptions sentimentales, anarchistes, libertaires. Les gradés, heureusement excellents, prédisaient que la *Hache* ne dépasserait pas Suez. Quelle tâche ingrate assumaient ces serviteurs zélés et respectables, mal ou mollement obéis à bord; dans l'arsenal, rudoyés, éconduits, lanternés par des ouvriers méprisants et paresseux, échauffés par les pires journaux, par les pires discours et dont on redoutait toujours quelque méfait! Par bonheur Raimondis trouvait en Lefort un maître homme, pas un Saint-Gelais, certes, mais, quand même, sous sa maussade écorce, un vrai chef, adorant son bateau, ses officiers, son équipage et ne vivant absolument que pour eux. Puis il connaissait son métier à fond et, tout en imposant à Raimondis un labeur excessif de jour et de nuit, il l'instruisait sans trop d'impatience, passant parfois une heure à lui expliquer un détail du règlement d'armement ou la façon de rédiger, de motiver une demande aux constructions navales, à l'artillerie. Une même passion les unissait tous deux : celle du service. Chez le commandant, qui la sentait vive chez son subordonné, cela faisait excuser bien des lacunes imputables à la jeunesse.

Cette ferveur identique effaçait dans le souvenir du second bien des bourrades, parfois injustes, bien des brutalités de manières, de langage, qui étaient le propre de Lefort. Ainsi, furieux que Latullère bénéficiât d'une faveur des bureaux de la rue Royale qui n'avaient jamais eu cure de lui-même, le commandant de la *Hache* accueillit l'aspirant en ces termes :

— Vous, je vois tout de suite ce que vous êtes : vous êtes un mirliflore, bon à faire des ronds de jambe dans les antichambres, dans les ministères et dans les salons... pourquoi n'y êtes-vous pas resté?... Naturelle-

ment, vous ne savez pas ce que c'est qu'un sextant... je vous charge, à bord, de la partie militaire... et souvenez-vous que j'entends que ça fume!

Latullère tourna les talons, très vexé, car l'appréciation de Lefort était absolument imméritée. Par suite d'un goût qui tendait à diminuer chez ses camarades, il désirait les campagnes lointaines, et, celle que devait accomplir la *Hache* l'ayant séduit, il s'était servi à cette fin de ses relations. Il appartenait à cette bourgeoisie parisienne très cultivée qui forme dans notre société contemporaine une sorte d'aristocratie de fait. Très poli, très obligeant, assez vain, il se lia vite avec Raimondis qui d'ailleurs était de ses « anciens », mais à l'École navale ils se fréquentaient peu. Quoique très zélé et vivement adonné au service, il perdait sur Jean une année d'expérience — cela compte à cet âge — et le bénéfice de la campagne du *Ducasse* sous les ordres de Saint-Gelais dont Raimondis constatait plus encore maintenant tous les bienfaisants effets. Mais l'ascendant que Jean prit sur lui au point de vue du service, il le reprit d'une certaine manière sur Jean au point de vue intellectuel. Il était plus instruit, plus méthodiquement cultivé que Jean, dont le développement cérébral s'était surtout effectué sous l'influence charmante, mais imaginative, impulsive, féminine de sa mère, et celle profonde, mais si fantaisiste, si capricieuse de son oncle d'Orves. Bientôt Latullère montra ses livres à Jean. Dans la cabine minuscule, il avait trouvé le moyen d'en loger une quantité incroyable. Raimondis lut des titres de volumes dont beaucoup lui étaient inconnus. Certains autres avaient été prononcés devant lui, mais le plus souvent sur un ton de pieux effroi. Il y avait là *les Chemins de l'Asie, le Maître de la mer, la Chine qui s'ouvre, la Science et l'Hypothèse, Madame Bovary, Nana, Salammbô, le Jardin de*

Bérénice, les Jeux rustiques et divins, l'Ombre des jours, presque tous les volumes d'Anatole France, de Nietzsche, de Wells, de Kipling, et beaucoup de ceux de Renan. Latullère affichait une passion pour Renan. Souvent, après dîner, à table, il déclamait au nez de Rabateau ahuri ce fragment de *Marc-Aurèle :*

— *Oui, tous, tant que nous sommes, nous portons au cœur le deuil de Marc-Aurèle comme s'il était mort d'hier : avec lui la philosophie a régné. Il est important que cette expérience ait été faite. Le sera-t-elle une seconde fois? La philosophie moderne, comme la philosophie antique, arrivera-t-elle à régner à son tour? Aura-t-elle son Marc-Aurèle, entouré de Frontons et de Junius Rusticus? Le gouvernement des choses humaines appartiendra-t-il encore une fois aux Sages?... Qu'importe? Puisque ce règne serait d'un jour et que le règne des Fous y succéderait sans doute une fois de plus.*

— Mais nous sommes très bien gouvernés, jeune *godélureau!* prononçait enfin Rabateau, après avoir réfléchi un quart d'heure : car il respectait son député radical comme il eût jadis vénéré le seigneur de sa glèbe.

— Godelureau! observait Raimondis. Voyons, Rabateau, modérez vos expressions.

— Pardon : Godélureau, rectifiait Latullère. Je réclame l'accent aigu.

— Réclamez ce que vous voudrez, grommelait Rabateau. Mon cher camarade, enfin, quoi! Je vous ai déjà dit que je n'aime pas qu'on se paie ma tête. Je sais ce qu'elle vaut. Et il se rengorgeait. Ce bonhomme, si respectable par ses services, si consciencieux, si honnête, si dévoué, si attentif à sa besogne, était une sorte de tête de Turc pour Lefort qui lui allongeait des bourrades, pour ainsi dire, par manière de distraction. Cet excellent Rabateau en était aigri et cette cause

s'ajoutait aux souvenirs de sa pénible, de sa méritoire ascension, à son horizon borné, pour le rendre à la fois orgueilleux et timide, serviable et hargneux, horriblement susceptible, se figurant toujours être tourné en dérision. Il révélait un anticléricalisme intraitable et s'en ouvrait à Latullère qui, lui non plus, *n'approchait pas*, selon la locution du mécanicien, mais pour d'autres raisons. L'aspirant excellait à faire pérorer Rabateau là-dessus, à lui arracher pour la centième fois comment il avait été dépouillé d'un héritage par les curés, ce qui semblait l'origine et la base de ses rancunes persistantes. « Comment, pensait parfois Raimondis avec une tristesse découragée, comment pourrait-on faire jamais admettre à ce brave homme — car c'est un très brave homme — le désintéressement, la sublime délicatesse d'un abbé Mineau continuant à célébrer des messes pour Taupier, alors que les honoraires de ces messes lui ont été confisqués? » Jean, pour le moment, n'essayait pas d'ailleurs. Il écoutait en souriant Rabateau déclarer que le catholicisme avait emprunté ses ornements aux lamas, narrer « qu'une fois, il avait vu une prise de voile : Je vous assure que c'était du propre! »

— Allons donc! excitait Latullère. Vous ne nous ferez tout de même pas croire que, de nos jours, on renouvelle dans les couvents des nonnes les mystères d'Eleusis?

— Les mystères de quoi? reprenait Rabateau. Les mystères des quoi?... On ne comprend jamais les mots que vous dites. Parlez donc français une bonne fois. Je ne vous raconte pas des mystères, moi. Je vous dis ce que j'ai vu, car je ne crois qu'à ce que je vois... Et le pape?... Pensez-vous qu'il ferait pas mieux de s'installer dans un petit pays où il serait tout seul au lieu de tant faire d'histoires, dans une île déserte, qui n'appartiendrait à personne?

— Où la trouver, cette île? demandait avec calme Raimondis, sans se départir de sa gravité souriante.

— Il n'y a qu'à chercher, assurait Rabateau. Il n'en manque pas... Tenez, monsieur de Raimondis, à vous, je vais vous faire plaisir. Et il pliait sa serviette en forme de lys. Car il supposait que Jean ne pouvait être que royaliste. Supposition dénuée de preuves, car c'était le point des réflexions de d'Orves que son neveu avait le moins retenu. Il n'avait ni le désir, ni le loisir d'agiter, de mettre en question dans son esprit les diverses formes de gouvernement. Il ne songeait qu'à bien servir, à utiliser, à accorder pour le rendement maximum de la *Hache* et l'intérêt supérieur de son pays, les anarchistes et les bons esprits de l'équipage, la maistrance zélée, mais alarmée, et ses inférieurs ignorants, engourdis, ou trop dégourdis et peu souples, le sceptique bourgeois de Paris qu'était Latullère et le primaire radical socialiste représenté par Rabateau. Chacun de ces éléments contenait, Jean le sentait, autant de forces diverses qu'il s'agissait de faire concourir au même bien général, au service commun.

N'avait-il pas jadis vu son père présider ainsi au Vivier, avec d'Orves, l'abbé Mineau, le docteur Voisnon? Le monde se répétait en somme : la *Hache* c'était un Vivier plus neuf, plus occasionnel, plus représentatif peut-être, plus général assurément dans sa mission, puisque ce petit bateau porterait le pavillon de la France à travers le monde, mais, avec des variantes, les mêmes types s'y reproduisaient : Rabateau, c'était un Voisnon moins instruit, encore plus éloigné des formes usuelles de la civilité, plus mesquin dans ses conceptions, plus esclave de ses rancunes personnelles, mais, comme Voisnon, bon praticien, dévoué à sa tâche, entretenant contre le corps social certaines aigreurs de parvenu, conscientes ou inconscientes, cer-

taines inintelligences de l'existence morale, historique, mondiale d'une nation. Jean ne pouvait se défendre d'une sympathie pour ce serviteur modeste, travailleur, harcelé, cherchant cependant toujours à s'instruire, à se cultiver dans son humble sphère, d'une façon naïve et presque touchante. Rabateau, à ses heures de loisir, jouait de la mandoline, lisait *Han d'Islande, les Travailleurs de la mer, les Trois Mousquetaires* et *le Maître de Forges*, ce dernier en italien, car l'officier mécanicien désirait se familiariser avec les langues étrangères. De son côté, Rabateau, malgré sa haine profonde, invétérée du « grand corps » ne détestait pas Raimondis. D'abord il était « second » et cette qualité exerçait un prestige sur cette vieille âme disciplinée. Il n'opposait pas cette résistance dont Lefort avait prévenu Jean. L'humilité de cet homme à cheveux gris, et qui d'ailleurs s'effarait à la pensée d'une responsabilité quelconque, étonnait même l'enseigne de vaisseau à qui Rabateau savait gré de mettre dans ses ordres un tact et un ton dont Lefort n'usait pas toujours, et de lui épargner les ironies mordantes dont Latullère abusait. Sans ces cinglantes lanières Rabateau eût peut-être, il faut l'avouer, moins facilement admis la supériorité d'instruction, d'éducation de l'aspirant. Entre eux, Raimondis était le lien, l'engrenage et aussi l'amortisseur, et sans lui, le choc de ces deux esprits eût été brutal, et aussi, pour les mêmes raisons, le contact de Latullère avec l'équipage. Car cette nature affinée, très intelligente, très prompte, animée d'un zèle ardent, s'impatientait, s'irritait de certaines trivialités, de certaines apparentes imperméabilités, d'agaçantes inerties. Dans le feu de ses paroles les termes de « crapule », d' « idiot », de « mufle » allaient frapper à tout propos comme des balles et déterminaient plutôt des blessures que des efforts.

Raimondis, ayant pratiqué les gens de la campagne, vu son père et sa mère dans l'exercice d'un commandement obscur, mais continu et incontestable, possédait davantage le sens des mots, des moyens, qui font mouvoir les hommes et, par leur intermédiaire, actionnent les choses. Il retrouvait aussi en lui, douce, mais ferme, persévérante, inébranlable, au besoin hardie et impérieuse, la volonté de ses ascendants. Il avait toujours vivement senti ce qu'il devait à sa mère ; aujourd'hui il se rendait compte de ce qui l'apparentait à son père, et qu'il remplissait à bord de la *Hache* l'office dont son auteur s'acquittait au Vivier. Latullère tenait une place analogue à celle où brillait d'Orves. C'était un d'Orves plus livresque, mais plus actif, plus « snob », plus libre de discipline traditionnelle, moins personnel aussi, épuré par des hérédités moins anciennes, moins frotté d'expérience et de vie, une sorte de d'Orves néanmoins par la curiosité, la culture, la vivacité de l'esprit.

Au-dessus d'eux trois planait Lefort, violent, capable, autoritaire, convaincu, audacieux, énergique, qui, malgré tant de difficultés, tant de sujets de trouble, tant d'éléments divers, inspirait crainte et confiance à tous, et dont l'impulsion supérieure menait la *Hache*.

Aussi, après les froissements, les heurts inévitables des premiers jours, tout alla-t-il beaucoup mieux qu'on n'eût pu croire d'abord.

Rabateau s'offensait moins des moqueries de Latullère et celui-ci les modérait. L'aspirant se divertissait et s'instruisait en même temps à écouter le vieux briscard raconter ses campagnes. Il avait roulé dans le monde entier, vu, retenu pas mal aux minutes de liberté où il montait des machines, des chaufferies, respirer, flâner sur le pont. Raimondis et Latullère lui avaient abandonné la gestion de la gamelle, car il

démêlait, prétendait-il, mieux que personne les retours de bâton du cuisinier, du maître d'hôtel et ne craignait pas, à l'occasion, de les suivre au marché. De ce gérant modele, mais économe et d'instinct hostile aux représentations mondaines dont la nécessité lui échappait, Raimondis avait fini par obtenir, talonné par Latullère, qu'on achetât du champagne, et l'aspirant en fut chargé. Il profita de l'occasion pour acquérir du Pommery à un louis la bouteille, à la consternation éplorée de Rabateau. Après des discussions interminables où apparurent âprement leurs divergences originelles, on tomba d'accord pour s'abonner à diverses publications.

Latullère et Rabateau projetaient des parties de chasse dans la brousse, mais, à Toulon, ils n'allaient pas encore de compagnie. Parfois, Lefort consentant paternellement à garder la *Hache* et à leur permettre de s'absenter ensemble, l'enseigne et l'aspirant descendaient à terre, flânaient sur le boulevard de Strasbourg, humaient l'air encore tiède, cependant devenu respirable au crépuscule, s'asseyaient à la Rotonde, au Münich. Latullère, qui venait de passer six mois dans l'escadre de la Méditerranée, guida son camarade dans ces endroits célèbres et dont Raimondis ignorait les habitudes, le personnel et les secrets. Latullère y paraissait fort honorablement connu, et ces dames l'appréciaient. Il mit son ancien en rapport avec quelques hétaïres de marque. En rentrant à bord il l'entretenait de ses théories philosophiques et lui offrait des prêts de livres. Mais Raimondis ne trouvait guère le temps de lire entre son service, les démarches nécessitées par l'armement de la *Hache* et les écritures qui l'accablaient — chaque matin il donnait plus de trois cents signatures, et il fallait parcourir, souvent rédiger les pièces. Parfois, cependant, pour se reposer et évo-

guer un souvenir familial, il atteignait le La Bruyère en maroquin pourpre, marqué au chiffre du chevalier Philibert, et qui, avec quelques manuels techniques, composait la totalité de sa bibliothèque.

Il s'étonnait d'avoir jadis jugé ce recueil si ardu. Aujourd'hui ces peintures vivantes et délicates le comblaient d'aise. Il les dégustait à petites doses, comme il eût détaché un à un les grains dorés, savoureux, d'un raisin mûr de son pays. Il vérifiait la justesse de la remarque glissée par son oncle d'Orves, un soir, en le quittant au sommet de la côte Saint-Eutrope : « On ne goûte vraiment les classiques qu'après avoir tâté de la vie. » Plus d'élan, de réflexion, de rêve, arrêté à chaque instant, étouffé même dans son germe, par l'explication étymologique ou grammaticale à fournir ! Voici des souvenirs et en voilà le commentaire. Jean faisait des découvertes : il avait lu en son intégrité le chapitre « du Cœur », réduit d'ailleurs à trois pages dans l'édition scrupuleusement châtiée des Pères. Une phrase y était repérée par un trait à l'encre rouge, une encre pâlie, de la couleur d'une cicatrice ancienne : « S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion et qui ait été indifférente, quelque important service qu'elle nous rende dans la suite de notre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat. » Qui avait souligné la phrase : le comte Octave ou le chevalier Philibert, ou un troisième? Énigme insoluble? Peu importait : avant lui, l'un des siens avait été touché par une blessure analogue à la sienne; le petit volume de maroquin chiffré d'or devint encore plus cher à Jean, car il subsistait chez lui un fonds obstiné de mélancolie, accru par quelques paroles échappées à Tom : May malheureuse, la May sanglante des ruines de Grimonville, poursuivie par Privaz. D'ailleurs les satisfactions assez banales, assez médiocres de la

galanterie toulonnaise avaient enlevé à cette image tout ce qu'elle éveillait en Raimondis d'inconsciente âpreté sensuelle; il ne restait plus en lui qu'un sentiment de chagrin latent, profond...

Maintenant, pour s'en distraire, il pouvait reporter les yeux sur l'immense chemin d'or qui, poli, onduleux, fascinateur, menait à travers les vagues jusqu'à l'Orient.

On a beau de vos seins épuiser et tirer...

Ce matin le spectacle s'offrait dans toute sa grandeur et toute sa séduction. Une grève d'inscrits maritimes rendait déserte l'étendue vitrifiée qui réverbérait la lumière du ciel. A peine deux ou trois fumées lointaines indiquaient-elles des bateaux dans ces parages habituellement si fréquentés. A l'horizon de petits nuages lilas se confondaient avec ces taches troubles et le miroir de la mer était si pur qu'il les réfléchissait presque sans les déformer.

Rigolot, le quartier-maître distributeur, vint prendre les ordres de Raimondis pour le repas de l'équipage, puis le maître mécanicien pour un détail du service des chauffeurs de la seconde bordée. Ses instructions données, Jean se rendit sur la passerelle où se trouvaient Latullère, officier de quart, et le commandant. Selon un mot d'argot expressif, ils « blaguaient » ensemble. Lefort paraissait de bonne humeur : le fait d'avoir pris la mer sans doute. Près d'eux un petit timonier inspectait l'horizon avec une longue-vue et Lefort lui recommandait de ne pas se laisser distraire des signaux qui pouvaient monter à la corne du *Buffon*, commandant supérieur de l'escadrille.

— Eh bien! mon cher second, interpella le bourru tout joyeux, nous voilà partis. Hors le grand foc, les dettes sont payées! Ce matin, je vous offre à tous le champagne. Qu'en dites-vous, mes enfants?

— Merci, commandant, répondirent ensemble les deux officiers.

— Où est cette vieille seringue de Rabateau? Je vais le faire chercher. Que fabrique-t-il, cet animal? En bas encore, je parie. Mais sa mécanique marche comme sur des roulettes. Ne ferait-il pas mieux de venir admirer ça comme nous? Est-ce assez beau, la mer, hein? Et son geste embrassait l'étendue.

— Commandant, commandant... interrompit le petit timonier.

— Toi, tu m'em..., fit le bon géant, est-ce compris?

Le petit timonier se ramassa, tout déconfit, dans un coin.

— Qu'y a-t-il? demanda doucement Raimondis.

La voix encore émue de l'algarade de Lefort, le veilleur indiqua :

— Un grand yacht blanc va nous passer par tribord.

Raimondis tressaillit, comme traversé par une flèche. Le brave Lefort s'étonna paternellement : « Quoi? Qu'avez-vous? »

— Rien, répliqua Jean qui s'était ressaisi.

Cependant le petit timonier n'abandonnait pas l'objet de sa curiosité. Il continuait à renseigner à voix haute : Il se rapproche... il vient sur la gauche... il porte le pavillon français... je distingue les lettres en relief sur son étrave M... I... MI-R-A-N-D-A... *Miranda*.

— Tiens, la *Miranda*, s'efforça de prononcer avec indifférence Raimondis tout pâle. C'est le yacht de notre ancien camarade Privaz qui a donné sa démission pour voyager, pour s'occuper d'océanographie.

Lefort ricana : « Quoi! il va empailler des mollusques. Drôle d'idée, quand on pouvait être officier. » Et Jean sentit sa sympathie s'augmenter pour cet homme dur.

Le timonier annonça d'une voix éclatante, triom-

phale : La *Miranda* va nous passer à contre-bord. Mais le commandant coupa net sa joie en rugissant soudain :

— Tonnerre de Dieu! il s'agit bien de ça... Regarde donc où il faut, bougre d'idiot... voilà un signal qui monte aux drisses du *Buffon*. Et avec sa lorgnette Lefort déchiffra et interpréta le signal avant le guetteur : « Venir sur la gauche à dix degrés... nous ne passerons pas à contre-bord du beau yacht ». Et rapidement il se mit à calculer le nouveau cap pour le prescrire à l'homme de barre.

Une folie s'emparait de Raimondis : ne pouvait-il courir à cette barre, là, à deux pas, la maintenir encore quelques minutes... ah! revoir May une fois... même pas la revoir, longer le bateau qui la portait, discerner un fauteuil, un rideau de cabine flottant par un hublot ouvert... vertige insensé!... d'ailleurs absurde, inutile : le signal s'amenait ordonnant l'exécution du mouvement.

— Cinq à gauche! hurla Lefort. Docile, la *Hache* s'inclina tandis que l'ombre du bateau blanc glissait en sens inverse sur la mer.

Le contre-torpilleur s'enfonça dans l'immense tache d'or qui aveuglait, formée par le soleil adverse, route de gloire qui aboutissait à l'Orient... Jean de Raimondis contemplait ce chemin ardent avec passion. Sa flamme, son infini passaient en lui, l'enivraient, dissipaient ses suprêmes mélancolies d'amour... Combien, auprès de cette fournaise où se fondait son cœur, paraissait pâle et minuscule la petite tache d'or qui, un soir de juin, l'avait distrait des râles de sa mère, chevelure blonde apparue dans un autre cercle d'eau, infime celui-là, fontaine où saint Vital bénissait les Sirènes!

Décembre 1911 — mars 1913.

APPENDICE

« Le système des examens et des concours n'a été appliqué en grand qu'en Chine. Il y a produit une sénilité générale et incurable. Nous avons été nous-mêmes assez loin dans ce sens, et ce n'est pas là une des moindres causes de notre abaissement. »

(Ernest Renan, *Réforme intellectuelle et morale de la France.*)

LA CRISE

DE

LA VOCATION MARITIME

LA CAUSE PROFONDE DU MAL. — UN REMÈDE

Quelques personnes m'ont demandé de préciser, au point de vue pratique, l'objectif du roman qu'on vient de lire. La « thèse », comme ils l'appelaient, ou, suivant une expression que je préfère, les idées fondamentales ne s'imposent pas, disaient-ils. C'est à l'intention de ces esprits, soucieux du fond de la question et de sa solution actuellement possible, que j'ai rédigé les notes suivantes :

La vocation?... S'il est une carrière où elle importe, c'est bien la carrière maritime. Dans les autres on peut, à la rigueur, s'en passer, précisément dans la mesure où elles se rapprochent de la vie normale, de la vie de tout le monde.

Que de fois, jetant les yeux autour de soi, est-on frappé de l'extraordinaire distribution des rôles dans la société moderne! Souvent ces rôles sont tenus au rebours des aptitudes. Comment s'en étonner, puisque celles-ci ne sont jamais consultées?

L'examen, seul et sans contrepoids, chasse tel candidat de la marine pour le classer dans l'armée, à moins que ce ne soit pour lui assigner le champ des Eaux et Forêts, ou celui de sa propre oisiveté. Tel oisif eût fait un excellent officier si, à vingt ans, il avait surmonté le problème d'algèbre qui lui barrait l'entrée de Saint-Cyr. Tel autre de

ses camarades plus heureux, pour qui l'algèbre était un jeu, soupire de n'être point ingénieur. Ah! s'il avait prévu que l'armée était au-dessous de ses facultés et offrait de si maigres ressources!

Mais enfin les deux anciens concurrents, quand ils se rencontrent au bout de quelques années, trouvent dans leur sort dissemblable certaines similitudes. En général ils sont mariés, jouissent d'une vie tranquille, modérément occupée, dont les diverses phases sont parfaitement réglées. L'un a son métier, l'autre ses affaires; cela ne les emballe pas, mais ne les désespère pas non plus. Les affaires de l'un, le métier de l'autre laissent suffisamment de loisir et de facilités pour qu'ils puissent participer — ma foi! presque autant l'un que l'autre — à la vie ambiante, aux distractions, aux relations d'alentour. Évidemment personne ne gagne à user sa vie sans enthousiasme sur une besogne indifférente et les choses n'en vont pas mieux dans l'ensemble du pays, mais il est plus facile de prendre son parti et de se consoler par la comparaison philosophique de ses voisins quand on songe que la profession rêvée offrirait des conditions d'existence sensiblement analogues.

On n'en peut dire autant de la marine.

Les campagnes lointaines ont diminué, c'est certain, mais chaque officier demeure, à des intervalles irréguliers et presque impossibles à fixer malgré les calculs et les dispositions les plus habiles, soumis à la chance d'un embarquement de deux ans hors d'Europe. Pour les gens mariés, chez qui la vocation ne compense pas ces éloignements si pénibles à plus d'un point de vue, cette échéance du départ en campagne devient un véritable tourment qui gâte continuellement la vie et ne laisse jamais la pensée en repos. Même en escadre, sur les côtes de France, à Brest ou à Toulon, un officier ne dispose guère de son temps en faveur de sa famille ou de ses affaires particulières. Dès huit heures du matin le canot-major le conduit à son bateau, en rade. Les exercices et les théories, nécessaires à l'instruction du personnel, durent jusqu'à quatre heures de l'après-midi. Souvent le soir, une manœuvre de projecteurs ou un tir de nuit réclament de nouveau sa présence à bord. Un jour sur trois, quelquefois plus fréquemment, il est de garde. Une escadre un peu entraînée appareille

plusieurs jours par mois pour évoluer au large. La belle saison appelle les grandes manœuvres et les petites croisières sur les côtes d'Europe. Récemment on a vu ces croisières s'étendre jusqu'à l'Amérique et durer trois mois. Si bien que, même dans la situation qui semble se rapprocher le plus de la vie de garnison, l'officier de marine ne connaît pas l'existence réglée des autres professions. Il vit sous le coup perpétuel de l'imprévu, n'ose rien organiser, rien entreprendre. Ses intérêts, ses habitudes, ses sentiments doivent se plier sans cesse à des ordres tombant à l'improviste. Ce que j'en dis n'est pas pour récriminer, car la marine offre de magnifiques compensations à ceux qui l'aiment, mais pour expliquer que ce n'est pas une carrière comme une autre, dont on s'accommode tant bien que mal, en l'adaptant à un cadre plus normal et plus tranquille. On y entre avec la vocation et on s'y attache passionnément en dépit de toutes les servitudes et de tous les déboires, ou bien on subit le métier en maugréant pendant quelques années, et l'on s'en va. Que l'on consulte la liste et le nombre des officiers démissionnaires depuis dix ans — officiers dont l'immense majorité appartient à des promotions récentes — et l'on arrivera à cette conclusion : *A mesure que la difficulté de l'examen augmente, à mesure que la sélection porte sur l'intelligence et la culture, de plus en plus raffinées et développées par les exigences littéraires et scientifiques des examinateurs, les vocations diminuent.*

Tout à l'heure, en comparant les questions posées aux examens depuis un demi-siècle, on constatera quelle fâcheuse tendance vers l'érudition — et non vers la culture générale — s'y est marquée dans toutes les branches. Les résultats en sont simples et fort clairs : on entre dans la marine plus tard, avec toutes sortes d'éléments de réflexion, de comparaison, de critique dans la tête. Autrefois la mer prenait l'élève, le garde-marine, l'aspirant tout enfant. Elle berçait, parfois rudement, souvent aussi d'une manière inoubliable, ses impressions sur le monde et la vie à l'âge où les idées se forment. Elle lui imprimait dans l'âme, presque sans qu'il s'en aperçût, ses séculaires, ses indispensables disciplines. Il n'avait rien à leur opposer. Ses premiers commandants, ses premiers amiraux, ses premiers chefs de quart étaient ses prophètes. Il ne

rêvait rien de plus beau que leur vie, rien de plus grand que de leur ressembler. La conversation avec des officiers déjà anciens, de promotion antérieure à ces très savants concours qui ne datent guère que de vingt ans, est très suggestive à cet égard. Si l'on veut remonter plus haut et se convaincre davantage, que l'on prenne des *Mémoires*, et, entre autres, les délicieux *Souvenirs d'un amiral*, contés par le vieil amiral Jurien, père de celui qui fut aide de camp de Napoléon III.

Aujourd'hui, à ce même âge, l'élève est sur les bancs. Ses prophètes, ce sont ses professeurs, surtout le professeur de mathématiques. Mais les autres possèdent aussi une influence. Sa curiosité, son ambition, sa sensibilité sont éveillées dans tous les sens : littéraire, historique, scientifique; ses facultés, démesurément et simultanément chauffées, comme s'il se préparait à l'École normale ou à une licence. Il le faut bien puisque les examinateurs sont là pour veiller au saut périlleux qui permettra l'accès de la marine. Conséquence : ceux qui réussissent sont des « intellectuels ». Une foule de notions, de désirs, de réactions, agissent en eux concurremment avec les premières impressions de la carrière maritime et souvent à l'encontre de cette carrière. Plus instruits que leurs anciens, mais moins fervents, ils se prennent à rêver d'autres destinées : écrivains, artistes, ingénieurs, c'est à ceux-là que de nos jours vont de pair la considération et la fortune. J'imagine que beaucoup des élèves du *Borda* actuel estiment avec un peu d'ironie ces vieux retraités qui, par les belles après-midi, promènent sur le cours d'Ajot leurs favoris blancs et leurs rosettes rouges, fixant d'un œil attendri la rade éblouissante et les évolutions des navires. Cela commençait déjà il y a une quinzaine d'années, quand j'avais moi-même l'honneur d'appartenir à l'École navale comme élève. On m'affirme que cela s'est accentué depuis, mais je souhaite de me tromper.

Un souvenir très net que je conserve est celui d'un enseigne de vaisseau, sujet très brillant, premier de promotion. Pris d'un accès de fièvre chaude sous les tropiques, il délirait et exhalait ses ambitions. Parmi celles-ci il y en avait une que je vous donne en mille : celle d'être... Francis de Croisset.

Voilà pour la littérature. Quant à la science, elle occasionne encore des tentations plus fortes. Un officier torpilleur ou canonnier qui a surveillé, conduit, souvent même installé ou modifié les organismes de nos bateaux actuels peut prétendre, sans exagérer, valoir maint ingénieur. S'il a des charges de famille, est-ce sa modeste solde qui le retiendra dans la marine? Repoussera-t-il les propositions avantageuses d'un industriel? N'ira-t-il pas les solliciter au besoin? Tout l'y pousse. Un seul élément s'y oppose : la Vocation. Il y a déjà de nombreuses années un lieutenant de vaisseau sortait premier de l'École d'Électricité de Paris. Une place magnifique lui fut offerte à la tête d'une usine. Il la refusa, préférant son métier. Bel exemple que la vocation et les facultés les plus modernes peuvent s'allier dans un même homme, mais si la première de ces qualités n'avait pas été enracinée en lui, quel serviteur la marine eût perdu!

Il appartenait — ai-je besoin de le dire? — à une promotion animée de l'ancien esprit qui plaçait la marine audessus de tout.

Je me demande parfois combien de ses cadets, placés dans des circonstances semblables, suivraient son exemple?



J'entends d'ici l'objection : « Cependant il faut bien un examen, puisqu'il n'y a qu'un nombre restreint de places; comment choisirez-vous pour ces places dans la foule des candidats? » N'y a-t-il donc d'autre procédé de choisir que l'examen? L'examen, qui, je le répète, est purement livresque, ne tient compte ni du caractère, ni des aptitudes, dont le jury est présidé pour la forme par un capitaine de vaisseau, mais dont les sentences dépendent uniquement d'appréciations portées par des personnalités étrangères à la marine, dont les questions roulent parfois sur des matières dont la pratique utilité future reste contestable?

Mais il faut bien éliminer? Tel n'est pas, à mon humble sens, le rôle de l'examen et des examinateurs. C'est le rôle qui devrait appartenir, durant un stage, à des hommes du métier. Le seul rôle des examinateurs se réduirait à

constater quels sont ceux des candidats possédant les facultés intellectuelles suffisantes pour suivre les cours scientifiques indispensables à la marine d'aujourd'hui et la culture générale nécessaire à ce qu'on nommait jadis un « honnête homme ».

On n'entendrait plus parler d'éliminer par des questions qui relèvent de spécialistes en histoire, en littérature ou en mathématiques.

Sur cinq cents candidats, il y aurait par exemple à déterminer soixante officiers. Je ne verrais nul inconvénient à ce qu'un premier jury, de composition presque uniquement universitaire, comme le jury actuel, laisse passer cent cinquante ou deux cents jeunes gens. L'examen actuel serait très simplifié, naturellement, et la limite d'âge abaissée de quatre ou cinq ans. Ces jeunes gens subiraient un premier stage près d'officiers, au contact de la formation militaire et de la vie maritime, stage d'un an, à terre, si l'on veut, mieux à bord d'un bateau, comme le garde-marine, comme « l'élève », l' « aspirant » d'autrefois. Au bout de cette période, un certain nombre s'en iraient d'eux-mêmes, soyez-en certains. D'autres seraient éliminés dans la proportion nécessaire, mais alors par des notes d'officiers et de commandants qui les auraient vus de près pendant un an, qui les auraient étudiés à travers mille circonstances, et qui seraient mieux qualifiés pour les juger au point de vue de la marine que des agrégés de l'Université pendant une heure. Cela ne tombe-t-il pas sous le sens? Le temps d'épreuve une fois franchi, ces jeunes gens auraient environ quatorze ans. Ceux qui seraient éliminés pourraient encore se tourner vers d'autres carrières. Ils n'auraient pas complètement perdu leur année. Soyez assuré qu'il leur resterait mainte leçon de choses après leur stage. On n'élargit jamais infructueusement son cercle d'expérience. Puis il s'agit de savoir ce qui prime en définitive : l'intérêt de la marine ou celui des individus?

Ceux qui seraient admis entreraient alors dans le « collège naval », à terre, analogue à celui qu'on veut construire pour remplacer l'École navale, identique aux établissements anglais d'Osborne et de Dartmouth ou à l'École américaine d'Annapolis. Tout en restant astreints à un régime militaire, les élèves, durant la première période,

poursuivraient comme but principal d'acquérir les connaissances scientifiques et même industrielles absolument nécessaires actuellement. Certes on peut sourire involontairement de ces marins élevés à terre, comme on sourit en apercevant la gravure d'un élève de l'École navale impériale en 1806, qui gravement se promène dans un bois, une badine à la main. Cependant il faut revenir à cette conception si l'on songe aux laboratoires de physique et de chimie, indispensables à fréquenter pour les futurs officiers, aux différents modèles et types de machines qu'il serait si utile de mettre sous leurs yeux et qu'il est impossible de concevoir installés à bord d'un navire. Les facilités de travail, les exercices, la culture physique (1), l'hygiène, la tenue militaire des élèves y gagneraient aussi énormément. La transformation de l'ancien *Borda* en une école à terre s'impose absolument et, soit dit en passant, la marine devrait, dans le plus bref délai, trouver les crédits nécessaires pour la réaliser. Je sais bien que cela ne dépend pas d'elle seule et que depuis plusieurs années il y a contestation avec le département de la Guerre au sujet des terrains à choisir. Misères éternelles qui paralysent sur tant d'autres points notre défense nationale!

Donc, première période de « collège naval » théorique, précédé, ne l'oublions pas, d'un stage maritime éliminatoire d'un an. Seconde période : enseignement technique purement pratique, celui qu'on veut établir en ce moment, non sans peine, à l'École navale, débarrassé de tout un fatras de cours qui chargent jusqu'ici l'élève, accablé déjà par les exercices, la besogne corporelle, « l'école du marin ». Troisième période : application, voyage le plus lointain, le plus varié et distrayant possible, à bord d'un grand croiseur moderne.

Voilà le système qui, selon nous, devrait mener l'*aspirant* à être officier vers vingt ans. Remarquons que pour les deux dernières périodes nous sommes pleinement d'ac-

(1) En particulier, mon ami le lieutenant de vaisseau Georges Hébert trouverait là les conditions favorables, nécessaires à développer, à former physiquement les futurs officiers, comme il le souhaite, si judicieusement d'ailleurs. (Voir son livre *La culture virile et le rôle de l'officier combattant*.)

cord avec le nouveau programme régissant l'instruction du personnel naval, si magistralement exposé dans un rapport de juin 1911 par le ministre de la marine au président de la République et inspiré par l'amiral Germinet dont on ne peut assez admirer et redire l'autorité, l'expérience, les vues claires et justes en tout ce qui touche aux choses de la mer. C'est dans le but de réduire l'enseignement de l'École navale à un enseignement purement technique et pratique qu'on cherche à reporter avant l'entrée l'assimilation de toutes les connaissances théoriques nécessaires à un marin d'aujourd'hui. On veut ainsi, ce qui est très sage, séparer nettement deux périodes, l'une exclusivement intellectuelle, l'autre exigeant une dépense physique assez considérable, périodes qui, mêlées, se nuisent l'une à l'autre. Mais cela conduit à un programme d'entrée beaucoup plus difficile et plus chargé, comprenant mathématiques spéciales, mathématiques supérieures, physique et chimie très développées, — et qu'on sera obligé de développer encore, — mécanique, etc., etc. Avant peu, il faudra forcément arriver au programme de l'École polytechnique, élever encore la limite d'âge. L'officier, sans empreinte, sans impressions maritimes préliminaires autres que celle d'une école, commencera immédiatement son rôle d'*officier*, et non plus d'*aspirant*, d'*élève*, à vingt-deux ans. Un triage basé presque uniquement sur des facultés scientifiques (1) l'aura choisi, sans se préoccuper ni de ses aptitudes, ni de son caractère, sans éprouver le

(1) A propos des excès, des inconvénients d'une culture trop exclusivement scientifique, que le lecteur nous permette de lui placer sous les yeux ces lignes écrites par le distingué commandant Abeille dans la *Revue de Paris* du 15 mars 1906 :

« Nos officiers dirigent volontiers leurs investigations vers des abstractions ou des calculs théoriques... La tare de l'enseignement presque uniquement mathématique qu'ils ont reçu s'accentue. Ils se persuadent chaque jour davantage que les mathématiques fournissent la solution de tous les problèmes maritimes. Victimes d'un mirage de certitude, ils ne voient pas qu'en posant leurs équations ils mettent toujours en œuvre, d'une manière plus ou moins apparente, des données que les calculs eux-mêmes ne peuvent ni fournir, ni vérifier. »

(Ct Léonce Abeille, *Une leçon de la marine allemande.*)

moins du monde sa vocation. Et quand la marine le prendra, il aura dépassé l'âge où on les forme. Acceptera-t-il facilement les disciplines si spéciales, même les habitudes physiques de sa nouvelle vie? Il est permis d'en douter et de croire qu'avec ce nouveau recrutement un esprit nouveau envahira la marine, ou plutôt accentuera les tendances qui s'y font déjà jour et que je signalais au début de cet article. Un professeur expérimenté (1) de l'École navale m'écrit, navré : « Vous vous figuriez sans doute, et moi aussi, que l'École navale était faite pour former les officiers dont la marine a besoin. Pas du tout. L'École navale est faite pour servir chaque année de débouché à une soixantaine d'élèves des classes de mathématiques spéciales. » Plus de marins, des ingénieurs, voilà le point noir. Il ne faut pas oublier en effet que si le navire moderne est devenu une usine, c'est aussi une usine flottante et que la mer demeure ce qu'elle a toujours été avec ses courants, ses tempêtes, ses brumes, ses hauts-fonds. Ce serait commettre une erreur de profane que d'imaginer la manœuvre d'un navire à vapeur comme un enfantillage. La masse des bateaux de grand tonnage, leur vitesse exigent une rapidité de décision, une hardiesse de coup d'œil égales et peut-être même parfois supérieures à celles que demandaient les vaisseaux à voiles. Contre de fortes brises ou des courants violents, non seulement les torpilleurs et contre-torpilleurs, mais même les cuirassés et les croiseurs, deviennent difficiles à manier. Je me souviens par exemple que, peu d'heures avant un typhon, en Chine, pris en travers par le vent, notre bateau, en dépit des machines et de la barre, ne voulait plus venir sur la droite. Il fallut toute l'habileté de notre commandant pour tourner sans être poussé sur les rochers qui nous bornaient à gauche. L'amiral Germinet lui-même me racontait qu'aux Samoa on peut voir les épaves de deux navires de guerre étrangers. La veille d'un coup de vent,

(1) Ce professeur, M. Gouyet, a depuis lors pris sa retraite. Qu'il me permette, en le nommant, de le remercier ici et de signaler l'article si intéressant, si documenté qu'il a publié sur cette question dans *le Correspondant* : « L'École navale et l'Université » (25 mai 1913).

ils avaient pour compagnon de rade un Anglais qui, plus marin que ses voisins, flaira le temps, prit ses dispositions en conséquence et sut éviter d'être jeté à la côte. Preuve entre mille autres semblables que le sens marin est aussi nécessaire avec les navires d'aujourd'hui, si perfectionnés et si puissants soient-ils, qu'avec les navires d'autrefois. Les éléments constituent toujours de terribles forces qu'il faut étudier à tout prix, car les moyens matériels qu'on réussit à leur opposer sont toujours relativement faibles.

Puis il y a tout l'art de la navigation, le tracé des routes, les atterrissages, les appareillages et les mouillages, les entrées et sorties dans les ports qui doivent, à la rigueur, pouvoir s'effectuer sans pilotes.

Dans ces parties essentielles du métier, comme dans l'esprit d'autorité, d'orgueil, d'amour de la carrière, — l'esprit de corps, pour le désigner d'un mot, — il faut reconnaître que les anciennes générations d'officiers étaient supérieures aux nouvelles. Un rapide coup d'œil sur les divers modes de recrutement et de formation des officiers aidera peut-être à en comprendre les causes.



Depuis les origines de notre marine jusqu'aux environs de 1885, — tout étrange que cela puisse paraître, — il existe une certaine ressemblance dans ces modes. L'examen que le chevalier d'Andigné ou le chevalier d'Escars passaient devant « le bonhomme Bezout » offrait à peu près le même degré de difficulté que celui de 1867 dont j'ai les feuilles sous les yeux. Quelques questions sur la géométrie élémentaire et les équations du premier et du second degré, la traduction d'une phrase de latin, une dictée, une interrogation simple et très générale sur l'histoire et la géographie, tel était le bagage qui semblait suffisant. Encore actuellement les Écoles navales anglaise et américaine n'en exigent pas d'autre à leur entrée. On pensait — était-ce un tort? — qu'il y a folie malsaine à rendre encyclopédique une cervelle d'adolescent, que le travail et l'application d'un homme ne s'arrêtent pas forcément à sa seizieme année et que la vie tout entière peut lui ser-

vir à se développer dans les branches qui l'intéressent spécialement. On s'occupait seulement que le candidat eût quelques bases solides dans l'esprit sur lesquelles plus tard il pourrait construire. De fait beaucoup construisaient. Pour citer des noms contemporains, il suffira de mentionner Pierre Loti pour la littérature, l'amiral Perrin ou le commandant Guyou pour les mathématiques. Ils serviront à démontrer que cette méthode surannée n'entravait pas l'éclosion de sujets remarquables dans des matières extra-maritimes.

Les autres étaient marins, tout simplement, mais ils étaient très marins presque tous. D'abord ils avaient la passion de leur métier. Ils suppliaient qu'on les embarquât le plus tôt et le plus loin possible. Ils étaient aventureux, ils étaient curieux, ils étaient enthousiastes, bref ils étaient très jeunes.

L'aspirant de 1860, comme le volontaire de l'an II de la République, comme le garde-marine en jabot de dentelles et habit bleu doublé d'écarlate d'avant la Révolution, vivait en gai luron, jouant force tours à l'autorité, souvent puni, parfois cité à l'ordre pour faits héroïques, réputé « bon à tout et propre à rien », selon le mot de ce livre charmant, inoubliable pour les marins, intitulé *la Frégate « l'Incomprise »*.

Logé dans un poste en général intenable, l'aspirant passait son temps sur le pont, dans la mâture, en embarcation, en corvée. Il s'instruisait par les yeux, par les sens, par les questions qu'il posait aux anciens, par les missions qu'on lui confiait au fur et à mesure de son instruction, par les événements qui se déroulaient devant lui, à la façon de ce « page de rondache à bord d'une galère » dont je lis en ce moment le si curieux journal (1) : « J'étais féru de navigation; j'interrogeais toujours les pilotes; je les regardais relever le point sur leurs cartes. Je me rendais entendu en terres, caps et ports que nous doublions, marquant tout dans mon esprit ». Au bout de quatre années de cette existence, ceux qui avaient résisté et persisté pouvaient se dire réellement « amarinés ». Souvent,

(1) *Mémoires du capitaine Alonso de Contreras* (Champion, éditeur), lequel, de marmiton, devint commandeur de Malte.

par suite de circonstances imprévues, en cours de campagne, ils avaient « *fait le quart en chef à la mer* ». Les incidents de navigation ou les détails du service à bord les trouvaient avertis, déjà munis — et pour la vie — de sens marin, de commandement, puis gonflés par-dessus tout de l'amour de la marine et de l'orgueil d'y appartenir. Somme toute ils avaient acquis les qualités fondamentales de l'officier. Dans la suite ils s'instruisaient, s'adaptant sans cesse aux progrès réalisés autour d'eux, souvent y contribuant, donnant avant toute chose à ceux qui servaient sous leurs ordres l'impression d'être des chefs et des hommes de mer. De fait, transportés par une évolution inouïe des navires à voiles, où s'était formée leur jeunesse, sur les bateaux modernes peuplés d'inventions et de machines, lequel d'entre eux s'est montré inférieur à sa tâche, et comment parcourir sans une respectueuse admiration et une légitime fierté une liste où figurent des noms tels que : Duperré, Du Petit-Thouars, Gervais, La Jaille, Boissoudy, Humann, Fournier, Roustan, Bienaimé, Germinet, Caillard, Merleaux-Ponty, pour me borner à ceux dont le souvenir est présent à toutes les mémoires maritimes et qui sont entrés dans le repos de la retraite ou, hélas! dans celui plus définitif de la mort?



Leurs exemples ne suffirent pas. On voulut faire mieux, « élever le niveau ». On introduisit les mathématiques spéciales dans le programme. Les questions posées, même sur les élémentaires, s'affirmèrent de plus en plus compliquées et difficiles.

Désormais, pour résoudre les problèmes exigés, — et dont certains reposaient sur de véritables « ficelles », comme nous disions, ce qui signifiait des stratagèmes ingénieux ne relevant pas du raisonnement, — il fallut plusieurs années d'une préparation particulière. La littérature, l'histoire et la géographie ne se laissaient pas distancer. Les arrière-pensées d'Hugo, les idées de Ronsard, la philosophie de Bacon, les diverses constitutions européennes, les grands problèmes intérieurs et extérieurs qui agitent les États,

sans oublier l'origine des terrains, l'étymologie des mots, l'explication des nuances les plus subtiles de notre langue, l'énigme des races humaines et le commerce des diverses denrées par le monde, durent devenir, sous peine d'échec, familiers aux candidats. Puis, vers 1900, l'examen ne parut pas encore au point. On supprima les mathématiques spéciales; on ajouta la philosophie et l'histoire naturelle, pour proscrire d'ailleurs celle-ci quelque temps après; on augmenta la physique et la chimie qui, dorénavant, eurent leur examinateur distinct. Sauf la physique, la chimie et les mathématiques, toutes ces matières n'avaient, on peut le constater, qu'un rapport plutôt vague avec la marine. Possédaient-elles un résultat utile au point de vue de la culture générale? C'est très douteux. Au bout de quelques années il ne restait, dans neuf cerveaux sur dix, « qu'une confusion produite par la multiplicité des notions qu'on avait voulu y introduire », — j'emprunte l'expression à l'un des discours (1) de M. Lavisse sur les tendances de l'enseignement actuel, — plus un certain nombre d'impressions, de curiosités, d'ambitions éveillées : l'ambition d'être Francis de Croisset ou directeur d'usine chez Sautter-Harlé. L'examen de 1867, tout élémentaire qu'il fût, servait mieux la culture générale. Les sujets littéraires qu'il proposait, choisis pour la plupart dans l'histoire ancienne, ou notre vieille histoire nationale, peuvent faire sourire par leur forme artificielle et conventionnelle : en réalité ils meublaient la mémoire de beaux traits légendaires, destinés à élever l'âme et à la former, but que se proposait, avant tout autre, l'ancienne éducation classique. Cet examen se conformait aux idées du corps enseignant d'alors (2), s'en inspirait tout comme l'examen actuel reflète les tendances de l'Université d'aujourd'hui, si bruyamment discutées. Je me hâte de dire que je ne me mêlerai pas à cette docte et brûlante dispute dont mon indignité m'exclut. Je me restreins au domaine exclusif de l'École navale. L'examen qui, en 1867, se pla-

(1) Discours prononcé au Nouvion-en-Thiérache (août 1910).

(2) Lire, si l'on veut s'en convaincre, un livre très curieux, publié chez Didier : *Le baccalauréat et les études classiques*, par Victor de Laprade, de l'Académie française.

çait à l'entrée de cette école, semble, quand on lit les feuilles où sont conservées les interrogations, semble, dis-je, basé sur ces principes : savoir peu de choses, des choses fondamentales, les bien savoir.

Les deux oraux successifs portant sur les mêmes matières diminuaient la chance de lacunes chez le candidat qui, à moins d'un hasard extraordinaire, ne franchissait ce double filet à mailles superposées que s'il possédait à fond son programme. Ce programme était peu étendu; de plus, un même examinateur interrogeant sur le français, le latin, les mathématiques, les questions restaient au niveau d'une bonne instruction générale; les questions qu'on pourrait appeler « de spécialiste » n'avaient pas lieu. Aujourd'hui le programme a quadruplé; il n'y a plus qu'un seul degré d'oral et le nombre des examinateurs augmente toujours. Ils étaient quatre en 1897. Ils sont six à présent. Et il est peu probable que l'examinateur de latin et de langues vivantes répondrait aux questions de son collègue de physique, qui serait lui-même embarrassé par son collègue de français.

A l'examen de « culture générale » a succédé l'examen de « notions spéciales », « d'encyclopédie détaillée » pour continuer à me servir des termes si justes par lesquels M. Lavisse a caractérisé l'examen moderne. Cependant à l'École navale les cours théoriques s'étaient accrus. On s'y employait à de laborieuses « revisions » ou à l'acquisition de compléments scientifiques, les uns vraiment indispensables, les autres plus inutiles, mais chacun des professeurs mettait sa coquetterie et son zèle à embellir, à allonger son cours, un peu comme ces villageois qui, déplaçant chaque année une bordure de quelques centimètres, finissent par agrandir leur jardin et sont heureux. Le résultat atteint était que les cours théoriques prenaient trop de temps à l'enseignement, à la formation pratiques des élèves, et que les élèves, transportés dans un nouveau milieu, assurés d'y rester à moins d'une paresse exceptionnelle, d'ailleurs distraits et fatigués par la besogne physique, en général n'accordaient au cours qu'une attention passagère. Ce surcroît d'assimilation se révélait encore plus superficiel que le précédent. A sa sortie de l'École d'application, un de nos anciens fut incapable d'exposer la

théorie d'une formule capitale d'astronomie, question qui lui avait valu la note maxima à sa sortie de l'École navale — un an auparavant! Le rapport de juin 1911 a indiqué l'intention de mettre fin à cet état de choses inefficace en tranchant les domaines d'une façon plus appropriée : reporter l'acquisition des connaissances théoriques avant l'entrée à l'École; consacrer l'École navale à un enseignement descriptif et pratique; et l'École d'application à l'application sans plus, à l'apprentissage du commandement, de la navigation, du service à bord, de la conduite du tir, etc. C'est un progrès considérable d'accompli. Il faut en savoir gré à l'amiral Germinet, car il n'y aura pas peu contribué; mais il reste un autre progrès non moins considérable à réaliser : c'est que la marine entreprenne résolument, dans un établissement à elle confié, où elle pourra appeler si elle le juge à propos des professeurs d'université, mais qui sera animé de son esprit et dirigé par des officiers, entreprenne elle-même l'éducation scientifique de ses « élèves », préliminairement éliminés, non par un examen uniquement scientifique, littéraire et livresque, mais par un stage auprès de marins. C'est le « collège naval », précédant « l'École navale », à peu près tel qu'il existe en Angleterre et en Amérique. Les élèves y trouveraient d'ailleurs un double gain dans leur instruction mathématique, de temps et d'unité. Les connaissances scientifiques, dit-on, sont indispensables à la marine moderne? — D'accord, bien qu'il ne faille pas s'en exagérer l'étendue, ni se tromper sur le sens suivant lequel elles doivent être conduites. Mais la Vocation et les aptitudes ne le sont pas moins.



Une dernière objection : les candidats devront-ils se décider de si bonne heure? Quoi! à treize ans (1)! Comment agissaient-ils donc autrefois? S'en repentaient-ils? Au con-

(1) Aujourd'hui d'ailleurs c'est à cet âge également qu'ils doivent prendre un parti s'ils veulent s'assimiler en temps utile les matières énumérées dans le nouveau programme.

traire et la marine ne s'en repentait pas non plus. Aujourd'hui d'ailleurs, prétend-on, à âge égal, les adolescents sont plus mûrs, plus réfléchis que leurs aînés. Quoi qu'il en soit, la vocation appartient au domaine des instincts plus souvent qu'à celui de la raison. D'ordinaire elle n'attend point l'âge pour se manifester, voix séduisante qui appelle irrésistiblement et dont les causes demeurent mystérieuses : hérédité, rencontre, hasard d'une lecture, d'un voyage, d'une amitié, d'une occasion. Qui les énumérera toutes jamais? C'est à une oreille jeune qu'elle commande le plus haut. Il faut se hâter de lui obéir, car de nos jours l'enthousiasme, plus encore qu'autrefois, est prompt à disparaître. Et pour s'attacher à la marine, il est nécessaire d'y entrer jeune et enthousiaste. Il faut que la mer ellemême forme, à peine sortis de l'enfance, ceux que leur destinée a marqués de son signe. Que ceux-là puissent la chérir comme une autre patrie et s'écrier comme le vieil amiral Jurien à la fin de ses *Souvenirs* : « Si j'avais à recommencer une nouvelle existence, je n'en choisirais pas d'autre... J'ai toujours aimé la marine pour elle-même. Je ne puis revoir la mer sans la saluer avec une sorte de respect. C'est à la mer que j'ai dû mes premières émotions; c'est elle qui m'a fait homme, qui m'a nourri, qui console mes vieux jours par les images qu'elle m'a laissées. Aussi je ne puis me faire à l'idée que ce cher patrimoine devienne le domaine exclusif d'une nation quelconque et qui en frustrerait mon pays. *Le jour où une guerre malheureuse enlèverait à la France une partie de son territoire, elle en serait moins affaiblie que le jour où Elle renoncerait à sa puissance maritime.* »

Voilà la vocation. L'examen doit-il donc l'ignorer, la méconnaître, et de plus en plus tendre à en affaiblir les chances?



Les réflexions précédentes reçurent la gracieuse hospitalité de *la Revue hebdomadaire* en septembre 1911. Sous une forme plus brève, le journal *l'Eclair* les avait déjà aimablement accueillies en juillet 1910. Leur effet immédiat fut nul, cela va sans dire. Certains camarades, animés d'un

optimisme plus honorable que justifié, affirmèrent que la Vocation vient un jour ou l'autre au cours de la carrière. Mais la centaine de démissions déposées simultanément en septembre 1912 sur le bureau du ministre contraignit d'ouvrir les yeux sur un état de choses brutal, irrécusable. Une émotion furtive passa dans la presse. *Excelsior* s'en fit l'écho. Seule *l'Action française* rappela mon article de *la Revue hebdomadaire*. Je prie cette feuille royaliste de trouver ici l'incomplète expression de ma reconnaissance. Le ministre, lui, paraît-il, s'étonnait. Il n'en revenait pas... Le ministère de la marine était occupé à ce moment par un lettré. Si, à son retour de l'ambassade de Saint-Pétersbourg, ce personnage cultivé a connu des loisirs, je souhaite qu'il ait relu les pages si singulièrement prophétiques écrites par Ernest Renan voici bien des années, précisément sur cette question, dans *la Réforme intellectuelle et morale de la France*. L'ancien ministre réfléchira aussi aux moyens d'existence des officiers, à leur solde dérisoire en comparaison des efforts, des sacrifices exigés, à leur mode de recrutement fondé sur un système exclusivement intellectuel. Alors, j'en suis convaincu, il s'étonnera moins...



Une étude abstraite sur les conditions morales de la vocation me parut vouée, peut-être à quelques hautes approbations précieuses, mais sûrement à l'indifférence générale, à la stérilité presque absolue. Je résolus de recourir au roman. L'idée soutenue par le roman, c'est la graine portée par le vent, au hasard, soit, mais partout, et un beau jour déposée dans le sol insoupçonné où elle germera. Certes, je ne prétends pas avoir enfermé dans une hypothèse à la fois fantaisiste et vraisemblable toutes les données d'un problème si complexe. Toutefois, j'ai conscience d'avoir sincèrement — avec une sincérité absolue et qu'on jugera peut-être excessive — d'avoir recherché et traduit certains malaises contemporains dont notre pays souffre déjà et dont il finirait probablement, s'ils s'accentuaient, par périr. Un roman n'est pas plus un rigoureux problème de géométrie que les lignes ou les surfaces du

monde matériel sensible ne sont des lignes ou des surfaces idéales. Cependant ses personnages, ses circonstances se rapprochent assez de la vie pour qu'on puisse en extraire, sinon des solutions indiscutables, du moins d'utiles indications.

Je veux avant tout prier le lecteur de ne pas céder à une tendance où il incline si volontiers : celle de croire que l'aventure racontée est survenue à l auteur. Cela me fait sourire quand je songe que, dans le principe, chacun de mes personnages est une idée abstraite; par suite d'une vieille habitude algébrique, dans mes premières esquisses, dans mes premiers brouillons, je les désigne par des lettres : A, B, C... Le plan du livre est achevé quand je me décide à les revêtir de leurs formes de chair. Pour éviter toute ambiguïté, je ferai sommairement ici ma confession, si peu intéressante qu'elle soit. En même temps qu'à moi, elle pourrait sans doute s'appliquer à quelques-uns de ceux qui ont suivi la même voie. Non, malheureusement, je ne fus pas Jean de Raimondis. Loin de là! Le remords qui me poursuit — l'avouerai-je? — c'est d'avoir paru, aux examens d'entrée de l'École navale, un trop bon élève. Sur la liste d'admission je figurais dans un rang qui me flatta. Si je le mentionne, je n'y suis pas déterminé par une vanité grossière : ma raison est d'exposer que je n'agis pas en vertu d'une rancune personnelle à l'encontre des examinateurs. J'ai gardé des miens le plus reconnaissant et le plus sympathique souvenir. De l'avis unanime ils se révélaient éminents spécialistes dans la branche où ils jugeaient; en général, ils se montraient plutôt bienveillants, toujours remarquablement consciencieux et impartiaux. En toute bonne foi, involontairement, avec une détestable perfection, ils appliquaient le pire des systèmes et, s'ils l'aggravaient encore, pensant sincèrement l'améliorer, c'était qu'ils croyaient à l'efficacité de ce système. Après avoir passé une dizaine d'années dans la marine, après l'avoir quittée par suite de circonstances impérieuses, indépendantes de ma volonté, mais y demeurant passionnément attaché par un culte plein d'une gratitude fidèle, après m'être rendu compte de ce que le service exigeait réellement et de ce qui lui était certainement nuisible, après avoir évoqué mainte circonstance, mainte réflexion,

mainte physionomie, dans la retraite, loin des violences, des coteries, des disputes obstinées, des négations aveugles, injustes, sans autre ambition ni autre intérêt que la vérité, je ne puis partager l'opinion de nos dignes examinateurs. Pour moi il est avéré, par exemple, que si un Bourgandois est redevable à un Clairac d'une grande ouverture d'horizon et de vives jouissances intellectuelles, d'un développement intense de ses facultés, d'autre part un Clairac est pour quelque chose, pour beaucoup sans doute, dans le dégoût qu'un Bourgandois éprouve de son métier presque inévitablement. Et combien de Tom du Pontcournai! Que de sujets éliminés sur des fioritures de l'esprit, de véritables colifichets intellectuels, sujets qui, à cause de leurs caractères, de leurs tempéraments, fussent devenus d'excellents officiers!



Ainsi donc, pour avoir voulu donner au recrutement des officiers une base exclusivement intellectuelle alors qu'il réclame essentiellement, avant tout, un fondement moral, on se trouve en présence d'une crise indéniable et qui ne tendra, de plus en plus, qu'à s'aggraver. On peut remanier, surcharger, décharger les programmes, tour à tour y ajouter, puis en retrancher, les matières les plus utiles ou les plus baroques. Cela ne produira pas d'effet. La question n'est pas là. Dans la vibrante pièce que M. Henri Lavedan intitulait si magnifiquement *Servir*, les critiques qui contestaient la vraisemblance, la possibilité d'un lieutenant Eulin antimilitariste affirmaient leur droiture d'âme, une louable loyauté d'esprit mais en même temps étalaient leur information superficielle, conventionnelle des conditions de la vie, de la mentalité de certains officiers actuels. Que de tels officiers soient heureusement encore des exceptions, j'en conviens volontiers. Mais qu'on soit profondément convaincu qu'un germe grave, très grave, mortel, dort là, presque insoupçonné. Jadis, quand certaines notions planaient, universellement admises, incontestées, honorées, le débat ne s'imposait pas. Aujourd'hui quand je vois dans une « Revue d'enseignement » et

par l'organe d'un Inspecteur de l'éducation officielle donner pour base à la morale l'acquisition de la richesse (1), il me suffit de songer à la solde des officiers pour souhaiter qu'on entre au « collège naval » de mes rêves le plus tôt possible. « Ce que vous souhaitez (2), écrit une plume très particulièrement, très éminemment autorisée, se défend... mais correspondrait à une transformation totale de nos mœurs. » Hélas! n'assistons-nous pas, en effet, à une transformation — et à quelle transformation! — de notre esprit public? Si les théories de M. Dufrenne, à défaut de celles du lieutenant Eulin, doivent désormais imprégner la jeunesse des Écoles, on verra d'ici peu, parallèlement, les budgets de la guerre et de la marine s'enfler démesurément, vainement, et les cadres d'officiers devenir déserts.



Suis-je, dupé par quelque étrange vertige, le jouet d'illusions personnelles? Une lancinante chimère m'obséderait-elle sans motif? En dépit de mes efforts désintéressés, sincères, une cécité absolue m'aveuglerait-elle sur hier, sur aujourd'hui, sur ce que nous pouvons entrevoir de demain?

L'Avenir, si fécond en surprises, nous apportera-t-il, avec des formes, des conditions bouleversées, les solutions imprévues qui y répondent? Si radicales que soient les transformations qu'il nous présage, il me semble vraiment incroyable qu'il abolisse la guerre, malgré l'affirmation d'illustres rêveurs. La lutte, attribut inhérent à la vie de l'organisme individuel, me paraît, pour des raisons de même ordre, inséparable de la faculté d'existence des nations. Les règles qui, d'Annibal à Oyama, se vérifièrent

(1) *Nouveau cours de pédagogie,* par A. Dufrenne, inspecteur de l'enseignement primaire.

(2) *L'École navale,* par le contre-amiral de Gueydon. *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1913. L'amiral de Gueydon a été second de l'École d'application, puis commandant de l'École navale.

identiques pour la conduite des troupeaux d'hommes en action, subiront-elles donc de nouvelles lois?

C'est possible. Après tout, il ne s'agit que de changer la nature humaine, simplement.

Alors le moyen unique, exclusif, des examens pour recruter les carrières militaires, maritimes, sera valable. Il se trouvera excellent sur la terre, comme il l'est sans doute, dès aujourd'hui, dans la lune.

Mars 1913.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

Pages.

La porte des songes........................... 1

DEUXIÈME PARTIE

Deux routes.. 121

TROISIÈME PARTIE

Le chemin des idoles........................... 233

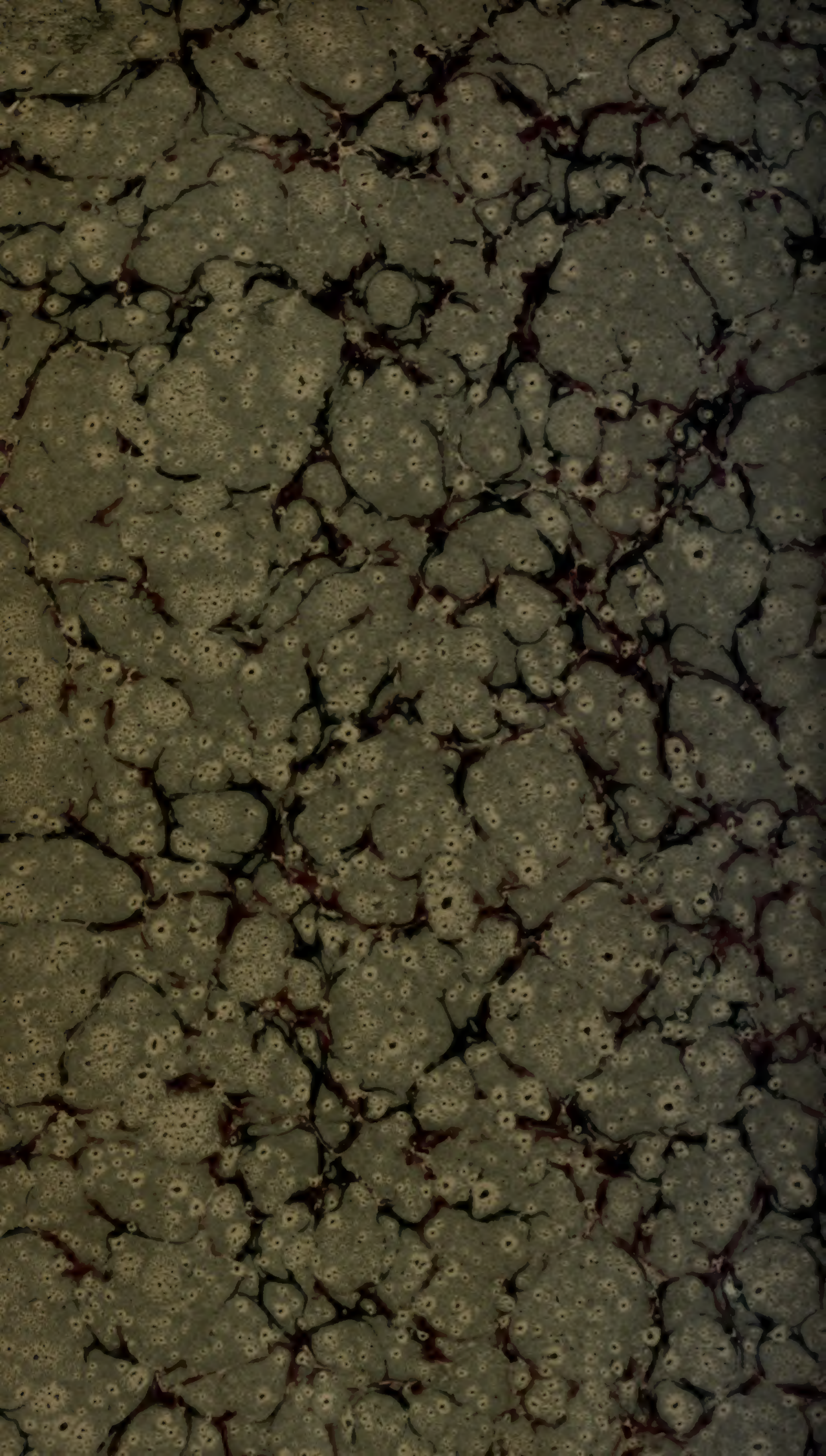
APPENDICE

La crise de la vocation maritime; la cause profonde du mal; un remède........................... I

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 14 20 04 10 013 2